NOSOLOGIE

MÉTHODIQUE.

NOSOLOGIE
MÉTHODIQUE,

OU

DISTRIBUTION DES MALADIES

EN CLASSES, EN GENRES ET EN ESPECES,

Suivant l'Esprit de SYDENHAM, *& la Méthode des* BOTANISTES.

PAR FRANÇOIS BOISSIER DE SAUVAGES, Conseiller & Médecin du Roi, & ancien Professeur de Botanique dans l'Université de Montpellier, des Académies de Montpellier, de Londres, d'Upsal, de Berlin, de Florence, &c.

TRADUITE sur la derniere édition latine, par M. GOUVION, Docteur en Médecine.

ON a joint à cet Ouvrage celui du Chev. VON LINNÉ, intitulé *Genera Morborum*, avec la Traduction françoise à côté.

TOME HUITIEME.



A LYON,

Chez JEAN-MARIE BRUYSET, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

SOMMAIRE

DE LA NEUVIEME CLASSE.

FLUX.

CARACTERE. Les Flux sont des maladies dont le principal symptome est un écoulement contre nature, d'un fluide ou solide hors du corps.

ORDRE I. *FLUX DE SANG. C'est un écoulement de sang, ou de matiere sanguinolente, sans flux de ventre.*

I. HEmorragie, *Hæmorrhagia*, flux de sang par le nez.

II. Hémoptysie, *Hæmoptysis*, crache-

ment de ſang, accompagné de toux ſans fievre aiguë.

III. Affection ſcorbutique, *Stomacace*; ſaignement des gencives, accompagné d'ulceres, & de la puanteur de l'haleine.

IV. Vomiſſement de ſang, *Hæmatemeſis*, éruption de ſang par l'œſophage, avec des efforts pour vomir.

V. Piſſement de ſang, *Hæmaturia*; émiſſion de ſang, ou d'un fluide rouge, par les conduits urinaires.

VI. Perte rouge, *Menorrhagia*, écoulement vicieux de ſang par la matrice ou le vagin.

VII. Avortement, *Abortus*, ſortie du fœtus hors de la matrice avant le terme, ſouvent avec perte rouge.

ORDRE II. *Flux de ventre*, Alvifluxus, *écoulement vicieux des matieres contenues dans les premieres voies, par la bouche ou l'anus.*

On les divise en sanguinolens & en féculens.

1°. *Flux de ventre sanguinolens.*

VIII. Flux hépatique, *Hepatirrhæa*, évacuation sanguinolente & séreuse par le fondement, sans tranchées.

IX. Flux hémorroïdal, *Hæmorrhois*, écoulement de sang par l'anus ou le rectum, causé par la rupture du marisca.

X. Dyssenterie, *Dyssenteria*, déjection fréquente de matieres sanguinolentes par le fondement, accompagnée de tranchées, & souvent de tenesme.

XI. Maladie noire, *Melæna*, réjection fréquente d'un fluide noir, par haut ou par bas.

2°. *Flux de sang non sanguinolens.*

XII. Nausée, *Nausea*, effort inutile pour vomir, lequel est simplement suivi d'une éruption de flatuosités; il a beaucoup de rapport avec l'éruption de ventosités.

XIII. Vomissement, *Vomitus*, c'est une éruption fréquente de matieres palpables non sanguinolentes, par la bouche & l'œsophage.

XIV. Passion iliaque, *Ileus*, maladie accompagnée d'une douleur atroce dans la région de l'épigastre, où d'une colique d'estomac, de constipation, & d'un vomissement de matiere féculente.

XV. Cholera morbus, *Cholera*, complication de vomissement, de diarrhée & de colique d'estomac, souvent avec crampe dans le mollet.

XVI. Diarrhée, *Diarrhœa*, déjection fréquente d'humeurs excrémentitielles.

XVII. Passion céliaque, *Cœliaca*, déjection de matieres blanchâtres ou chyleuses.

XVIII. Lienterie, *Lienteria*, flux de ventre, dans lequel on rend les alimens cruds, ou à demi-digérés, peu de temps après qu'on les a pris.

XIX. Tenesme, *Tenesmus*, envie fréquente, mais inutile, d'aller à la selle, sans rendre tout au plus qu'une petite quantité de matiere muqueuse.

ORDRE III. *FLUX SÉREUX*, Serifluxus, *écoulement d'un fluide non sanguinolent, par tout autre endroit que l'anus.*

XX. Sueur, *Ephidrosis*, écoulement de sueur, qui peche par la qualité, la quantité & le temps où il se fait.

XXI. Larmoiement, *Epiphora*, écoulement vicieux d'une humeur lacrymale, sébacée ou purulente, par les yeux.

XXII. Coryze, *Coryza*, écoulement de sérosité ou de mucosité par les narines sans ozene, souvent avec pesanteur de tête.

XXIII. Ptyalisme, *Ptyalismus*, écoulement fréquent & copieux de salive.

XXIV. Expectoration, *Anacatharsis*, évacuation des matieres muqueuses & purulentes, enfermées dans la poitrine, par la bouche avec toux.

XXV. Diabete, *Diabetes*, évacuation subite des boissons qu'on a prises, par les voies urinaires, accompagnée d'une soif excessive.

XXVI. Incontinence d'urine, *Enuresis*, écoulement involontaire d'urine, sans ardeur ni douleur.

XXVII. Ardeur d'urine, *Dysuria*, maladie dans laquelle on rend son urine avec douleur, & souvent avec une sensation de chaleur.

XXVIII. Pissement de pus, *Pyuria*, écoulement d'une matiere purulente, blanchâtre ou visqueuse, par les conduits urinaires.

XXIX. Fleurs blanches, *Leucorrhœa*, écoulement irrégulier d'une humeur séreuse, jaune ou purulente, par les parties naturelles de la femme.

XXX. Gonorrhée, *Gonorrhœa*, écoulement involontaire de semence ou de pus, par l'urethre ou le vagin.

XXXI. Sorte de stérilité virile, *Dyspermatismus*, éjaculation foible ou tardive de la semence dans le coït, insuffisante pour la génération.

XXXII. Ecoulement de lait, *Galactirrhœa*, écoulement involontaire du lait contenu dans les mamelles.

ORDRE IV. *Flux aériens*, Aërifluxus, *éruption vicieuse de vents ou de flatuosités.*

Voyez pour la Nausée, *Flux de ventre*; & pour la Toux, *Essouflemens.*

XXXIII. Ventosité, *Flatulentia*, maladie accompagnée d'une éruption fréquente de flatuosités, par haut

& par bas, avec des borborygmes.

XXXIV. *Ædopsophie*, éruption de flatuosités par l'urethre, le vagin ou la matrice.

XXXV. Puanteur, *Dysodia*, exhalation des miasmes fétides.

Nota. En donnant les caracteres de ces maladies, je ne les ai point définies comme la plupart des Médecins qui confondent le caractere avec la définition. Pour bien définir un genre, il faut rapporter le principal symptome, sans oublier les autres dont le concours constitue le genre. Dans le caractere que j'ai donné, il suffit de connoître le principal symptome, pour distinguer un genre d'un autre, dans telle classe & tel ordre que ce puisse être.



NOSOLOGIE

MÉTHODIQUE.

CLASSE NEUVIEME.

FLUX,

OU MALADIES

ÉVACUATOIRES.

IL y a dans le corps humain certaines humeurs & certains excrémens, qui ont besoin d'y séjourner un certain temps, pour servir aux usages auxquels ils sont destinés; & lorsqu'ils sortent plus-tôt, plus souvent, & en

plus grande quantité qu'il ne faut, il en résulte une évacuation vicieuse.

On doit donc regarder une évacuation comme morbifique, lorsque les humeurs dont le séjour est utile à la santé, ou qui doivent s'écouler plus tard, ou moins souvent dans un temps donné, sortent en plus grande quantité, plutôt & plus difficilement qu'elles ne devroient le faire; & c'est à ces sortes d'écoulemens que je donne le nom de *flux*. Les choses qui sortent du corps sont ou *solides*, comme le fœtus, l'arriere-faix; ou *étrangeres*, comme les calculs, les insectes; ou *fluides* par leur nature, comme le sang, les humeurs; ou *vicieuses*, comme le pus, l'ichor. Les humeurs sont, ou *excrémentitielles*, comme les excrémens, l'urine, la sueur; ou *récrémentitielles*, comme la salive, la bile; ou *réparantes*, comme le chyle, le lait, la semence; ou enfin, des flatuosités, &c.

Les voies par lesquelles se font ces évacuations sont, ou *ordinaires*, comme la bouche, le nez, l'urethre, l'anus; ou *extraordinaires*, comme les plaies, les ulceres.

On peut diviser les maladies éva-

cuatoires en *flux de sang* & en *flux de sérosité* : je mets de ce nombre la lymphe, l'urine, la sueur, la mucosité, &c. en *flux de ventre*; & enfin en *flux de flatuosités*.

Les flux sont ou actifs ou passifs. J'appelle flux actifs, ceux que la nature procure d'elle-même, lorsqu'elle y est excitée par l'irritation de la matiere morbifique, ou des médicamens, soit que la volonté y consente ou non; par exemple, l'exclusion du fœtus est active. J'appelle flux passif, celui qui n'est point excité par les facultés animales, tel est le flux de sang que cause une plaie, celui de la liqueur de l'amnios, de l'uterus, de l'urine de la vessie, lorsque son sphincter est paralysé.

Théorie. Le fluide contenu dans une vessie, s'écoule toutes les fois que la force expultrice, quelle qu'elle soit, l'emporte sur les forces qui le retenoient dans la vessie; d'où il suit que la cause de cet écoulement, pour me servir de l'expression des Anciens, est l'excès de la force expultrice sur la retentrice.

Les forces dont l'action chasse les fluides de leurs réservoirs ou de leurs

vaiſſeaux, réſident ou dans les fluides même, ou dans les vaiſſeaux & les parties voiſines; car les fluides ou les parties contenues peuvent s'écouler, 1°. par leur propre peſanteur; c'eſt ainſi qu'ils ſortent par l'anus d'un cadavre, par la veſſie des paraplégiques, de la bouche de ceux qui paſſent par la ſalivation, d'une plaie, lorſque la pente le permet, par leur propre peſanteur; 2°. par l'effet de leur raréfaction; par exemple, les flatuoſités enfermées dans les inteſtins & dans le ventricule venant à ſe raréfier, ſe fraient un paſſage par la bouche ou par le fondement; 3°. par leur propre force, lorſque les choſes contenues ſont animées; c'eſt ainſi que le fœtus ſort de la matrice, les inſectes par l'œſophage, le fondement, &c.

Les parties contenantes peuvent agir ſur les contenues, & les chaſſer dehors. 1°. Par un effet de la force muſculaire, ou volontaire; & c'eſt ainſi que les levres & la langue rejettent la ſalive par la force qui leur eſt propre. Elles peuvent encore les chaſſer par une force naturelle, ſoit contrainte, ou ſpontanée, comme lorſque la

nature violentée par les douleurs, chasse le fœtus hors de la matrice, & fait couler la salive dans la bouche, à la vue d'un mets qui flatte le goût. Un hydrophobe crache malgré lui sur les personnes qui l'environnent; c'est volontairement que le ventre se débarrasse des matieres qui le surchargent. 2°. Par une force élastique, lorsque les parois du réservoir sont distendus, & que la résistance des orifices diminue; par exemple, lorsqu'on pique le bas-ventre d'un tympanitique & d'un ascitique, encore qu'ils soient morts, les fluides qu'il contenoit s'écoulent d'eux-mêmes.

Je compte parmi les principes les plus fréquens des écoulemens, 1°. l'augmentation du volume dans les matieres contenues; par exemple, l'urine au bout de six heures surcharge si fort la vessie, qu'elle est contrainte de s'en débarrasser; 2°. leur acrimonie: celle de la semence fait que la nature est forcée de la faire couler; l'irritation que cause le calcul dans le col de la vessie, fait uriner plus souvent qu'on ne voudroit; 3°. la mauvaise habitude; c'est elle qui fait que les personnes mé-

lancoliques crachent à tout moment, & perdent une salive qui leur est utile; 4°. les passions, par exemple, la tristesse fait couler les larmes, la colere l'urine, la frayeur les excrémens; on sue dans l'angoisse, & l'on rend ce qu'on a mangé lorsqu'un aliment nous cause de la répugnance; 5°. dans les grands dangers, la nature effrayée de son état, & ne sachant où se tourner, excite ses efforts spasmodiques & irréguliers, qui sont suivis de vomissement dans les hystériques, de l'écume de la bouche dans les épileptiques, &c. 6°. une trop grande sensibilité, soit habituelle, ou causée par une phlogose, suffit souvent pour produire ces sortes d'évacuations; par exemple, l'inflammation de l'estomac est accompagnée de vomissement; les personnes délicates rendent ce qu'elles ont mangé au seul nom d'une chose pour laquelle elles ont de l'aversion.

Je mets au nombre des principes des écoulemens passifs, 1°. tout ce qui est capable de dilater les orifices, par exemple, la résolution du sphincter de l'anus est suivie d'un cours de ventre; 2°. tout ce qui forme de nouvelles issues,

comme les inſtrumens tranchans, les corroſifs, les ſuppuratifs.

C'eſt donc à tort que les Modernes regardent tous les écoulemens comme paſſifs, & leur aſſignent la même cauſe ſans faire attention qu'une ſolution de continuité, non plus que la rupture d'une veine, ne ſont pas toujours ſuivies d'une hémorragie; car quand même la veine ſeroit ouverte, il faut pour faire couler le ſang, ou y faire une ligature, ou la preſſer avec la main, ou touſſer, ou faire quelqu'autre effort ſemblable.

La diabroſe (*diabroſis*) n'eſt autre choſe que la corroſion ou l'exéſion des vaiſſeaux par une cauſe phyſique, comme le pus, la ſanie, la pourriture; celle des vaiſſeaux eſt ſuivie d'un écoulement de pus.

La rupture (*rixis*) eſt une ſolution de continuité occaſionnée par la preſſion mécanique des matieres contenues ſur les contenantes, ou par l'effort qu'elles font pour les diſtendre; c'eſt ainſi que les tégumens du bas-ventre ſe rompent dans l'hernie ventrale, que les vaiſſeaux ſanguins s'ouvrent lorſqu'ils ſont trop diſtendus, d'où s'enſuit une hémorragie.

La dierefe (*dierefis*) eft une folution de continuité faite par un inftrument tranchant, piquant, contondant, comme dans la faignée, l'amputation, la paracenthefe.

L'anaftomofe (*anaftomofis*) eft la dilatation des orifices naturels, d'où réfulte un écoulement; c'eft ainfi qu'en introduifant une bougie, ou une fonde dans l'urethre, on procure un écoulement d'urine.

La diapedefe (*diapedefis*) eft un écartement des fibres qui forment les parois des vaiffeaux ou des réfervoirs, occafionné par le fluide qu'ils renferment; par exemple, lorfqu'on verfe de l'eau dans une veffie de cochon, elle fe diftend, & l'eau fuinte par les intervalles des fibres qui la compofent; de même, le fiel fuinte dans le colon à travers la véficule du fiel; les perfonnes qui ont une hernie fentent mauvais, ce qui vient de ce que les inteftins font diftendus par les excrémens.

Tout écoulement en général eft fimplement *évacuatoire*, ou *révulfif*; il n'eft jamais *dérivatif*. Il eft dit *évacuatif*, en tant qu'il diminue le volume des fluides du corps humain; *révulfif*, en ce qu'il

eſt accompagné de la conſtriction des autres parties, par leſquelles le fluide s'évacue, & c'eſt ce qui fait qu'il eſt beaucoup moins abondant dans les vaiſſeaux ainſi contractés, qu'il ne devroit l'être eu égard à leur diametre.

Tout écoulement évacuatoire d'un fluide, diminue inſenſiblement de volume des autres fluides; car, comme tous les vaiſſeaux du corps communiquent les uns avec les autres, & tendent à ſe contracter lorſque le volume & la réſiſtance du fluide diminue, les autres parties ſe contractent auſſi, & envoient le fluide qu'elles contiennent vers la partie qui fait le moins de réſiſtance, juſqu'à ce que tout ſoit en équilibre; par exemple, le ſang de l'uterus venant à diminuer à l'occaſion d'une perte, celui qui vient des arteres hypogaſtriques & ſpermatiques, afflue plus abondamment dans la matrice, & ne retourne plus dans la maſſe, ce qui fait qu'il rentre en moindre quantité dans le cœur, & qu'il s'en fait une moindre diſtribution dans les parties; la preſſion mutuelle des fluides & des ſolides diminue, ils deviennent moins peſans, cette preſſion produit une ſen-

ſation incommode, les ſolides ſe relâchent; les fluides, au cas qu'ils continuent d'être pouſſés avec la même force, circulent plus rapidement, parce qu'ils trouvent moins de réſiſtance, ce qui produit pluſieurs avantages aux ſujets pléthoriques. Il n'en eſt pas de même des perſonnes ſaines; elles ſe relâchent, & ce relâchement eſt ſuivi de foibleſſe, de langueur, de pâleur, du froid & de quantité d'autres incommodités ſemblables.

L'écoulement eſt révulſif, lorſqu'une partie venant à ſe contracter, ſe décharge des fluides qu'elle contient, & en reçoit moins que ne le permet ſa capacité naturelle; par exemple, lorſque la veſſie eſt ulcerée, & que l'urine vient à s'écouler, l'urethre ſe reſſerre ſi fort, qu'il n'en ſort pas une goutte d'urine; dans le vomiſſement habituel, les inteſtins ſe contractent au point que leur diametre devient quatre fois plus petit, ce qui occaſionne une conſtipation opiniâtre; dans l'hémoptiſie fébrile, les extrémités ſe retirent & deviennent ſouvent très-froides, parce que le ſang les abandonne & ſe porte en plus grande quantité qu'à l'ordi-

naire dans les poumons qui se trouvent ulcérés.

Pratique. Les flux sont ou salutaires & critiques, ou mal-sains & nuisibles, & c'est au Médecin à faire usage de sa prudence pour les distinguer. Un flux ne doit pas être censé nuisible, quand même il affoibliroit les forces du malade, à moins qu'il n'en laisse pas assez pour surmonter le mal & entretenir la vie. On doit regarder un flux comme salutaire, lorsqu'on a lieu de croire qu'il guérira une maladie dangereuse, ou qu'il la préviendra. On ne doit pas non plus juger de la salubrité d'un flux par sa quantité absolue, vu que le moindre écoulement est mortel pour les personnes foibles, & que les plus violens sont salutaires aux sujets robustes & pléthoriques. Il est du devoir d'un Médecin prudent d'examiner attentivement, s'il doit l'augmenter & le prolonger, l'arrêter, ou le commettre entiérement aux soins de la nature, & il doit se régler sur le genre & l'espece de la maladie aussi-bien que sur les diverses circonstances où le malade se trouve. Il convient en général d'arrêter les écoulemens passifs qui sont trop

abondans ou qui viennent à contretemps, d'aider & d'entretenir ceux qui sont critiques, actifs, difficiles, médiocres & auxquels on est habitué; & de commettre aux soins de la nature ceux qui sont actifs & modérés, lorsque le sujet est robuste, & qu'on n'a aucun motif qui oblige à tenir une conduite contraire. On peut mettre au rang des causes qui provoquent les écoulemens, tout ce qui augmente le volume & l'acrimonie des fluides, la pression des vaisseaux, l'éréthisme des orifices, la laxité & la foiblesse des sphincters, par où l'on voit les remedes qu'il est à propos d'employer pour arrêter ou diminuer ceux qui demandent à l'être. Ces moyens sont ou gymnastiques, ou diététiques, ou chirurgiques, ou pharmaceutiques. Le repos arrête tous les écoulemens occasionnés par la trop forte contraction des muscles; mais le sommeil provoque la sueur & l'écoulement des menstrues. On doit éviter sur-tout les situations qui facilitent l'écoulement du fluide, de peur d'irriter la force expultrice.

Dans les hémorragies actives, on doit s'abstenir des alimens qui augmen-

tent le vice du fluide d'où le flux procede, tels que les ragoûts, les liqueurs spiritueuses, & préférer en cas de pléthore les végétaux qui nourrissent peu. Les meilleurs remedes qu'on puisse employer dans les écoulemens passifs, sont les liens, les bandages, les ligatures, les tentes, les tourniquets, supposé qu'ils puissent atteindre à l'origine du mal. Il y a des cas où l'on peut employer les saignées révulsives, de même que les ligatures, que les anciens vantent outre mesure. On appelle *astringens* les médicamens qui resserrent les vaisseaux & coagulent les fluides, & qui par ce moyen arrêtent les écoulemens. Ils produisent différents effets, selon qu'on les emploie intérieurement ou extérieurement; leur effet est plus sûr, lorsqu'on peut les appliquer immédiatement sur la partie affectée, mais il l'est moins, lorsqu'il faut qu'ils passent dans les vaisseaux chyliferes, & qu'ils arrivent à la partie lésée, lors sur-tout que l'estomac étant irrité & mal disposé, les rejette & s'en trouve mal, comme cela arrive souvent. Les meilleurs dont on puisse faire usage dans les hémorragies passives sont, l'eau

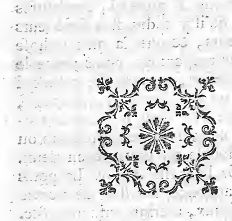
ſtyptiques du D. *Matte*, dans laquelle on trempe un plumaceau que l'on applique ſur la plaie, au nez, ſur les hémorroïdes; un morceau d'*amadou*, la charpie que l'on met dans les abcès, les ulceres pour en abſorber l'humidité; l'étoupe imprégnée de vitriol, de colcotar, d'alun, de ſang de dragon, qu'on applique ſur les parties amputées pour arrêter le ſang; la *veſſe de loup*, dont la pouſſiere produit le même effet; l'herbe aux écus, le gui de chêne, l'uſnée, le geranium de *Robert*, le mille-feuille &c.

Dans les flux actifs, on doit préférer aux aſtringens les remedes qui moderent les efforts de la nature, comme les anodins & les narcotiques dans la dyſſenterie & le teneſme, ou qui détruiſent la cauſe du mal, comme les catharſiques dans les diarrhées, ou qui produiſent ces deux effets, comme les ſubſtances mucilagineuſes dans la toux, la dyſurie, le teneſme. On peut y joindre les abſorbans auſſi-bien que ceux qui détournent ailleurs les efforts de la nature, & qui font prendre un autre cours à la matiere morbifique contenue dans les inteſtins, comme les ſudorifiques dans la diarrhée ſéreuſe.

M. Théophile de Bordeu, Médecin de la Faculté de Montpellier, vient de publier depuis peu quelques obſervations ſur les découvertes que MM. *Solane* & *Nihell* ont faites ſur les pronoſtics qu'on peut rirer du pouls relativement aux différentes eſpeces d'évacuations. Il prétend, entr'autres choſes, qu'il y a des flux ſupérieurs & inférieurs, & que la même choſe a lieu par rapport au pouls; que le pouls *ſupérieur*, je veux dire celui qui annonce un flux par le nez, la gorge, l'œſophage &c. dans les maladies aiguës, ſe connoît par une pulſation ou diaſtole double ou partagée en deux. M. *Solane* l'appelle *dicrote*. Le pouls *inférieur* annonce des flux de ventre hémorroïdaux, utérins, urineux, &c. on le connoît à l'inégalité des pulſations, quant à leur grandeur & à l'ordre qu'elles ſuivent, auſſi bien qu'à une eſpece de ſoubreſaut dont elles ſont accompagnées. On peut y joindre le pouls qu'on appelle *inciduus*, qui préſage une ſueur. Tous les pouls critiques ſont nets & non concentrés, & on les diviſe en ſimples, composés & compliqués; ſur quoi l'on peut con-

ſulter l'Auteur que je viens de citer.

Preſque tous les flux ſont périodiques, revenant tous par intervalles, ſi l'on en excepte la gonorrhée, l'écoulement de lait & les fleurs blanches, qui ſont autant de flux continus.



ORDRE I.

ORDRE PREMIER.

FLUX DE SANG.

Ce sont ceux dont le principal symptome est un écoulement de sang ou de matiere sanguinolente ou rougeâtre. *Hippocrati phleborrhagiæ, de diætâ, l. 4. n°. 86.*

Le pouls qui annonce les flux de sang critiques, est au commencement plus fort & plus rénitent que celui qui précede & accompagne les autres flux. Il est, si l'on en croit M. de *Bordeu*, *dicrote* s'il est supérieur, *subintermittent* s'il est inférieur.

Théorie. Le sang est contenu dans les arteres, les veines & le cœur, de maniere qu'il ne peut s'écouler par les vaisseaux excrétoires contigus aux arteres & dont les orifices s'ouvrent en dehors, tant à cause de sa viscosité qui l'empêche de se diviser en des gouttes assez petites pour pouvoir s'insinuer dans des vaisseaux aussi petits, que parce que le cœur ne le pousse pas avec assez de force pour qu'il puisse les dilater &

ſe ſubdiviſer en des globules infiniment petits.

Pour que le ſang s'écoule, il faut ou que les forces expultrices augmentent, ou que les réſiſtances de la part du ſang & des vaiſſeaux diminuent, ou que l'un & l'autre ait lieu.

Les forces qui pouſſent le ſang ſont les contractions fortes & vives du cœur, leſquelles ont lieu dans les exercices violens, les fievres ardentes, d'où s'enſuivent des hémorragies, de même que les efforts des muſcles qui entourent certaines parties, tels que ceux qui chaſſent le fœtus, les excrémens, leſquels excitent ou renouvellent les flux hémorroïdaux, les pertes rouges, &c.

Les principes qui font agir le cœur, ſont pour l'ordinaire, 1°. la pléthore qui appeſantit, engorge & obſtrue le ſyſtême vaſculeux par ſa peſanteur & ſa viſcoſité; & de là vient que les perſonnes qui vivent dans la bonne chere, qui font uſage d'épiceries & de liqueurs ſpiritueuſes ſont ſouvent ſujettes à ces ſortes de maladies; 2°. les engorgemens & les ſtaſes de certaines parties, par exemple de l'uterus dans les fem-

mes de quarante ans, du fondement & du foie dans ceux qui menent une vie oisive; d'où s'ensuit le flux hémorroïdal, de la tête dans les enfans qui ont pris un coup de soleil, ce qui leur cause des saignemens de nez; 3°. la chaleur & la crase spiritueuse du sang, lesquelles irritent les vaisseaux & causent des flux de sang, & sur-tout l'acrimonie scorbutique.

Les forces qui retiennent le sang dans ses vaisseaux, sont 1°. l'intégrité & la fermeture des vaisseaux; 2°. sa viscosité.

1°. Toutes les arteres sont extrêmement fortes; celles principalement, comme les grandes, qui sont le plus exposées aux ruptures, sont en état, comme l'observe M. *Hales*, de résister à une pression vingt fois plus forte que celle qui a lieu dans l'état de santé; mais cette tenacité peut être surmontée par des plaies faites par diérese. Par exemple, les calculs qui changent de place, déchirent les vaisseaux des reins, d'où s'ensuit un pissement de sang; les sangsues qu'on avale blessent les vaisseaux de l'estomac, & causent

un vomiſſement de ſang, un flux hépatique, &c.

2°. Les vaiſſeaux capillaires ſont aſſez forts pour réſiſter à la preſſion du ſang qui y circule, qui à la vérité, n'eſt pas extrêmement forte; mais lorſqu'ils ſont obſtrués, la preſſion du cœur ſur le ſang agit contre leurs parois, & ſuffit pour les rompre, ou du moins pour les dilater, ce qui occaſionne une hémorragie par ſolution de continuité, ou par anaſtomoſe, au cas que la diapédeſe n'ait pas lieu; par où l'on voit encore que les engorgemens contribuent de deux manieres aux hémorragies. *Voyez* la théorie du pouls.

3°. Les vaiſſeaux, tant grands que petits, peuvent être corrodés par un virus ichoreux, ſphaceleux, carieux, chancreux, ſcorbutique, &c. & les anévriſmes venant à ſe rompre, il en réſulte des hémorragies mortelles. J'ai toujours trouvé dans les cadavres de pareils anévriſmes, incruſtés en dedans par de petites lames cartilagineuſes, mais percés par des points noirs & ſphacelés.

4°. Les Médecins ſont très-peu d'at-

tention à la viscosité naturelle du sang: elle est cependant très-considérable; & cela est si vrai, qu'après avoir lavé dix fois les visceres avec de l'eau nouvelle, la derniere est aussi visqueuse que si on avoit délayé du savon dedans. Cette viscosité est très-grande dans les sujets robustes & sanguins, elle l'est moins dans les personnes foibles & cachectiques, & il y a des maladies putrides & malignes dans lesquelles elle n'est presque pas sensible. Cette viscosité détruite, rien n'empêche le sang de s'insinuer dans les vaisseaux secrétoires, ainsi qu'il arrive lorsqu'on lave le poumon avec soin, & d'occasionner un flux hépatique & des sueurs sanguinolentes.

Pratique. La cause du mal étant telle qu'on vient de le dire, il s'ensuit qu'on doit s'attacher à détruire les principes qui déterminent les efforts du cœur & des vaisseaux, à rétablir & à augmenter la résistance du sang & des vaisseaux, lorsque l'écoulement est nuisible, & qu'il est nécessaire de le diminuer ou de l'arrêter.

On doit préférer les remedes qui satisfont à un plus grand nombre d'indi-

cations, soit qu'elles soient fondées sur une connoissance certaine, soit qu'elles soient simplement conjecturales.

On juge que le flux de sang est causé par une pléthore émue, par les causes de pléthore dont j'ai parlé dans ma pathologie, aussi bien que par les signes d'une circulation trop rapide.

Une nourriture copieuse & succulente, une forte digestion jointe à une vie oisive, la suppression des menstrues, du flux hémorroïdal, le printemps, la jeunesse du sujet, sa couleur vermeille, l'intensité de la chaleur, la plénitude du pouls, toutes ces choses, dis-je, indiquent la nécessité de la saignée au commencement de la maladie; une nourriture légere, telle que les crêmes, les végétaux, le repos de l'esprit & du corps, une boisson rafraîchissante & médiocrement astringente; au moyen d'un pareil régime, ces flux de sang cessent d'eux-mêmes, & soulagent le malade.

Lorsque le flux de sang provient de la chaleur & de l'agitation des fluides, les saignées réitérées, le repos, les potions acides sont également indiquées. Rien n'est meilleur pour arrêter l'hé-

morragie que l'eau de *Rabel*, dont on met quelques gouttes dans de l'eau de fontaine pour lui procurer une acidité agréable. On peut aussi employer l'infusion de rose de *Provins*, la décoction des feuilles de plantain, de prêle, de racine de grande consoude, de bistorte, lesquelles étant rafraîchissantes & astringentes, satisfont à ces deux indications.

Lorsque l'hémorragie est causée par la dissolution du sang, & par son acrimonie scorbutique, il faut aller bride en main avec la saignée, & joindre aux incrassans & aux édulcorans les acides & les austeres. De ce nombre sont le catechu, le sang de dragon, le champignon de Malthe, les balaustes, l'acacia vera, les racines de tormentille, de bistorte, de grande consoude, les feuilles de vinea, de geranium, de prêle, d'argentine, d'aigremoine, de sanicle, dont on peut composer plusieurs formules. Si le flux de sang est entretenu par la fievre, & qu'on apperçoive des signes de putréfaction dans les premieres voies; si le malade a la langue sale, la bouche amere, des cardialgies, des nausées, & qu'après les premieres saignées, la nature montre la voie qu'il

faut tenir; on emploiera l'émétique, mais avec précaution, ainsi qu'on le pratique dans la dyssenterie, & même dans les pertes de sang; mais il faut employer les plus doux, comme la graine de raifort, le sirop de Glauber, & même ceux qui ont quelque astringence, comme la racine d'ipécacuanha, dont on hâtera l'opération à l'aide d'une potion délayante. Les hémorragies excessives sont suivies de la cachexie, de l'ascite, de l'enflure oedémateuse des jambes, d'altération, d'urines lixivielles, &c.

I. *HÆMORRHAGIA;* Hémorragie de nez; *Aimatismos*, Diction. Univ. *Profluvium sanguinis*, *stillicidium sanguinis*.

Galien nous apprend, *comm. 1. epidem.* que lorsqu'*Hippocrate* emploie ce mot sans y joindre le nom de la partie, il veut toujours parler de l'hémorragie du nez, & c'est aussi dans ce sens que je le prends. *Hippocrate* appelle proprement ainsi un flux de sang violent par le nez. Il appelle *errousin* celui qui est modéré, & *stalagmon* celui qui se fait goutte à goutte; mais le plus ni le moins

ne changent ni le genre, ni le nom générique.

Caractere. L'hémorragie proprement dite, est un flux de sang par le nez. La membrane pituitaire, les sinus frontaux, sphénoïdaux, maxillaires, reçoivent des arteres de la maxillaire interne; les veines rapportent le sang à la jugulaire externe, & le ramenent, non-seulement des arteres de même espece, mais encore des sinus orbitaires & des sinus de la dure-mere, avec lesquels elles communiquent; de sorte que la résistance opposée aux jugulaires internes augmente, le sang de celles-ci, de même que celui des sinus de la dure-mere, reflue dans les veines nasales, elles s'ouvrent, & il survient une hémorragie.

La glande pituitaire, le corps spongieux posé sur la selle à la turque, reçoit par le moyen de l'entonnoir la sérosité superflue des deux ventricules latéraux du cerveau, laquelle est très-abondante dans l'état morbifique; cette glande est entourée de vaisseaux, ou de sinus circulaires qui communiquent de part & d'autre avec les caverneux, & voilà comment cette sérosité peut

se rendre avec le sang dans les vaisseaux du nez, lors sur-tout qu'ils sont ouverts; de là ces hémorragies qui délivrent tous les jours le cerveau des engorgemens & des maladies auxquelles il est sujet.

Le sang étant pressé de toutes parts, se porte vers l'endroit où il trouve le moins de résistance; il circule avec tant de rapidité dans les grandes arteres, qu'il ne sauroit rétrograder, à moins qu'il ne trouve une forte résistance; il n'en est pas de même de celui qui circule dans les vaisseaux capillaires, surtout dans les veines réticulaires; le plus léger obstacle suffit pour le faire rétrograder, non-seulement par les veines, mais encore par les artérioles, comme on peut le voir avec le microscope dans les jambes des grenouilles. *Bernoulli* prouve dans son hydrodynamique, & son sentiment est confirmé par le cours que prend le chyle du canal thorachique dans la veine souclaviere, qu'il reflue même des petits vaisseaux dans les grands, toutes les fois qu'il circule avec une rapidité notable dans ces derniers, & qu'il reçoit une impulsion considérable. J'ai jugé à propos de rap-

porter ces choses, parce qu'elles sont connues de peu de personnes, & qu'elles répandent un grand jour sur la théorie de ces maladies, & qu'elles servent à expliquer d'où vient que les hémorragies dégagent le cerveau.

Symptomes. Les hémorragies actives sont précédées de pesanteur de tête, de céphalalgie, de vertige, d'assoupissement, de démangeaisons de nez, de fievre; & tout cela indique les efforts que fait la nature pour se débarrasser du sang superflu qui la surcharge.

1. *Hæmorrhagia passiva;* Hémorragie passive. D.

C'est celle qui est causée par une chute, un coup dans le nez, dans le front, une contusion à la tête; par des corps pointus qui sont entrés dans les narines & qui les irritent, & dans ce cas elle est souvent accompagnée d'éternument.

On la guérit, 1°. mécaniquement en introduisant dans le nez une tente de linge, pour comprimer les vaisseaux; 2°. physiquement avec des styptiques que l'on inspire, ou qu'on introduit dans les narines en forme de liqueur ou de poudre, tels que l'eau styptique de

M. *Matte*, l'alun, le vitriol vert, dont on fait la poudre de ſympathie en le faiſant calciner au ſoleil.

2. *Hæmorrhagia plethorica*; Hémorragie cauſée par la pléthore. B. P.

Celle-ci eſt familiere aux jeunes gens dans le printemps & au commencement de l'été; elle n'eſt point accompagnée de fievre, & elle ſurvient ordinairement le matin. Elle eſt cauſée par l'inſolation, un exercice violent, par une erreur dans le régime, en un mot par tout ce qui peut augmenter la pléthore ou l'émouvoir. Elle eſt précédée de peſanteur de tête, de ſtupeur, de céphalalgie, de vertige, & d'autres ſemblables ſymptomes, qui ceſſent dès que l'hémorragie ſurvient.

Dans le cas où elle eſt abondante, on l'arrête par le moyen de la ſaignée, des rafraîchiſſans, des acides, pris intérieurement, ou appliqués en forme de topiques; & enfin à l'aide des aſtringens dont j'ai parlé ci-deſſus. J'ai connu un jeune homme qui ſe délivra d'une hémorragie que lui avoit cauſé un coup de ſoleil, en ſe baignant dans la riviere.

3. *Hæmorrhagia febrilis*, Boerhaav. *Aphor.* Hémorragie fébrile. A. P.

Elle est ou essentielle ou symptomatique.

La premiere est accompagnée d'une fievre intermittente dont le type est le même que celui de la quotidienne, & commence par un léger frisson, lequel est suivi de chaleur, de pesanteur de tête, & le sang prend son cours.

La symptomatique survient pour l'ordinaire à la fin des fievres continues ou avec redoublement; on la nomme *critique*, lorsqu'elle est salutaire, & *morbifique* lorsqu'elle ne l'est point.

4. *Hæmorrhagia critica*; Hémorragie critique. B. P.

On appelle ainsi celles qui sont modérées, qui calment les symptomes, & qui surviennent après l'état, & non point dans l'augment de la maladie. On peut mettre de ce nombre le flux menstruel ou hémorroïdal, le crachement de sang auquel les femmes sont sujettes, *aphor.* 32, 5. Celles qui surviennent dans les fievres, & qui sont accompagnées de surdité, *aphor.* 604. de même que ces hémorragies modérées qui surviennent dans les jours de crise.

Cette espece d'hémorragie est annoncée par un pouls *dicrote* ou inégal,

qui bat deux fois dans la même pulſation. Lorſque la premiere partie eſt plus grande que la ſeconde, l'hémorragie eſt petite; ſi les deux battemens ſont forts & égaux, elle eſt médiocre; ſi le ſecond battement ſuit de près le premier, elle ne tarde pas à venir; elle eſt d'autant plus prompte, que le pouls *dicrote* revient plus ſouvent dans la ſuite des pulſations. Par exemple, s'il revient à chaque trentieme pulſation, l'hémorragie ſurvient le quatrieme jour; s'il revient à chaque ſeizieme, le troiſieme jour; ſi à chaque huitieme, le deuxieme jour; ſi à chaque quatrieme, le jour même. Si le ſoubreſaut eſt plus fort dans le carpe droit que dans le gauche, l'hémorragie ſe fait de ce côté-là; lorſque les ſoubreſauts ſont inconſtans, le temps de l'hémorragie eſt incertain. *Nihell. obſervat.* Cette eſpece d'hémorragie eſt quelquefois précédée par des nauſées, par un vomiſſement, ou par le tremblement des mains.

5. *Hæmorrhagia inſalubris;* Hémorragie nuiſible.

C'eſt celle qui ſurvient au commencement & dans l'accroiſſement des maladies aiguës, ſans procurer aucun

ſoulagement au malade, & qui eſt accompagnée de délire, d'aſſoupiſſement, de mouvemens ſpaſmodiques, d'un pouls mollet, petit ou inégal, qui ſe fait goutte à goutte, & ceſſe tout à coup.

Qui ſurvient dans les jours critiques avec un refroidiſſement exceſſif. *Duret.* 10. *Coac.*

Qui prend ſon cours du côté oppoſé, du droit, par exemple, dans les rateleux. *Coac.* 202.

Qui eſt accompagnée de délire ou de ſpaſme : celle-ci eſt mauvaiſe. *Aphor.* 9. 5. 7.

L'hémorragie ſymptomatique eſt nuiſible de deux manieres : lorſqu'elle eſt exceſſive & qu'elle épuiſe les forces, & dans ce cas le pouls eſt petit & inégal, le malade s'effraie, tombe dans le délire, & dans des convulſions ſpaſmodiques. Elle eſt telle encore, lorſqu'elle ſurvient à la fin de la maladie, & dans le temps que les forces ſont épuiſées, mais non point dans un jour critique, par exemple, le onzieme ; elle eſt imparfaite, elle ſe fait goutte à goutte, ce qui marque des efforts impuiſſants de la part de la

nature, *Coac.* 212. C'eſt un mauvais ſigne, lorſque la partie ſe couvre de ſueur, ou qu'elle eſt moite; mais c'en eſt un plus mauvais lorſque les extrémités ſont froides. Celles qui ſurviennent dans les fievres malignes, pétéchiales, & même dans les fievres quartes, ſont très-mauvaiſes.

6. *Hæmorrhagia in chronicis;* Hémorragie dans les maladies chroniques.

Les hémorragies qui ſurviennent aux hydropiques, à ceux qui ont la fievre quarte, aux hypocondriaques, aux cacheſtiques, aux vieillards qui ont des obſtructions, aux ſcorbutiques, ſont mauvaiſes.

Celles qu'on arrête dans les jeunes gens pléthoriques, ſont ſuivies de douleurs, d'inflammations, de fievres aiguës, d'apoplexie, d'épilepſie.

7. *Hæmorrhagia ab hirudine*, Schneider, *lib.* 2. *cap.* 22. *pag.* 220. *Ephemer. nat. cur. dec.* 2. *ann.* 1. *obſ.* 99. Hémorragie cauſée par une ſangſue qui s'eſt inſinuée dans les narines. Ceux qui boivent des eaux limoneuſes, comme font les beſtiaux, ſont ſujets à cette eſpece d'hémorragie.

II. *HÆMOPTYSIS*, *Hémoptysie*; appellée par les Grecs *Hæmoptoe*; par Gordon, *Emptoe*; *Emoptoys*, *Emptoica passio*, par Gilbert; *Sputum sanguinis*, par les Latins; *Hémoptysie*, *crachement de sang*. Les malades, *Hémoptoïques*, *Hæmoptoici*; de *ptuein*, cracher; & *aima*, sang.

Caractere. C'est une expectoration de sang accompagnée de toux, mais sans aucune fievre inflammatoire. *Salicetus* substitue à la toux ce qu'il appelle *rascationem*, c'est-à-dire, une excréation sonore. L'hémoptysie a pareillement lieu dans la péripneumonie & la pleurésie, avec cette différence qu'elle est moins abondante & compliquée d'une fievre inflammatoire.

Ceux qui ont une hémorragie de nez, une affection scorbutique, crachent quelquefois du sang, mais ce sang vient des gencives; & la toux, au cas qu'ils l'ayent, n'est point suivie d'une éruption de sang, comme dans l'hémoptysie.

Dans le vomiſſement de ſang, le malade fait des efforts pour vomir, & rend un ſang noir mêlé avec quelques reſtes des alimens, ſans cependant qu'il ait la toux.

Théorie. Il y a deux eſpeces de vaiſſeaux qui portant le ſang au poumon, ſavoir l'artere pulmonaire, laquelle ſort du ventricule droit du cœur, ſe partage auſſi-tôt en deux branches & accompagne avec ſes ramifications les diverſes divarications des bronches, & l'artere de *Ruyſch*, qui ſort le plus ſouvent de l'artere deſcendante & ſuit la même route; mais elle fournit à peine la quarantieme partie du ſang que fournit l'artere pulmonaire. Leurs derniers rameaux compoſent une eſpece de rets qui rêvet extérieurement les véſicules des poumons. Les veines pulmonaires rapportent le ſang de la premiere artere dans le ventricule droit du cœur; la veine de *Zannichelle* rapporte celui de l'artere de *Ruyſch* dans la veine azygos, ou dans l'oreillette droite. La capacité de toutes les veines pulmonaires priſes enſemble & à la même diſtance du cœur, eſt à celle de l'artere pulmonaire, à peu près comme 26 à 21.

L'artere pulmonaire reçoit la même quantité de sang que l'aorte ; leur diametre est le même ; mais la premiere est trois fois moins forte que la seconde. Le volume du poumon est à peine la vingt-cinquieme partie de celui du corps qu'arrose l'aorte, & par conséquent le volume du sang que doit mouvoir le ventricule droit du cœur est vingt-cinq fois plus petit que celui qui est mu par le ventricule gauche.

Les liqueurs qu'on injecte dans l'artere pulmonaire, passent plus aisément & plus promptement des arteres dans les veines, que celles qu'on injecte dans l'aorte ; ce qui prouve que les dernieres ramifications de l'artere pulmonaire sont plus ouvertes, & que les vaisseaux lymphatiques sont moins nombreux que ceux de l'aorte. Il suit encore de là, que le sang circule avec beaucoup de facilité dans le poumon, vu qu'il faut un tiers moins de force pour le faire mouvoir. Les derniers vaisseaux sont très-ouverts & très-nombreux, mais il ne s'ensuit pas que le sang y circule avec plus de vîtesse que dans ceux de l'aorte qui ont le même diametre ; les vaisseaux san-

guins du poumon, dont les rides sont transſverſales, s'allongent dans l'inſpiration & ſe dilatent; comme leurs divarications forment des angles moins aigus, lorſqu'ils ſont dilatés par les petits globules aériens, & que leur capacité eſt triple de celle des rameaux de l'aorte, ils peuvent dans le cas où le corps eſt agité par quelque paſſion, ou par quelque exercice violent, recevoir une plus grande quantité de ſang & ſe gonfler, ce qui doit néceſſairement gêner la reſpiration. Plus celle-ci eſt gênée, plus il y a lieu de croire que les vaiſſeaux du poumon ſont remplis de ſang. Cette congeſtion diminue, ou par le moyen d'une fievre, ou par des contractions plus fortes & plus fréquentes de la part du cœur, qui vuident pour ainſi dire le ſang du poumon, & le diſtribuent dans les arteres du corps qui ſe trouvent dilatées, ou le pouſſent dans les vaiſſeaux ſecrétoires, d'où il s'exhale par la tranſpiration. Ils donnent également paſſage au ſang dans l'hémoptyſie, ce qui diminue l'engorgement du poumon, & prévient la dyſpnée & la fievre inflammatoire. Si l'on verſe par le moyen

d'un tube d'un pied de long & à plomb de l'eau tiede dans l'artere pulmonaire pendant une heure entiere ; l'eau s'inſinue, partie dans les veines, & partie dans la trachée artere. Elle ſort couverte d'une grande quantité d'écume viſqueuſe & écumeuſe ; ſi après qu'elle eſt entiérement écoulée, on verſe de l'eau ſanguinolente dans le même tuyau, elle entre à plein jet dans la trachée artere. Comme la force de l'eau qu'on injecte eſt moindre que celle du ſang qui ſort du cœur, & que celle-ci ne cauſe aucune rupture dans les vaiſſeaux, il y a tout lieu de croire que l'eau ne ſauroit les lacérer. Il ſuit de cette expérience, qu'après que les orifices des vaiſſeaux lymphatiques ſont débarraſſés de la mucoſité qui les obſtrue, le ſang doit paſſer dans les véſicules avec leſquelles il s'anaſtomoſe, & cauſer une hémoptyſie par anaſtomoſe, qui n'eſt ſuivie d'aucune ſuppuration.

Dans le cas où il y a un engorgement inflammatoire, comme dans la péripneumonie & les fievres aiguës, les vaiſſeaux pulmonaires étant ſurchargés de ſang, ſe rompent, & il en ré-

ſulte une hémoptyſie qui dégénere en phthiſie. Il arrive la même choſe, ainſi que *Morton* l'a très-bien obſervé, lorſque les véſicules ſe déchirent à l'occaſion d'une plaie externe, d'un clou, ou d'une épingle qu'on a avalée. S'il arrive que les glandes bronchiques, dans leſquelles on trouve ſouvent des concrétions gypſeuſes, viennent à ſuppuration, comme il arrive dans la phthiſie ſcrophuleuſe, le pus corrodera les vaiſſeaux ſanguins, & il réſultera une hémoptyſie par *diabroſe*. On voit maintenant ſur quoi eſt fondé le traitement de ces maladies.

Le ſang que l'on rend en touſſant eſt tantôt vermeil, tantôt noirâtre, ſelon qu'il ſéjourne & s'épaiſſit plus ou moins dans les véſicules; de ſorte qu'on ne peut juger par là ſi les arteres ou les veines ont été rompues, vu qu'il n'y a aucune différence entre la rupture des vaiſſeaux capillaires, & celle des veines & des arteres. Le ſang des veines pulmonaires eſt un peu plus vermeil que celui des arteres, au lieu que c'eſt tout le contraire dans les autres parties du corps.

1. *Hæmoptyſis accidentalis*, Morton,

Phthisiolog. cap. 5. Hémoptysie accidentelle. D.

C'est celle qui est causée par une pléthore émue en suite de quelque erreur qu'on a commise dans la gymnastique ou la diete, sans que l'acrimonie des humeurs, ni aucun vice héréditaire du poumon y ait donné lieu.

Causes procathartiques. Tout ce qui augmente le volume du sang, comme la bonne chere, les liqueurs spiritueuses, le non usage de la saignée à laquelle on est accoutumé, la suppression des hémorroïdes; tout ce qui accélere le cours du sang, & le porte au poumon, comme l'action de criailler, le chant, la lecture à haute voix, la colere, tout cela, dis-je, fatigue la poitrine, irrite la gorge, cause un enrouement, desseche le poumon, occasionne la toux, la dyspnée.

Signes concomitans. Un goût de salure, une irritation considérable dans la gorge, une toux sonore, lorsque l'expectoration est médiocre; une toux obscure, que bien des gens confondent avec le vomissement, lorsque le sang sort à pleine bouche, ce qui oblige le malade de rester assis sur son séant, de

peur de suffoquer ; cependant l'hémorragie calme la dyspnée, appaise la douleur & diminue l'oppression.

Suites. A force de cracher le sang les malades s'affoiblissent, ils pâlissent à la vue du sang qu'ils rendent, la foiblesse, la pâleur, le froid augmentent, le pouls s'affoiblit & devient plus fréquent, ce qui est un effet ordinaire de la foiblesse.

Sujets. Les lecteurs, les chantres, les prédicateurs, les crieurs publics, les Avocats braillards, les haute-contre, les marchands ambulans, les professeurs, les artisans, comme les tailleurs de pierres, qui sont obligés de lever des grands fardeaux.

2. *Hæmoptysis habitualis*, Morton, *Phthisiolog. cap. 5.* Hémoptysie habituelle. C. P.

C'est celle qui est causée par la qualité vicieuse & l'acrimonie des fluides, & par la débilité naturelle ou acquise du poumon, & qui est pour l'ordinaire accompagnée d'une fievre quotidienne.

Causes procathartiques. Elles sont les mêmes que dans l'accidentelle, indépendamment de la disposition antérieure de la poitrine, savoir, sa foiblesse, qui se manifeste par un ton de

voix

voix glapissant, aigu ou faux, la proéminence des omoplates, l'étroitesse de la poitrine, la rougeur des joues, la plénitude & la fréquence du pouls, une petite fievre le soir, plus forte que dans l'état de santé; un sentiment de chatouillement & de pesanteur dans la poitrine.

Signes concomitans. Il survient presque tous les jours un frisson fébrile spontané, accompagné d'abord d'une toux seche, laquelle est suivie de chaleur dans la région de la poitrine, d'anxiété & de dyspnée; ces symptomes sont immédiatement suivis d'une expectoration de sang vermeil & écumeux, laquelle est presque toujours accompagnée de la toux & d'un chatouillement dans la gorge; l'expectoration cesse au bout de quelques jours, mais elle recommence pour l'ordinaire le printemps suivant.

Suites. La fievre est cause que l'estomac s'affoiblit, que la digestion ne se fait point; l'hémoptysie augmentant, les forces s'épuisent, le malade devient pâle & défait, la toux continue; & si les parens ont été phthisiques depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui

de trente-six, l'hémoptysique tombe lui-même dans la phthisie.

Sujets. Les garçons & les filles qui ont atteint un âge mûr, surtout celles qui sont chagrines, mélancoliques, sujettes à la colere, difficiles dans le choix de leur boisson & de leur nourriture, quinteuses, maigres, qui ont la voix rauque, qui suent pendant la nuit, dont les ordinaires sont supprimés, qui ont le sang chargé de sel, & qui mangent beaucoup d'épiceries.

3. *Hæmoptysis à diapedesi.* Mahon, *Journ. de Méd. Juillet, 1757.* A.

Le sang dans cette espece est fort séreux, écumeux, de couleur de roses; il sort sans toux, sa fluidité est si grande qu'on le voit après la mort suinter à travers la substance des poumons. Cette espece d'hémoptysie, qui se trouve décrite dans le Journal de Médecine, avoit été occasionnée par la pléthore.

4. *Hæmoptysis catamenialis.* Nicol. Pechlin. *Passio hæmoptoïca à menstruis suppressis*, Plater. *Exspuitiones;* Hémoptysie menstruelle. L. P.

C'est celle qui remplace les menstrues qui ont cessé avant terme, qui

revient tous les mois en petite quantité, & qui entretient la santé. *Pline* & *Sennert* parlent de plusieurs hommes qui crachoient du sang tous les ans dans un certain temps, & qui sont parvenus à un âge très-avancé, à cause sans doute que l'hémoptysie leur tenoit lieu de flux hémorroïdal.

5. *Hæmoptysis periodica*; Hémoptysie périodique. Nicol. Pechlin. Amat. Lusitan. *centur.* 3. *cur.* 3. C. P.

Un homme âgé de quarante-cinq ans étoit sujet depuis long-temps à un flux hémorroïdal qui le prenoit constamment tous les mois. Ce flux s'arrêta, & dès le moment il commença à rendre par la bouche quantité de sang d'un rouge jaunâtre. Le malade, effrayé de cet accident, consulta son Médecin, qui le guérit de la maniere suivante.

Il lui appliqua d'abord quatre sangsues au fondement, pour lui tirer six onces de sang; après quoi il travailla à détruire la viscosité & la salure du sang à l'aide des anti-scorbutiques, tels que le houblon, le fumeterre, l'endive, la chicorée en forme d'extrait, de sirop, de bouillon, d'apozeme, dont il con-

tinua l'usage pendant quelques jours, lui faisant observer une diete humectante, laquelle consistoit en soupes, panades; & le purgeant de temps en temps avec la manne, la rhubarbe, les tamarins & les autres remedes généraux.

Les Grecs ne savoient ce que c'étoit que d'ouvrir les hémorroïdes. Cette opération consiste à y appliquer des sangsues, ou à les faire lécher par un petit chien, à les percer avec une lancette, à les frotter avec quelque chose de rude; par exemple, avec une feuille de figuier, ou enfin à employer l'aloès, &c.

6. *Hæmoptysis scorbutica*, Sennert; *Hémoptysie scorbutique.* C. P.

Un jeune homme qui avoit les gencives molles, ulcérées, sanglantes, pourries; les dents noires & tremblantes, &c. fut attaqué d'une hémorragie dont il guérit, mais qui fut suivie d'un flux hémorroïdal; son pouls étoit très-fort. Ce flux ayant été arrêté par le moyen des remedes, il fut suivi d'une hémoptysie abondante & opiniâtre, que j'attribuai à la dissolution du sang.

7. *Hæmoptysis variolosa*, Sydenham, *pag.* 95 & 597. Hémoptysie variolique. A.

Ce crachement de sang survient avant l'éruption totale des pustules dans la petite vérole confluente, & est familiere à ceux dont le sang est échauffé par le trop grand usage qu'ils ont fait des liqueurs spiritueuses. Il annonce toujours la mort. Il est causé par la dissolution du sang; c'est pourquoi il indique une potion astringente avec l'esprit de vitriol, jusqu'à ce qu'elle ait acquis une acidité agréable. *Voyez* la cure du pissement de sang variolique.

8. *Hæmoptysis catarrhalis*, Bontius, *Medic. Indor.* Bonet, *Sepulchret.* Hémoptysie catarrhale. *Hæmoptysis peripneumonica* Lælii à Fonte. *Hémoptysie peripneumonique.* D. P.

Les catarrhes, la toux férine, la pleurésie & surtout la péripneumonie sont accompagnées d'une expectoration de sang & de crachats rouillés, ce qui vient de ce que la toux emporte la mucosité des bronches, & comprime les vésicules.

Pratique. Dans l'hémoptysie passive,

je veux dire occaſionnée par une plaie, la force qui pouſſe le ſang l'emporte ſur la réſiſtance qui s'oppoſe à ſon cours, & qui n'eſt autre que ſa propre viſcoſité, juſqu'à ce que les levres du vaiſſeau qui eſt coupé ſe ſoient rapprochées. Il s'enſuit donc que pour détruire la cauſe, il ne s'agit que d'augmenter la réſiſtance des vaiſſeaux en les liant ou les comprimant, &c. Comme ce moyen ne ſauroit avoir lieu dans les plaies internes, il ne reſte qu'à diminuer les forces qui agiſſent ſur le ſang autant qu'il eſt néceſſaire pour que les vaiſſeaux ſe contractent autant qu'il le faut pour l'empêcher de s'écouler, mais de maniere cependant qu'on ne mette point le malade en danger de perdre la vie.

Pour cet effet rien n'eſt meilleur que de ſaigner le malade du bras toutes les quatre heures, ou même toutes les deux heures.

La diete doit être ſi légere, que l'eau ſeule ſuffit à pluſieurs bleſſés pour ſubſiſter & pour guérir, non ſeulement pendant pluſieurs jours, mais même pendant pluſieurs ſemaines. La choſe paroît étonnante, mais elle n'en eſt

pas moins vraie, ainſi que je l'ai obſervé pluſieurs fois à l'hôpital de Montpellier. Il convient pour ralentir le mouvement du ſang & ménager les forces du malade, qu'il ait l'eſprit & le corps dans une aſſiette tranquille, & qu'il reſte couché horizontalement. Comme on ne ſauroit appliquer de remedes ſur la plaie, ceux qu'on fait prendre intérieurement ne ſont guere utiles, excepté l'eau de Rabel, dont on met quelques gouttes dans de l'eau ordinaire, pour lui procurer une acidité agréable. On peut y joindre les décoctions des plantes médiocrement aſtringentes, pourvu que l'eſtomac puiſſe les ſupporter. Je mets de ce nombre celles de ſanguine, de racine de grande conſoude, l'infuſion de roſe de provins, le ſuc d'ortie, de plantain, de geranium. On doit s'abſtenir des potions cardiaques; elles diſſipent à la vérité la lipothymie, mais elles augmentent l'hémorragie. L'odeur ſeule du vinaigre ſuffit pour rétablir les forces, & faciliter l'expectoration des grumeaux de ſang qui ſe trouvent dans le poumon.

Au cas que le ſang ſe ſoit épanché dans

la cavité de la poitrine, il faut placer le malade dans une ſituation commode, dilater la plaie, & l'évacuer par le moyen d'une ſonde creuſe, en prenant garde de ne point offenſer les arteres intercoſtales.

Au cas qu'on ait avalé des clous, il n'y a que la toux ſeule qui puiſſe en procurer l'expectoration. Le Médecin doit ſimplement s'attacher à calmer les efforts inutiles & nuiſibles que la nature fait, & à prévenir la phthiſie, à l'aide de la ſaignée & des narcotiques.

Dans l'hémoptyſie active par anaſtomoſe, il convient d'employer les mêmes remedes que dans celle qui eſt cauſée par une ſolution de continuité, à l'exception qu'on ne doit point aſtreindre le malade à une abſtinence auſſi rigoureuſe. On doit préférer les crêmes de riz, d'orge, d'avoine, les panades aux bouillons; ils augmentent la chaleur & la fievre, & par conſéquent l'hémoptyſie. On ſaignera le malade du bras toutes les quatre heures. On n'eſt point dans l'uſage d'employer les ligatures. On mettra de temps à autre dans les bouillons du ſuc d'ortie, ou de la décoction de ſa graine. On donnera le

soir quelques narcotiques légers au malade, mais tels qu'ils ne puissent ni émousser le sentiment, ni arrêter la toux qui est nécessaire pour l'expectoration; il suffit qu'ils calment les douleurs & les anxiétés qui agitent le sang. Le sirop de nénufar, de pavot, avec l'eau rose & celle de plantain, suffisent pour cet effet. *Hippocrate* employoit la graine de jusquiame. Après qu'on aura détruit la pléthore & calmé la fievre, s'il y en a, & arrêté l'hémoptysie, on permettra au malade la soupe, les panades, les crêmes épaisses, les œufs mollets, sans pourtant lui en trop donner. Si l'on juge par l'inspection de la bouche, la puanteur de l'haleine, la pesanteur d'estomac, les borborygmes, qu'il y ait des crudités dans les premieres voies, on purgera le malade avec la pulpe de casse, les tamarins, la fleur de pêcher & la manne, qu'on fera précéder de quelques lavemens; & on réitérera la purgation. Au cas que la fievre revienne tous les jours avec le frisson, comme c'est assez l'ordinaire, on lui donnera tous les matins des bouillons de veau ou de poulet, cuits avec la laitue, la vinea, le plantain, la

racine de consoude, &c. que l'on continuera pendant une semaine ; au moyen de ce régime & du repos, les vaisseaux reprendront leur ton, & le malade sera à couvert de toute rechute.

Si l'hémoptysie est causée par une diabrose, ou par la dissolution scorbutique du sang, on emploiera les mêmes remedes généraux, suivant la force du pouls, & la violence de l'hémoptysie ; mais on se servira de narcotiques un peu plus énergiques, quoiqu'ils dissolvent un peu le sang ; comme du laudanum liquide avec l'eau de plantain, ou le sirop de roses de provins. On emploiera dans la diabrose les substances édulcorantes, glutineuses, gommeuses, comme les tablettes de guimauve, la gomme arabique, &c. & intérieurement, les rafraîchissans & les agglutinatifs. On purgera sans délai le malade, & on le mettra à la diete blanche. Dans l'hémoptysie scorbutique, on commencera par les bouillons de tortue ou de grenouilles, que l'on fera cuire avec la laitue, la vinea, l'écorce de grenade, le beccabunga, l'oseille, l'aigremoine, la pimprenelle ; & au cas que l'hémoptysie soit abondante,

on compoſera une poudre de parties égales d'alun & de ſang de dragon, que l'on mêlera avec de la conſerve de roſes, & dont on donnera au malade ſix à huit grains, quatre fois par jour. On lui fera même avaler quelques petits morceaux d'alun, quoiqu'il cauſe des nauſées. On fera cuire les bouillons avec de la prêle, du plantain, &c. On mettra dans les juleps de la teinture de roſe, avec quelques gouttes d'eau de Rabel; & dans ſa boiſſon, des baies de ſumach, de myrte; des feuilles de petite conſoude & de pourpier.

Dans l'hémoptyſie menſtruelle, qui eſt entretenue par la chloroſe, & qui eſt accompagnée de la ſuppreſſion des ordinaires, on donnera à la malade un ou deux grains de limaille de fer pendant un an. Elle rappelle les ordinaires, elle appaiſe la toux & prévient l'hémoptyſie, ainſi que je l'ai obſervé. Dans le temps du paroxyſme, on emploiera la ſaignée du pied, les pédiluves chauds, &c.

9. *Hæmoptyſis phthiſica*, J. Heſſi, *à tuberculo, ab ſchirro pulmonis*, Bonet, *ſepulchret. vomicæ prodromus*, Bennet,

theatr. tabid. Hémoptysie phthisique. C.

Lorsqu'une vomique vient à crever, l'expectoration du pus & du sang se fait avec tant de peine, & est accompagnée d'une si grande suffocation, que le malade meurt tout-à-coup, comme cela arriva à Vaugelas.

10. *Hæmoptysis ex tuberculo pulmonum*, J. Hessi, *Hémoptysie causée par un tubercule au poumon.* C.

Un homme avoit près de la fourchette au côté droit du poumon un tubercule qui croissoit de temps en temps & étoit rouge, ou diminuoit, & étoit de même couleur que le reste. Il étoit sujet depuis long-temps à une toux catarrhale, mais il fut enfin saisi d'une hémoptysie qui l'emporta. Lorsqu'on vint à l'ouvrir, on lui trouva un tubercule adhérent au poumon, spongieux, purulent, du sang épanché dans les bronches, & les autres parties vuides de sang. *Cardan* a observé une hémoptysie qu'il appelle admirable, parce qu'elle étoit compliquée d'un saignement de nez, de maniere qu'on ne savoit si le sang sortoit du nez ou du poumon; mais je m'étonne qu'un Mé-

decin aussi habile que lui ait été surpris d'un pareil phénomene.

11. *Hæmoptysis à sphacelo pulmonis.* Dodon. *observ. cap.* 24. Hémoptysie causée par le sphacele du poumon.

J'appelle ici sphacele cette laxité du poumon, que j'ai eu souvent occasion d'observer, & dont la mollesse, la porosité, la couleur livide, le fait paroître sphacelé. Dans les autres maladies, le sang que l'on rend est pur & vermeil, ou purulent, ou mêlé de salive ou de pituite; dans cette espece il est écumeux, noirâtre, le malade le rend en toussant, il rend même des lopins de poumon noirs & sphacelés, mais sans pus, ni sans sang. Ce sang ne vient ni des vaisseaux ni d'un ulcere, mais de la substance même du poumon, laquelle est molle, flasque & comme spongieuse. Cette maladie est tôt ou tard mortelle; car comme dit Hippocrate, *Aphor.* 13. *lib.* 5. ce sang écumeux que les malades rendent, vient du poumon, & présage toujours la mort.

12. *Hæmoptysis traumatica*, Hollier, *comment. in coac.* Hémoptysie traumatique. A.

1°. Cette espece est causée par une plaie externe, & dans ce cas, après avoir employé les remedes généraux, tels que la saignée & les lavemens, le malade tâchera de conserver sa vie en se tenant en repos, en s'abstenant de parler, en se tenant couché sur sa plaie, & en se réduisant pour toute nourriture aux bouillons, aux consommés & aux œufs. C'en est fait de sa vie, lorsqu'il rend une grande quantité de sang par la bouche & par la plaie, que son pouls baisse, & qu'il tombe dans des syncopes fréquentes. Il y a lieu d'espérer pour sa vie, lorsque l'hémorragie est médiocre, lorsqu'il n'entre pas autant d'air par la plaie du poumon que par la glotte, & que les grosses veines ni les grosses arteres ne sont point endommagées. Dans ce cas, les symptomes sont les mêmes que dans la péripneumonie; la fievre est aiguë, & accompagnée de dyspnée, de crachats sanguinolens, & d'une douleur poignante & gravative de poitrine. Voyez *l'article de la péripneumonie causée par des causes mécaniques*, Morton, *de vulneribus thoracis*, Munnicks & autres. Les Chirurgiens ne conviennent point

entre eux s'il faut fermer la plaie externe, ou la laiſſer ouverte. Voici quel eſt mon ſentiment là-deſſus. Il ne faut pas toujours tenir la plaie ouverte, il en réſulteroit une aphonie, une ſuffocation & une plus grande inflammation du poumon. Il ne faut pas nonplus la fermer entiérement, le ſang s'amaſſeroit dans la cavité de la poitrine, ſe corromproit, & le malade ne tarderoit pas à mourir.

2°. Elle peut encore être occaſionnée par une plaie interne, à l'occaſion d'un clou, d'une épingle, d'un os, d'une arête qu'on a avalée en riant. Ces ſortes de corps cauſent une toux violente, un crachement de ſang abondant, des douleurs cruelles de poitrine; & à moins qu'on ne les rende, ils occaſionnent des ſymptomes péripneumoniques, leſquels ſont ſuivis de la phthiſie & de la mort, comme l'obſerve Morton *de phthiſi à calculis*. Dans ce cas, après plusieurs ſaignées réitérées, il faut ſans délai recourir aux opiats; & ſuppoſé que ces corps étrangers ſe ſoient attachés à la glotte, ou à la trachée artere, il faut les retirer avec des inſtrumens convenables, & même

couvrir le larynx ; il faut ensuite calmer l'irritation du poumon par des saignées réitérées, de fortes doses de laudanum, le repos du corps & de l'esprit, &c. afin du moins de prolonger la vie.

Hæmoptysis à percusso pectore, Felic. Plater. *exspuitiones* 627. Hémoptysie causée par un coup dans la poitrine; *ex casu ab alto, ex magnis contusionibus pectoris*, Plater, *lib.* 3. par une chute d'un lieu élevé, par une contusion violente de la poitrine. *Tournefort* mourut de cette maladie.

Hæmoptysis à vulnere pulmonum, Heister, *chirurg. lib.* 1. *cap.* 10. §. 14. Hémoptysie causée par une plaie au poumon.

On crache le sang à pleine bouche, il sort de même que l'air par la plaie avec un sifflement. Ces especes sont accompagnées des mêmes symptomes que la pleurésie ; de-là les douleurs, l'inflammation, la suffocation, la dyspnée : c'est plutôt la quantité de sang, que la douleur sanguinolente des crachats, qui déterminent l'hémoptysie.

13. *Hæmoptysis ab hirudine ;* Journal de Médec. *Vandermonde*, 1758. *pag.*

127. par M. Paſſerat de la Chapelle, Médecin du Roi à Minorque. *Hémoptyſie cauſée par une ſangſue.* B.

Quatre ſoldats furent attaqués dans les mois d'Août & de Septembre d'une hémoptyſie, les uns avec la toux, les autres ſans toux ; ils avoient la gorge embarraſſée, la voix altérée. Elle leur dura pendant quinze jours & plus, & les uns rendoient plus de ſang que les autres. Pendant le cours de la maladie, les uns ſentoient une eſpece de chatouillement & de mouvement vermiculaire dans l'œſophage, les autres dans les arrieres narines. Leur mal provenoit d'une ſangſue qu'ils avoient avalée, qui avoit groſſi dans l'œſophage, & étoit depuis remontée dans la gorge où elle s'étoit attachée. On vint enfin à bout de la découvrir, on la tira avec des pinces, & ils furent guéris de ce crachement de ſang, que l'on avoit pris pour une hémoptyſie.

14. *Hæmoptyſis calculoſa*, Morton, *Phtyſiol. c. 6.* Hémoptyſie calculeuſe.

Celle-ci eſt cauſée ou par des calculs qu'on a avalés en riant, & dans ce cas, elle appartient à l'eſpece précédente, ou qui ſe font inſenſiblement formés

dans le poumon, & qui sont raboteux; car ceux qui sont unis, causent simplement la toux & un sentiment de pesanteur, lorsque quelque chose les met en mouvement. Ces sortes de calculs sont familiers aux asthmatiques, aux dyspnoïques, à ceux qui ont un anévrisme près du cœur, & qui sont sujets à des palpitations, aux Artisans qui sont exposés à la poussiere, tels que les Tailleurs de pierre, les Meuniers, &c. *Voyez* Ramazzini, *de morbis artificum lapidariorum*, *tritici mensorum*, *&c.*

Les causes qui mettent ces calculs en mouvement, sont le chant, la vocifération, le ris, l'éternument, &c. & lorsqu'ils sont angulaires, & qu'ils s'engagent dans les bronches, ils causent une toux seche & violente, des douleurs cruelles de poitrine, & un crachement de sang abondant. Ces sortes de douleurs sont un signe de l'hémoptysie calculeuse qui a précédé indépendamment des calculs que l'on rend en toussant. Dans cette espece de maladie, il faut procurer l'expectoration des calculs, calmer les douleurs & l'hémorragie par des saignées réitérées, & appaiser l'irritation du poumon avec de

fortes doſes d'opiats, auxquelles on joindra les juleps aſtringens, la diete blanche, le repos du corps & de l'eſprit, & le ſilence. Les béchiques, lubrifians & oléagineux ne produiſent aucun effet.

A. *Hæmoptyſis catarrhalis*, Galeni, *method. medic. lib. 5. Hæmoptyſis Indica*, Bontius; *à fluxione*, Bonet. Hémoptyſie catarrhale Indienne, par une fluxion.

Cette eſpece eſt cauſée par la phlogoſe du poumon, à l'occaſion de l'air froid & humide qu'on a reſpiré, du ſéjour qu'on a fait dans des lieux nouvellement bâtis, du froid qu'on a pris en couchant en plein air, comme c'eſt aſſez la coutume dans les Indes. Les ſignes qui l'annoncent ſont une forte toux accompagnée de ſifflement, le coryza, la fievre & le friſſon, la ſécheresſe, la chaleur & la peſanteur de poitrine.

On emploiera pour la guérir, 1°. les remedes généraux, tels que les ſaignées révulſives, les lavemens, les bouillons, le ſuc ou la décoction d'ortie, de chicorée, de bourrache, les juleps narcotiques, &c. 2°. *Galien* em-

ployoit les frictions révulsives & les ligatures, il couvroit la tête & la poitrine du malade avec un cérat, pour le garantir du froid; il le baignoit dans l'eau tiede, & même dans l'eau froide; il lui donnoit le soir de la thériaque récente, ou tel autre narcotique semblable; il ne le nourrissoit que de simples potions, ou de crême d'orge; & au cas que le mal continuât, il le mettoit à la diete blanche.

15. *Hæmoptosis ascitica*, Nenter, *tab.* 10. Sydenh. *de Hydrope*; Hémoptysie ascitique. C.

Les hydropiques ne meurent pour l'ordinaire, qu'après avoir été fatigués pendant quelque temps par la toux & un crachement de sang, lequel est toujours l'avant-coureur de la mort.

16. *Hæmoptysis splenetica*, Strigell. Miscell. cur. Valleriol. *obs.* 2. *lib.* 2. Hémoptysie splénétique. C. P.

Ceux qui ont des obstructions & des squirres au foie & dans les autres visceres, sont sujets à différentes especes d'hémorragies & d'hémoptysies, parce que le sang ne pouvant circuler dans ces visceres, se porte dans les endroits où il trouve le moins de résistance. Le

malade est pâle & foible, il a des insomnies & des syncopes. Après que le paroxysme est passé, il faut employer pour la guérison de cette maladie les apéritifs légers, les mêler avec les sédatifs, & les continuer long-temps. De ce nombre est la limaille de fer, dont on donnera un grain & demi ou deux au malade pendant plusieurs mois de suite.

17. *Hæmoptysis Helwigiana; oris hæmorrhoïdes* Helwigii, *histor. morb. Uratislav. pag.* 49. P.

Cette espece est précédée par un sentiment de chatouillement & d'ardeur au voisinage de la luette; elle consiste dans un simple crachement de sang vermeil, sans écume & sans toux; le sang vient du gosier, ou des arrieres narines.

III. *Stomacace*; Affection scorbutique; *Ileos Hematites*, Hippocrat. *de intern. affectibus.* Voyez *Pline, lib. 25. cap. 3.*

C'est un genre de maladie dans laquelle le sang sort non seulement des gencives, qui sont molles & pourries,

mais eſt même tellement diſſous, qu'il ſuinte facilement par différens endroits du corps.

1. *Stomacace ſcorbutica. Stomacace*, Pline, *lib.* 25 *cap.* 3. Affection ſcorbutique, vulgairement appellée ſcorbut de la bouche, *affectio oris ſcorbutica.*

Elle ſe manifeſte par une puanteur d'haleine inſupportable, par une éruption ſpontanée de ſang des gencives, par leur éroſion & leur putréfaction, par la chute, la noirceur, la vacillation des dents, l'eroſion & la carie des os des mâchoires, la couleur livide des joues, les progrès rapides du ſphacele, un ptyaliſme fétide; le pouls ne ſouffre preſque aucune altération: dans cette eſpece le malade conſerve l'appétit, & s'acquitte de toutes ſes fonctions, au point qu'il ne croit point être incommodé, & qu'il ignore ſon état.

Cette eſpece eſt familiere aux enfans qu'on éleve dans les hôpitaux. Elle eſt cauſée par la mal-propreté, la mauvaiſe nourriture, l'impureté de leur ſang, & par leur tempérament cachectique, & pluſieurs en meurent. Elle infecte tellement l'air, qu'on la

regarde avec raiſon comme contagieuſe. Elle eſt preſque toujours inſéparable du ſcorbut chez les adultes.

La cure conſiſte, 1°. à emporter d'abord juſqu'au vif ce qu'il y a de pourri & de ſphacelé dans les gencives, à enlever la carie des alvéoles, à les laver avec de l'eau-de-vie camphrée, & à exprimer deux ou trois fois par jour le ſang corrompu qui ſe trouve dans les gencives, & au cas qu'elles ſoient conſidérablement gonflées, à les percer avec la lancette. Les meilleurs déterſifs qu'on puiſſe employer ſont le ſuc de limon, les feuilles de creſſon de fontaine, d'oſeille, de biſtorte de beccabunga, de raifort ſauvage, de cochlearia; on purgera de nouveau le malade, & on le mettra au lait de vache.

2. *Stomacace univerſalis ;* Affection ſcorbutique univerſelle.

Charles IX. Roi de France mourut de cette maladie : il rendoit du ſang par tous les pores du corps, ce qui fit croire qu'il avoit été empoiſonné.

Hémorragie univerſelle, Wolff. Wedelius, *obſervations curieuſes, troiſieme volume.*

On n'a point encore d'histoire exacte de cette maladie. On trouve dans les Transact. Philos. n°. 471. celle d'un jeune homme, qui pendant neuf ans consécutifs fut sujet à une hémorragie du pied, du nez, du fondement ou des reins, laquelle duroit sept jours de suite.

3. *Stomacace ab hæmorrhoo; Curucucu.* Guill. Pison, *histor. natur. de venenis, cap.* 3. Affection scorbutique causée par la morsure de l'hemorrhoïs.

L'hemorrhoïs est une espece de serpent dont la morsure est suivie de vertige, de tremblement, de tranchées, de défaillances, d'une fievre ardente, de sueurs froides, & de la mort au bout de dix jours. Ce serpent diabolique a cela de particulier, que sa morsure paroît corroder les vaisseaux, & cause une inflammation & une chaleur si ardente, que le sang bout dans les veines, & sort aussi-tôt par le nez, les oreilles, les doigts, les orteils, ainsi que *Lucain* en fit la funeste expérience.

Cure. On écrase la tête de ce serpent & on l'applique sur la plaie en forme d'emplâtre. On fait ensuite chauffer de l'ail & des feuilles de tabac, & on s'en sert

sert en guise de cautere. Il faut surtout faire boire au malade du suc de la serpentaire appellée *caacique*, en appliquer sur la plaie, & lui donner ensuite des sudorifiques.

4. *Stomacace purulenta*, Fauchard *Chirurg. Dent. tom.* 1. *ch.* 22. *p.* 275. Affection scorbutique purulente. L.

IV. *HÆMATEMESIS*; Vomissement de sang; *Aimatos Eccrisis*, Diction. Univ. En Anglois, *Vomiting of blood*; *Vomitus cruentus*, de Stahl. *Diss. Vomitus sanguinis*, des Auteurs.

Caractere. Cette maladie est accompagnée de nausée & d'efforts pour vomir, & l'estomac est soulagé, dès qu'on a rendu du sang & ce quon avoit auparavant avalé. Le sang que l'on rend par la bouche est grumeleux, celui que l'on rend par le bas est noirâtre & de même couleur que celui des boudins.

Théorie. Il faut deux choses pour causer un vomissement de sang; savoir, un épanchement de sang dans le ventricule, lequel l'incommode, & l'e-

blige à faire des efforts pour s'en débarrasser, & un effort de la part du ventricule pour le chasser par la bouche, lequel est toujours suffisant pour produire cet effet, à moins que les forces ne soient épuisées, & que le sang ne soit pas trop coagulée. Cette maladie consiste donc dans un effort de la part du ventricule pour se débarrasser de ce qui l'irrite, & dans la direction qu'il lui fait prendre par le conduit de l'œsophage.

Il peut se trouver du sang dans l'estomac, soit parce qu'on en a mangé, ce qu'on ne fait pour l'ordinaire qu'après l'avoir fait cuire, & quand même on en auroit beaucoup mangé, il ne cause que le melæna, ou la maladie noire, soit parce qu'il s'est épanché dans l'estomac en conséquence de la rupture des vaisseaux de l'œsophage, du duodenum, ou enfin, ce qui est plus fréquent, du ventricule même. Les vaisseaux artériels de l'estomac viennent de la gastrique, ou des rameaux de l'hépatique ou de la splénique, qui sont tous des branches de la céliaque; les veines rapportent le sang à la splénique, & de là à la veine-porte.

Cet épanchement de ſang peut être cauſé par diéreſe, comme lorſqu'on avale une ſangſue; par ſolution de continuité, & même par anaſtomoſe, comme lorſque le ſang s'amaſſe entre le foie, qui eſt obſtrué, & des arteres qui ont une forte pulſation; ou enfin, par diabroſe, comme dans les ulceres de l'eſtomac. La céliaque reçoit la quatorzieme ou du moins la quinzieme partie du ſang de l'aorte, & l'eſtomac la quarante-cinquieme partie. Le ſang agit avec d'autant plus de force ſur les vaiſſeaux de l'eſtomac, qu'il eſt pouſſé avec plus de force par le cœur, comme dans la nauſée, la colere, l'exercice exceſſif, la fievre, & qu'il trouve une plus forte réſiſtance de la part de celui des veines, comme dans l'obſtruction & l'engorgement du foie. Il n'y a point de viſcere qui reçoive une plus grande quantité d'eau ſanguinolente par le moyen d'un tube inſeré dans l'aorte, que les cavités de l'eſtomac & des inteſtins, ainſi que je l'ai éprouvé dans les cadavres des hommes & des animaux; il s'enſuit que le ſang venant à dilater les vaiſſeaux exexcrétoires de l'eſtomac, peut s'épan-

cher par anaſtomoſe dans ſa cavité, témoin la diſſection des ſujets morts d'un crachement de ſang, dans l'eſtomac deſquels on n'a jamais apperçu la moindre plaie.

Cette maladie eſt plus fréquente chez les femmes que chez les hommes, & fait infiniment plus de progrès chez elles; le piſſement de ſang eſt beaucoup plus rare. S'il ſurvient un vomiſſement de ſang à une femme, & que ſes menſtrues reprennent leur cours, le premier ceſſe auſſi-tôt. *Aphor.* 34. *Sect.* 5. *Hippocrat.*

1. *Hæmatemeſis plethorica; Vomitus cruentus à plethorâ.* Stahl. *Theor. Med.* 431. Vomiſſement de ſang cauſé par la pléthore. A. P.

C'eſt celui qui eſt cauſé par la ſuppreſſion du flux menſtruel ou hémorroïdal, par la bonne chere & le défaut d'exercice, par la commotion de la pléthore, par la courſe, l'équitation, la colere, le trop fréquent uſage du vin & des liqueurs ſpiritueuſes.

Comme l'eſtomac eſt entretiſſu de quantité de nerfs, ſes vaiſſeaux ne peuvent ni s'obſtruer ni ſe rompre, qu'il n'en réſulte des anxiétés, des

cardialgies, & une hémorragie abondante, qui abat auſſi-tôt les forces, & qui eſt ſuivie de ſyncopes. Le ſang ne s'écoule point en auſſi grande quantité qu'il s'épanche, il s'accumule peu à peu & ſe coagule, juſqu'à ce qu'on le rende par la bouche avec une partie des alimens qu'on a pris; il n'eſt point écumeux, mais noirâtre. Tout vomiſſement de ſang compliqué de fievre, eſt mortel. *Aphor. 57. ſect. 7.*

Cure. Elle exige des ſaignées du bras médiocres, parce que le pouls s'éteint aiſément dans cette maladie, mais pourtant réitérées; des bouillons faits avec des herbes aſtringentes, comme le plantain, le lierre terreſtre, le tabouret, la racine de conſoude, de biſtorte, de tormentille, de quinte-feuille, d'argentine, mais de maniere pourtant qu'ils ne d'éplaiſent point à l'eſtomac. La boiſſon du malade conſiſtera en une infuſion de roſes de provins, de baies de ſumach, de pruneaux ſauvages, de balauſtes, ou en eau de fontaine, dans laquelle on mettra quelques gouttes d'eau de *Rabel*, ou d'eſprit de vitriol, pour lui procurer une acidité agréable. On lui donnera quelques lavemens la-

xatifs, & le ſoir des juleps narcotiques & aſtringens. On s'abſtiendra ſur-tout des poudres faites avec des ſubſtances foſſiles, qui ſurchargent l'eſtomac, principalement de celles où il entre de l'alun, parce qu'elles cauſeroient un vomiſſement : ſi cependant le ſang étoit coagulé, & qu'il fallût le diſſoudre, on pourroit avoir recours à l'oxycrat, que *Gordon* vante beaucoup dans l'hémoptyſie. Quelque cas que *Sydenham* faſſe des cathartiques, on doit s'en abſtenir. Le ſirop de grande conſoude, de roſes de provins, de même que leur conſerve, ſont plus propres à ſervir d'excipient au ſang de dragon. L'eau diſtillée de roſe de provins, de même que celle de plantain, ſont moins déſagréables à l'eſtomac.

Michelot a guéri cette maladie ſimplement avec de l'eau à la glace, ainſi qu'on peut le voir dans les *Tranſact. Philoſoph.*

2. *Hæmatemeſis ex anevriſmate ;* Vomiſſement de ſang cauſé par un anévriſme.

M. de *Senès*, fameux Géometre de Montpellier, étant tombé ſur ſon dos d'un endroit fort élevé, reſſentit dès

le moment une douleur vive dans le milieu de cette partie, accompagnée de l'intermittence du pouls. Le mal ayant augmenté pendant deux ans, il tomba tout à coup dans une ſyncope preſque mortelle, au ſortir de laquelle il vomit environ quatre livres de grumeaux de ſang; il en rendit auſſi les jours ſuivans par l'anus, qui étoient extrêmement noirs. Je lui ordonnai l'eau de *Rabel* dans de l'eau de fontaine, le repos & des boiſſons, & il fut guéri en apparence au bout de quelques jours. Je ſoupçonnois un anévriſme & une communication de l'aorte, qui étoit dilatée avec l'œſophage, par le moyen de l'artere œſophagienne. Il ſe leva, malgré mes avis, lorſqu'il ſentit un peu revenir ſes forces; j'eus beau le menacer d'une mort prochaine, il ſe moqua de ma prédiction; mais un jour qu'il rioit en liſant un livre, il mourut ſubitement. On l'ouvrit, & je trouvai ce que j'avois prédit. Il y avoit ſept à huit livres de ſang épanché dans l'eſtomac, l'aorte étoit groſſe comme le bras dans l'eſpace de ſept à huit pouces, l'orifice par lequel elle communiquoit avec l'œ-

sophage, avoit la largeur d'un denier, & il y avoit tout autour cinq crêtes charnues en forme de valvules assez grandes pour la former, & c'étoit par cette ouverture que le sang de l'aorte avoit coulé dans l'œsophage.

3. *Hæmatemesis traumatica.* Vomissement de sang traumatique. F.

J'ai observé que les plaies de l'estomac sont suivies de cardialgies, de syncopes, d'un léger vomissement de sang, mais d'un abattement subit des forces qui est bientôt suivi de la mort.

4. *Hæmatemesis ab hirudine*; Riv. *cent.* 4. *obs.* 26. Galien, *de loc. affect.* Schenck. pag. 227. *A lumbricis*, Wedelius. *Vomissement de sang causé par une sangsue*, *par des vers.*

S'il arrive qu'en buvant de l'eau croupissante, on avale une sangsue, ce qui est assez ordinaire aux bœufs, qu'elle s'arrête dans l'œsophage ou l'estomac, & qu'elle les morde, cette morsure est bientôt suivie d'un épanchement de sang, & celui-ci d'un vomissement. Il ne faut pour la tuer que boire de l'eau salée, ou prendre des anthelmintiques amers, ou bien la faire sortir par le moyen de l'émé-

tique, après quoi on arrête le vomissement avec des astringens.

5. *Hæmatemesis catamenialis ; Vomitus sanguinis menstruus*, Alard Cumini ; *Vomitus sanguinis à suppressis mensibus*, Ettmuller. *pag. 106.* Rullandi, *curat. empir.* Hochsteteri, *decad. 2. cap. 6.* Salmuth. *centur. 2. hist. 54.* Schenckii, *lib. 3. obs.* & in Gravida, *lib. 4.* Fernel, *cent. 21. Ab hæmorrhoidibus*, Ramazzini ; Haller, *comment. t. VI. pag. 84.* Vomissement de sang menstruel. A. P.

Ce vomissement de sang tient lieu des menstrues, & n'a rien de dangereux, même dans les premiers mois de la grossesse, & n'exige par conséquent aucun remede. On peut voir l'histoire de cette maladie chez Sthal, *Theor. Med. pag. 731.*

6. *Hæmatemesis ex pancreate*, Ettmuller, *pag. 106.* Sylvius, *prax. lib. 1. cap. 15.* Vomissement de sang causé par le pancréas.

On le croit occasionné par un ulcere au pancréas, dont le pus s'épanche dans le duodenum, aussi bien que par la pression de l'estomac, qui oblige le sang & le pus à refluer dans ce viscere. Les malades rapportent la dou-

leur au pancréas, & vomissent du sang & du pus. Ce vomissement est précédé d'une douleur gravative dans les lombes & dans la région du pancréas : une partie du sang s'écoule par le fondement.

7. *Hæmatemesis ex splene*, Ettmuller. *pag.* 106. Schenck. *obs. lib.* 3. Zacut. Lusit. *lib.* 2. *Medic. princip. hist.* 19. Glisson, *obs.* Dodon. *pag.* 47. Vomissement de sang causé par la rate. C. P.

Il est précédé & accompagné de l'accroissement, de la dureté & de l'enflure de la rate, de pulsations autour du dos dans le côté gauche, & d'un vomissement de sang qui est quelquefois salutaire. L'Anatomie nous apprend que la rate reçoit le sang de l'artere splénique, dont un rameau arrose le ventricule, & le verse dans la veine splénique où se rendent les veines de l'estomac. Lors donc que le sang ne peut point circuler dans la rate, il faut nécessairement qu'il s'amasse dans les rameaux de l'artere splénique, aussi bien que dans les vaisseaux de l'estomac, & qu'au moindre effort de la nature, ces vaisseaux se dilatent, & que le sang s'épanche. Le vomissement dimi-

nue l'enflure de la rate ; ce viscere paroît recevoir le sang qui suinte de l'estomac, lorsque celui-ci est distendu à un certain point. Rhodius, *centur. 2. observ. 65.* Juncker, *p. 52. tabul. 9. Medic. theoria practica.*

8. *Hæmatemesis scorbutica.* Voyez *Stomacace.* Juncker, *de vomitu cruento, pag. 53. n°. 10.* Vomissement de sang scorbutique. C. P.

9. *Hæmatemesis cholerica ; Cholera sanguinea.* Panarole, *pentecost. 1. obs. 11. Cholera hæmatodes*, Manget. A.

C'est une maladie aiguë qui attaque communément les sujets adultes, bilieux, pléthoriques, ensuite d'un violent accès de colere qui leur fait rendre le sang par haut & par bas, & les emporte en peu de jours, & même au bout de quelques heures, ainsi que j'en ai vu des exemples. Les poisons corrosifs produisent le même effet, & dans ce cas on ne peut rien employer de mieux que les huiles, les narcotiques & l'anti-émétique de *Riviere.*

10. *Hæmatemesis simulata*, observée par M. *Haguenot*, Professeur Royal de Médecine à Montpellier. *Vomissement de sang simulé.*

Une jeune fille détenue dans un Monastere, ayant envie d'en sortir à quelque prix que ce fût, feignit d'avoir un vomissement de sang violent, & rendit même plusieurs livres de sang en présence de son Médecin, pendant plusieurs jours de suite. On découvrit enfin qu'elle buvoit tous les jours du sang de bœuf qu'on lui apportoit en cachette.

11. *Hæmatemesis carnoso-cruenta*, Ernest. Clauder. *Ephem. nat. curios.* Hoechsteter. *decad. 3 & 6. fol. 155. Hæmatemesis à compressa aorta*, Regis, *Ephemerid.* Vomissement de sang charnu & sanguinolent, par la compression de l'aorte.

12. *Hæmatemesis atra*, Loesekius, *obs. pag. 48. chez* Warner. Fred. Hoffman. *de vomitu cruento. Morbus niger*, J. Lud. Leberecht Loeseke, Médecin à Berlin, 1754. *Vomissement de sang noir.*

Une jeune Indienne d'un tempérament sec, qui avoit le sang noir & épais, & le pouls dur, fut attaquée trois fois de cette maladie & d'une toux convulsive qui lui fit rendre par la bouche plus de trois ou quatre li-

vres de ſang noir, ténace & épais. Elle avoit une douleur fixe & poignante dans l'hypocondre droit, de même que dans l'inflammation de la rate. Elle rioit dans le fort de ſes douleurs, & s'excitoit même à rire, ſon pouls & ſon urine étoient la même que dans l'état de ſanté. On la ſaigna pluſieurs fois dans l'eſpace d'un an & demi, ſans qu'elle en reçût aucun ſoulagement. Son ſang étoit noir; on la guérit enfin en peu de temps au moyen de délayans, de laxatifs & de réſolutifs. Il n'eſt pas rare, comme l'obſerve Loeſekius, dans les maladies chroniques, de trouver la rate flaſque & aiſée à déchirer avec les doigts. Je me ſouviens qu'ayant adapté un tube dans l'artere ſplénique d'un homme qui étoit mort d'une maladie chronique, je fis paſſer plus de quinze livres d'eau par les ouvertures de la rate, ſans pouvoir jamais emporter l'humeur noire qui en ſortoit.

13. *Hæmatemeſis ab hepate*, Dodon. *obſ. cap.* 26. Galen. *de loc. affect. lib.* 5. *cap.* 5. Vomiſſement de ſang cauſé par le foie.

Le malade avoit la fievre, la langue

ſeche, une ſoif ardente. Son urine étoit rouge, & il ſentoit une douleur dans l'hypocondre droit. On lui donna pendant quelque temps de l'eau de chicorée, d'oſeille, d'endive, qui parut le ſoulager; mais il retomba dans la langueur, il devint jaune comme du citron, & il fut emporté par un vomiſſement de ſang.

Dodonée n'a preſque jamais vu perſonne qui ait été guéri d'un vomiſſement de ſang, à l'exception de quelques femmes dont les ordinaires étoient ſupprimés. Il n'a même jamais pu les ſaigner à cauſe de leur foibleſſe & des ſyncopes fréquentes dans leſquelles elles tomboient. Ceux qui en reviennent, tombent aiſément dans l'aſcite. Il n'a connu qu'un ſeul homme qui ait été guéri d'un vomiſſement de ſang, encore ne fut-ce que par l'uſage continué de l'abſinthe.

14. *Hæmatemeſis à veneno*, Martigues, *Journ. de Méd. Juillet*, *1751*. Vomiſſement de ſang cauſé par quelque poiſon.

Cette eſpece qui fut précédée par d'horribles convulſions & d'autres ſymptomes terribles, avoit été occaſion-

née par l'application du tabac ſur différentes parties du corps, à deſſein de guérir la gale. Cet exemple doit effrayer ceux qui, dans la même vue, ſe ſervent extérieurement de quelques plantes venimeuſes, telles que la dentelaire, le nerium, &c.

V. *HÆMATURIA;* Piſſement de ſang; *Mictus ſanguineus*, Moron. *Direct. Mictus cruentus*, Sydenham. Juncker. *Tab.* 10. Fred. Hoffmann. 2, 231. *Piſſement de ſang;* en Italien, *Orina di ſangue;* en Grec, *Hæmaturia*, d'*oureo*, je piſſe; & *aima*, ſang.

Caractere. C'eſt un écoulement de ſang, d'urine ou de ſemence ſanguinolentes par l'uretre, tant dans les hommes que dans les femmes.

Son principe eſt dans les reins, les uréteres, la veſſie, les véſicules séminales, ou enfin dans l'uretre même. Sa *matiere* eſt, ou du ſang pur, ou une ſéroſité ſanguinolente, ou une urine extrêmement rouge, ou une ſemence ſanguinolente.

1. *Hæmaturia ſpontanea ; Mictus cruentus vermiformis*, Wincler. *Ephem. Nat. Cur. Lumbricorum mictus*, Plater, *lib.* 3. *fol.* 790. *Mictus cruentus menſtruus*, Braſſavole, *Comm. Mictus cruentus ſimplex*, ſeu *ſpontaneus*, Juncker, *tab.* 10. *in aphor.* 25. 4. Piſſement de ſang ſpontané. C. P.

C'eſt un piſſement de ſang pur occaſionné par une congeſtion de ſang dans les reins par erreur de lieu. La nature l'excite pour diminuer la pléthore.

Il n'eſt précédé d'aucune douleur aiguë dans les reins, comme celui qui eſt violent & cauſé par le calcul, & il eſt familier aux vieillards pléthoriques ; il eſt précédé d'un engourdiſſement dans le corps, & d'une ſenſation incommode dans la veſſie. Lorſque le ſang tombe lentement & en petite quantité dans les uréteres, il prend la figure d'un ver long de quelques lignes & un peu moins gros qu'une plume à écrire, lequel ſe précipite dans le fond du baſſin. L'urine qui ſurnage, ou qu'on rend par intervalles, eſt de couleur de citron. J'ai vu de ces corps vermiculaires ; ce ſont de petits tuyaux tranſparens pleins d'une ſéroſité rougeâtre.

2. *Hæmaturia violenta ex vomitu*, Schenckius; *ex allii usu*, Schenckius; *ex equitatione*, Schenckius, *lib.* 3. *ex casu*, Amatus, *cent.* 5. *Mictus cruentus, violentus*, Juncker. Pissement de sang violent causé par le vomissement, par l'usage de l'ail, l'équitation, une chute. A. B.

C'est celui qui est occasionné par une trop longue course à cheval, la chasse, la colere, l'usage des cantharides, des diurétiques trop forts, une chute d'un lieu élevé, un coup dans les lombes, &c.

Le célebre Médecin *Hahnius* fut sujet pendant une année entiere à un pissement abondant de sang, qui revenoit de temps en temps; il étoit la suite d'une violente commotion qu'il avoit éprouvée dans une voiture. Le sang qu'il rendoit avec l'urine, lui causoit les douleurs les plus aiguës, ne sortant qu'avec beaucoup d'efforts, parce qu'il se figeoit en séjournant dans la vessie.

L'*Ill. Van Swieten* conseilla au malade d'user pour sa boisson d'une décoction de racines de plantain & de grande consoude, & de se purger de

temps en temps avec de la manne dissoute dans du petit-lait. Le célebre *Haller* lui prescrivit une saignée, une nourriture purement végétale, l'usage de la rhubarbe torréfiée, qui est un excellent remede dans le diabetès, l'usage du lait, du petit-lait, & des émulsions; *Werlhoff* lui prescrivit la saignée, le quinquina, les eaux de Spa, la manne dissoute dans le petit-lait; le petit-lait pour boisson, la diete blanche, la décoction de la prêle, & des injections dans la vessie; mais le malade extrêmement affoibli par les fréquens retours de sa maladie, tomba dans l'hydropisie ascite dont il mourut. Tralles, *de opio, sect. 2. pag. 34.*

Il est précédé de maux de reins, de douleurs dans l'hypogastre, & sur-tout dans la vessie, & qui sont une suite des efforts que l'on fait pour rendre ces grumeaux.

Boerhaave a vu plusieurs enfans qui en ont été attaqués, pour avoir été trop serrés dans leurs langes.

Les bêtes de charge sont fort sujettes à cette espece, à cause des longues traites qu'elles font, & des fardeaux qu'elles portent. *Liger.*

L'inflammation des reins eſt quelquefois accompagnée d'un pareil piſſement de ſang.

3. *Hæmaturia deceptiva; ex ficubus opuntiæ, rubis idæis;* Faux piſſement de ſang. B. P.

La premiere fois que les Eſpagnols débarquerent à l'Amérique, ils étoient ſi preſſés de la faim qu'ils ſe jeterent ſur les figues d'Inde; mais ils furent attaqués le lendemain d'un piſſement, non point de ſang, mais d'urine rouge & claire. La même choſe arrive encore aujourd'hui à ceux qui mangent de ce fruit, mais il n'a rien de dangereux. Le ciſte à feuilles de laurier produit le même effet ſur les brebis.

4. *Hæmaturia purulenta; Mictus cruentus ex renum ulcere*, Wittichius, *conſ. 51. pag. 362*. Piſſement de ſang purulent, cauſé par un ulcere aux reins. C.

On le diſtingue des autres par le pus avec lequel l'urine eſt mêlée, auſſi bien que par les ſignes de l'inflammation des reins qui a précédé, & qui eſt venue à ſuppuration.

5. *Hæmaturia calculoſa*, Juncker, *tab. 10. Mictus cruentus ex calculo renum*, Plater, *lib. 3. fol. 385*. Gradi, *conſil.*

67. Scholtzii, *conf. 151.* Sydenham, *pag. 467.* Voyez colique rénale caufée par le calcul. Piffement de fang caufé par le calcul. C. P.

Lorfque le calcul eft dans la veffie, le piffement de fang qu'il occafionne, eft accompagné de fymptomes cruels à caufe de la fenfibilité de la veffie, ce qui le fait aifément diftinguer du piffement de fang hémorroïdal. Le malade a la dyfurie, le pouls fréquent & obfcur. *Cyrilli, confult. tom. 1. pag. 56. 350.*

6. *Hæmaturia in exanthematicis; Mictus cruentus in variolis, morbillifve,* Sydenham; *Piffement de fang dans les maladies exanthémateufes, dans la petite vérole & la rougeole.* A. P.

Le piffement de fang qui furvient dans la petite vérole, préfage toujours la mort. Un feul en eft échappé, & l'on peut voir fon hiftoire dans les *Tranfact. Philofoph. tom. 9. Dydod.* On peut en dire autant de celui qui accompagne les fievres pétéchiales, le pourpre, le millot, &c.

A. *Hæmaturia variolofa,* Vandermonde, *ann. 1756. pag. 158.* Piffement de fang variolique; *Tranf. Philof.*

n°. 47. Pierce Dodd. Ce piſſement de ſang a ſouvent lieu en Angleterre, où l'on emploie les véſicatoires dans la petite vérole; il n'eſt pas alors dangereux, au lieu qu'il eſt le plus ſouvent mortel, lorſqu'il eſt produit par l'activité du virus variolique.

Il ſe fait, ou par *diapédeſe*, comme l'obſerve M. Varnier, & dans ce cas le pouls eſt petit, fréquent, intermittent, le malade cacochyme, frilleux, débile. Il faut faire entrer le quinquina & le nitre dans les apozemes, ou ſuivant *Sydenham*, lui donner de la limonade minérale faite avec l'eſprit de vitriol, dont on met quelques gouttes dans de l'eau pour lui procurer une acidité agréable, y ajoutant un peu de ſucre. Il ſe fait auſſi par ſolution de continuité, ce que l'on connoît par la violence de la fievre, la plénitude & la fréquence du pouls, la chaleur, la rougeur, &c. Les Médecins Anglois preſcrivent les eaux acidules & le camphre. (*)

(*) Pour ſavoir s'il y a du ſang dans l'urine, il faut tremper dedans un linge blanc; il ſe teindra d'un rouge de ſang; ce qui n'arrive point lorſque la rougeur de l'urine eſt occaſionnée par un ſédiment lixi-

Ce qui suit est pris de Sydenham, *pag. 597.* du chapitre de la fievre putride qui survient dans la petite vérole confluente.

Le pissement de sang est assez fréquent dans la petite vérole confluente, sur-tout dans celle qui est noire & sanguine avant l'éruption totale des pustules, ou lorsqu'il en reste quelques unes de cachées sous la peau. Il vient sur la surface du corps des taches de couleur de pourpre, qui n'annoncent rien que de funeste.

Quoique ces taches prouprées n'aient pas lieu lorsque le sang est tel qu'il doit être, cela n'empêche pas que le pissement & le crachement de sang ne soient un signe infaillible de mort, & ils sont causés par l'inflammation & la dissolution de ce fluide.

Les remedes indiqués sont donc les rafraîchissans & les incrassans. Il faut donc après avoir saigné une fois le malade, lui donner un parégorique, tel

viel. D'ailleurs, lorsque l'urine est mêlée de sang, elle perd sa transparence, & dépose un sédiment noir & grumeleux. Lorsque sa rougeur est causée par les sels qu'elle contient, elle est transparente, elle dépose peu, & son sédiment est d'un rouge incarnat, ou de couleur de cinabre.

que le ſuivant. Prenez d'eau de coquelicot deux onces; de laudanum liquide, quatorze gouttes pour un adulte; de vinaigre diſtillé, trois drachmes; mêlez pour une potion.

On lui preſcrira enſuite ce qui ſuit; trochiſque de terre de Lemnos & de bol d'Arménie, de chacun une once; de terre ſigillée, de pierre hématite, de ſang de dragon, & de corail rouge, un ſcrupule; mêlez & faites-en une poudre, dont vous donnerez demi-drachme toutes les trois heures au malade, & par deſſus de la tiſane de racine de grande conſoude, ou un julep compoſé avec l'eau de plantain, l'eau roſe, l'eau de canelle, auxquelles on ajoutera autant d'eſprit de vitriol qu'il en faut pour lui procurer une acidité agréable. On lui donnera le ſoir des émulſions narcotiques. Après que le piſſement ou le crachement de ſang aura ceſſé, on ſe conduira pour tout le reſte comme dans la petite vérole confluente.

7. *Hæmaturia jaculatoria*, Tranſ. Philoſ. *n°. 466.* par *Schlichting*. Piſſement de ſang éjaculatoire.

C'eſt une éjaculation de ſang au lieu

de semence, très-familiere aux jeunes gens qui se livrent avec trop d'ardeur au plaisir de l'amour. On a cependant vu un homme qui voyoit rarement les femmes, qui fut attaqué de cette maladie; il est vrai qu'il avoit eu quelque temps auparavant une gonorrhée. Son urine n'étoit point sanguinolente, mais il rendoit du sang pur au lieu de semence.

8. *Hæmaturia stillatitia*, Regner de Graaf. *Hæmorrhagia ex rene.*

Cette espece differe des autres en ce que le sang vient de l'urethre & non point de la vessie, de sorte que le malade ne le rend point avec l'urine; mais il coule goutte à goutte de l'urethre comme le pus dans la gonorrhée.

9. *Hæmaturia hæmorrhoidalis:* Pissement de sang hémorroïdal. Cælius Aurelianus, *lib. 4. Mictus cruentus ex hæmorrhoidibus vesicæ*, Juncker. Uratislav. *tom. 1.* Autre espece *par la vessie & son sphincter*, Fred. Hoffmann. *pag.* 232. Autre qui provient *des varices des vaisseaux sanguins de l'urethre.* Elle est familiere aux vieillards; elle devient aisément périodique, & ne cause ni douleur ni ischurie.

Le

Le Maréchal de Belle-Isle, âgé de soixante & quinze ans, est souvent sujet à des indigestions, quoiqu'il mene une vie assez sobre, ce qui le rend sujet à l'ictere & à un pissement de sang qui ne lui cause aucune douleur. Il est aussi sujet à la constipation, & à un érysipele aux jambes.

Sa maladie, à ce qu'on croit, est causée par la viscosité, la sécheresse & l'acrimonie du sang, ce qui n'est pas étonnant dans un sujet d'un tempérament vif & bilieux. Les soucis & les passions troublent la digestion, le sang s'épaissit, s'arrête dans le foie, d'où s'ensuit un ictere passager. L'ischurie dont il se plaint est vraisemblablement occasionnée par une varice de quelque vaisseau de l'urethre, & l'on doit attribuer à la même cause le pissement de sang auquel il est sujet.

Je suis donc d'avis qu'il prenne dix bouillons de poulet avec la mille-feuille & les écrevisses, qu'il se purge en été avec cinq livres d'eau de Vals, qu'il prenne ensuite le petit-lait deux fois par jour pendant deux semaines, & qu'il l'entremêle de quinze bouillons de poulet, de tortue avec les feuilles

de plantain; qu'il prenne le lait d'âneſſe en automne, qu'il faſſe de l'exercice, qu'il faſſe deux repas par jour, & qu'il renonce à tout ce qui peut l'occuper.

10. *Hæmaturia ſpuria. Urina rubra*, Sennert, *lib. 3. part. 8.* Fred. Hoffman, *pag.* 231. Piſſement de ſang faux.

C'eſt un piſſement d'urine extrêmement rouge & briquetée, qui differe de celui de ſang par ſon ſédiment, qui n'eſt point grumeleux comme dans celui-ci. A quoi l'on peut ajouter que dans le piſſement de ſang, l'urine eſt limpide & ſurnage ſur le ſang; au lieu que dans l'eſpece en queſtion, l'urine eſt extrêmement rouge & limpide, & dépoſe un ſédiment incarnat. Elle a lieu dans l'aſcite, la dyſſenterie, la tierce continue ardente. Les fievres intermittentes, comme la quarte, ſont toujours accompagnées d'urines briquetées. *Galen. ad Glaucon. cap. 7.* Dodon. *obſ. cap.* 31.

Sennert, *lib.* 3. *de urinâ rubrâ*, dit que les ſcorbutiques qui relevent d'une fievre quarte, rendent ſouvent des urines rouges non ſanguinolentes.

Cette maladie, à ce que dit *Dodonée*,

augmente par l'usage du poisson & des alimens cruds, & se guérit par celui des alimens de bon suc. Il faut donc que le malade s'abstienne du vin blanc & de la biere, qu'il boive du bon vin d'Espagne, & qu'il use d'alimens chauds & corroborans.

Si on délaye dans de l'urine saine quelques gouttes de sang caillé qui soit putréfié, l'urine acquiert une couleur de feu semblable à celle qu'on observe souvent dans les fievres & dans le scorbut; deux heures après il paroît dans le mélange un nuage tel qu'on remarque dans l'urine crue des maladies aiguës, & on apperçoit au-dessus de ce nuage, une ou deux taches huileuses, semblables à de l'écume, telle qu'on observe dans les urines des anciens scorbutiques.

A. *Hæmaturia lateritia*; Urines briquetées, rouges; *Urinæ rubræ*, Sennert. *ibid.*

On appelle ainsi les urines dans lesquelles il paroît y avoir de la poudre de briques. Leur couleur est d'un rouge foncé, plus ou moins fort, selon qu'elles sont plus ou moins abondantes.

Ces sortes d'urines briquetées ont

lieu dans l'ascite, & dans les autres especes d'hydropisie ; par exemple, dans celle de poitrine, dans l'anasarque ; & quelque rouges qu'elles soient, elles ne causent ni douleur ni ardeur.

Elles ont lieu pareillement dans les fievres intermittentes, sur-tout dans la quarte ; elles servent à les faire connoître lorsqu'elles sont cachées, & demandent les mêmes remedes que ces fievres.

Elles accompagnent souvent les maladies aiguës, qui sont elles-mêmes accompagnées d'ardeur & de sueurs.

Au reste, on ne doit point traiter le pissement de sang qui accompagne les maladies aiguës, de la même maniere que celui qui accompagne les chroniques, vu, comme l'observe *Dodonée*, *cap.* 31, que les médicamens chauds qui augmentent sa rougeur dans les premieres, la dissipent dans les secondes. Ceux qui au sortir d'une fieve quarte ont une indigestion, soit pour avoir bu de la biere, ou pour avoir mangé quelque chose de crud, sont sujets, à ce que dit *Sennert*, à rendre des urines briquetées.

Dans les pyrexies & les fievres ar-

dentes aiguës, les potions acidulées, aqueuſes, nitreuſes, émulſionnées, &c. délayent ces ſortes d'urines briquetées; au lieu qu'elles nuiſent dans l'aſcite & la fievre quarte.

Il eſt quelquefois difficile de diſtinguer ces ſortes d'hématuries fauſſes, du vrai piſſement de ſang, à moins qu'on n'en juge par la couleur du linge, qu'on trempe dans l'urine.

Les *urines troubles*, qu'on appelle urines de cheval, tiennent beaucoup du piſſement de pus.

11. *Hæmaturia nigra*, *cap. 7. lib. 3. pag. 7. Urinæ nigræ*, Sennert.

Marcel Donat, *hiſtor. mirabil. lib. 4. cap. 29*, dit avoir connu une femme ictérique, qui fut tout-à-coup guérie de ſa maladie par un piſſement de ſang extrêmement noir.

Valois, chez *Hollier*, dit auſſi avoir connu un rateleux dont la rate ſe gonfloit dans le printemps & dans l'automne, avec douleur & avec un ictere noir, & qui guériſſoit toutes les fois qu'il rendoit des urines auſſi noires que de l'encre.

J'ai vu un homme attaqué d'une dyſſenterie maligne, qui rendit pen-

dant plusieurs jours des urines, & des matieres fétides & noires comme du café. Il avoit été hypocondriaque, & il en mourut. Nous apprenons de *Sennert* & des Curieux de la Nature, que l'urine des hydropiques est non-seulement rouge & briquetée, mais même noire. Voyez *l'Abrégé des Ephém. d'Allemagne.*

Nous apprenons des mêmes Auteurs, que ceux dont la gale a été répercutée, rendent une urine très-noire.

J'ai connu une jeune fille pâle, & qui ne digéroit point, rendre des urines noirâtres, qui reprirent leur premiere couleur, à l'aide d'un purgatif & de quelques légers stomachiques qu'on lui donna. J'ai encore vu dernierement un enfant attaqué d'un anasarque, lequel rendit de pareilles urines critiques, & qui s'en trouva soulagé.

12. *Hæmaturia catamenialis*, ill. Haller, *Comment. in Boerhaave*, 669. *pag.* 84; Pissement de sang menstruel.

Cette espece qui revient tous les mois, supplée au défaut des regles.

13. *Hæmaturia à transfusione*, Denys,

Collect. Acad. tom. 1. pag. 129 ; Piſſement de ſang, accaſionné par la transfuſion.

De cinquante animaux qui reçurent un ſang étranger, à l'aide de la transfuſion opérée par M. *Denys*, il y en eut vingt qui piſſerent le ſang. Un maniaque, à qui on fit la même opération, rendit par la voie des urines beaucoup de ſang noir, ce qui le ſoulagea beaucoup.

14. *Hæmaturia traumatica*, *Médec. prat. obſ. 64* ; Piſſement de ſang traumatique. *Journal de Médecine*, *Avril 1761*. D. Landeaute. A.

Un homme reçut un coup de pied de cheval dans les reins, & rendit ſur le champ une livre de ſang par la verge. On le ſaigna pluſieurs fois, & le piſſement continua. Il prit du ſuc d'ortie, qui coagula le ſang dans la veſſie, & qui lui cauſa une iſchurie, un météoriſme, une dyſpnée. Comme les bains, les émulſions & les diurétiques ne faiſoient que l'irriter, on eut recours aux aſtringens & aux diurétiques, qui le firent ceſſer.

15. *Hæmaturia à verme*, Édouard

Barry, *Mémoires d'Edimbourg*, *tom.* 5. *art.* 72; Piſſement de ſang cauſé par un ver.

Thomas Hutchins étoit ſujet depuis cinq ans à un piſſement de ſang ſanguinolent. Son urine dépoſoit tous les jours deux onces de ſédiment noir; il ne reſſentoit d'ailleurs aucune douleur. Plus il buvoit, plus ſes urines étoient claires; l'exercice, la diete, ni les remedes n'y apportoient aucune altération; on n'appercevoit aucun ſigne de calcul ni de ſable. Cette hémorragie l'ayant enfin affoibli, il fut attaqué d'une œdématie, d'une aſcite, accompagnée de laſſitude, d'ictere, de dyſpnée, d'inappétence, d'une ſoif exceſſive, d'une quotidienne continue, qui le faiſoit dépérir à vue d'œil.

On lui donna l'émétique, & le lendemain le mercure doux, auquel on joignit les infuſions ameres, les pilules faites avec le ſavon, le ſafran de mars, la gomme ammoniaque, la rhubarbe, le curcuma, le quinquina, &c. il prit de plus tous les jours, trente gouttes d'élixir vitriolique, & les eaux de Pyrmont, qui lui firent rendre un ver d'un

pouce de long, fait comme une petite anguille, rouge, qui avoit des yeux, une bouche & des anneaux, & il guérit dès qu'il l'eut rendu.

VI. *Menorrhagia;* Pertes de sang des femmes; *Aimorroia*, Dioscorid. *Aphædros*, Diction. Univ. *Hæmorrhagia uterina*, Moron, *Direct.* Juncker. *tab.* *14. Catameniorum fluxus immodicus*, Hippoc. Foësii, *pag.* *567. Lochia immodica*, Juncker, *p. 991, tab. 135. Sanguinis stillicidium ab utero*, Ballon. Les malades sont appellées dans l'Evangile de Saint Matthieu *Hæmorrhoissæ;* en François, *Hémorroïsses*, mot dérivé du Grec *men*, mois, menstrue; & *rhæo*, je flue, je coule.

Caractere. Cette maladie consiste dans un flux de sang morbifique, par l'utérus ou le vagin, lequel peche par sa quantité, ou la difficulté avec laquelle il se fait.

1. *Menorrhagia difficilis ; Menstruatio difficilis ; Menses cum molestiâ fluentes*, Sennert, *lib. 4. pag. 2* ; Flux menstruel difficile. A. P.

C'est une maladie périodique qui revient tous les mois, & qui est familiere aux filles qui ont atteint l'âge de puberté, & qui ne voient point d'hommes. Elle est accompagnée, avant l'éruption, de maux de reins, de douleurs vagues, dans la région de l'hypogastre, de maux de tête, de cardialgies, de vertiges, d'accès épileptiques, & de plusieurs autres symptomes, qui continuent même après l'éruption des menstrues.

Elle attaque les filles fortes, pléthoriques, sanguines & qui ont beaucoup de tempérament; & elle se guérit par la grossesse & même par les demi-bains. Elle a beaucoup de rapport avec l'hystéralgie menstruelle à laquelle sont sujettes les femmes qui ont atteint un âge avancé.

Une jeune fille (c'étoit une laveuse) avoit coutume d'éprouver aux approches de ses regles des maux de cœur, accompagnés de mouvemens épileptiques; ces symptomes subsistoient quel-

que temps pendant que les ordinaires couloient sans interruption. Les bouillons délayans, les tisanes préparées avec les fleurs de camomille, les pédiluves, les fomentations émollientes & sur-tout les demi-bains tiedes, loin de la soulager, ne firent qu'augmenter ses maux; M. *Coulas*, son Médecin eut alors recours à l'extrait de jusquiame blanche, dont il fit prendre un grain à la malade; elle fut délivrée de ses maux de cœur & de ses mouvemens épileptiques, mais ses regles ne coulerent pas; & comme elle s'étoit apperçue plusieurs fois que ses regles en pareil cas avoient paru, lorsqu'elle étoit entrée pieds nuds dans la riviere quoique froide, son Médecin saisissant cette indication, fit appliquer sur son bas-ventre & sur la région du pubis, des fomentations d'eau froide, dans le temps que la nature travailloit à établir l'écoulement menstruel; & s'appercevant que la malade s'en trouvoit bien, il lui prescrivit aussi des demi-bains froids, & les regles coulerent abondamment & avec facilité.

2. *Menorrhagia stillatitia; Stillicidium*

mensium, Aëtius, *tetrabil. 9. serm. 4. cap. 63.*

C'est un écoulement de sang menstruel qui se fait goutte à goutte, mais qui dure long-temps & est fort douloureux. Il est accompagné de vapeurs, & affoiblit la malade, ce qui lui cause des anxiétés. Il differe du précédent, en ce que le sang ne sort pas tout-à-coup, & ne s'arrête point au bout de trois ou quatre jours, mais goutte à goutte, & cela pendant long-temps, ce qui est extrêmement incommode.

3. *Menorrhagia immodica ; Hæmorrhagia uterina*, Juncker, *tab. 14. Menses inordinati antevertentes*, Sennert, *lib. 4. Fluxus mensium nimius*, Sennert, *de morbis mulierum ;* Perte de sang excessive.

La quantité de sang que les femmes rendent tous les mois, est d'environ une livre, poids de Médecine, dans l'espace de cinq à six jours ; & plusieurs en rendent environ deux onces par jour pendant six jours & plus. Il y en a d'autres au contraire qui n'en rendent pas demi-once pendant ce temps-là. Cet écoulement survient le plus souvent la nuit ;

il eſt précédé de peſanteur dans tout le corps, d'anxiété, d'un mal-être, de céphalalgie, de ſenſibilité; les malades ne peuvent ſupporter les cathartiques, ils les troublent, leur cauſent la fievre, des nauſées, &c. Il eſt exceſſif, toutes les fois qu'il affoiblit les forces, & par conſéquent il eſt en raiſon de la quantité réelle de ſang qui s'écoule & de la foibleſſe naturelle de la femme. On juge de ſa quantité par l'écoulement journalier & par ſa durée, ou, ce qui revient au même, par la quantité de ſang qui s'écoule tous les jours, par ſa durée & par ſon retour.

Les femmes ſont ſujettes à ces ſortes d'écoulemens exceſſifs, lorſque leurs ordinaires ſont ſur le point de les quitter, ils augmentent tous les mois, ils ſont ſuivis de pâleur, d'inſomnies, d'aſthénie, d'anorexie, & par ſucceſſion de temps d'œdématie. Ils cauſent rarement aux femmes des ſyncopes mortelles, mais ils les jettent dans la phlegmaſie ou l'aſcite. Le ſang qu'elles rendent eſt pur & vermeil, ou boueux, & laiſſe ſur le linge de grandes taches rouges, entourées de beaucoup de ſéroſité; dans l'un & l'autre cas,

les femmes sont attaquées d'œdématie.

On doit varier le traitement de cette maladie, selon le plus ou le moins de danger dont elle est accompagnée. Si l'on craint que cet écoulement soit suivi de cardialgies, de syncopes, il faut l'arrêter avec des astringens, tels que le tabouret, le geranium de *Robert*, les racines de tormentille, de bistorte, ou le suc d'ortie, l'infusion de roses de *Provins*, l'eau de *Rabel*, dont on met quelques gouttes dans de l'eau de fontaine, les pilules d'*Helvetius*, lesquelles sont composées avec l'alun & le sang de dragon. J'ai vu des cas, dans lesquels une dose d'ipecacuanha, donnée aux malades à cause de la nausée & de la cardialgie qui les pressoit, & dans le temps que leurs forces étoient encore dans leur entier, leur a procuré un vomissement salutaire, & a fait cesser dès le même jour la perte de sang.

S'il n'y a point de danger qu'il survienne une œdématie, & que la maladie devienne chronique; il convient, du moins selon moi, de s'abstenir d'astringens, ou du moins de n'en employer que de doux, tels que la décoc-

tion de racine de grande conſoude ; mais il faut tempérer l'acrimonie du ſang, quoique l'œdématie paroiſſe indiquer le contraire. J'ai connu pluſieurs femmes qui ont été guéries de cette maladie par l'uſage des délayans & des adouciſſans, & ſur-tout du lait. Les bouillons de poulet tiennent le premier rang parmi les adouciſſans. On peut y joindre, ſuivant le cas, les ſtomachiques, comme la fleur de camomille. L'eſtomac eſt ordinairement languiſſant dans cette maladie ; & l'acrimonie des humeurs eſt aſſez indiquée par les inſomnies, le prurit du vagin & le tempérament chaud du ſujet. On doit s'abſtenir des cathartiques, parce qu'ils provoquent les menſtrues, & affoibliſſent les forces, ou du moins n'en employer que de doux & avec précaution. Il eſt bon que les malades prennent pendant quelque temps le lait de chevre ou de vache ; je l'ai quelquefois ordonné à des femmes qui avoient une œdématie qui les menaçoit d'une aſcite ; & elles s'en ſont très-bien trouvées.

Faites bouillir ſix écorces d'oranges ameres dans trois livres d'eau, juſqu'à la diminution d'un tiers. La colature

édulcorée avec du sucre se prendra trois fois le jour à la dose de dix cuillerées; *Hamilton.*

Une femme Juive, ayant été saisie d'une violente frayeur, éprouva des défaillances, des palpitations, des anxiétés, qui étoient accompagnées d'une perte considérable de sang. *Hoffmann* lui prescrivit avec succès des anti-spasmodiques, tels que les fleurs de camomille, de mille-feuille, le safran, le castor, le camphre, & l'assa fœtida, à dessein d'appaiser la commotion du genre nerveux.

4. *Menerrhagia erronea; Mensium per aliena loca excretio*, Sennert, *de morbis mulierum*, *cap.* 11. Menses *ex oculis fluentes*, Dodon, *obs. cap.* 15. Lud. Mercat. *cap.* 7. *de morbis mul.* Menses *ex alveolo dentis*, Ronsseau, *de hominis primordiis*, *cap.* 28. Menses *ex mammarum papillis*, Amat. *centur.* 2. *cur.* 21. Paré, *lib.* 23. *cap.* 52. Cordé, *comment. in lib.* Hippocrat. *de morbis mulier.* Menses *ex umbilico*, Nicol. Florentin. *serm.* 2. *cap.* 8. Perte de sang par erreur de lieu, par les yeux, les alvéoles, le mamelon, le nombril, &c.

Par le *doigt*, Mercat. *de mulier. affect. lib.* 1. *cap.* 7.

Par le *nez*, Braſſavol. *ad aphor. 33. lib. 5.* Paré, *lib. 25. cap. 12.*

Par le *fondement*, Paré, *lib. 23. cap. 12.*

Par la *bouche*, Hipp. *de morb. mulier.* 1. Aretée, *lib. 2. cap. 2.* Beniveni, *cap. 4. de abortûs cauſis.*

Par les *inteſtins*, Galien, *in 35. aph. ſect. 5.*

Par les *urines*, Braſſavol. *in aphor. 75. ſect. 5.*

Par les *oreilles*, Braſſavol. *in aphor. 25. ſect. 4.*

Par la *peau*, Haller, *pag. 85.* L. P.

5. *Menorrhagia ab hyſteroptoſi*, Mauriceau, *des maladies des femmes en couche*, *chap. 6. liv. 3.* Heiſter, *chirurg. de uteri prolapſu 157.* Perte de ſang cauſée par une chute de matrice. L. P.

Les ſymptomes ſont, 1°. un ſentiment de peſanteur dans le baſſin; 2°. une difficulté d'uriner, ou une ſtrangurie; 3°. une douleur de reins très-forte vers les ligamens larges; 4°. tantôt une perte de ſang, tantôt des fleurs blanches abondantes par le vagin; 5°. une maſſe de chair ſanguinolente qui ſort par le vagin. On peut en voir la figure chez *Heiſter*.

Il y a une hernie de matrice imparfaite, appellée en François *descente de matrice*, dans laquelle l'uterus ne sort point hors du vagin ; & une autre parfaite, qu'on appelle *chute de matrice*, dans laquelle ce viscere sort.

La chute du vagin ressemble beaucoup à l'hernie de la matrice, & dans celle-ci, la matrice est renversée, ou non renversée ; dans le second cas, son orifice paroît, au lieu qu'on ne le voit point dans le premier. On distingue l'hernie de matrice simple de la chute du vagin par la hauteur à laquelle parvient la sonde qu'on introduit par l'ouverture ; elle est beaucoup plus grande, lorsque c'est le vagin seul qui est sorti, & d'environ un demi-pied ; elle est moindre, lorsque c'est la matrice seule qui est descendue. La matrice ne se renverse jamais dans les filles, cet accident n'arrive qu'aux femmes, quelque temps après qu'elles ont accouché.

Le polype du vagin ne cause aucun écoulement ni aucune douleur de reins. La perte de sang que cause l'hernie de la matrice est quelquefois si abondante, qu'elle dure plusieurs mois, & est aussi forte que les menstrues les plus abon-

dantes. J'ai connu une Religieuſe, à qui une perte blanche avoit cauſé une hernie de matrice, ſuivie d'une perte de ſang qui dura deux ans, qui revenoit tous les mois, & ne la quittoit que pendant huit jours, encore rendoit-elle pendant ce temps-là une mucoſité lymphatique. Cet écoulement ſe faiſoit par l'extrémité inférieure de cette maſſe pyriforme & pendante, je veux dire, par l'orifice de la matrice, ce qui lui cauſoit des maux de reins, l'empêchoit de marcher, & l'affoibliſſoit extrêmement. On remet aiſément la matrice en place en faiſant coucher la malade ſur le dos les jambes élevées, à moins que la deſcente ne ſoit récente, & la matrice enflammée & gonflée.

Cure. Elle conſiſte à remettre promptement la matrice en place, & c'eſt inutilement qu'on emploieroit la ſaignée, les aſtringens tant internes qu'externes pour arrêter cette hémorragie. Il eſt vrai qu'on pourroit par-là l'arrêter tous les mois; mais elle reviendroit dans le même temps, elle ſeroit plus abondante, & dureroit plus long-temps que le flux menſtruel.

Il faut la contenir en place après l'a-

voir réduite, & pour cet effet, faire tenir la femme couchée ſur le dos pendant quinze jours, lui ordonner de ſe ſervir d'un peſſaire de liege enduit de cire, ouvert en forme d'anneau ou triangulaire, d'argent ou de buis. On vante beaucoup le peſſaire Anglois, dont on peut voir la figure & la deſcription dans les *Mémoires d'Edimbourg*, *tom.* 3. *tab.* 5. Il eſt bon auſſi que la malade porte la nuit un morceau d'éponge imbibée d'eau de Saturne, ou d'une décoction de bouillon blanc dans le vin, & même de lui faire des injections avec l'eau dans laquelle les Forgerons éteignent leur fer, &c. mais il faut commencer par réduire la matrice avant toutes choſes.

6. *Menorrhagia gravidarum*, vulgairement, *bleſſure*, *pertes rouges des femmes groſſes*, *perte de ſang*, Mauriceau; *Hæmorrhagia uteri*, Heiſter, *Chirurg. c.* 154. A.

Lorſqu'une femme enceinte, qui n'a point encore atteint ſon terme, eſt attaquée d'une hémorragie utérine, ſoit à cauſe d'une pléthore, d'une fievre, d'une chute, d'une paſſion violente, ou de telle autre cauſe ſemblable, il eſt

à craindre qu'elle ne faſſe une fauſſe couche, & pour la prévenir, il faut la ſaigner, lui preſcrire une diete rafraîchiſſante, & lui ordonner de tenir ſon corps & ſon eſprit dans une aſſiette tranquille. Cela ſuffit pour arrêter l'hémorragie qui ſurvient dans les premiers mois de la groſſeſſe.

Au cas que l'hémorragie continue, la Sage-femme dilatera doucement avec les doigts l'orifice de la matrice, introduira ſa main dedans, & déchirera la membrane du chorion pour faire couler les eaux; après quoi les tranchées augmentent, le fœtus ſort, la matrice ſe reſſerre, & l'hémorragie ceſſe, ainſi que l'obſerve Puzos, *Mémoires de l'Acad. de Chirurg. tom. 1.*

Voyez là-deſſus Mauriceau, *des maladies des femmes groſſes, obſ.* 49. & Heiſter, *Chirurg. chap.* 154. *part.* 2. Si malgré les ſecours diététiques l'hémorragie augmente à chaque mois de la groſſeſſe, l'Accoucheur ne peut ſauver la femme, qu'en introduiſant doucement la main dans la matrice, pour ſaiſir l'enfant par les pieds & le tirer avec l'arriere-faix. La matrice, débarraſſée de ſon fardeau, ſe reſſerrera, bouchera

les orifices des vaiſſeaux, qui ſont ouverts, ainſi que *Mauriceau* en a vu quantité d'exemples. Puzos, *pag.* 330. *Traité des accouchemens*, obſerve que par cette pratique, la moitié des femmes meurent peu de temps après avoir été délivrées.

Il y a des pertes de ſang qui arrivent dans les trois premiers mois de la groſſeſſe, & d'autres qui arrivent dans les trois derniers.

Elles ſont cauſées dans les premiers mois de la groſſeſſe par une fauſſe couche, ou par le placenta qui eſt reſté dans la matrice, par un faux germe qui eſt prêt à ſortir, par la ſecouſſe qu'a reçu le fœtus par une cauſe externe.

Les pertes ſont médiocres dans l'avortement, lorſque c'eſt le fœtus ſeul qui ſort; elles ſont plus abondantes, lorſque la matrice fait des efforts pour chaſſer le placenta qui eſt reſté dedans.

Il eſt ſouvent impoſſible en pareil cas d'extraire le placenta, à cauſe de la foibleſſe du cordon ombilical, de la lenteur des tranchées, de l'étroiteſſe de l'orifice de l'utérus. S'il adhere de toutes parts à la matrice, il ne cauſera aucune hémorragie; elle ſera abondante, s'il eſt

détaché en partie, & médiocre s'il l'eſt entiérement, à cauſe de la liberté qu'a la matrice de ſe contracter; il n'eſt pas plutôt dehors, qu'elle ceſſe par les ſeules forces de la nature, ou par les ſecours de l'art. Lorſqu'on ne peut point l'extraire, & que les tranchées viennent à ceſſer, il faut le laiſſer dans la matrice pour qu'il ſe pourriſſe; il ſortira enſuite par morceaux.

Quoique les pertes que cauſent les douleurs du faux germe ſoient ſouvent très-abondantes, & aient quelque choſe d'effrayant, elles ſont rarement mortelles. La ſaignée, ni les aſtringens ne l'arrêtent point, il faut pour que cela arrive que l'orifice de la matrice deſcende, ou, ce qui vaut encore mieux, que le faux germe ſorte. Il faut entretenir les forces de la malade par une bonne nourriture, s'en remettre aux ſoins de la nature, & ſi l'on peut y atteindre, le ſaiſir avec la main & l'extraire.

Les pertes qui ſurviennent vers la fin de la groſſeſſe, ſont cauſées par le détachement du placenta. Lorſqu'elles ſont accompagnées de douleurs, de foibleſſe & de ſyncopes, & que l'ori-

fice de la matrice eſt ouvert, il faut forcer l'accouchement, tourner le fœtus, & le tirer par les pieds, comme l'enſeigne *Mauriceau*, ce qu'on ne ſauroit faire ſans mettre la vie de la mere en danger.

Si la perte eſt médiocre, ſi le fœtus eſt bien ſitué, & que l'orifice de la matrice ne ſoit point ouvert, il ne faut point preſſer l'accouchement, mais ſaigner la malade, lui donner des alimens ſucculens, mais en petite quantité, la faire reſter au lit, & lui donner des lavemens en cas qu'elle ſoit conſtipée. Au cas que la perte revienne, & qu'elle ne cede point à ces remedes, que la perte ſoit accompagnée de tranchées & de ſyncopes, il faut abſolument accoucher la femme de force, & ne point s'en rapporter à la nature. Comme les douleurs ſont languiſſantes, il faut les provoquer, introduire les doigts dans la matrice à différentes repriſes, & attendre que la nature agiſſe. Il eſt vrai que l'accouchement eſt plus tardif, mais on n'eſt pas obligé de tourner le fœtus, & l'accouchement terminé, la perte dure beaucoup moins de temps que lorſqu'on extrait le fœtus de vive force,

parce

parce que la matrice ſe contracte à meſure qu'il ſort; d'ailleurs, en déchirant les membranes avec les doigts, on diminue le volume, la matrice ſe contracte inſenſiblement; ce qui n'arrive point, comme l'obſerve *Puzos*, lorſqu'on extrait le fœtus tout-à-coup. Heureuſes les accouchées qui ſe trouvant dans pareil cas, tombent entre les mains d'un habile homme!

Les pertes ſont ordinairement annoncées par un pouls utérin, je veux dire, accompagné de pulſations & de ſoubreſauts irréguliers. Il eſt au commencement plus fort & plus rénitent que les autres pouls critiques, il tient de celui qui annonce l'hémorragie de nez, ou du dicrote. C'eſt ce que prétend M. *Bordeu*, mais j'avoue que je n'ai jamais pu diſtinguer ces différens pouls dans cette maladie.

7. *Menorrhagia decolor*; *Menſes vitioſi*, Sennert, *de morbis mulier. cap. 8. Humida intemperies uteri*, Sennert, *de morb. mulier. Menorrhagia ex mariſcis. Hæmorrhoides uteri*, Sennert, *lib. 4. part. 1. cap. 7.* C.

8. *Menorrhagia lochialis*; en Grec, *Lochia catharſis*; en Latin, *Puerperia*;

Lochia, Sennert. *Nimius ſanguinis poſt partum effluxus*, Sennert, *de morbis puerperarum*. Mauriceau, *cap.* 5. En François *Vuidanges*.

L'hémorragie de matrice eſt après l'accouchement plus abondante qu'elle ne doit être, ou à cauſe de la groſſeur du fœtus, qui rend l'accouchement plus difficile, dilate davantage les orifices des vaiſſeaux, & oblige la nature à faire de plus grands efforts, ou parce que la femme eſt extrêmement pléthorique, ou parce qu'il eſt reſté des morceaux de placenta dans la matrice. L'hémorragie ceſſe de temps en temps, parce que le ſang épanché dans ce viſcere, ſe caille, & qu'il n'en ſort que de la ſéroſité; mais les tranchées néceſſaires pour faire ſortir ces grumeaux ſont beaucoup plus violentes, & ils ſortent entremêlés de ſang pur.

La femme court riſque de perdre la vie, lorſque l'hémorragie eſt extrêmement abondante & qu'elle affoiblit ſes forces. Dans ce cas, s'il eſt reſté quelques morceaux de placenta dans la matrice, l'accoucheur doit les tirer au plutôt avec la main. On nourrira la malade avec des bouillons, des œufs

& des panades ; elle restera couchée sur le dos, elle évitera de se servir de tout ce qui peut lui échauffer les reins, & pour cet effet, elle se couchera sur une paillasse, ou sur une peau de maroquin. On la saignera, au cas que son pouls le permette. On tempérera la chaleur du sang avec des tisanes & des émulsions & des potions aigrelettes. On lui enveloppera les reins avec des linges trempés dans de l'oxycrat froid, avec des feuilles de renouée ; on lui donnera des lavemens, elle tiendra son corps & son esprit dans une assiette tranquille. Si l'hémorragie continue, on en vienda aux injections & aux potions astringentes.

Aussi-tôt après l'accouchement, le sang qui s'écoule de la matrice est pur & fluide, & ne cause par conséquent aucune tranchée ; mais venant ensuite à se cailler dans l'orifice même, il en cause qui durent souvent pendant les trois premiers jours, & qui sont beaucoup moins fortes dans celles qui accouchent pour la premiere fois. Le troisieme ou le quatrieme jour il survient une fievre de lait, & les coliques s'appaisent. Cependant le sang quitte

la matrice pour ſe porter aux mamelles, & de là vient que dans les jours ſuivans les lochies ont une odeur acide qui prend au nez, & deviennent de jour en jour moins épaiſſes. Elles ceſſent dans les femmes de la campagne au bout d'une ſemaine ou deux, & chez les femmes de condition, au bout de trois ou quatre.

9. *Menorrhagia ulceroſa*, Ill. Van Swieten, *aphor.* 499. Tralles, *de opio, cap. 1. pag.* 54. Ménorragie cauſée par un ulcere ſquirreux ou carcinomateux de la matrice; elle eſt ſouvent précédée par une douleur fixe au pubis, par le mal de reins, par l'hyſtéralgie & par l'écoulement d'une matiere ichoreuſe & ſanieuſe. On fait prendre avec ſuccès à la malade de l'eſprit de vitriol ou de l'eau de *Rabel* délayée dans l'eau juſqu'à une agréable acidité.



VII. *ABORTUS*, *Avortement*; en Grec, *Amblyoſmos*, *Ambloſis*, *Ectreſmos*, *Phtora*, *Apophtora*; en Latin, *Abortus*, *Effluxio*, *Deperditio*; en François, *Bleſſure*, *faux germe*, *Accouchement prématuré*.

L'avortement n'eſt autre choſe que la ſortie du fœtus hors de la matrice avant le terme, je veux dire, avant le ſeptieme mois, à compter du moment qu'il eſt conçu; & lors même qu'il naît à ce terme, il eſt trop foible pour pouvoir vivre hors de la matrice.

Tout ce qui eſt capable de détacher le placenta, ou de tuer le fœtus, excite la nature à faire des efforts pour ſe débarraſſer du dernier comme d'un fardeau inutile qui ne tarde pas à ſe corrompre. Ces cauſes ſont ou internes ou externes; je mets au nombre des premieres les vices de la mere, ou celles du fœtus même.

Les ſymptomes qui annoncent l'avortement ſont, une perte rouge abortive, la fievre & le friſſon, une cha-

leur paſſagere, l'inappétence, la nauſée. Ils ſont ſuivis de laſſitude, de maux de reins, de palpitation, de lipothymie, de ſyncopes, d'une triſteſſe continuelle, d'une colique utérine gravative, qui s'étend juſqu'aux aines, d'un froid dans les parties génitales, du teneſme, d'une tumeur dans l'hypogaſtre, de l'affaiſſement ſubit & de la molleſſe des mamelles, & d'un écoulement de lait ſéreux. A ces ſymptomes ſe joignent une colique utérine ſpaſmodique, un teneſme violent. La perte augmente, elle eſt ſuivie de lipothymie, de ſyncopes, d'un froid dans les extrémités, de l'abattement de l'eſprit. Le froid & la chaleur ſe ſuccedent alternativement, la malade eſt ſaiſie d'une céphalalgie, l'hypogaſtre s'affaiſſe, la liqueur de l'amnios s'écoule & le fœtus ſort après avoir été long-temps immobile.

Pour prévenir l'avortement, il faut éviter les cauſes qui peuvent l'occaſionner, & il faut pour cet effet les connoître. Je mets au premier rang tout ce qui fait une impreſſion violente ſur l'ame, la frayeur, la colere; & de là vient que les avortemens ſont

fréquens dans les tremblemens de terre, les villes aſſiégées, &c. ou ſur le corps, comme un ſaut, un effort, un vomiſſement, un accès d'épilepſie, la diarrhée, la dyſſenterie, le teneſme, le coït fréquent. C'eſt lui qui rend les avortemens ſi fréquens dans les premiers mois de la groſſeſſe, chez les nouvelles mariées qui ſe livrent avec trop d'ardeur aux plaiſirs de l'amour.

2°. Les poiſons ou les *emménagogues*, tels que l'adhatoda dont ſe ſervent les femmes de l'Ile de Ceylan; la ſabine, ſi connue des courtiſanes Européennes; la ſemence de pouliot, la myrrhe, l'abſinthe, le caſtoreum, les cathartiques & les émétiques, qui ſecouant l'utérus, ou privant le fœtus de ſa nourriture, lui ôtent la vie.

3°. La pléthore qui provoque les menſtrues; elle ſe manifeſte par une peſanteur de tête, la rougeur du viſage, la dyſpnée. Ce principe fait avorter pluſieurs femmes, à moins qu'elles ne ſe faſſent ſaigner de temps en temps pendant leur groſſeſſe, & cette précaution eſt ſurtout néceſſaire lorſqu'elles ſont voraces & qu'elles ne font point d'exercice. Une pléthore émue dans

les fievres & les maladies aiguës, ou pendant l'usage des frictions un peu fortes, suffit aussi pour causer l'avortement, & c'est ce qui a fait dire à Hippocrate que les maladies aiguës étoient mortelles dans le temps de la grossesse.

4°. L'avortement est encore causé par le vice du fœtus, lorsqu'il meurt, soit faute de nourriture, soit parce que le cordon s'entortille autour de son cou, ou pour telle autre cause que ce puisse être. Du moment que le fœtus est mort, on ne le sent plus remuer dans la matrice, & il descend par son propre poids dans l'endroit le plus bas. *Voyez* les signes qui annoncent la mort du fœtus, chez les Auteurs qui ont écrit sur les accouchemens.

5°. Les vices de la mere donnent également lieu à l'avortement, lorsqu'elle a un squirre, un ulcere à la matrice, ou qu'elle est attaquée de la vérole, & dans ce cas l'avortement est très-fréquent; le fœtus vient au monde vers les derniers mois de la grossesse, pâle, livide, à moitié pourri. Cette cause n'est pas rare, & on la détruit par les frictions mercurielles.

La groſſeſſe eſt dans la ſuite beaucoup plus heureuſe, après qu'on a détruit le virus vénérien.

1. *Abortûs effluxio;* Bleſſure, faux germe.

On appelle ainſi la ſortie du fœtus dans le premier mois de la conception. Ces ſortes d'avortemens ne ſont ni douloureux, ni accompagnés d'une perte conſidérable. Souvent la nature pouſſe dehors à diverſes repriſes, tantôt l'embryon, enſuite les membranes & le placenta. Quelquefois auſſi la femme rend un corps ovale, tranſparent, dans lequel le fœtus eſt enfermé ſous la forme d'un vermiſſeau.

A. *Abortus ſubtrimeſtris;* Avortement. A.

L'avortement proprement dit eſt la ſortie du fœtus hors de la matrice, dans l'eſpace compris depuis le premier mois de la groſſeſſe juſqu'au quatrieme. Plus il approche de ce dernier terme, plus il eſt dangereux. Ses principes ſont internes ou externes.

Les principes internes ſont, la mort du fœtus, ou la craſe vicieuſe du ſang maternel, comme lorſqu'il eſt infecté de la vérole.

Les externes ſont, le détachement du placenta, à l'occaſion d'un coup, d'une chute, d'un effort violent.

Lorſque la mort du fœtus eſt cauſée par des principes internes, l'avortement eſt précédé de pertes dans l'intervalle deſquelles il ſurvient des fleurs blanches ſéreuſes, qui ne ceſſent ni par le repos, ni par la ſaignée. La malade eſt ſujette à des coliques utérines périodiques, accompagnées d'anorexie & d'aſthénie; & ces ſymptomes continuent un mois & plus avant l'avortement. Les douleurs augmentent enſuite, la perte recommence, la liqueur de l'amnios s'écoule, & le fœtus ſort privé de vie, pâle, livide, & ſans aucune mauvaiſe odeur. Dans le cas où le placenta reſte dans la matrice, il y a du danger à l'extraire par le cordon, il eſt trop foible, ou avec les doigts, vu que l'orifice de la matrice n'eſt pas ſuffiſamment dilaté. Il faut attendre que la nature agiſſe, & qu'il ſorte de lui-même, à l'aide de quelque tranchée vive, ou de quelque perte, ou bien qu'il ſe pourriſſe de lui-même, & qu'il s'écoule en forme de ſanie.

Si les tranchées & la perte, qui in-

diquent le détachement du placenta, ne ſuffiſent point pour délivrer la femme, la ſage-femme peut le ſaiſir avec deux doigts & l'extraire, ſecondée des efforts de la mere. Si après que l'embryon eſt ſorti, il ne ſurvient ni perte abondante, ni douleurs, mais un écoulement de ſéroſité noire & d'une odeur cadavereuſe, c'eſt une preuve que le placenta eſt pourri, & qu'il ne tardera pas à ſortir. Cet écoulement dure quelquefois plus d'un mois, il eſt accompagné d'une fievre irréguliere, d'anorexie, d'anxiété, & on y remédie avec des amers, des bouillons faits avec des plantes vulnéraires, & même avec le quinquina, lorſqu'il eſt compliqué d'une fievre erratique. Au reſte, il faut s'abſtenir des emménagogues, & s'en remettre aux ſoins de la nature; elle peut agir tard à la vérité, mais ſon opération eſt plus ſûre. Le placenta n'eſt pas plutôt ſorti, que la perte ceſſe, & la matrice ſe ferme.

B. *Abortus ſubſemeſtris.* Accouchement prématuré. A.

C'eſt celui qui arrive entre le quatrieme & le ſeptieme mois de la groſſeſſe.

Il eſt occaſionné par la foibleſſe naturelle de la femme, ou par la laxité de l'utérus, & ſouvent par un coup, une chute, une frayeur, une fievre, une maladie aiguë, & même par la vérole. Comme le fœtus meurt toujours, il ne reſte plus qu'à prendre ſoin de la mere. Le cordon ombilical eſt aſſez fort pour extraire le placenta, & l'orifice de la matrice aſſez ouvert, pour pouvoir introduire la main dedans.

C. *Abortus octimeſtris.* Couches précoces. A.

C'eſt celui qui arrive ſix ſemaines ou un mois avant le terme ordinaire. Le fœtus languit & ne prend d'accroiſſement que lorſqu'il & parvenu au temps où il auroit dû naître ; il arrive même quelquefois qu'il meurt le jour même qui auroit dû être celui de ſa naiſſance : il faut prendre un très-grand ſoin de ces ſortes de fœtus, les envelopper dans des linges garnis de coton, & leur choiſir une nourrice accouchée depuis huit ou dix jours.

2. *Abortus ab uteri laxitate*, Boerhaave, *conſ. 15*. Avortement cauſé par la foibleſſe de l'utérus. A.

On connoît cette eſpece d'accou-

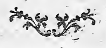
chement à la foibleſſe générale du tempérament, auſſi-bien qu'aux violences que la matrice a ſouffertes par des accouchemens réitérés, par l'ignorance de la ſage-femme, une pléthore qui a précédé, laquelle affoiblit les vaiſſeaux de l'utérus, par le bon ou le mauvais effet que produiſent les remedes.

Une femme âgée de 32 ans, qui avoit fait douze fauſſes couches dans l'eſpace de huit ans, & mis au monde des embryons toujours plus éloignés de leurs termes, ayant pris pendant ſix mois les eaux de Bath, & les bains froids ſans aucun ſuccès, eut recours à *Boerhaave*, qui lui ordonna de prendre les remedes ſuivans pendant ſa groſſeſſe; 1°. un purgatif doux & aſtringent compoſé avec l'infuſion de myrobolans & de rhubarbe, avec un peu de manne & de ſirop de chicorée compoſé, pendant cinq jours conſécutifs; le ſoir un cardiaque compoſé d'eau diſtillée d'écorce de citron, deux onces; d'eſprit de vin de *Mathiole*, une drachme; de teinture d'opium, dix gouttes; de ſuccin, quinze gouttes. Il lui permit pour toute nourriture l'uſage des végétaux, du bouillon & du

lait, & de prendre le ſixieme jour avant de déjeûner, de dîner & de ſouper, trois pilules compoſées de deux drachmes de cachou, d'une drachme d'écorce de grenade, d'une drachme & demie de maſtic, d'une drachme de ſuccin préparé, de ſix gouttes de térébenthine, de huit gouttes d'huile diſtillée de canelle. Melez & faites-en des pilules du poids de trois grains chacune.

Il lui ordonna de boire par deſſus un vin mixtionné fait avec l'infuſion d'écorce de câprier, de cannelle, de tamariſc, d'agalloque, de ſantal citrin, de pierre hématite, de limaille de fer, de macis, de noix muſcade, de racine de patience, des quatre petites ſemences chaudes, que l'on réduira en poudre, pour les mettre infuſer dans ſix livres de vin du Rhin.

Elle eut ordre de continuer ce régime durant tout le temps de ſa groſſeſſe, de faire un exercice modéré, & d'uſer des alimens qui ſeroient le plus à ſon gré.



ORDRE SECOND.

FLUX DE VENTRE.

Appellé par Hippocrate, *Rhoodes*; *Profluvia alvi*, par Forestus; *Fluxus ventris*, par Celse.

LES Médecins appellent premieres voies (*primæ viæ*) le canal continu depuis la bouche jusqu'à l'anus. Il comprend l'œsophage, qui se termine à l'estomac, l'intestin grêle, appellé autrefois *ileon*, qui s'insere dans le cœcum comme dans un petit ventricule; & le gros intestin, appellé *longanus* par Cælius Aurelianus, & *colon* par les Grecs, qui se termine à l'anus où aboutit le rectum.

Ce canal est tellement disposé, qu'il peut recevoir les alimens & les digérer, se décharger de ce qui lui nuit, de même que des excrémens, par la voie la plus commode, & vuider le sang de toutes les matieres récrémentitielles qui y affluent, dans le cas où elles sont vi-

cieuſes ; auſſi eſt-il doué d'un ſentiment & d'un mouvement très-vifs ; il apperçoit par une eſpece de ſentiment confus ce qui lui déplaît, ou qui peut lui nuire, & s'en débarraſſe par haut ou par la bouche, par bas ou par le fondement. C'eſt ainſi que nous avalons, nous mâchons & nous goûtons les alimens qui nous plaïſent, que nous avons de la répugnance, nous crachons & nous rejetons ſans le ſavoir & comme malgré nous, ceux qui nous déplaiſent. De là vient que *Galien* diſtingue les flux de ventre en *anotériques* & en *catotériques*. Les premiers comprennent le vomiſſement, la nauſée, les ſeconds les écoulemens par bas, comme la diarrhée. Le pouls intermittent annonce des flux de ventre par bas. Ces intermiſſions ſont tout-à-fait irrégulieres ; après deux ou trois pulſations aſſez pleines & égales, il en ſuccede d'autres plus foibles, plus promptes, & comme concentrées.

Aucun corps ne ſe meut qu'autant que les forces qui agiſſent ſur lui, l'emportent ſur les réſiſtances qui le tiennent en place. Si nous appellons avec les anciens les forces qui retien-

nent les matieres contenues dans leur place, & qui s'oppofent à leur expulfion, *retentrices*, & celles qui les pouffent dehors *expultrices*, il eft évident que pour qu'une évacuation ait lieu, il faut que les forces *expultrices* excedent les *retentrices*; alors l'évacuation a lieu, mais elle ne fauroit fe faire autrement. On voit donc que cet excès de force eft la caufe pathologique de quelque efpece d'évacuation que ce puiffe être.

La réfiftance des matieres contenues dans les inteftins vient, 1°. de leur volume; par exemple, il faut beaucoup plus de force de la part de l'eftomac pour fe débarraffer de trois livres d'alimens, que d'une; 2°. de leur adhéfion ou de leur vifcofité, & de là vient qu'il faut plus de force pour cracher les phlegmes qui s'attachent aux amygdales, que la falive; 3°. de leur pefanteur & de leur direction, par exemple, on vomit plus difficilement lorfqu'on tient le corps droit, que lorfqu'il eft panché; on urine & l'on accouche plus aifément couché que debout; 4°. des réfervoirs & des fphincters, lorfque le diametre des corps contenus eft plus grand que celui des orifices, & qu'ils ne peuvent

se diviser sans effort en des molécules plus petites : par exemple, les crotins qui sont plus gros que l'orifice de l'anus, opposent une résistance proportionnée aux forces qu'on est obligé d'employer pour alonger les fibres du sphincter, & pour les atténuer ou les diviser. 5°. Les résistances qu'opposent les fluides poussés par des forces différentes, augmentent en raison de ces mêmes forces ; par exemple, l'urine qui sort de la vessie avec une vîtesse double, résiste quatre fois davantage que celle qui sort avec une vîtesse ordinaire.

On voit par là que les forces rétentrices augmentent 1°. de la part des matieres contenues en raison de l'inertie, ou de la masse qu'on veut mouvoir, en raison de l'adhésion & de la gravité, quand même les matieres contenues seroient fluides ; qu'elles augmentent encore davantage, 2°. en raison de leur dureté, au cas qu'on ne puisse les rendre qu'après qu'elles sont brisées, en raison de la position ; par exemple, le fœtus qui se présente de travers à l'orifice de la matrice, résiste beaucoup plus que lorsqu'il sort par la tête. Enfin, les réservoirs, lorsqu'ils

font étroits, réfiftent, tant en raifon de la force avec laquelle les fphincters font fermés, qu'en raifon de l'épaiffeur, de la dureté & de l'élafticité des fibres.

Les forces expultrices ne réfident que dans les mufcles qui environnent ou forment les réfervoirs, car ce font eux qui font le principe du mouvement dans les animaux. Par exemple, les inteftins font compofés en partie d'une tunique mufculeufe, dont les fibres annulaires rétréciffent leur conduit, & obligent la matiere à monter ou à defcendre, & d'une tunique mufculeufe dont les fibres longitudinales le raccourciffent, & diminuent leur capacité. Ces deux forces réunies compriment les matieres qu'ils contiennent, & les obligent à fortir par l'iffue qui leur eft propre. Ces mêmes forces jointes à l'action des mufcles du bas-ventre & du diaphragme augmentent la preffion & compriment également les inteftins dans toute leur étendue. Ces forces, au refte, font plutôt preffives qu'expultrices, à moins qu'elles ne prennent une direction déterminée. Par exemple, lorfque les anneaux muf-

culaires des inteſtins ſe contractent ſucceſſivement depuis le pylore vers l'anus, & que les muſcles du bas-ventre agiſſent en enbas, les matieres ſortent par le fondement, comme au contraire elles s'évacuent par le haut, lorſqu'ils prennent une direction contraire. Les forces expultrices n'agiſſent donc qu'à l'aide d'une preſſion & d'une direction déterminée, & par conſéquent ce nom n'eſt point auſſi vague ni auſſi ridicule que le prétendent les modernes.

Toutes les maladies de cet ordre en général ſont une ſuite des efforts que fait la nature pour chaſſer les matieres des premieres voies. Ces efforts ne tendent qu'à employer les forces néceſſaires pour ſurmonter une réſiſtance, & par conſéquent à en employer autant qu'il faut, & à les diriger convenablement; mais cette dépenſe de forces n'eſt pas toujours abſolument plus grande pour occaſionner un effort morbifique, ni pour affoiblir la puiſſance motrice & cauſer une laſſitude.

Ces efforts ſont ou violens, ou ſpontanés. Dans l'état de ſanté ces efforts n'exigent pas plus de forces qu'il peut

s'en réparer par le sommeil & la nourriture journaliere, & ils sont petits ou grands. Dans l'état morbifique, ils dissipent une plus grande partie des forces de la puissance motrice, que la nourriture & le repos n'en peuvent réparer. Dans l'agonie, les efforts sont à la vérité violens, mais foibles.

La difficulté du mouvement dépend des forces qu'il faut employer, & de la résistance qu'il faut vaincre; & plus celle-ci est grande & le moteur foible, plus le mouvement est difficile; d'où il suit que la difficulté de l'action est en raison de la résistance & de la foiblesse de celui qui veut la surmonter : de sorte que la même action, qui est facile à un homme sain & robuste, est difficile à celui qui est malade & affoibli.

Il y a des flux de ventre plus ou moins difficiles les uns que les autres. La difficulté est si peu de chose dans la diarrhée séreuse, qu'on ne s'en apperçoit presque pas. Elle est considérable dans la dyssenterie & le tenesme; d'où vient que les Anciens la définissent une *difficulté des intestins.*

On doit juger de la grandeur de

cette maladie, non seulement par le plus ou le moins de quantité de matiere que l'on rend, mais encore par la difficulté qu'on a à la rendre, laquelle est suivie d'un épuisement proportionné à la difficulté & à la foiblesse du sujet.

Les flux de ventre ont pour principe tout ce qui irrite la faculté expultrice; tous les Anciens s'accordent unanimement là-dessus; & l'on doit rejeter comme faux, tout ce que les Méçaniciens & les Chimistes débitent à ce sujet. La seule observation suffit pour faire concevoir ces principes. Nous rejetons naturellement tout ce qui nous déplaît, de même que nous avalons avec plaisir tout ce qui flatte le goût.

La même salive qui n'incommode point un homme qui garde le silence, est à charge à celui qui veut parler; & de là vient que lorsqu'on veut faire un discours, on commence par cracher pour dégager les organes de la parole, sans savoir même ce que l'on fait. Les personnes mélancoliques crachent sans le vouloir, quoique leur salive ne soit ni âcre ni trop abondante, & qu'elle

n'incommode point les organes, à cause de la mauvaise habitude qu'ils ont prise. C'est donc à tort que les Mécaniciens attribuent le crachement à la pesanteur & à l'acrimonie de la salive, & qu'ils veulent l'expliquer par ces principes, vu que tout sentiment incommode, & toute aversion suppose une perception confuse. Toute action mécanique, quelque violente qu'elle soit, n'est pas toujours accompagnée de douleur, à moins qu'on ne veuille comprendre sous ce nom le prurit & la volupté même. Le satyriase & le tenesme causent un écoulement de semence & de mucosité, lequel est tout à la fois accompagné d'une sensation incommode, & d'une espece de plaisir. La nausée est suivie d'une espece d'aversion; & quoique les efforts que l'on fait pour vomir soient douloureux, on ressent une espece de plaisir après que l'on a vomi, & l'on a même envie de le faire. Il ne faut point confondre ici l'envie avec la volonté; car dans le tenesme on n'a point la volonté, mais une envie inexprimable de se décharger de ce qui incommode.

Tout ce qui irrite, sollicite à agir.

Ce n'eſt point ſeulement le poids, l'acrimonie des matieres, qui peuvent irriter le ventricule & l'obliger à s'en débarraſſer; le ſouvenir ſeul d'un objet dégoûtant, d'un cadavre, par exemple, ſuffit pour produire le même effet ſur les perſonnes délicates. Tout le monde ſait que les paſſions produiſent diverſes eſpeces d'évacuations. Ceux qui montent en chaire pour la premiere fois, ſont attaqués d'un cours de ventre. Il y a des gens à qui la frayeur cauſe une diarrhée. On voit quantité de femmes à qui la colere cauſe une perte abondante d'urine. La crainte excite la ſueur, la commiſération un écoulement de larmes. Au commencement des grandes maladies, telles que les fractures du crâne, les fievres putrides, la nature effrayée de l'état où le corps ſe trouve, excite une diarrhée ou un vomiſſement, imitant en cela les marins qui ſe trouvant aſſaillis d'une tempête violente, jettent dans la mer tout ce qui ſurcharge le vaiſſeau. C'eſt aux Mécaniciens à rechercher la cauſe mécanique de ces effets; il me ſuffit d'avoir entrevu la finale.

Pratique. C'eſt inutilement que l'on cherche

cherche à guérir une maladie, si l'on ne commence par détruire sa cause. Le Médecin doit donc s'attacher dans celles-ci, à appaiser l'irritation des forces expultrices, à rétablir les rétentrices ; & à entretenir la puissance ou la faculté vitale ; c'est l'unique moyen de rétablir l'équilibre entre ces forces.

Mais on doit auparavant distinguer si la maladie est occasionnée par l'irritation de la force expultrice, ou, ce qui est assez rare, par la débilité de la rétentrice.

On juge de l'irritation & de l'augmentation des forces expultrices par les efforts & les douleurs qui accompagnent l'évacuation, par la qualité de la matiere morbifique, par la force, l'âge, la sensibilité & la constitution du malade. Par exemple, la dyssenterie & le tenesme sont accompagnés d'efforts, de douleurs, de la tension des parties ; les matieres sont acrimonieuses, ce qui prouve que les intestins sont irrités, enflammés, affectés de spasmes, & continuellement irrités par les humeurs âcres & corrosives qu'ont engendrées les alimens

ou les poisons, ou dont le sang s'est déchargé dans les intestins comme dans un couloir. Comme donc on ne peut douter de l'augmentation & de l'irritation des forces expultrices dans cette maladie, il s'ensuit que le Médecin doit principalement s'attacher, 1°. à seconder les efforts que fait la nature pour se débarrasser des matieres nuisibles & vicieuses qui l'incommodent, à l'aide d'une boisson délayante, huileuse, rafraîchissante, telle que l'eau de poulet, le petit-lait, l'infusion de fleurs de mauve, l'eau de riz, jusqu'à ce que la matiere morbifique ait été suffisamment évacuée, & qu'il n'y ait plus rien à craindre pour les forces vitales; 2°. à débarrasser l'estomac de cette même matiere par le moyen d'un vomitif, & les intestins par des cathartiques doux; car un homme est moins fatigué d'une déjection abondante que procure un cathartique dans l'espace de quelques heures, que de celle que cause jour & nuit & à toutes les heures l'irritation de la matiere morbifique; 3°. à faciliter l'évacuation, & à diminuer les efforts inutiles, par des délayans, des laxatifs, des

lavemens émolliens, propres à émousser l'acrimonie des matieres, à les délayer, à lubrifier les voies, & à calmer la phlogose, la tension & les spasmes des intestins. 4°. Comme il est inutile de guérir une maladie si l'on n'entretient les forces naturelles, & qu'elles ne peuvent subsister lorsque les efforts sont excessifs & continuent sans aucun relâche, que les douleurs & les tranchées tourmentent jour & nuit le malade, & que les évacuations l'épuisent; il faut interrompre & appaiser les efforts, les douleurs & les évacuations, du moins pendant la nuit, & l'on ne peut rien employer de mieux pour cet effet que les narcotiques qui émoussent pour quelque temps le sentiment des intestins & les efforts excrétoires qu'il occasionne. Le laudanum a cela de bon, qu'il modere les évacuations excessives, & suspend les douleurs & les efforts. C'est pourquoi, après avoir commencé par les évacuans, il faut donner, du moins le soir au malade, environ vingt gouttes de laudanum liquide, un grain de solide, une drachme de diascordium, six grains de pilules de cynoglosse, &c. 5°. En-

fin, comme la maladie ne sauroit durer long-temps qu'elle ne surmonte la résistance des sphincters & des valvules, qu'elle ne relâche les orifices excrétoires, qu'elle ne dissolve les humeurs & n'affoiblisse la force digestive de l'estomac, & que l'évacuation pourroit devenir habituelle, il convient, après avoir suffisamment évacué la matiere qui causoit la maladie, & l'avoir corrigée par le moyen des spécifiques, si tant est qu'on en ait, de rétablir & d'augmenter les forces rétentrices, & d'appaiser les fluides autant qu'il le faut. Rien n'est plus propre à opérer cet effet, que les stomachiques, les absorbans, les toniques, & même les astringens, observant que ces remedes, qui auroient nui au commencement de la maladie, en retenant dans le corps la matiere fébrile, sont aussi propres dans un temps, que nuisibles dans un autre. Que si la maladie vient bien moins de l'irritation de la force expultrice, que de la foiblesse de la rétentrice, comme cela arrive dans la diarrhée séreuse, j'enseignerai au Médecin ce qu'il doit faire dans l'endroit où je traite des écoulemens de séro-

ſité, qui pour la plupart ſont paſſifs.

Il y a des flux de ventre ſanguins, comme le flux hépatique, la dyſſenterie, &c. Il y en a d'autres qui ſont entiérement féculens, comme la diarrhée, la lienterie; il y en a d'anotériques, ou ſupérieurs, comme le vomiſſement, le cholera morbus; d'autres inférieurs, comme le teneſme, la diarrhée même. Enfin, il y en a qui évacuent tout à la fois les matieres par haut & par bas, comme le cholera morbus, & quelquefois la maladie noire, &c.

« Les déjections pour être ſalutaires,
» doivent être molles & figurées, ſe
» faire dans un temps réglé, & être
» proportionnées à la quantité d'ali-
» mens qu'on a pris. Lorſqu'elles ont
» ces qualités, le bas-ventre eſt en
» bon état.

» Lorſqu'elles ſont liquides, il eſt
» bon du moins, qu'elles ne ſe faſſent
» ni avec bruit, ni trop ſouvent & en
» trop petite quantité; car ces ſortes
» de déjections fatiguent beaucoup,
» & interrompent le ſommeil.

» Lorſqu'elles ſont trop fréquentes,
» il eſt à craindre qu'elles ne cauſent
» des défaillances. Les perſonnes qui

» se portent bien, vont à la selle tous
» les jours ou tous les deux jours, &
» cela le matin, ou ce qui vaut en-
» core mieux, après dîner.

» Lorsqu'une maladie aiguë est sur son
» déclin, les matieres fécales doivent
» être épaisses, rousses, bien mêlées
» & ne point sentir trop mauvais;
» c'est un bien même que le malade
» rende des vers.

» C'est un bon signe dans une ma-
» ladie, lorsque le ventre est mollet &
» bien disposé; c'en est au contraire
» un très-mauvais, lorsque les déjec-
» tions sont liquides, blanches ou pâ-
» les, ou rougeâtres; & un plus mau-
» vais encore, lorsqu'elles sortent en
» petite quantité, lentement, &
» qu'elles sont blanches, jaunes &
» uniformes. Les plus mauvaises de
» toutes sont celles qui sont grasses,
» ou livides, ou érugineuses, ou qui
» sentent mauvais ». *Hippocrate*, *Prognosticor. lib.* 2.

Les remedes diététiques & gymnastiques ne contribuent pas moins à la guérison des flux de ventre, que les remedes pharmaceutiques. Il faut par exemple prescrire le repos aux mala-

des qui en sont attaqués, parce que l'exercice du corps ne contribue pas peu à augmenter ces maladies; & s'il est nécessaire que le malade soit transporté dans un autre lieu, il faut l'y mener le plus doucement qu'il est possible dans une chaise portative, sans l'exposer aux secousses d'une voiture; cette précaution est d'autant plus nécessaire, que le malade est plus affoibli, ou en même temps plus accablé de douleur; comme il arrive dans la dyssenterie, dans le vomissement, & dans la diarrhée accompagnée de tranchées.

Quant aux secours diététiques, le peuple attribuant tous les flux de ventre à la froideur & au relâchement de l'estomac, prend avec plaisir dans ces maladies, du vin, des liqueurs spiritueuses, des aromates, du pain rôti trempé dans du vin avec de la cannelle, du sucre, de l'ambre; mais toutes ces choses sont très-nuisibles dans les diarrhées bilieuses, accompagnées de chaleur, de soif, de fievre, & d'amertume de bouche; elles ne sont utiles qu'aux convalescens affoiblis par une diarrhée

pituiteuse, ou par une longue maladie.

Le froid humide des pieds ne contribue pas peu à exciter la diarrhée & les tranchées; il faut donc dans le flux de ventre entretenir la chaleur des pieds en les couvrant avec du drap de laine bien sec. En effet, l'humeur de la transpiration étant retenue par le froid, se porte vers le couloir des intestins, irrite ces parties, & en augmentant, par son âcreté, l'énergie de la matiere morbifique, elle rend le flux de ventre beaucoup plus opiniâtre; on doit se proposer pour but de dériver cette matiere vers le couloir des urines, & principalement vers celui de la peau; car, comme dit *Hippocrate*, la laxité des pores de la peau produit le resserrement du ventre, lequel se relâche au contraire, lorsque les pores sont resserrés.

Il y a des Médecins, qui attribuant à l'usage des fruits les flux de ventre bilieux & dyssenteriques qu'on observe vers la fin de l'été, défendent en conséquence à ceux qui se portent bien, de manger des fruits quoique mûrs; rien

cependant n'eſt plus utile que les fruits rafraîchiſſans & acidules, pour tempérer l'effervefcence de la bile, & pour détruire l'acrimonie alcaleſcente des humeurs; auſſi preſcrivons-nous dans les flux de ventre bilieux, tels que la diarrhée, le cholera, le vomiſſement, la dyſſenterie bilieuſe, qui regnent en été; nous preſcrivons, dis-je, une boiſſon abondante de limonades, d'émulſions, &c.

Je ne diſſimulerai pas cependant, qu'en certaines ſaiſons, les fruits viciés par la rouille, par la roſée, &c. puiſſent occaſionner des flux de ventre; mais cela n'arrive gueres que dans les années, où la diſette des fruits oblige les pauvres gens de ne manger que des fruits gâtés, qui ne ſont ni mûrs, ni ſucculens, ce qui n'a pas lieu, lorſque l'année eſt fertile en fruits bien mûrs & pleins de ſuc; j'avouerai encore, que certains fruits doués d'une vertu aſtringente, ſont très-propres à faire naître des flux de ventre, parce qu'ils fixent la bile dans le corps, en empêchant ſon excrétion ſalutaire; de ce nombre ſont les fruits de cornouiller, du cormier, du néflier; au lieu que

ceux qui ſont doux, aqueux, délayans, produiſent des effets tout oppoſés.

Une nourriture trop abondante, & d'autant plus difficile à digérer, que les forces de l'eſtomac ſont plus affoiblies, eſt très-nuiſible dans les flux de ventre ; les malades veulent réparer promptement leurs forces, mais le plus ſûr moyen de les rétablir, eſt de ne prendre pour nourriture autre choſe que du bouillon, dont la digeſtion ſe fait aiſément, & ne laiſſe après elle aucune matiere fibreuſe ou crue, capable d'agacer les inteſtins. Les fruits ſucculens & les herbes potageres ſont très-utiles dans les diarrhées bilieuſes ; mais elles nuiſent beaucoup dans les flux de ventre ordinaires, tant par leurs parties fibreuſes qui ſe digerent difficilement, que par l'abondance de leur ſuc aqueux qui augmente le relâchement du ventre, au lieu qu'il faudroit le reſſerrer par l'uſage du pain grillé, des œufs, de la rhubarbe, du rhapontic, des mirobolans.

VIII. *HEPATIRRHÆA ;* Flux hépatique ; *Aimatera*, Diction. Univ. appellé par les Grecs, *Hepatis atonia ; Dysenteria hepatera*, par Reusner, *de scorbut. Hepatitis*, par Varandæus, *Dissert. Dysenteria hepatica*, par Gilbert & Trallien, *lib. 8. cap. 5. fol. 223.* par les Modernes, *Fluxus hepaticus ;* par les François, *Flux hépatique.*

Les Anciens, ainsi que l'observe Gordon, *lilium*, *fol. 257*, ont donné le nom de flux hépatique à la diarrhée, à la lienterie, au flux cœliaque qui proviennent d'un vice du foie. Les Modernes appellent ainsi un cours de ventre séreux, indolent, sanguinolent, & semblable le plus souvent à de la lavure de chair, de quelque endroit que la matiere provienne.

1. *Hepatirrhæa vera. Dysenteria hepatica ;* Gordon, *Lil. Medic.* Ballon, *lib. 1. consult. 53.* Jordan, *cap. 19. de pestis phænomenis ;* Flux hépatique vrai. C.

C'est un cours de ventre séreux & sanguinolent, & en même-temps bilieux & purulent, avec des signes d'un vice au foie, comme un abcès, ou une dissolution putride, tel que l'ont observé La Morliere, *de fluxu dysenterico*, *cap. 1.* & plusieurs Auteurs dont on peut voir les noms chez Bonet, *cap. 1. de dysenteriâ.*

Un soldat Anglois eut une inflammation au foie; on lui donna divers remedes qui diminuerent à la vérité la tumeur de l'hypocondre droit, mais elle dégénera en un flux hépatique qui l'emporta au bout de six mois après l'avoir jeté dans la consomption. Lorsqu'on vint à l'ouvrir, on lui trouva à la place du foie la membrane qui l'enveloppoit. Elle formoit une espece de poche qui contenoit encore de la sanie semblable à de la lavure de chair. Bontius, *Med. Indorum*, *lib. 3. obs. 7.* J'en ai observé un pareil à Mante-sur-Seine en 1730.

2. *Hepatirrhœa intestinalis* des Modernes. *Cœliacus affectus* de Trallien, *lib. 8. Merum non ens*, Ettmuller, *Fluxus à dysenteriâ*, Rivier. *observ.* C.

C'est un cours de ventre semblable

à de la lavure de chair, mais ſans douleur, dont la matiere ſe répand dans les inteſtins par leurs vaiſſeaux ſecrétoires, qui ont ſouffert une anaſtomoſe, & ſe ſont dilatés.

Trallien prétend que ceux qui ſont attaqués de cette maladie, rendent par bas des matieres mal digérées & ſanguinolentes, & que par ſucceſſion de temps, leur ventre ſe paralyſe & le flux continue; ce qui les exténue, leur cauſe des inſomnies, des crudités, une inappétence, &c. Cette maladie eſt rare, ſi tant eſt qu'elle ait jamais exiſté.

3. *Hepatirrhæa à vulnere*, Bonet, *Sepulchret. pag. 178*; Flux hépatique, cauſé par une plaie. A.

Cette eſpece eſt accompagnée de vomiſſement & de déjeƈtions ſanguinolentes, lors même que la plaie n'affeƈte que le foie, & ne pénetre point juſqu'à l'eſtomac. Elle differe de la dyſſenterie par l'abſence des tranchées, du flux hépatique vrai, par la couleur rougeâtre des déjeƈtions.

4. *Hepatirrhæa meſenterica; Fluxus varii meſenterii abſceſſum ſecutus*, Jo. Rhodius, *centur. 3. obſ. 95*; Flux hépatique méſentérique. A.

Castelli, vieillard de Padoue, & d'un tempérament bilieux, fut attaqué pendant dix mois d'un flux hépatique, en suite duquel il rendit quantité de bile, de sanie & de pituite sans pus, & sans aucune altération dans l'urine. Le Médecin *Caim* attribua sa maladie à l'atonie du foie; *Jean Prevôt*, à un abcès au mésentere; le malade n'avoit d'ailleurs ni fievre ni tranchées. L'événement justifia le prognostic de *Prevôt*, lorsqu'on en vint à l'ouverture du cadavre. *Bonet*, *Sepulchret. tom.* 2.

5. *Hepatirrhæa scorbutica*, Reusner, *de dysenteriâ*, *pag.* 411. Flux hépatique scorbutique.

Hæmorrhagia intestinorum tenuium, Barbeyrac M. S. Hémorragie des intestins grêles.

Je l'ai observée dernièrement sans fievre, sans tranchées, & d'abord sans flux de ventre dans un enfant de l'Hôpital général, lequel rendit pendant quelques jours du sang pur avec ses excrémens sans cours de ventre, mais il vint ensuite. Plusieurs Médecins, entr'autres le Docteur *Lazerme*, l'ont également observée dans les fievres sans aucun signe d'hémorroïdes & sans tranchées.

6. *Hepatirrhæa cruenta. Dysenteria hæmatodes*, Heurnius, *in aphor. Fluxus alvi hepaticus*, Bontius, *Med. Indor. cap.* 4. Flux hépatique sanguinolent. D.

Il differe du flux hépatique ordinaire en ce qu'au lieu d'une humeur sanguinolente & semblable à de la lavure de chair, le malade rend du sang pur sans tranchées, à cause de la distension ou de l'érosion des vaisseaux sanguins. Cette espece est plus aisée à guérir que celle à laquelle les Européens sont sujets.

Cure. Dans le cas où la maladie est causée par l'acrimonie des humeurs, il faut employer les émulsions, les ventouses humides sur les lombes & les fesses, & assaisonner les alimens qu'on donne au malade avec du sucre. Lorsqu'elle vient de la pléthore, il faut saigner le malade, mais ce remede réussit rarement dans l'île de Java, excepté sur les Portugais & les Indiens, les Hollandois étant affoiblis & énervés par la chaleur du climat. On passera ensuite à l'extrait de safran & d'opium comme à la derniere ressource, & on le donnera au malade lorsqu'il ira se coucher.

7. *Hepatirrhæa intermittens; subcruentæ febris*, Torti, *pag.* 128. *Febris hepatica*,

Torti, *de febrib. p. 125.* Flux hépatique intermittent ; Fievre hépatique. A.

Cette espece accompagne l'accès de la fievre intermittente de mauvaise espece, & finit avec lui, mais elle revient ensuite, & abat promptement les forces, & dans le cas où elle continue le jour d'intermission, elle met le malade en très-grand danger dans l'accès suivant.

Dans celle-ci le malade rend au commencement ou dans le déclin quantité de matiere semblable à de la lavure de viande, ce qui l'affoiblit considérablement ; il a le pouls foible, les extrémités froides, la voix cassée, les yeux cavés, & tombe en défaillance, pour peu qu'il veuille se lever. Ce flux hépatique ne cause aucune douleur, & n'affecte point le malade ; il augmente avec la fievre, & l'emporte ordinairement au second ou au troisieme accès.

Le danger est beaucoup plus grand, lorsqu'au lieu d'une sérosité sanguinolente, le malade rend du sang ou de la bile noire, comme dans la maladie noire d'Hippocrate, où le *cholirica* de Moron. Cette maladie exige le même traitement que le cholera morbus intermittent.

IX. *HÆMORRHOIS ; Flux Hémorroïdal ;* appellé *Aimorrhois* par Galien, *lib. de atrabile ; Fluxus hæmorrhoïdalis*, par les Modernes ; en François, *Flux hémorroïdal.* Les malades, *Hæmorrhoïdarii.* Du Grec *aima*, sang ; & *rheo*, je coule ; de sorte que flux hémorrhoïdal est un nom vague, & un pur pléonasme. A l'égard des hémorroïdes, elles ne sont autre chose que ce que *Gaza* appelle *marisca*, dans son *Commentaire sur Aristote.*

C'est un flux de sang par l'anus avec des tubercules durs, rougeâtres, douloureux, qui sont quelquefois cachés dans le rectum, ou un flux de sang par les marisca du fondement. Il differe du flux hépatique sanguinolent, dans lequel on rend du sang pur, en ce qu'il est accompagné de signes qui indiquent que l'origine du mal est dans le podex, ou dans le rectum, je veux dire, de

tubercules hémorroïdaux. Ces ſignes conſiſtent en ce que la douleur ſe fait ſentir dans le fondement lorſqu'on va à la ſelle, & que le malade voit & ſent ces tubercules comme s'il avoit des noyaux de pêches dans le fondement. Il differe encore de la dyſſenterie & du teneſme, en ce que les déjections ne ſont précédées d'aucune tranchée, d'aucun teneſme, & ſur-tout en ce que les excrémens endurcis ſont couverts d'un ſang pur, qui ne ſe mêle point avec eux comme dans la dyſſenterie.

1. *Hæmorrhois moderata; Hæmorrhois catamenialis*, Hippocrat. *lib. de morb. mulier.* Galen. *lib. 5. aphor.* 33. *Fluxus hæmorroïdalis* Auctorum; Flux hémorroïdal modéré. B. P.

C'eſt celui qui ſoulage le malade & le garantit de plus grandes maladies, comme des hémorragies, des convulſions, des fievres, des douleurs. On l'appaiſe par l'uſage du pain de ſeigle, des pommes, du raiſin, qui lâchent le ventre, des lavemens d'eau, des potions aigrelettes, des bains domeſtiques, mais ſur-tout par le repos, le ſommeil, l'abſtinence du coït & des alimens qui deſſechent le ventre.

2. *Hæmorrhois immodica ;* Flux hémorroïdal immodéré. A. P.

Il ſuppoſe un effort de la nature pour diminuer la pléthore, mais qui eſt pourtant plus grand qu'il ne faudroit, à cauſe de l'acrimonie du ſang, de la phlogoſe de l'anus, & de la matiere fébrile. Le Médecin doit s'attacher à faciliter la circulation du ſang de la veine hémorroïdale interne par la veine porte, par le moyen des délayans & d'un exercice modéré, & de diminuer l'impétuoſité avec laquelle il ſe porte dans la méſentérique inférieure & dans l'hypogaſtrique, en faiſant tenir le malade dans une poſition horizontale, en le ſaignant du bras ; il doit encore calmer l'irritation du fondement avec des lavemens émolliens, un purgatif avec la pulpe de caſſe, le petit-lait, & l'uſage interne & externe des anodins. Au cas qu'il craigne que le flux n'affoibliſſe le malade, il doit appliquer des aſtringens ſur la partie, comme du vin rouge dans lequel on aura fait diſſoudre de l'alun, ou bien un cataplaſme composé avec du poil de lievre, du bol d'Arménie & du blanc d'œuf. Les remedes intérieurs ſe réduiſent au ſuc de plantain, à l'eau

rose, à la décoction de mille-feuille, de geranium, de semence d'ortie. Le malade aura soin de s'abstenir d'alimens chauds, de l'équitation, de la course, de l'exercice actuel, sur-tout des veilles, de l'étude & des affaires qui demandent trop d'application : j'ai connu un homme que ce flux avoit jeté dans une fievre lente qui l'avoit presque consumé, & qui en fut guéri en se réduisant au lait pour toute nourriture ; & en se faisant lécher les hémorroïdes par un petit chien. Plusieurs personnes en ont été pareillement guéries en appliquant sur la partie de la racine de bouillon en guise de cataplasme.

Dans le flux hémorroïdal, si l'on en croit M. Bordeu, après trois ou quatre pulsations vives, fortes & serrées, il en survient deux ou trois autres plus grandes, inégales, lesquelles sont suivies de trois ou quatre autres dicrotes ; mais il y a dans toutes une espece de tremblement, de fréquence & de contraction, qu'on ne remarque point dans les autres pouls inférieurs.

3. *Hæmorrhois polyposa*, Lieutaud, *Chirurg. Journ. de Méd. 1761. p. 57 ;* Flux hémorroïdal causé par un polype.

Un jeune homme affecté depuis quatre ans d'un flux de ventre sanguinolent, qui l'avoit considérablement maigri, rendit enfin par le fondement un polype de la grosseur d'une poire; cette déjection fut accompagnée d'un flux de sang passager, & il fut guéri peu de temps après.

4. *Hæmorrhois ab exaniâ*; Flux hémorroïdal produit par la chute du fondement.

Cette espece fut occasionnée dans un homme sujet aux hémorroïdes, par la rupture ou le relâchement du ligament qui soutient le fond du bassin. Toutes les fois qu'il alloit du ventre, il lui sortoit du fondement un faisceau de tumeurs hémorroïdales avec une portion de l'intestin rectum, ce qui donnoit lieu à un écoulement de sang, accompagné d'une violente dysurie; la réduction de l'intestin appaisoit tous ces symptomes; cette maladie est dangereuse & très-difficile à guérir.



X. *DYSENTERIA* ; en François, *Dyssenterie*, *Flux de sang* ; en Italien, *Caque sangue* ; en Anglois, *Dysentery*, *bloody-flux* ; en Latin, *Difficultas intestinorum & tormina* ; par Cœlius Aurelianus, *Rheumatismus cum ulcere* ; par Paracelse, *Morbus dissolutus.*

Caractere. La dyssenterie est un flux de ventre fréquent & sanguinolent, accompagné de douleurs & de tranchées, dans lequel les malades rendent des mucosités ou des glaires blanchâtres.

Théorie. Les intestins grêles reçoivent le sang de l'artere mésentérique supérieure, & les gros de la mésentérique inférieure. Les veines qui le rapportent des uns & des autres sont la grande mésaraïque de Winslow & la petite mésaraïque, dont la premiere rapporte le sang des intestins grêles, & la seconde celui des gros, dans la veine porte. Celle-ci est formée de ces deux veines & de la splénique, elle s'insere dans le foie, & se divise en

plusieurs rameaux qui diminuent successivement, & c'est des derniers que les veines hépatiques, qui rapportent le sang à la veine cave, tirent leur origine; de sorte que le sang en faisant ce cours, passe deux fois dans les arteres, & deux fois dans les veines.

Voici les circonstances & les capacités relatives de ces vaisseaux, telles qu'on les a trouvées dans un vieillard.

	lignes.	*orifices.*
Aorte.	37.	136. 9.
Veine-porte.	19.	36. 1.
splénique.	15.	22. 5.
mésaraïque.	12. 6.	15. 8.
Artere mésentérique supérieure.	9.	8. 1.
inférieure.	4. 1.	1. 6.

Il suit de là que la capacité de la veine-porte est plus petite respectivement aux arteres dont elle reçoit le sang, que celle des veines eu égard à l'aorte, & par conséquent, que le sang circule avec moins de facilité des arteres mésentériques, dans ses veines, que dans les autres parties.

Il est bon cependant d'observer que

l'eau ſanguinolente que l'on verſe dans l'aorte, paſſe en plus grande quantié & plus promptement dans les inteſtins & dans la cavité de l'eſtomac, que dans les autres parties, ainſi que j'en ai fait l'expérience dans des chiens vivans, & dans des cadavres humains. Il eſt donc plus facile au ſang, ſur-tout lorſque le foie eſt obſtrué, de verſer ſa ſérosité ſanguinolente dans les inteſtins, que dans les autres parties qui reçoivent le leur de l'aorte. La quantité de ſang qui circule dans l'artere méſentérique eſt environ la ſeizieme partie de celui qui circule dans le tronc de l'aorte, comme il s'enſuit de la proportion de leurs orifices, & des expériences hydrauliques. Celui qui circule dans l'artere méſentérique inférieure, eſt la cinquieme partie de celui qui circule dans la ſupérieure; d'où l'on peut conclure que l'inteſtin grêle eſt cinq fois plus peſant, ou du moins plus long que le gros.

Le ſang ſuinte avec d'autant plus de facilité par les orifices ſecrétoires des inteſtins, qu'il eſt pouſſé avec plus de force par les arteres, & qu'il trouve une plus grande réſiſtance de la part des veines.

veines. On voit par là que dans la dyssenterie, lors même que le foie n'est point obstrué, pourvu qu'il y ait une fievre; on voit, dis-je, que le sang doit dilater les vaisseaux secrétoires des intestins & s'épancher, comme dans le flux hépatique. Dans le cas où le foie est obstrué, ou mal conditionné, quand même il n'y auroit point de fievre, la sérosité sanguinolente s'épanchera facilement dans les intestins. Le sang ne peut être poussé avec force dans les dernieres artérioles, qu'il ne dilate leurs petits rameaux lymphatiques & qu'il ne les enflamme; d'où s'ensuivent la phlogose des intestins, un épanchement de sang dans leur cavité, & les symptomes essentiels de la dyssenterie. L'inflammation des intestins peut cependant venir d'une autre cause, savoir, de l'acrimonie corrosive de la mucosité dont la secrétion se fait dans les intestins, ou de quelque autre fluide étranger qui remplit leur cavité, ce qui produit des symptomes semblables. Les intestins, par le mouvement péristaltique qui leur est propre, poussent les restes des alimens du pylore vers l'anus, & ce mouvement, lorsque les par-

ties sont enflammées, ne peut qu'augmenter la douleur. Lors donc que les matieres les plus épaisses qui doivent être évacuées, sont arrivées dans l'endroit où est l'inflammation, ou que les fluides muqueux l'obligent à se contracter par leur acrimonie, cette irritation cause dans les intestins & dans les muscles épigastriques une contraction expulsive qui augmente la douleur & cause dans l'intestin une espece de torsion, accompagnée de tranchées dans la région du nombril, si c'est dans cet endroit qu'est le siege de l'inflammation, & les déjections sont d'autant plus lentes qu'il est éloigné de l'anus; de sorte que les tranchées ne cessent presque point jusqu'à ce que ces déjections soient faites, lorsque le gros intestin est affecté d'une phlogose, au lieu qu'elles laissent quelque intervalle, lorsqu'elle affecte l'ileum ou le jejunum. La dyssenterie est toujours accompagnée d'une sensation incommode, dont on s'apperçoit en pressant le bas-ventre, mais les tranchées qui précedent les déjections ne continuent pas toujours; ce qui prouve qu'elles dépendent bien moins de la phlogose

que de la contraction de l'intestin, & ceux-là se trompent qui pensent le contraire.

1. *Dysenteria benigna spontanea* Wallæi; *cruenta dejectio critica* Hæchsteter, *decad.* 2. *obs.* 1. Zacutus, *de princip. Med. histor. lib.* 2. *obs.* 16. Dyssenterie spontanée bénigne. D.

C'est celle qui est causée par la rédondance du sang, & qui n'est accompagnée ni de fievre, ni de l'obstruction du foie. Il y a des enfans chez qui elle dure plusieurs mois. Elle est familiere aux personnes mutilées qui font bonne chere & qui négligent de se faire saigner, à celles qui ont de l'embonpoint & qui vivent dans la mollesse, aux enfans à la mamelle, & elle est presque toujours accompagnée dans ceux-ci de la descente du rectum.

2. *Dysenteria catamenialis*, Horstius *part.* 2. *lib.* 1. *obs.* 27. Gal. 5. *de loc. affect.* Déjection copieuse de sang dans le temps des menstrues, laquelle devient périodique par la suppression d'une hémorragie de nez. *Forestus*, *lib.* 2. *obs.*

3. *Dysenteria Parisiaca*, Juncker. *Dyssenterie de Paris.* D.

C'eſt celle que cauſe l'eau de la Seine aux étrangers qui arrivent dans cette ville. Elle commence d'abord par une diarrhée accompagnée de tranchées, laquelle dégénere dans la ſuite en un flux dyſſentérique avec teneſme & déjections ſanguinolentes. La foibleſſe eſt médiocre, la fievre légere, & l'inappétence peu conſidérable, en quoi elle differe de la maligne. Cette maladie regne non ſeulement à Paris, mais encore à Londres & à Amſterdam, & ſur-tout dans les Indes Orientales, où elle incommode beaucoup les étrangers. Il faut s'abſtenir de l'eau de la Seine, ne point manger de la viande, & boire quelques verres de vin d'Alicante. Les étrangers nouvellement arrivés à Paris, ſont plus ſujets à la diarrhée qu'à la dyſſenterie; mais il n'eſt pas certain ſi l'uſage de l'eau de la Seine en eſt le ſeul principe, ſi les fontaines de cuivre qui ne ſont pas aſſez étammées & dans leſquelles on conſerve cette eau pour être filtrée, enfin ſi l'abſtinence du vin fort cher à Paris, ainſi que l'uſage trop abondant de chair de bœuf, ne concourent pas auſſi à produire cette maladie. Voyez

le *Dictionnaire de ſanté*, article *mal de Paris*. On y conſeille l'élixir de *Garus*, & une tiſane préparée avec les fleurs de lamium album, de matricaire, de camomille : quelques jours après on purge le malade avec de la manne & du catholicon ; s'il y a fievre, on lui fait prendre des crêmes de riz, des bouillons, des lavemens; enſuite on lui preſcrit l'uſage de l'élixir & de la tiſane ci-deſſus.

4. *Dyſenteria gravidarum*, Foſt. Hecquet, *in aphor.* Hippocrat. *Dyſſenterie des femmes groſſes.*

Il y a beaucoup de nouvelles mariées qui ſont ſujettes pendant quelques jours à cette dyſſenterie, ſoit qu'elle ſoit cauſée par la ſuppreſſion des ordinaires, ou par le dérangement de la circulation dans les viſceres du baſſin. Lorſqu'elle arrive ſur la fin de la groſſeſſe, elle ceſſe d'elle-même auſſi-tôt après l'accouchement.

On la guérit avec des lavemens émolliens & la décoction du geranium de *Robert*, dont on fait ſa boiſſon ordinaire, en commençant par les remedes émolliens & oléagineux; & même

par la saignée & la purgation, si la femme n'est pas enceinte.

5. *Dysenteria atrabilaria*. Dyssenterie atrabilaire. A.

Toute dyssenterie qui commence par l'atrabile, est mortelle, à ce que dit Hippocrate.

Elle est précédée de frisson, de chaleur, de nausée, d'un vomissement bilieux, & accompagnée d'une fievre synoque bilieuse, ou d'une quotidienne continue putride, qui redouble tous les jours, & qui est accompagnée de soif, d'abattement, de l'amertume de la bouche, de cardialgie, d'insomnie, & de la pâleur du visage.

Indépendamment des tranchées & du tenesme, les déjections sont brunes, verdâtres ou noires & très-fétides, l'urine dépose un sédiment de couleur de café, elle est verdâtre, noire, corrompue & très-puante. Le corps s'exténue tout à coup. Dans l'état de la maladie, viennent la dysurie, le hoquet, des sueurs froides. Cette espece est ordinairement mortelle, & attaque les atrabilaires, dont le sang & le foie sont chargés de sucs âcres & visqueux.

Elle paroît être occasionnée par une fievre de mauvais caractere, & par une atrabile mêlée avec le sang.

6. *Dysenteria epidemica*, Sydenham, *pag. 108. Dysenteria febrilis d'*Amatus, *centur. 5.* Dyssenterie épidémique, fébrile. A.

Celle-ci est plus fréquente que l'autre. Elle est compliquée d'une synoque putride, de la saleté de la langue, de la tumeur & de l'enflure du bas-ventre, de chaleur, de soif, de l'ardeur, & de temps à autre, d'une suppression d'urine ; mais elle en differe, en ce que les déjections & les urines ne sont ni obscures, ni noirâtres, ni aussi puantes.

Elle paroît provenir des efforts que fait la nature pour purger l'acrimonie du sang à travers les couloirs des intestins, par des efforts réitérés du cœur sur l'artere mésentérique supérieure. La phlogose parcourt successivement les intestins, & se fixe enfin dans l'anus.

7. *Dysenteria castrensis*, Ramazzini *de morbis castrensibus*, *pag. 637. Fluxus virulentus* Saxoniæ. *Dysenteria Indica*, Bontii *Medic. Indor. Dysenteria pestilen-*

zialis Amati, *centur.* 3. *cur.* 90. Schenckii, *fol.* 861. Dyssenterie des armées.

Celle-ci est épidémique, ses symptomes sont plus mauvais & elle emporte quantité de monde, ce qui lui a fait donner le nom de pestilentielle. Les excrémens de ceux qui en sont atteints, ont une odeur cadavéreuse, & sont de diverses couleurs; ils ont le pouls fébrile, mais petit & mollet, & ils sont abattus dès le commencement. A ces symptomes se joignent le délire, l'angine & un tenesme compliqué d'ulceres.

Elle est familiere vers la fin de l'été à ceux qui vont à des latrines fréquentées par différentes personnes, ce qui fait croire qu'elle est causée par les vapeurs qui s'en élevent, & que l'on reçoit par la bouche & le fondement.

Cette maladie n'attaque que les soldats qui sortent la nuit de leurs tentes, & qui s'exposent au froid. Elle n'est accompagnée d'aucune fievre. Elle commence par la diarrhée, à laquelle succedent des tranchées; les malades sont extrêmement abattus, & rendent du sang tout pur.

8. *Dysenteria simulata*, Polyen, *lib. 6. stratagem.* Dyssenterie simulée.

Amphiratus étant détenu à Lemnos par des Pirates qui l'avoient pris, s'abstint de manger, & but de l'eau de mer dans laquelle il avoit délayé de la terre rouge, ce qui lui causa une espece de dyssenterie. Les Pirates craignant de le perdre, & d'être frustrés de sa rançon, le renvoyerent.

9. *Dysenteria pecorum; Malis humida*, Lancisi *de peste bovillâ. Pestis bovilla*, Ramazzini. *Lues vaccarum Tubingensis.* Dyssenterie du bétail. A.

Cette maladie, après avoir successivement parcouru toute l'Europe, s'est enfin jetée en France, où elle a emporté quantité de bétail. Je l'ai observée dans le Vivarais par ordre des Etats. Elle y fit périr quantité de bœufs, & beaucoup de chevres & de moutons dans le Languedoc. Elle commençoit par une inappétence, un défaut de rumination, & une langueur. Les bœufs erroient dans les champs, l'œil triste & la tête basse, beuglant de temps en temps, & rendant beaucoup de salive. Leurs oreilles devenoient froides, ils trembloient de tout le corps, & étoient

attaqués d'un cours de ventre ſanguinolent accompagné de tranchées & de colliquation. Leur fiente étoit huileuſe & muqueuſe. Il en guérit peu. Il leur vint aux naſeaux & à la tête des puſtules cruſtacées qui leur faiſoient tomber le poil. Ceux qui avoient le fanon enflé, & à qui l'on perça un ſéton, rendirent quantité de pus & de ſanie.

Je ne trouvai point de ſang dans ceux que j'ouvris. Le pénultieme eſtomac étoit enflammé, les autres étoient ſecs, & engorgés de pâturage ſec; je trouvai des tumeurs flatueuſes dans le panicule adipeux, & ſouvent près des lombes, & des emphyſemes dans le poumon. Leur chair étoit très-blanche, & ne fit aucun mal à ceux qui en mangerent.

10. *Dyſenteria alba*, Sennert. *tom.* 3. Ettmuller. Sydenham, *pag.* 109. En Anglois, *Griping of the gutts.* Willis, *tom.* 2. *pag.* 70. En Allemand *Weiſſeruhr. Dyſenteria incruenta Javanenſium, obſ. curioſ.* Dyſſenterie blanche. A.

Elle eſt accompagnée des mêmes ſymptomes que la dyſſenterie ordinaire; ſavoir de tranchées, de déjections muqueuſes fréquentes, du teneſ-

me, excepté qu'il n'y a point de stries sanguines, ou qu'il y en a peu, d'une fievre avec redoublement, & de soif. *Willis* ajoute que les déjections sont séreuses & limpides. Elle a beaucoup de rapport avec la dyssenterie rhumatique d'*Alex. Trallien.*

11. *Dysenteria à mesenterii vomicâ*, J. Rhodius; *Abscessus mesenterii*, Sanctorius, *Method. vitand. error. lib. 1. cap.* 23. Bartholin. *Voyez* Flux hépatique mésentérique. Dyssenterie causée par une vomique au mésentere.

12. *Dysenteria à catharticis*, Sennert; *Dyssenterie causée par l'usage des cathartiques.* A.

Elle est causée par l'usage trop fréquent de la coloquinte, de l'espurge, du nérium, de l'antimoine, des frictions mercurielles. Elle est passagere, & on la guérit aisément. On peut joindre aux causes ci-dessus, les fruits austeres, & l'usage trop fréquent de ceux d'été, tels que la pêche, l'abricot, &c. Les remedes qui lui conviennent, sont les narcotiques, tels que le laudanum, les pilules de cynaglosse, le diascordium, qu'on doit faire précéder de l'eau de poulet, de l'huile d'amande douce, &c. H vj

13. *Dysenteria syphilitica*, Boyle, *de medicam. simpl.* Dyssenterie vénérienne. C.

Un jeune homme épuisé depuis long-temps par une dyssenterie, prit plusieurs remedes qui ne produisirent aucun effet. On l'attribua à une vérole cachée, dont on crut entrevoir des signes. Dans l'état désespéré où il étoit, on lui donna des stomachiques & des astringens, auxquels on joignit une petite dose d'éthiops minéral. Il se trouva soulagé au bout de quelques jours, & il guérit enfin parfaitement. Je tiens cette histoire du D. *Gibert*, Médecin à Alais.

14. *Dysenteria æquinoctialis*; *Dysenteria vera*, de Bontius; *Dyssenterie équinoxiale.*

Cette espece ne differe point de celle d'Europe, mais elle mérite une attention particuliere, à cause de la différence du climat. Il est chaud & humide, de maniere que pendant les six mois que la pluie cesse, le fer se rouille beaucoup plus tôt qu'en Hollande. Il est chaud, mais il regne pendant la nuit un vent froid, qui cause infiniment plus de maladies que le vent du Nord

dans les pays Septentrionaux. La chaleur qui regne pendant le jour, énerve & affoiblit les Européens qui vont aux Indes, au point qu'ils ne peuvent ſupporter la ſaignée, & qu'ils ne digerent point ce qu'ils mangent. Ils tombent dans une dyſſenterie occaſionnée par le défaut de tranſpiration, par les fruits d'été qu'ils mangent ſans pain, par le vin de riz que l'on prépare avec certains coquillages, & qu'on appelle *arac*, dont les Hollandois font un très-grand uſage.

Les Indiens emploient pour la guérir la rhubarbe infuſée dans la décoction de tamarins; mais ce remede eſt ſouvent nuiſible aux Européens, vu que cette maladie exige plutôt des corroborans que des cathartiques, de même que le cholera morbus. Bontius conſeille l'eau de riz avec l'endive, la chicorée & la langue de cerf; les purgatifs les plus doux augmentent les douleurs, & par conſéquent le meilleur antidote qu'on puiſſe employer dans cette maladie, & le plus sûr en même temps, eſt un narcotique composé de parties égales, d'opium, de ſafran, de ſang de dragon; & de benjouin, & d'une

troiſieme partie d'ambre noir. On fait infuſer le tout au ſoleil d'Eté dans du vinaigre, enſorte qu'il ſurnage de trois travers de doigt, & l'on fait épaiſſir la colature au ſoleil. La doſe eſt depuis ſix grains juſqu'à neuf.

15. *Dyſenteria verminoſa*, Vandermonde, *1757*, *Mai.* Le Nicolais Duſauſay l'a obſervée épidémique. *Dyſſenterie vermineuſe.*

Douleurs ſubites & atroces dans le bas-ventre, ardeur des viſceres, nauſées fréquentes, vomiſſement de matieres muqueuſes ſemblables au frai de grenouilles, déjections ſanguinolentes & muqueuſes avec beaucoup de ſang, fievre violente. Le troiſieme ou le cinquieme jour, le hoquet, diminution du pouls, & quelquefois intermittence, la peau ſeche & gluante, les extrémités froides, le viſage abattu, les yeux languiſſans & enfoncés, le bas-ventre indolent, ce qui fait croire que les inteſtins ſont ſphacelés; la mort entre le cinquieme & le quinzieme jour. L'épidémie dura depuis le mois d'Août juſqu'au mois de Novembre, elle attaqua la quatrieme partie des gens de la campagne, & en emporta un grand nombre.

Cure. Après deux ou trois saignées auxquelles on joint les lavemens & une tisane anthelmintique & hypnotique, on donne au malade depuis dix grains jusqu'à vingt-quatre d'ipécacuanha dans un verre de potion anthelmintique & cathartique. On lui donnera ensuite soir & matin des anthelmintiques, comme la racine de fougere, les feuilles de tanaise, l'écorce de mûrier, la coralline, l'éthiops minéral; les malades rendirent quantité de vers, & quelques ascarides, & plusieurs échapperent. L'illustre Boyer rapporte, dans son livre *des épidémies*, *pag.* 32, une autre variété de la même maladie, dans laquelle les déjections, quoiqu'exemptes de douleur, étoient fort sanguinolentes. Le meilleur vermifuge de cette épidémie a été l'ail dont on frottoit le pain sur lequel on étendoit ensuite du beurre.

16. *Dysenteria carnosa*, Jacob. Wagneri, *Collect. Acad. tom.* 3. *pag.* 633. *observ.* 187. & Luc. Schroeckii, *ibid.* On peut rapporter ici la diarrhée accompagnée de carnosités.

Il conste par plusieurs observations que les malades rendent quelquefois

dans cette espece des matieres semblables à de la chair, que l'on doit attribner à la lymphe & au sang qui se sont coagulés dans les intestins, comme dans le cas rapporté, *Collect. Académ. p. 588.* ou à des morceaux de rate & de foie, ou enfin des vrais corps glanduleux, & cela pendant plusieurs jours.

17. *Dysenteria intermittens*, Torti, *de febrib. lib. 3. cap. 1. pag. 125.* vel *Dysenteria febricosa*, Werlhoff, *de febribus*; Dyssenterie intermittente. P.

C'est cette dyssenterie bilieuse qui accompagne souvent le paroxysme de la fievre tierce, & quelquefois de la tierce continue double, & dans laquelle les malades rendent par haut & par bas des matieres âcres, bilieuses, & ensuite des mucosités sanguinolentes, avec des tranchées, un tenesme, des douleurs d'estomac, aussi fortes que si l'on déchiroit & écorchoit ses membranes, & en effet cette matiere âcre excorie l'œsophage.

Cette dyssenterie fiévreuse est cependant moins dangereuse que le cholera intermittent, quoique la fievre paroisse plus forte, parce que le pouls est plus élevé, & qu'elle n'est point

accompagnée du froid des extrémités, des angoiſſes & de cette ſueur légere qu'on remarque dans le cholera morbus. Elle eſt cependant accompagnée du hoquet, d'inquiétude, de la rudeſſe de la langue, d'urine couleur de ſafran, &c. de ſorte qu'elle devient aiſément continue, ou dégénere en inflammation.

Elle demande le même traitement que le cholera intermittent.

18. *Dyſenteria ſcorbutica*, Cirigli, *Conſult. 59. tom. 2. pag. 135.* Dyſſenterie ſcorbutique. C.

On ignore encore ſon caractere, à moins qu'on n'y ſubſtitue les ſignes ordinaires du ſcorbut, & un écoulement indolent de ſang par le fondement, comme je l'ai ſouvent obſervé dans des enfans ſcorbutiques dont les excrémens étoient liés.

Cure. Ciriglius conſeille, 1°. l'eau *d'albo albi*, ou une potion compoſée de quatre onces d'eau de chiendent, & de deux onces de blanc d'œuf, que l'on mêlera enſemble; 2°. le lait, au cas que l'eſtomac puiſſe le digérer; 3°. le lait de chevre diſtillé avec le ſuc de fumeterre & de creſſon d'eau. On en

donne tous les matins quatre onces au malade, y ajoutant, si l'on veut, quatre gouttes d'eau de cochlearia. 4°. Il boira avant souper deux gouttes d'eau de Spa ou de Picejarelli, ou de telle autre eau sulfureuse.

Je voudrois y ajouter la décoction de tamarins, ou de myrobolans, avant de recourir aux autres remedes.

19. *Dysenteria Polonica*, Stabel, *hist. 11. observ. 8.* Dyssenterie Polonoise.

20. *Dysenteria miliaris*, Gruberi; Dyssenterie miliaire.

C'est une fievre exanthémateuse & dyssentérique, qui fut épidémique à Tigure en 1747.

Pratique. La cause de la dyssenterie n'est autre chose qu'un effort de la nature pour évacuer par bas les matieres âcres & venimeuses qui sont mêlées avec le sang, ou qui corrodent les intestins, augmentant pour cet effet leur force expulsive & leur mouvement péristaltique, & rongeant, rompant ou dilatant les vaisseaux sanguins.

Les remedes indiqués sont, 1°. ceux qui ont la vertu de détruire & d'évacuer les matieres irritantes, de les détourner ailleurs, de les corriger & les

adoucir ; 2°. ceux qui appaiſent les efforts dolorifiques, en diminuent la phlogoſe, en émouſſant le ſentiment & adouciſſant l'irritation des inteſtins ; enfin ceux qui, après avoir évacué la matiere morbifique, ont la propriété de les fortifier & de les cicatriſer. Au cas que la matiere irritante ſoit dans l'eſtomac, ce que l'on connoît à la cardialgie, aux nauſées, à l'amertume de la bouche, à la ſaleté de la langue, à la qualité des alimens dont on a uſé, on doit l'évacuer avec des émétiques doux, qui ne pénetrent point dans le conduit des inteſtins, & qui ſatisfaſſent à d'autres indications en même temps, après avoir préalablement ſaigné le malade une ou deux fois. De ce nombre ſont la racine d'ipécacuanha, le tartre ſtibié, le ſel de vitriol, mais ſur-tout l'ipécacuanha que l'on donnera en petite doſe depuis ſix grains juſqu'à douze dans du ſyrop de coing ou de la mie de pain. Les Anglois le font infuſer dans de l'eau de vie, & en donnent une cuillerée au malade.

On purgera enſuite de temps en temps le malade avec une décoction de pulpe de caſſe, de tamarin, de rhubarbe, de

rhapontic, de myrobolans, auxquels on joindra l'huile d'amande douce, la manne, &c. Dans le cas où il n'a point la fievre, on fera encore mieux de lui faire boire les eaux acidules imprégnées avec le sel de Glauber, pourvu qu'on les lui donne tiedes & en petite dose pendant quelques jours. J'ai connu plusieurs personnes qui ont été guéries avec les eaux d'Alais.

Après que le malade a été purgé, on corrige la matiere morbifique avec le petit-lait, l'eau de riz, les eaux acidules, lesquelles évacuent par les voies urinaires la sérosité âcre & lixivielle du sang. Si après que les premieres voies ont été évacuées, la dyssenterie devient chronique, on fera prendre au malade, matin & soir, le lait de vache, y ajoutant une drachme de craie blanche, qu'on laissera déposer, ou bien, après lui avoir donné un bol de craie, de corail, d'yeux d'écrevisse, de cachou, prendre le tout incorporé dans de la conserve de rose.

On le réduira aux bouillons, ou ce qui est encore mieux, si les matieres sont abondantes, âcres & fétides, à la crême de riz & d'avoine, & on lui

donnera pour boisson de l'eau de riz, ou du petit-lait, après y avoir éteint des morceaux de briques ou des cailloux, ou des cloux rougis, ou de l'eau pannée dans laquelle on mettra infuser des feuilles de roses. A l'égard des tranchées, des efforts & du flux de ventre qui épuisent les forces, on les appaisera avec des narcotiques, que l'on donnera au malade dans une émulsion, un julep, de l'huile d'amande douce, ou dans quelque poudre absorbante, en forme de bol ou d'opiat. On peut employer pour cet effet le laudanum solide ou liquide, la poudre de corail anodine de M. Helvetius, ou le diascordium de Fracastor, pourvu qu'on le donne à la dose de quatre scrupules ou de deux drachmes, ou les pilules de cynoglosse, depuis cinq grains jusqu'à huit : le malade ne peut absolument se passer le soir de l'une ou l'autre de ces drogues, à moins qu'on n'aime mieux lui donner une émulsion avec le sirop de pavot. Il convient en même temps de calmer l'irritation des intestins, & d'appaiser le tenesme avec des lavemens tiedes au poids de demi-livre, après avoir enveloppé la canule

avec un boyau de poulet. On composera ces lavemens avec du bouillon de tripes ou de fraises, ou de tête de mouton, ou avec du lait, ou de l'huile & de l'eau, dans laquelle on mettra des jaunes d'œufs, du sucre, des feuilles de mauve, de la racine de guimauve, & dans le cas ou la dyssenterie est opiniâtre, on y ajoutera quelques drachmes de thériaque. Au cas que les tranchées & les douleurs soient violentes, que le malade ait la fievre & qu'il soit alteré, on réitérera la saignée, & on lui donnera pour boisson de l'eau de poulet farci avec les semences froides ou cuit avec une tête de pavot. On lui donnera soir & matin du laudanum liquide en quantité suffisante, & de l'huile d'amande douce par haut & par bas.

Au cas que la maladie dure, ou plus tôt même s'il le faut, pourvu que le sang soit purifié & édulcoré, on recourra aux astringens corroborans, aux eaux acidules, à l'opiat de cachou & de rhubarbe torréfiée & pulvérisée, à la décoction de myrobolans, de rhapontic, au sirop de chicorée composé avec l'écorce de simarube, dont on mettra deux drachmes dans trois verres

d'eau, que l'on fera bouillir ensemble, & que l'on fera prendre au malade le même jour. On peut même lui donner deux ou trois grains d'ipécacuanha dans une pulpe ou un opiat, la décoction de *codaga-palæ*, &c. Après que la fievre aura cessé, on pourra permettre au malade le pain, les œufs mollets, les pannades; mais on lui défendra la viande & le fruit.

Dans les dyssenteries épidémiques & malignes, on entretiendra les forces du malade de même que la diaphorese avec des cordiaux, des absorbans & des sudorifiques légers; & l'on tâchera de prévenir la phlogose & le sphacele, dont les intestins sont menacés, par le moyen de la saignée. L'infusion de scordium, le diascordium, la thériaque récente, la décoction blanche de *Sydenham*, l'emportent sur tous les autres remedes.

L'usage du petit-lait est très-salutaire dans la dyssenterie des armées, qui est causée par la froideur de la nuit; l'hipécacuanha lui est contraire, & les cathartiques produisent souvent un bon effet, ainsi que l'a éprouvé le D. *Vandeli*, Médecin à Veletri.

XI. *MELÆNA*; Maladie noire; *Melaina nousos*, Hippocrat. *Cholirica*, de Moron & de Guarinoni, &c. *Morbus niger*, de Fréd. Hoffmann; *Fluxus spleneticus*, de Gordon; *Nigræ dejectiones*, de Schenckius, *lib. 3. Dysenteria splenica*, de Balloni, *53. lib. 1.*

C'est un cours de ventre accompagné de déjections noirâtres, ou d'un rouge tirant sur le noir, ou de vomissemens fréquens de pareilles matieres.

1. *Melæna splenetica*; *Cholirica* Guarinoni, *fol. 719.* Maladie noire. Vandermonde, *mois de Mars & de Juillet 1758, obs. 1. & 2.* Navier, 1756, Varnier, *Journal des Méd. Janv. 1757.* A. P.

C'est celle qui attaque les sujets mélancoliques au sortir d'une fievre putride, d'une péripneumonie, avant qu'ils soient entiérement rétablis. Leur pouls est foible, intermittent & non fébrile; ils ont le visage plombé & sont abattus. Les matieres qu'ils rendent par bas sont noires,

noires, grasses, & souvent très-fétides.

On guérit cette maladie avec des cordiaux, des anti-septiques & les acides, tels que l'eau de Rabel, le jus de limon, la décoction de serpentaire de Virginie, la gelée de corne de cerf acidulée, l'infusion de fleurs de camomille, &c.

J'ai connu une Religieuse âgée de 70 ans qui rendit pendant quelque temps deux ou trois fois par jour par haut & par bas des matieres visqueuses de même couleur que l'onguent digestif, qui ne sentoient presque pas mauvais. Elle étoit extrêmement affoiblie, elle avoit des insomnies & la fievre.

J'ai connu à Nîmes un marchand qui avoit la même maladie, avec cette différence qu'il étoit sujet à des cardialgies; il avoit le teint plombé, & une tumeur dans l'épigastre, qui duroit depuis long-temps. Il rendoit quantité de matieres par bas, qui furent d'abord noires comme de l'encre, & dans la suite semblables à de l'atrabile & à du café.

On a observé trois ou quatre fois cette maladie chez les vieillards qui

ſont à l'hôpital-général, & elle eſt pour l'ordinaire mortelle à cet âge.

Ces ſortes de cours de ventre, qui ſurviennent dans les maladies aiguës n'ont rien de dangereux & ſe terminent heureuſement ; lorſque les malades ne rendent point de l'atrabile, mais une humeur mélancolique, qui n'eſt autre choſe que la lie du ſang, la nature ſe débarraſſant par-là de la matiere qui l'incommode. Elles ſont au contraire très-dangereuſes, lorſque les viſceres ſont viciés & affoiblis. *Petr. Salius Diverſus.*

On n'a point encore diviſé ce genre en eſpeces, ce qui eſt cauſe que ſes ſignes ne ſont point aſſez diſtincts. Ce n'eſt que depuis quelque temps que les Médecins ſe ſont apperçus, que cette maladie n'étoit point auſſi rare qu'on le croyoit dans le ſiecle paſſé.

Son caractere conſiſte dans la noirceur des déjections ſans aucunes tranchées ; mais ſoit qu'elles tirent ſur le jaune ou ſur le noir, elles viennent toujours d'un vice primitif du foie ou de la rate.

Le mot *cholirica* differe peu de celui

de *cholera*. Celui de *melæna* eſt ancien & hippocratique, & par conſéquent préférable au premier.

2. *Melæna ſcorbutica*; Maladie noire, *obſ. 4. Journal de Médecine 1758, pag. 235.* par M. Bonté, Médecin à Coutance. Vandermonde, *ibid. 1757. pag. 337.* Maladie noire ſcorbutique. A. P.

Un homme mélancolique, ſec, maigre, ſujet à des vertiges & à des laſſitudes dans les jambes, dont les gencives étoient molles, rouges, & l'haleine puante, avoit aux jambes des taches circulaires ou ovales. Il tomboit en ſyncope pour peu qu'il fit de l'exercice. Il rendit pluſieurs fois des matieres noires, fétides, ſemblables à du marc d'huile. Toutes les fois que ce cours de ventre le prenoit, ſes taches qui étoient rouges, devenoient noires. Il n'avoit point de fievre, & ſon pouls étoit intermittent. Il fut attaqué de palpitations de cœur, & d'une pulſation dans les tempes; ſes levres, ſon palais, ſa langue devinrent verdâtres, l'épiderme ſe détacha, & il mourut.

Les remedes qui lui convenoient étoient les acides corroborans, entr'autres, l'eau de Rabel, ou l'eſprit

de vitriol, le sirop de limon, de vinaigre, la teinture de serpentaire de Virginie, & les autres anti-septiques mêlés avec les acides.

3. *Melæna atrabilis;* Atrebile. A.

Seroit-ce cette espece qui survient dans les maladies aiguës, & qui affoiblit les visceres, dans laquelle les malades rendent de l'atrebile par haut ou par bas, & au sujet de laquelle *Hippocrate* a dit que *c'étoit un signe de mort, lorsque la dyssenterie commençoit par l'atrebile?*

Cette humeur vient-elle du foie? Quels sont les signes qui distinguent cette espece des précédentes?

Geofroy a vu rendre à un malade des matieres charnues avec l'atrebile. *Journal de Médec. Mars 1758. pag. 250.* La même chose est arrivée à *Balloni.* Voyez le *Sepulchret. tom. 2. pag. 189.* J'ai tiré de la rate d'un cadavre, en la lavant, environ dix livres d'eau extrêmement noire, en versant de l'eau dans l'artere splénique.

4. *Melæna hæmorrhagica.* Voyez Chomel, *Mater. Med. pag. 574.* A. P.

C'est un flux de ventre noir & sanguinolent, occasionné par la rupture

de quelque vaiſſeau des premieres voies ſans aucun ſigne de tumeurs hémorroïdales. *Chomel* a connu deux ouvriers qui ſe caſſerent un vaiſſeau dans les inteſtins en voulant lever un gros fardeau. Ils rendirent plus de quatre livres de ſang par l'anus. *Chomel* les guérit en leur faiſant avaler du ſuc de mille-feuille & d'ortie, ſix onces de chacune, & en leur donnant un lavement de leur décoction.

Ceux dans qui les vaiſſeaux des premieres voies ſont ouverts, rendent pendant quelques jours du ſang noir comme celui des boudins. Cette maladie eſt une eſpece de maladie noire, ou de flux hépatique, dont elle differe cependant en ce qu'elle eſt occaſionnée, non point par une diabroſe, mais par une ſolution de continuité.

5. *Melaina prima*, Hippocrat. *de morbis*, *lib.* 2. A.

Le malade vomit de la bile noire, ſemblable à des feces tant ſoit peu ſanguinolentes, qu'on prendroit pour du vin preſſuré, d'autres fois pour de l'encre, ou pour le ſuc noir du polype, ou de la ſeche, ou pour du vinaigre, dont elle a l'âcreté ; il rend auſſi une

espece de phlegme ou de salive claire, & une bile verdâtre. Lorsque la matiere rendue par le vomissement, ressemble à du sang noir, elle a une odeur de tuerie. La bouche & la gorge sont enflammées, les dents sont agacées, & la matiere fermente à terre. Le malade se sent un peu soulagé après cette évacuation; il a un appétit violent, qu'il n'ose satisfaire; à jeun, il est tourmenté par des borborygmes & par l'âcreté de la salive; & il sent après avoir mangé, du poids & de l'oppression dans les visceres, avec une douleur poignante dans la poitrine & dans les reins, comme si on lui enfonçoit des épingles dans ces parties. On la guérit par des purgations réitérées, & ensuite par l'usage du lait & du petit-lait. *Hippocrat.*

Dans l'espece splénétique qui regne aujourd'hui, les déjections n'ont point une odeur acide, & les malades sont trop foibles pour supporter la purgation.

6. *Melæna febricosa*, Torti, *de febrib. lib.* 4. *cap.* 1. *hist.* 3. Maladie noire fiévreuse. A. P.

Cette espece qui est marquée par

des déjections d'un rouge noirâtre, suit le type de la fievre tierce.

7. *Melæna hepatirrhoica*, Torti, & Ill. S. . . . . *de abſconditâ febrium naturâ* A.

Cette eſpece differe de la précédente en ce que les déjections reſſemblent à de la lavure de chairs. C'eſt l'*Ill. Varnier*, Docteur Médecin de Montpellier, qui le premier nous a donné une notion diſtincte de la maladie noire, en propoſant en même temps une très-bonne méthode curative de cette même maladie.

XII. *NAUSEA*; Nauſée; *Nauſea & Nauſeoſis*, *cacoſitia*, *cibi faſtidium*; en Grec, *Nautia*; en Latin, *Vomiturition*. Les malades, *Nautiodes*, *nauſeabundi*; en François, *Nauſée*, *envie de vomir*. Ce mot eſt dérivé de *navis*, navire, parce qu'elle attaque ceux qui vont ſur mer pour la premiere fois.

C'eſt une envie de vomir, accompagnée d'efforts qui produiſent un effet

fort inférieur à ce qu'on s'en étoit promis, & qui ne sont suivis que de l'éruption de quelques flatuosités & de quelque peu de matiere, & qui font que l'on a du dégoût pour tout ce qu'on mange. Les symptomes qui accompagnent la nausée sont la cardialgie, une sensation incommode dans l'estomac, un dégoût pour les alimens, le panchement de la tête en devant, l'ouverture de la bouche, un mouvement de l'os hyoïde vers le haut, un bruit singulier en expirant, la dépréssion simultanée de l'épigastre, un écoulement abondant de salive, le tremblement de la levre inférieure; & lorsque la maladie est violente, l'abattement des forces, l'alongement des bras en arriere, le panchement du corps en avant, &c. le dégoût pour tous les alimens en général, la difficulté d'avaler.

Gorrée définit cette maladie par sa cause. Elle consiste selon lui dans un mouvement dépravé de la faculté expultrice, laquelle s'efforce d'évacuer par la bouche les matieres qui incommodent l'estomac. La nausée est à l'égard du vomissement, la dysurie par rapport à l'énurese, la dystocie par

rapport à l'accouchement, ce qu'est le tenesme eu égard aux déjections, la toux eu égard à l'expectoration, & l'éternument eu égard au coryza.

Elle differe du vomissement, en ce que dans celui-ci les efforts sont suivis d'une évacuation abondante de matiere, au lieu qu'elle est très-médiocre dans la nausée.

Elle differe de la *vomiturition* qui accompagne le vomissement & les autres maladies, en ce que dans la nausée, en la considérant comme une maladie essentielle, l'effort que l'on fait pour vomir est un symptome principal & constant, ce qui n'est pas dans les autres. On déduit les différentes especes de nausée des principes les plus constans, de même que des différens remedes qu'ils exigent.

1. *Nausea à tænia*, Hildan. *centur.* 2. *observ.* 70. Nausée causée par un ténia.

Une jeune femme étoit sujette à des nausées, des rapports, au dégoût, à des coliques, des tranchées & des foiblesses d'estomac.

Elle prit enfin une poudre composée avec la rhubarbe, le séné, le turbith, l'agaric, & le sirop rosat, qui lui

fit rendre par le fondement un ténia long de vingt empans. Elle guérit.

2. *Nausea gravidarum*, Roder. à Castro, *de morbis mulier. lib. 3. cap. 11.* Hippocrat. *aphor. 61. sect. 6.* Nenter. *tab. 185. cap. 2.* Nausée des femmes grosses. L.

Cette espece de nausée, à laquelle les femmes grosses sont souvent sujettes, n'est précédée ni de frisson ni de fievre, mais elle est accompagnée de dégoût, de pica, & d'un vomissement de phlegmes. Elle cesse souvent avant le cinquieme mois.

Elle n'a rien de dangereux lorsqu'elle est modérée; mais elle les expose à faire une fausse couche, lorsqu'elle est violente. Elles doivent s'abstenir des alimens que leur suggere leur apppétit dépravé.

3. *Nausea à pancreatis scirrho*, Jean Rhodius, *cent. 2. observ. 95. ex ejus tumore putredinoso*, Barbet, *prax. lib. 4. cap. 2.* Nausée causée par un squirre, une tumeur au pancréas. C.

Une vieille femme étoit sujette après ses repas à un vomissement qui la jeta dans l'atrophie, & l'emporta.

On l'ouvrit, & on lui trouva le pan-

créas aussi dur qu'un caillou. Comme il sert d'oreiller au ventricule, il n'est pas étonnant qu'il le blessât par sa dureté, & l'obligeât à rejeter tout ce qu'il recevoit. Panarol, *observ. 14*.

4. *Nausea ex prolapsu ventriculi*, Bonet, *sepulchret. de nausea, obs. 27*. Nausée causée par une hernie d'estomac. C.

Cette espece de nausée est causée par la rupture du diaphragme, & par la chute du ventricule dans la cavité de la poitrine; j'ai connu un homme à Alais, à qui cet accident arriva sans aucune cause évidente. Sennert, *institution. lib. 2. pag. 2. cap. 13*, a vu arriver la même chose ensuite d'une plaie au diaphragme; Bonet, *sepulchret. tom. 2. pag. 103*, §. 2. après une prise violente d'émétique; Thom. Bartholin, *centur. 6. obs. 45*. ensuite d'une ostruction dans l'estomac & l'épiploon.

5. *Nausea ex compresso ventriculo*. Bonet, *sepulchret. lib. 3. sect. 8. obs. 28. 29*. Nausée causée par la compression de l'estomac. Charl. Pison, *de morbis à colluvie serosâ, sect. 2. pag. 2. cap. 37*. en a observé une qui étoit causée par un abcès dans les reins, lequel occupoit toute la cavité du bas-ventre. C.

6. *Nausea biliosa*, Willis, *Pharmac. ration. cap.* 1. Bonet, *sepulchret. tom.* 2. *pag.* 107. *obs.* 36. Nausée bilieuse.

On la connoît à la suppression de l'ictere, à l'amertume & à la couleur jaune des matieres qu'on rend par la bouche, & qui cessent, & en ce qu'elle s'appaise après qu'on a mangé, & revient lorsqu'on est à jeun.

Cabrol, *Obs. Anatom.* 6. ayant disséqué un homme qui étoit sujet à des nausées, lui trouva le conduit choledoque engagé dans le pylore.

La nausée & l'anorexie sont souvent occasionnées par une redondance de bile dans l'estomac, laquelle irrite ses parois.

7. *Nausea nephritica*, Bonet, *sepulchret. tom.* 2. *pag.* 116. *observ.* 60. Nausée néphrétique. A.

Le calcul des reins cause souvent des nausées, lesquelles viennent d'un effort erroné que fait la nature, pour chasser au moyen des secousses réitérées de l'estomac le calcul qui l'incommode, ou l'urine qui s'est mêlée avec le sang, & qui irrite l'estomac ou ses nerfs par une suite de la sympathie qu'ils ont avec lui.

On peut voir chez *Bonet* huit ou neuf observations sur cette espece, confirmées par l'ouverture des cadavres. Le D. Peierce, *Act. Lipf. tom. 5.* en a vu une causée par la coquille d'un limaçon engagée dans les reins.

8. *Nausea à semine corrupto*, Bonet, *sepulchret. de nauseâ, observ. 69.* Nausée causée par la corruption de la semence. Un homme ayant renoncé aux femmes, auxquelles il étoit auparavant fort adonné, devint sujet au bout de six mois à des nausées, & à des accès d'épilepsie qui le mirent au tombeau. On ne lui trouva aucun vice dans le corps, à l'exception d'un amas de semence verdâtre dans la cavité du canal déférent.

9. *Nausea ab apostemate circa cardiam*, Caron. *Zodiac. Medic. Gallic. pag. 128.* C.

On trouva dans le cadavre d'un homme que des nausées fréquentes avoient mis au tombeau, un abcès entre le cœur & l'orifice gauche du ventricule, qui contenoit une livre de pus blanc & des calculs de même couleur, lequel irritoit le ventricule. Ce pus ne sentoit point mauvais, & le malade n'avoit jamais eu la fievre.

10. *Nausea ex gastritide.* Nausée causée par l'inflammation de l'estomac. *Voyez* l'article de cette maladie.

11. *Nausea ex cacochylia*, Sennert. *Nausée causée par la cacochylie.*

Celle-ci est la plus fréquente de toutes. Le malade sent un poids dans l'épigastre & comme une boule qui roule dans l'orifice de l'estomac. Il est sujet à des pesanteurs de tête & à des vertiges, à des amertumes de bouche, au dégoût, sans avoir la fievre. Ces symptomes indiquent des saburres bilieuses, âcres & visqueuses dans le ventricule, & cessent à l'aide d'un vomitif; mais prenez garde, avant de le donner, que l'estomac ne soit point affecté d'une phlogose. Les fievres malignes se déclarent souvent par de pareilles nausées.

12. *Nausea marina.* Voyez *vomitum marinum*, mal de mer.



XIII. *Vomitus*, *Vomissement*; appellé par les Grecs, *Emetos*; *Anatropha*, par Gilbert l'Anglois. Les malades sont appellés par Hoffmann, *Evemeti*.

Ce que les Latins appellent *vomitio* est proprement une évacuation des matieres contenues dans la bouche ou dans l'œsophage; au lieu que le vomissement (*vomitus*) est une éjection constante, fréquente, & par conséquent morbifique, & pour l'ordinaire prompte & violente.

On peut rapporter au premier genre le regorgement des alimens, & la coutume qu'ont certaines personnes de remâcher ce qu'elles ont avalé, mais lentement & sans violence; autrement, il faudroit multiplier les genres sans nécessité.

Les matieres que l'on rend par le vomissement sont ou récrémentitielles ou les restes des alimens qu'on à pris; mais si c'est le sang qu'on vomit, c'est alors l'hématemese, dont nous avons parlé; les matieres vomies se trouvoient auparavant dans l'estomac, soit qu'elles y ayent passé des intestins grêles, comme

dans la paſſion iliaque, ſoit qu'elles s'y ſoient rendues par ſes couloirs, ſoit qu'on les ait avalées en forme de remede, de poiſon ou d'aliment. Il y a cependant des eſpeces, & elles ſont rares, dans leſquelles on ne vomit que les matieres qui ſe trouvent dans l'œſophage.

Le vomiſſement eſt cauſé par une contraction antipériſtaltique de l'eſtomac, accompagnée, lorſqu'il eſt violent, de la preſſion des muſcles du bas-ventre & du diaphragme, & d'une expiration ſimultanée; de ſorte qu'il faut diſtinguer deux temps dans le vomiſſement. Dans le premier, qui eſt celui de l'inſpiration, le diaphragme preſſe l'eſtomac & reſſerre ſon orifice; dans le ſecond, les matieres ſont pouſſées avec force dans l'œſophage, & y montent par le mouvement rétrograde de l'eſtomac & de l'œſophage, en même temps que l'air qu'on expire les empêche de tomber dans la glotte, & les chaſſe par la bouche, & même par le nez.

Ayant ouvert un chien que j'avois empoiſonné avec de l'arſenic, ſon ventricule, quoique expoſé à l'air, &

exempt de toute preſſion, produiſit par ſon mouvement rétrograde une eſpece de vomiſſement lent. Wepfer, *de cicutâ aquaticâ, pag. 68.* avoit fait la même obſervation avant moi.

La cauſe du vomiſſement n'eſt autre choſe qu'un effort de la nature pour débarraſſer l'eſtomac de ce qui l'incommode, lequel l'emporte ſur la réſiſtance des matieres, autrement il n'en réſulteroit qu'une ſimple nauſée.

Le vomiſſement differe du cholera morbus, en ce qu'il n'eſt accompagné, ni de diarrhée, ni de tranchées, ni de teneſme; de la paſſion iliaque, en ce qu'il n'eſt point compliqué ni de tranchées ni de conſtipation; de la *vomition* par ſa durée, ſa fréquence & ſa violence, au lieu que cette derniere eſt légere, paſſagere, qu'on peut l'exciter par art, & n'eſt point une maladie, mais un ſymptome de pluſieurs autres, par exemple, de la colique & de l'inflammation d'eſtomac, de celle des reins, de la céphalalgie, de la cacoſitie, de la cardialgie, &c.

Les cauſes les plus ordinaires des différentes eſpeces de vomiſſement ſont, la qualité bilieuſe, pituiteuſe,

laiteuse, atrabilaire, urineuse, vermineuse des alimens, ou les vices de l'estomac, du foie, du colon, du pancréas & des autres parties.

Le pouls dans le vomissement critique est extrêmement serré, l'artere se roidit sous le doigt, & l'on y sent une espece de frémissement.

1. *Vomitus à crapulâ*, Fred. Hoffmann. *spec.* 1. Vomissement causé par la crapule. B.

C'est celui que cause l'excès dans le boire & dans le manger. Lorsqu'on rend les matieres avant de les avoir digérées, elles conservent la couleur & le goût des alimens qu'on a pris; lorsqu'elles ont été digérées en partie, elles sentent l'aigre. Il est accompagné de pesanteur de tête, de vertige, de chancellement, de cardialgie, de rapports, de nausée, d'une pesanteur d'estomac, du tremblement de la levre inférieure, d'une évacuation abondante de mucosité, de l'irritation de la gorge, & le malade n'a pas plutôt rendu les crudités qu'il a dans l'estomac, qu'il se sent soulagé.

2. *Vomitus à saburrâ*, Fred. Hoffmann. *spec.* 2. Vomissement causé par les saburres. B.

Lorsque les alimens qu'on a pris viennent à se corrompre, ils irritent l'estomac & l'obligent à les rejeter, & le vomissement se sent de la mauvaise odeur des dernieres saburres. Cette espece est accompagnée de nausées fréquentes, de cardialgie, d'un dégoût pour les viandes & les bouillons, d'un désir ardent pour les liqueurs acides & rafraîchissantes, de la puanteur de l'haleine, de la saleté de la langue, d'une petite fievre, de pesanteur de tête & de vertiges, d'une pesanteur, & non point d'une douleur aiguë dans l'épigastre. Tous ces symptomes indiquent l'utilité des émétiques & des cathartiques, à moins que le vomissement ne soit abondant & facile, ou qu'on ne puisse l'exciter par le moyen de l'eau chaude.

3. *Vomitus lacteus*, Kerckring, *observ.* 40. Vomissement laiteux. L.

Les enfans à la mamelle regorgent pour l'ordinaire le lait qu'ils ont pris de trop; ils en sont redevables à leurs nourrices, qui, pour faire parade de leur lait, les gorgent à tout moment, ce qui leur affoiblit l'estomac. Souvent encore elles donnent à teter à leurs nourrissons dans le temps qu'elles sont

agitées de quelque paſſion, ce qui fait que le lait ne ſe digere point ; il ſe coagule & ſe corrompt, & cauſe aux enfans un vomiſſement, ſalutaire à la vérité, mais qui provient d'un principe morbifique, ſouvent funeſte.

4. *Vomitus à dentitione* ; Vomiſſement cauſé par la dentition.

Les enfans ſont ſujets, vers l'âge de ſept mois, lorſque les premieres dents viennent à pouſſer & à percer la tunique qui s'étend depuis la bouche juſqu'à l'œſophage, à des inſomnies, des anxiétés, des démangeaiſons de gencives, des ardeurs de bouche, qui leur font mordre la mamelle, & tout ce qu'on leur préſente ; à la fievre, à la conſtipation, à des vomiſſemens fréquens ; ſoit de lait, ſoit d'autres alimens. Les douleurs venant à augmenter, elles leur cauſent une fievre aiguë, & des mouvemens convulſifs, auxquels ſe joignent des ſymptomes qui indiquent des vers. La diarrhée eſt infiniment plus ſalutaire dans ce cas que le vomiſſement. Après que ces ſymptomes ſont appaiſés, il arrive rarement que les dents percent ; les gencives, comme diſent les nourrices, ne ſont

que ſe replier; mais le mois d'après, & lorſqu'elles s'y attendent le moins, elles commencent à paroître.

On propoſe une ſi grande quantité de remedes inutiles & nuiſibles pour cette maladie, que j'ai honte de les rapporter. On peut les voir dans *Sydenham*, *Lazerme*, & pluſieurs autres Auteurs.

5. *Vomitus verminoſus*, Amat. Luſitan. *cent.* 1. *cur.* 5. Fred. Hoffmann, *paragr.* 24. Vomiſſement cauſé par les vers.

Les enfans ne ſont point ſujets aux vers tant qu'ils ſont à la mamelle. Cela ne leur arrive qu'après qu'ils ſont ſevrés & qu'on leur donne de la viande. On s'en apperçoit à l'odeur ſinguliere de leur haleine, qu'on dit ſentir l'aigre, mais qui en eſt entiérement différente. Ils ſont ſujets à des anxiétés, à des coliques paſſageres d'eſtomac & de basventre, à des vomiſſemens dans leſquels ils rendent des vers par le nez, la bouche, le fondement; quelquefois même ces vers s'inſinuent dans l'œſophage & les ſuffoquent, ce qui les oblige à les tirer eux-mêmes avec les doigts. Le nez leur démange continuel-

lement, ils sont sujets à une toux gutturale, ils rougissent & pâlissent alternativement, ils ont une petite fievre accompagnée d'assoupissement, leurs déjections sont liquides & grisâtres, leur sueur a une odeur vermineuse, ils vomissent une pituite claire; il leur prend quelquefois en dormant des convulsions dans les bras, la tête & la bouche, leurs yeux se tournent de façon que l'on ne voit que le blanc, & ils meurent.

Si l'on en croit les Anciens, tous ces symptomes sont occasionnés par une matiere aigre douce qui fige le sang, & sert de pâture aux vers. *Harris* les attribue à un acide, qu'il veut qu'on détruise avec des absorbans. Tous les Médecins attribuent les vers aux douceurs que l'on a coutume de donner aux enfans. *Valisneri*, à qui nous devons quantité d'observations curieuses, prétend au contraire que les vers sont ennemis de la douceur, & qu'elle les jette dans une agitation qui cause tous les symptomes dont on vient de parler, sur-tout si ce sont des vers; car c'est d'eux seulement dont il est question ici. On ne sait rien encore de positif là-dessus. A l'égard de la pratique, on

saigne les enfans qui ont quatre ans & au-delà, lorsque la fievre est aiguë, quoique les femmes ayent peine à y consentir, observant néanmoins de leur tirer du sang en petite quantité & rarement. On les nourrit simplement de lait & de bouillon, & on les purge avec des cathartiques vermifuges composé avec le séné, la fleur de pêcher, la manne que l'on délaye dans une infusion de semen-contra. On peut aussi leur donner des émétiques, par exemple, un grain de tartre stibié, & même plus, six gouttes environ de sirop de Glauber. Les vers sortent le jour même par le fondement. Les jours qu'on ne les purge point, on leur donne de l'huile mêlée avec du jus de limon, ou une potion composée avec l'eau de pourpier, la confection d'hyacinthe, la barbotine, la coralline. On leur donne aussi des lavemens faits avec les raisins secs, les figues, le miel, &c. qui leur font rendre quantité de vers. Un Auteur moderne, *observat. Medico-Practicar. pag. 89.* a vu un vomissement opiniâtre causé par les cloportes. Le malade en fut guéri après avoir rendu deux chenilles.

6. *Vomitus ruminatio.*

Il y a des hommes qui, une heure ou deux après qu'ils ont mangé, regorgent & remâchent ce qu'ils avoient avalé, & le crachent morceau à morceau, & même qui le ravalent comme les bœufs & les chevres, ce qui s'appelle ruminer, ce qui est très-incommode & très-dégoûtant. Cela n'arrive qu'au sortir d'un grand repas.

Un paysan du voisinage de Caen, portant par hasard ses mains sur son bas-ventre, sentit les alimens qu'il venoit d'avaler remonter jusques dans la bouche, & les ayant remâchés avec plaisir, il les avala de nouveau; il réitéra la même expérience volontairement pendant quelques jours de suite, & contracta insensiblement l'habitude de ruminer, au point que, chaque jour, une heure & demie après ses repas, les alimens remontoient dans sa bouche, sans qu'il le voulût. Cela dura trois ans sans que ses forces en souffrissent le moindre affoiblissement; mais ses sueurs & ses urines devinrent plus abondantes, & les déjections du ventre plus rares; point d'autre altération dans sa santé. Il s'accusa enfin de cette habitude

à son Confesseur, qui lui fit un crime du plaisir volontaire qu'il avoit pris les premieres fois à remâcher ses alimens; il lui enjoignit de faire tous ses efforts pour les retenir dans l'estomac; ou, s'ils remontoient malgré lui dans la bouche, de les cracher aussi-tôt; n'ayant pu les retenir, il les cracha comme son Confesseur lui avoit ordonné; mais il devint au bout de quinze jours extrêmement foible, pâle, maigre; son ventre se constipa, ses pieds enflerent; des songes effrayans troubloient son sommeil. Il consulta un Médecin, qui lui prescrivit d'avaler de nouveau les alimens qui remonteroient dans sa bouche, & de faire tous ses efforts pour les retenir dans l'estomac; il lui prescrivit aussi de mâcher après les repas quelque stomachique agréable au goût, comme la conserve d'angélique; & lui ayant fait prendre une grande quantité de petit-lait, le ventre se lâcha; & dix jours après, il fut parfaitement guéri. *Du Saulsay*, Médecin de Caen.

7. *Vomitus à veneno*, Fred. Hoffmann. *spec.* 4. Vomissement causé par le poison, *Journal de Médecine*, *Avril 1757*.

& Majoult; *Hyperemesis*, Tralles, *de Opio*, *pag. 5.* A.

Salmuth, *centur. 1. obs. 10*, parle d'un homme qui, après avoir avalé de l'*arsenic*, fut attaqué d'un vomissement qui l'emporta en très-peu de temps. On lui trouva le fond de l'estomac enflammé & corrodé, le dos & le scrotum livides. L'*hellebore* blanc causa à un autre un vomissement & des convulsions qui le mirent au tombeau. On lui trouva les intestins remplis de vents, l'estomac rongé & couvert d'une grande tache noirâtre, les poumons noirs & couverts d'écume. Bonet, *Sepulch. tom. 2. pag. 91. obs. 6.* Henr. de Heers rapporte un même accident causé par le sel de vitriol mal préparé. Bonet, *ibidem*, a vu arriver la même chose à un Chimiste. Hildan. *cent. 4. obs. 34*, a connu un homme qui mourut d'un vomissement que lui causerent de mauvais champignons. Lemonier, *Mémoires de l'Académie de Paris*, 1740.

8. *Vomitus à pyloro calloso*, Fred. Hoffmann. §. 22. Willis, *tom. 2. pag. 24.* Bonet, *de vomitu*, *observ. 17, 18, 19, 20*, où l'on trouve plusieurs cas

pareils. *Vomissement causé par la callosité du pylore.*

J'ai observé trois fois cette espece, & j'en ai aussi-tôt découvert la cause, lorsque je suis venu à ouvrir les cadavres. Elle survient environ trois heures après qu'on a mangé, & par conséquent lorsque les alimens sont sur le point d'entrer dans le pylore. Tous les remedes qu'on emploie ne servent à rien ; le vomissement recommence tous les jours après les repas, ce qui affoiblit les malades & les fait maigrir à vue d'œil ; ils sont presque toujours constipés. Lorsqu'on les visite à jeun, couchés sur le dos & les genoux pliés, on sent une dureté dans la région du pylore, quelquefois dans l'extrémité du duodenum, ou dans d'autres endroits. Après leur mort, on leur trouve les intestins rétrécis & calleux, le duodenum squirreux, & plusieurs visceres endurcis. Ils meurent au bout de l'année. Le seul moyen de leur prolonger la vie, est de les réduire à la diete blanche. **Kerckring**, *obs. an. 1*, a connu un homme qui en fut attaqué pour avoir avalé une piece de monnoie qui lui bouchoit le pylore.

9. *Vomitus hypochondriacus.* Voyez *Colique hystérique.* Fréderic Hoffmann, *spec.* 4. Vomissement hypocondriaque. C.

Cette espece est familiere aux personnes sujettes à la fievre quarte, aux rateleux & aux cachectiques. Les déjections sont érugineuses, verdâtres, bilieuses. *Voyez les Mémoires de l'Académie de Bologne*, *Tome II.*

10. *Vomitus ab ulcere ventriculi*, Bonet, *sepulchret. tom.* 2. *pag.* 89. Hildan. *cent.* 5. *obs.* 36. Vomissement causé par un ulcere au ventricule. A.

Ce vomissement est précédé d'une douleur aiguë & fixe d'estomac, laquelle vient de son inflammation, ou des aiguilles, des épingles, des osselets qu'on a avalé, & dont les pointes le blessent. La douleur diminue après que l'abcès est percé, mais le vomissement continue, ce qui fait croire que le malade a été empoisonné. Les déjections ne sont presque point purulentes : on découvre sans peine la cause lorsqu'on vient à ouvrir les cadavres.

Marcel Donat, *hist. lib.* 4. *cap.* 3. a vu un pareil cas dans lequel le ma-

lade étoit constipé, & rendit par la bouche plusieurs livres de pituite. La tunique interne du pylore étoit corrodée, de maniere que les alimens l'irritoient & ne pouvoient y entrer.

Un homme étoit sujet à un vomissement habituel dont il mourut. On l'ouvrit & on lui trouva une fistule dans l'estomac. *Schneider, de catarrhis, pag.* 439. Cette espece se manifeste par une chaleur lente, un vomissement opiniâtre, la maigreur du sujet, & une fievre lente.

11. *Vomitus ab steatomate ventriculi*; J. Rhodius, *observ.* 63. *cent.* 2. Bonet, *sepulchret. de vomitu*, *obs.* 15. Vomissement causé par un stéatome dans l'estomac. C.

Vomissement des alimens à moitié digérés, constipation qui augmente de jour à autre, maladie habituelle, abcès ou stéatome, tantôt dans le pylore, tantôt dans l'orifice gauche & supérieur de l'estomac, tantôt dans le fond de ce viscere. Les demi-bains d'eau tiede soulagent le malade.

Riviere, *centur.* 2 *obs.* 48. a vu un homme dans qui ce vomissement étoit occasionné par un squirre au haut de

l'estomac. Riolan, *lib.* 2. *Anthropol.* c. 20. en a connu un dans qui il étoit causé par un abcès.

12. *Vomitus gravidarum* ; Vomissement des femmes grosses.

A. *Idem febricosus.* C'est la même espece qui revient par accès. Vandermonde ; *Journal de Médecine, Mars*, 1757. *pag.* 198. Il a observé un vomissement qui revenoit tous les jours à la même heure, & qui, après avoir résisté aux remedes ordinaires, fut guéri par l'usage du seul extrait de quinquina.

Ce vomissement des femmes grosses est pour l'ordinaire ou bilieux, ou alimentaire. Le premier survient à jeun; il est violent, laborieux & presque convulsif. On l'appaise par la saignée, des potions acescentes, comme la limonade; ou délayantes, comme le thé, l'infusion de safran, lesquelles facilitent l'excrétion & l'évacuation de la bile ; ou avec des stomachiques, comme l'infusion de fleurs de camomille, de sommités de petite centaurée, d'absinthe, le café, l'eau de fleurs d'orange, le chocolat, le repos.

Le second survient aussi-tôt après

les repas ; il est moins laborieux, mais il est suivi d'inanition & de foiblesse, & il exige pareillement la saignée. On l'appaise aussi avec l'eau, le vin, quelques gouttes d'élixir de propriété, la thériaque. Ce vomissement est quelquefois salutaire & facilite l'accouchement. Lorsqu'on l'arrête, plusieurs femmes s'en trouvent mal, & perdent l'appétit, & dans ce cas, le plus sûr est de s'en rapporter à la nature. Le vomissement dans les femmes grosses prévient les fausses couches. *Langrish.*

13. *Vomitus bezoarticus*, J. Breynii, *Transact. philosoph.* n°. 459. 1741. G. Konig. *Transact. philosoph.* 1758. n°. 3. Vomissement bézoartique. C.

Une femme nommée *Lawer*, âgée de 21 ans, étoit sujette depuis deux ans à vomir de temps en temps des concrétions pierreuses, qu'on sentoit au tact dans la région épigastrique ; mais ce qui est beaucoup plus étonnant, c'est qu'elle vécut pendant 4 mois sans boire ni manger, qu'elle rendit plusieurs lavemens par la bouche, & répandit plusieurs fois des urines vertes & sableuses. *Collection Académique*, *t.* 1, *pag.* 426.

Un homme qui avoit le crémaſon, jugea à propos, pour s'en délivrer, d'avaler quantité de poudre abſorbante teſtacée. Il fut attaqué d'un vomiſſement accompagné d'un ſentiment de peſanteur dans l'eſtomac, dont il mourut. On l'ouvrit, & on lui trouva dans l'eſtomac pluſieurs calculs dont les uns étoient faits comme du corail, & les autres comme des grains de chapelet. On peut en voir la figure *dans le neuvieme volume de l'Abrégé des Tranſactions Philoſophiques, pag. 171.*

14. *Vomitus rabioſus*, Antoine de Ulloa, *Voyage de l'Amérique*, vulgairement appellé *la Chappetonade;* par les Eſpagnols, *Vomito prieto.*

On appelle *Chappetons* dans l'Amérique, les aventuriers qui vont chercher fortune à Carthagene. Leur pauvreté eſt cauſe qu'ils ſe nourriſſent mal, & qu'ils paſſent les nuits expoſés au froid, ce qui eſt extrêmement dangereux dans un climat auſſi brûlant. Que s'enſuit-il?

Ils ſont attaqués d'un vomiſſement mortel, accompagné d'un délire ſi furieux, qu'on eſt obligé de les lier de peur qu'ils ne ſe déchirent avec les

dents & les ongles, & ils meurent comme enragés.

Cette maladie n'attaque que ceux qui vont à l'Amérique depuis quelque temps ; on ne l'y connoissoit point avant 1730.

15. *Vomitus atrabilarius*, Bonet, *sepulchret. obs.* 23. *de vomitu. Morbus niger ;* Maladie noire d'*Hippocrate.* Vomissement atrabilaire. A.

Un homme vomissoit continuellement des matieres noirâtres ou érugineuses. On lui trouva le duodenum, dans l'endroit où il forme un arc ou un angle, entiérement obstrué, ce qui faisoit refluer la bile dans l'estomac, où elle devenoit noire par son séjour.

Lorsque les nausées sont violentes, l'extrémité du duodenum se trouvant resserrée par la duplicature transverse du mésocolon, s'oppose à la circulation de la bile, qui dans ce temps-là est plus abondante, ce qui l'oblige à refluer dans l'estomac, aussi-tôt après les premiers vomissemens. Les obstructions & les squirres du foie suffisent pour causer un vomissement atrabilaire, ainsi qu'on peut en voir des exemples chez Charles Pison, *de morbis à*

ſero, *ſect.* 4. *cap.* 1. & chez Bonet, *ſepulchret. obſ.* 43.

16. *Vomitus ab hepate obſtructo*, Bonet, *ſepulchret. obſ.* 36. Fréd. Hoffmann, §. 26. Vomiſſement cauſé par l'obſtruction du foie.

Cette eſpece eſt confirmée par pluſieurs obſervations que *Bonet* rapporte, & par leſquelles il paroît que la bile ne pouvant plus circuler dans le foie, à cauſe des obſtructions qui s'y ſont formées, reflue dans l'eſtomac, & cauſe un vomiſſement de bile, ſoit que le foie ſoit ſquirreux, ſoit qu'il ſe ſoit formé des calculs dans la véſicule du fiel, ſoit qu'il y ait un abcès dans le foie qui comprime les conduits de la bile. Je traite actuellement une femme attaquée depuis cinq mois d'un pareil vomiſſement, enſuite d'un ictere auquel elle a été pluſieurs fois ſujette, & qui a un dégoût pour tous les alimens, ſur-tout pour la viande. Je lui fais prendre en hiver les eaux thermales, & en été celles de Vals, & elle s'en trouve ſoulagée.

17. *Vomitus à pancreate*, Bonet, *ſepulchret. obſ.* 53, 54, 55. Voyez Nauſée, *obſ.* 58. Vomiſſement cauſé par le pancréas.

La dureté de cet oreiller, de même que le pus qui en découle lorſqu'il eſt ulcéré, ſuffiſent pour irriter l'eſtomac & l'exciter à vomir, lors ſur-tout qu'il eſt plein.

18. *Vomitus gaſtrocelicus*; Vomiſſement cauſé par une hernie de l'eſtomac. D. P.

C'eſt un vomiſſement habituel produit par le déplacement de l'eſtomac qui ſe trouve enfoncé entre les muſcles du bas-ventre, ou qui s'eſt porté dans la poitrine, à travers quelque fente du diaphragme. J'ai oſervé cette derniere variété, qui eſt aſſez familiere aux chevaux, dans une femme, à qui des nauſées violentes avoient occaſionné cette maladie; on l'ouvrit après ſa mort, on trouva l'eſtomac tout entier dans la poitrine; cette pauvre femme éprouvoit après chaque repas une eſpece de ſuffocation, dont elle ne ſe délivroit qu'en vomiſſant tout ce qu'elle avoit mangé. *Les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* font mention d'une pareille maladie obſervée dans un chien. *Sennert* a auſſi connu cette maladie. *Voyez*, nouvelles claſſes de maladies, *pag. 152.*

La premiere variété eſt plus fréquente que la ſeconde ; Voyez-en les ſignes dans la *premiere claſſe*, article *gaſtrocele*, & conſultez pour la cure *Garengeot*, *Gunzius*, &c.

19. *Vomitus gaſtriticus* ; Vomiſſement cauſé par l'inflammation de l'eſtomac. *Voyez* l'article de cette maladie.

L'épigaſtre eſt ſi enflé & ſi douloureux, que le malade ne ſauroit ſouffrir la plus légere couverture, comme dans la colique hyſtérique. Il a le pouls foible, des cardialgies fréquentes, il a quelquefois l'eſprit hébété, il vomit à tout moment, il a une eſpece de fievre maligne qui l'abat à un point extraordinaire. Voyez *inflammation de l'eſtomac.*

Ab herpete ventriculi. Panarole, *obſ.* 43. a vu un vomiſſement habituel cauſé par une dartre d'eſtomac ; & Bonet, *ſepulchret. obſ. 56.* par des puſtules rouges & livides.

Par un charbon peſtilentiel, Diemerbroeck, *de peſte*, *lib. 4. hiſt. 15.*

20. *Vomitus nephriticus*, Bonet, *obſ. 60.* Vomiſſement néphrétique. *Voyez* Nauſée. *Par un calcul*, Fréd. Hoffmann, *pag. 21.* A.

Cette espece est accompagnée des mêmes douleurs que la colique rénale calculeuse, de même que la néphrétique. *Bonet* en rapporte huit cas que l'on peut voir dans son *Sepulchret.*

M. *Chirac* prétend que lorsqu'on lie l'artere rénale à un chien vivant, il rend au bout de quelques heures par la gueule des matieres qui sentent l'urine; mais l'expérience ne réussit pas toujours.

12. *Vomitus ab œsophago obstructo*, Fréd. Hoffmann, §. 21. Willis, *pharmac. pag.* 17. Fernel, *pathol. cap.* 1. Coiter, *obs. pag.* 121. *Ab œsophago obstructo*, Litre, *Mém. de l'Acad. de Paris*, Willis, *tom.* 2. *pag.* 25. Cochi, *horti Florentini præfat.* Halleri, *disput. tom.* 3. *pag.* 33. Vomissement causé par l'obstruction de l'œsophage. C. P.

Litre a vu un vomissement habituel aussi-tôt après le repas, occasionné par un squirre dans l'œsophage, qui le dilatoit comme une bourse, & l'obstruoit. Le gonflement de la glande de *Vercelloni* peut causer le même accident aux chiens. Le célebre Esculape de Florence, le Docteur *Cochi*, a observé deux fois cette maladie, d'abord à l'occasion

d'un squirre qui s'étoit formé dans la glande dorsale, & la seconde, par des vertebres de saumon que le malade avoit avalées. Tous deux moururent de faim, & l'on ne connut la cause de leur mal qu'après qu'on les eut ouverts.

22. *Vomitus à cartilagine xiphoideâ*, vulgairement *la palette démise*. C.

Ce cartilage, lorsqu'il vient à se luxer, irrite l'estomac, & lui cause des contractions & des dilatations convulsives, qui proviennent des efforts qu'il fait pour lever l'obstacle qui l'incommode. *Fréd. Hoffmann* a observé que ce vomissement est souvent causé par les *busquieres*, dont les filles se servent pour rendre leur taille élégante. Voyez *Heister*, au sujet de la luxation de ce cartilage. Cette maladie, si l'on en croit les ignorans, est très-fréquente, mais elle est fort rare.

23. *Vomitus cephalalgicus*, Hippocr. *aphor. 50. lib. 6. cap. 3.* Fréd. Hoffmann, §. *28.* C'est plutôt une réjection qu'un vomissement. Elle est occasionnée par une contusion au crâne, & l'on rend de la bile après avoir mangé, ou par une céphalée.

24. *Vomitus iliacus*, voyez *ileum*. *Vomitus ab herniâ*, Fréd. Hoffmann, §. 24. Vomissement iliaque causé par une hernie. A.

Il n'est pas toujours féculent, ni accompagné du miséréré, ni compliqué d'un bubonocele; mais occasionné seulement par le reflux des humeurs contenues dans les intestins dans l'estomac, comme dans la passion iliaque.

25. *Vomitus marinus*; Mal de mer, appellé *Water-galle* par les matelots. B.

C'est celui auquel sont sujettes les personnes qui vont sur mer : il est accompagné de cardialgies, de nausées, & d'une grande foiblesse.

Il n'est point causé par la mauvaise odeur de la sentine, quoiqu'elle puisse y contribuer. Ceux qui y sont sujets, en sont pareillement attaqués lorsqu'ils voyagent sur les rivieres, quelque propres que soient les bateaux; de sorte qu'il ne provient ni de la mauvaise odeur de la sentine, ni de celle de l'eau de la mer.

Il augmente lorsque la mer est haute, & sur-tout lorsque le vaisseau se meut de l'avant à l'arriere, ce qu'on appelle vulgairement *Tangage*; ce qui arrive

lorsqu'il marche vent arriere, & non point lorsqu'il va *à la bouline*, ou qu'il a le vent de côté, parce qu'il est peu agité. Le moyen de prévenir ce vomissement est, 1°. de rester sur le tillac; 2°. dans le milieu du navire, à égale distance de la poupe & de la proue; 3°. de bien manger, car l'estomac fatigue beaucoup moins lorsqu'il est plein, que lorsqu'il est vuide; 4°. de se tenir couché plutôt que debout. Je m'en tiens à ceux qui en ont fait l'expérience.

Ceux qui vomissent en voiture, font très-mal de boire des liqueurs & des élixirs; elles ne font qu'irriter davantage le pylore. Il y a plusieurs personnes qui ne peuvent supporter le devant de la voiture, ni aller à reculons sans vomir.

Ces sortes de vomissemens prouvent que la digestion ne se fait point, lorsque l'estomac est secoué. Mais d'où vient qu'elle se fait mieux lorsqu'il est plein? Est-ce parce qu'il est moins agité? Ceux qui vomissent beaucoup sur mer, sont guéris des maladies auxquelles ils étoient sujets. *Langrish.*

Plusieurs personnes ayant été bien

purgées par le mal de mer, se portent beaucoup mieux lorsqu'elles sont débarquées, & ont un appétit beaucoup plus vif, qu'avant de s'embarquer; de sorte que le mal de mer est quelquefois un remede excellent contre l'anorexie.

26. *Vomitus pituitosus*; Vomissement pituiteux.

Les vieillards qui mangent beaucoup, & dont l'estomac est rempli de mucosité, vomissent de temps à autre quantité de mucosité visqueuse, transparente, insipide, lorsqu'ils sont à jeun; & ce vomissement est précédé de cardialgie & d'un crachement abondant de pituite, ce que j'attribue à la laxité & à l'inertie de leur estomac. Il faut leur donner de l'ipécacuanha pour les faire vomir & les fortifier, les purger ensuite avec la rhubarbe & le séné, leur faire prendre les eaux de Balaruc, auxquelles on joindra l'absinthe, le catechu, l'aloès & autres stomachiques semblables. J'ai traité M. *Le Brun*, Intendant du Languedoc, d'une pareille maladie, & il s'est parfaitement bien trouvé de ces remedes.

27. *Vomitus urinosus*, Haller, *Phy-*

fiol. tom. 2. *pag.* 371. Vomiſſement urineux. A.

Cette eſpece a lieu, lorſque la ſecrétion de l'urine eſt ſupprimée dans la néphralgie, ce qui arriva à *Lanfranc*; ou lorſque ſon excrétion eſt empêchée par une iſchurie véſicale. Horſtii, *hiſt. med. pag.* 508. ou par une iſchurie uréthrale, *hiſt. de l'Acad. Royale des Sciences*, *obſ.* 3.

28. *Vomitus hæmorrhagicus*, *obſ. D.* de Fontfrede.

Un malade attaqué d'une fievre continue, éprouva peu de ſoulagement d'une hémorragie de nez qui avoit été annoncée par un pouls dicrote; ce même pouls ayant reparu ſans hémorragie, il ſurvint au malade des nauſées qui furent promptement ſuivies d'écoulement de ſang par le nez; le jour ſuivant même pouls, même vomiſſement ſuivi d'hémorragie. Enfin ces mêmes ſymptomes ayant reparu le troiſieme jour, le malade devint convaleſcent; on obſervera que le malade ne ſe plaignoit d'aucun mauvais goût à la bouche, que ſa langue ne préſentoit aucune ſaleté, qu'il n'y avoit enfin aucun ſigne qui indiquât, que ce vomiſ-

sement fût l'effet de quelque saburre; il est très-vraisemblable qu'il n'étoit qu'un effort de la nature pour établir l'hémorragie critique des narines.

29. *Vomitus febricosus*; Vomissement fiévreux, Richard, *Journal de Médec.* *1761*, *pag.* *35*. A.

XIV. *Ileus*; *Passion iliaque*; le nom de *Chordapsus* lui conviendroit mieux; *Tenuis intestini morbus*, Cels. *lib.* *4*. *cap.* *13*. En Grec, *Eileos* de *ano eilesis*, révolution de l'intestin, ou d'*eilestai*, convulsion de l'intestin, ou selon d'autres, d'*ileo*, qui est le nom d'un intestin; *Chordapsos*, de Celse; *Eileos*, d'Hippocrat. *de morbis* *3*. Le nom d'*ileus* est équivoque, & on doit lui préférer celui de *chordapsus*. *Acutum tormentum*, de Cælius Aurelianus; par les Pythagoriciens, *pragmon*, *cloison*, *séparation*; en Latin, *Iliaca passio*, *volvulus*, *convolvu-*

lus ; par Bonet, *Sepulchret.* *pag.* 234. *Copremesia*, vulgairement *Miséréré*, *Passion iliaque*. Les malades, *iliaci*, iliaques.

Caractere. C'est une maladie aiguë accompagnée de douleurs dans le bas-ventre, de borborygmes, de constipation, & d'un vomissement par lequel on rend sur la fin des matieres fécales.

Elle differe du *vomissement* par les tranchées violentes qui l'accompagnent, & qui se font principalement sentir autour du nombril ; elles sont accompagnées de rapports, de nausées, de cris & d'une constipation opiniâtre.

De la *colique*, par un vomissement fréquent & féculent, lequel est accompagné du hoquet, de l'abattement des forces, d'une agitation & d'une révolution dans les intestins. L'*ileus* des Modernes differe autant de celui de *Galien*, que de la colique.

Sa cause n'est autre chose que le mouvement rétrograde de la faculté expultrice des intestins, quoique le

Docteur *Haguenot* prétende le contraire. Il prétend qu'ayant lié l'inteſtin grêle d'un chat, il prit au bout de 26 heures une figure ſphéroïde, & ſi les figures ſont juſtes, que ſon diametre devint ſeize fois plus grand à l'endroit de la ligature; mais qu'ayant ouvert l'animal, il n'apperçut aucun mouvement anti-périſtaltique dans l'inteſtin. Cette expérience ne prouve point qu'il ne puiſſe avoir lieu dans la paſſion iliaque qui provient d'un autre principe; & il peut très-bien exiſter, lorſque les inteſtins ſont enfermés chaudement dans le bas-ventre, & ſoutenus par les muſcles du bas-ventre. Dans le cas dont il s'agit, le plus léger ſerrement de l'inteſtin ſuffiſoit pour faire refluer les matieres dans l'eſtomac, de même que la plus légere preſſion du piſton ſuffit pour faire monter l'eau à une hauteur conſidérable.

L'Auteur ſuppoſe gratuitement que les fibres annulaires de l'inteſtin ſe contractent par une néceſſité mécanique depuis le pylore vers l'anus, vu qu'il n'eſt pas plus difficile à la nature de changer ce mouvement, qu'à un homme de façonner un morceau d'ar-

gile comme il lui plaît, en remuant ses doigts d'une façon plutôt que d'une autre, d'autant plus qu'on voit tous les jours des gens qui changent la direction du mouvement péristaltique de l'œsophage & de l'estomac, lorsqu'ils veulent se procurer un vomissement volontaire. J'avoue que ce mouvement est plus difficile, lorsque l'intestin est considérablement distendu, mais il n'en est pas besoin pour faire remonter les matieres, & d'ailleurs elles peuvent très-bien acquérir la saveur & l'odeur des excrémens par leur séjour & le mélange de celles de dessus avec celles de dessous dans l'intestin grêle. *Morgagni, epist. anat. 34. 30.*

Je mets au nombre des causes de cette maladie, tout ce qui est capable de changer la direction de la faculté expultrice, & de lui faire prendre un mouvement rétrograde, comme la difficulté d'aller à la selle, à cause de la douleur que causent les matieres lorsque la partie est ulcérée ou enflammée, un spasme, qui rétrécit l'anus, des vers, des noyaux, des crotins, qui opposent une forte résistance, ou enfin une ligature, une compression, un engagement,

une hernie. L'étroiteſſe du canal ne ſauroit être la cauſe du vomiſſement, vu que tout mouvement ſuppoſe une cauſe motrice; d'où il ſuit que celle des inteſtins ne peut qu'y contribuer & le rendre plus fréquent. *Galien* n'a pas vu échapper un malade de tous ceux qui rendent les excrémens par la bouche.

1. *Ileus inflammatorius*, Sennert. *eſpece 1. Chordapſus.* Voyez le *ſepulchret.* de Bonet. Foreſtus, *obſ. pag. 336. Colica inflammatoria*, Brendel. MS. Paſſion iliaque inflammatoire. A.

Cette eſpece eſt très-fréquente, & provient de l'inflammation de l'inteſtin grêle. On la connoît, 1°. à la violence & aux progrès rapides du mal; 2°. à la fievre & à la violence des douleurs; 3°. à la foibleſſe exceſſive du malade; 4°. il ne peut retenir ni les alimens ni la boiſſon qu'il prend; 5°. il a de forts hoquets & des ſueurs; 6°. quelquefois des convulſions; 7°. on ſent dans la partie douloureuſe une tumeur rénitente, oblongue, comme une corde tendue; 8°. il a une rétention d'urine; 9°. le bas-ventre enflé; 10°. la reſpiration aſthmatique & courte. Ses cauſes ſont internes ou exter-

nes, & je mets de ce nombre tout ce qui est capable d'enflammer les intestins. Cette espece tue ordinairement le malade au bout de quatre jours. *Ballon.*

Elle demande le même traitement que l'inflammation des intestins, & la dyssenterie inflammatoire, mais non point celui de *Sydenham*. Cette espece a été observée par Willis, *de animâ brutorum*, par Hildanus *de gangrænâ*, qui ont trouvé le colon gangrené; par *Balloni*, *Henri de Heers*, *Blaise* &c.

On fera d'abord une saignée copieuse au malade, on lui fera prendre ensuite un lavement émollient, & on lui prescrira une boisson émulsionnée, à petites doses souvent réitérées. On appaisera de temps en temps le vomissement par le moyen des narcotiques. On fera prendre ensuite au malade un demi-bain deux fois le jour, on réitérera le soir la saignée, si la douleur & la tension du bas-ventre l'exigent & que le pouls le permette. La fumée de tabac injectée à l'aide d'une seringue, est très-propre à ouvrir le ventre opiniâtrément fermé dans cette maladie. On vante beaucoup la seringue d'*Etienne Hales*, laquelle, introduite dans l'anus, reçoit

reçoit, dans une position perpendiculaire, l'eau dont on la tient continuellement remplie.

2. *Ileus à fecibus induratis*, Sennert, *troisieme espece. A cydoniato obturante*, Fernel, *Pathol. lib.* 1. Fontan. *pag.* 84. Hippol. Bosci. *sect.* 2. *pag.* 24. D.

Cette espece est précédée d'une constipation opiniâtre; sans aucune douleur aiguë, à laquelle succedent la pesanteur & la tension du bas-ventre; les intestins sont remplis de matieres, que l'on sent au tact; le malade a des rapports, & presque point de fievre, il vomit de la bile & de la pituite & enfin ses excrémens. Cette espece est moins aiguë & moins dangereuse que la précédente. *Hippocrate* & *Sennert* veulent qu'on souffle dans le fondement du malade avec un soufflet. Les remedes oléagineux, délayans, les fomentations & les lavemens soulagent beaucoup.

3. *Ileus spasmodicus. Ileus ab humorum anarrhopiâ.* Sennert, *Passion iliaque spasmodique.* A.

Sennert, à qui nous devons la connoissance de cette espece, prétend que les humeurs remontent des hypocondres en haut, & qu'il a connu

un malade qui non seulement devint épileptique & aveugle, mais qui rendit par la bouche le lavement qu'on lui avoit donné. Matthieu *de gradibus, de vomitu*, Guainier, & Jacq. Ophteus, ont vu rendre à des malades des lavemens & même des pessaires par la bouche. La même chose arrive dans les attaques d'apoplexie, le malade a le visage & les yeux rouges & enflammés, le sang se porte à la tête, tandis que les extrémités sont froides. Ces sortes de spasmes de l'estomac & des intestins ont pareillement lieu dans la colique hystérique, & cette espece demande le même traitement.

4. *Ileus ab intestino compresso*, Bonet *sepulchret.* Passion iliaque causée par la compression de l'intestin. C.

Par le squirre & l'enflure du pancréas, qui comprimoit & enflammoit le colon, Kerckring, *observ. anat.* 43; par une tumeur squirreuse remplie d'osselets, qui comprimoit & enflammoit le colon, Hippolyth. Bosci, *de facult. anat. lib.* 2. Par un chancre ulcéré dans le cœcum qui étoit rétréci & engagé dans l'ileum. Fabric. Hildan. *cent.* 1. *obs.* 61. P. Salii Diversi, *cap.* 11. Par l'intestin lequel

se trouvoit comprimé sous les fausses côtes dans l'hypocondre droit. Henr. Lavater, *Thes. inaugur.* 5.

L'observation nous apprend que les intestins, par exemple le colon, se rompent quelquefois dans cette maladie, ainsi qu'on peut le voir chez Barbette, *prax. lib.* 4. *cap.* 7. Beniven. *de abditis*, *cap.* 76. Riviere, *cent.* 3. *obs.* 26. Martin, *Act. Acad.* 1706.

Par une *mole* dans la trompe qui comprimoit le rectum, Hippol. Boscus, *de Facultat. Anat. lib.* 2. *pag.* 23.

Par un squirre au mésentere qui comprimoit les intestins, Riolan, *Method. medic.*

Par un anneau membraneux qui serroit le rectum, Bonet, *Sepulchret. observ.* 24. *cas.* 9.

Par un fil de fer avec lequel un Charlatan avoit lié l'intestin grêle, Henri de Heers, *obs.* 32. *pag.* 191.

Par un abcès dans l'intestin, Bonet, *Sepulchret. obs.* 24. *cas.* 10.

Cette derniere variété paroît appartenir à la passion iliaque inflammatoire, au lieu que les précédentes constituent la passion iliaque chronique, telle que je l'ai observée dans une jeune Reli-

gieuse, dont le mésentere étoit squirreux; elle supporta cette maladie pendant trois mois sans fievre & presque sans douleur; ce ne fut que le dernier mois qu'on s'appercut une fois ou deux seulement, d'une odeur de matieres fécales dans ce qu'elle vomissoit; le vomissement n'avoit lieu dans le commencement de sa maladie, qu'une fois la semaine, mais elle rejetoit, dans l'espace d'une minute, plusieurs livres de matieres fluides, brunes, chargées de chyme grisâtre, & tout ce qu'elle avoit mangé dans l'intervalle; ses forces s'affoiblirent petit à petit par le manque de nutrition, au point qu'elle ne pouvoit plus sortir du lit; elle tomba, quelque temps avant sa mort, qui fut fort douce, dans un léger délire accompagné d'obscurcissement de la vue; elle n'alla du ventre que deux ou trois fois pendant le cours de sa maladie, & rendit par le bas une grande quantité de mercure qu'elle avoit avalé; ce ne fut que vers la fin de la maladie, que le bas-ventre étant fort applati, on reconnut au tact les tumeurs squirreuses du mésentere.

5. *Ileus à colo pituitâ infarcto*, Bonet,

Sepulchret, *observ.* 25. d'après Fernel & Salius Diversus.

Le malade a toujours froid, quoiqu'il n'ait point de fievre. Les douleurs sont violentes & suivies d'un vomissement de bile & de pituite, & enfin de matieres fécales. A l'ouverture du cadavre, on a trouvé le colon engorgé de pituite.

6. *Ileus herniosus*, Forest. *observ.* 20. 21. 22. *lib.* 21. Passion iliaque causée par une hernie. Par la chute des *intestins* dans le *scrotum*, Ballon. *consil. lib.* 2. *consil.* 24. Forestus, *observ.* 7. *lib.* 21. Par un *bubonocele*, celle-ci est très-fréquente. Ballon. *consil.* 31. *lib.* 1. Manget, *in sepulchret. observ.* 26. *pag.* 237. Par un *exomphale*, Forest. *observ. lib.* 21. Par une *hernie de la vessie*, Petit, *Mém. de l'Acad. de Paris*. Par *l'hernie de Litre*, Mém. de l'Académie.

Le bubonocele est très-souvent la cause de cette espece. Il y a quantité de gens qui se plaignent de la colique & de nausées, sans dire à leur Médecin qu'ils ont un bubonocele, & cela par une fausse honte. Dans ce cas on doit bien prendre garde de ne leur

prefcrire ni émétique ni cathartique, qu'après les avoir vifités.

Cure. Après avoir faigné le malade, on le fera coucher fur le dos les jambes pliées, on fomentera la partie avec des tripes chaudes, on l'oindra avec de l'huile, on lui donnera des lavemens émolliens, & on réduira l'inteftin, & au cas que ces moyens n'operent point, on en viendra à l'opération.

Les perfonnes qui ont une hernie ne doivent jamais quitter leur bandage, fur-tout lorfqu'elles fe purgent, ou qu'elles ont la toux.

Si l'inteftin grêle fe trouve pincé par les anneaux des mufcles tranfverfes, ou par le trou ombilical, fans qu'il paroiffe aucune tumeur à l'extérieur, ni aucun indice de la partie affectée, ce qui arrive quelquefois aux femmes groffes, il en réfulte une maladie très-cruelle, dont les fymptomes repréfentent à la fois la colique bilieufe & venteufe, l'hépatalgie & la néphralgie. Une femme parvenue au feptieme mois de fa groffeffe éprouva une pareille maladie accompagnée de vomiffemens, d'infomnie & d'une fievre médiocre : on la faigna

ſept fois, on lui fit prendre pluſieurs lavemens, des potions huileuſes, des narcotiques; tout cela fut inutile; *Puzos* excita enfin l'avortement, & tira le fœtus vivant, mais la mere mourut deux jours après; on trouva dans le cadavre une partie de l'inteſtin iléon, livide & pincée par l'anneau droit.

7. *Ileus volvulus*, Bonet *Sepulchret. obſerv.* 20. 21. où il rapporte vingt différens cas. A.

C'eſt celui qui eſt cauſé par l'engagement réciproque des inteſtins, & il y en a des milliers d'exemples; Bonet *Sepulchret. obſerv.* 20. en rapporte juſqu'à quinze. J'ai obſervé dans de petits enfans de pareils engagemens & de ſemblables contractions ſpaſmodiques des inteſtins, qui ſubſiſtoient encore dans les cadavres. Lorſqu'il y a des vers, les inteſtins ſe reſſerrent tellement tant par en haut que par en bas, que rien ne ſauroit plus y paſſer, & qu'ils peuvent aiſément rentrer dans celui de deſſus qui ſe trouve relâché par leur mouvement rétrograde. Cet accident eſt ſuivi d'inflammation, de douleurs, de nauſées & de la paſſion iliaque.

Si l'on avoit des ſignes de cette eſpece, on feroit avaler aux malades des bales de plomb, & une forte doſe de mercure, ſur-tout lorſqu'on a lieu de l'attribuer aux vers.

On peut voir la cure chez Riviere, *obſerv.* 26. *centur.* 3. On peut rapporter ici l'ileus phyſode de *Rolfinck :* en effet, il arrive ſouvent que les flatuoſités diſtendent & gonflent les inteſtins à un point extraordinaire, Plater. *obſerv. lib.* 3. *pag.* 657. Beniven.

A l'égard de la gaſtroraphie, dont on ſe ſert pour dénouer les inteſtins, & qu'on dit avoir pratiqué avec ſuccès ſur la Barone de Landi, je la tiens pour fabuleuſe. Voyez la note de Manget dans le *Sepulchret. pag.* 228. *tom.* 2. Cependant l'illuſtre de *Meyſerey* la conſeille, *num.* 423.

8. *Ileus Indicus ; Mordexin*, Fred. Hoffmann. *tom.* 6. *pag.* 207. En François, *Fer chaud ; Mor-detchin*, Mém. de la Chine. A.

Cette eſpece qui eſt familiere à Goa, & très-commune à la Chine, eſt accompagnée de ſignes de crudités, d'un vomiſſement violent, de tranchées cruelles, de l'obſcurciſſement des ſens.

Il y a des Auteurs qui désignent par le même nom le cholera morbus.

Cure. On l'obtient en interdisant au malade le boire & le manger, & en lui appliquant un fer rouge sur la plante des pieds.

9. *Ileus physodes*, Rolfinck, *observ. 18. lib. 21. Tormentum Cœlii Aureliani*, Rolfinck. A.

Cette espece est accompagnée de borborygmes, de constipation, de tranchées; au lieu de vomir, le malade rend quantité de vents par la bouche, & sent une douleur au-dessus du nombril; il rend aussi des vents par le bas au lieu d'excrémens. Cette espece a été observée & guérie par *Forestus*, de même que l'ileus inflammatoire. Les femmes qui soignoient le malade, eurent l'imprudence de lui appliquer un ais chaud sur le ventre.

10. *Ileus calculosus*, Chaptal, *Docteur Méd. de Montp.* Passion iliaque calculeuse. A.

Le 12 Mai 1753, une femme, après avoir souffert des tranchées cruelles & une constipation opiniâtre, fut attaquée tout-à-coup d'un *miséréré*, & rendit pendant trois jours ses excrémens

par la bouche. On lui fit avaler quantité d'huile d'olive, on lui en donna en forme de lavement, on lui fit boire une décoction de feuilles de violettes, & elle rendit enfin par la bouche un calcul d'un pouce de long, d'un demi-pouce de large, de figure ovale, blanchâtre & fort léger. Elle ne l'eut pas plutôt rendu, qu'elle fut à la selle; on lui avoit fait avaler demi-livre de mercure, elle guérit.

11. *Ileus à callosâ coli stricturâ*, Gauteron, *Secrétaire de l'Académie Royale de Montpellier*. Miséréré causé par la stricture calleuse du colon. A.

Ce Médecin ayant ouvert le cadavre d'un homme mort d'un miséréré, il lui trouva le colon calleux & tellement rétréci, qu'il eut peine d'y introduire une plume à écrire. Il y avoit longtemps qu'il étoit dans cet état, & il n'étoit point enflammé. Bonet, *Sepulchret.* rapporte un cas tout semblable, avec cette différence que c'étoit le rectum qui étoit bouché.

Ceux qui naissent avec l'anus imperforé sont sujets à cette maladie.

12. *Ileus verminosus. Iliaca passio à vermibus*, Gordon, *pag.* 263. Passion iliaque causée par les vers. A.

J'ai observé cette espece dans une jeune fille, qui rendoit tout par la bouche avec des matieres acides, vermineuses, des douleurs vives dans la région du nombril, & des borborygmes, de maniere que sa maladie tenoit plus du miséréré que de toute autre. Elle avoit le ventre libre, & sa constipation n'étoit que passagere. Cette espece est moins dangereuse que l'ileus vulgaire ou le volvulus, & cede aux vermifuges.

13. *Ileus à veneno.* Voyez *par les cathartiques*, tels que l'ellebore, la coloquinte. Passion iliaque causée par le poison.

Un Tailleur de Montpellier prit une drachme d'arsenic blanc dans un purgatif, croyant que c'étoit de la crême de tartre : 1°. il fut saisi à l'instant d'un feu brûlant dans les entrailles, d'une suffocation, d'un vomissement continuel, d'une ardeur dans la bouche & dans l'estomac inexprimable ; 2°. Il avoit les extrémités froides, le teint pâle & plombé, & le visage couvert d'une sueur froide ; 3°. il avoit des hoquets fréquens, & l'haleine d'une puanteur insupportable ;

4°. le pouls bas, rare, tardif, intermittent; 5°. une soif ardente, & des anxiétés horribles; 6°. un resserrement d'estomac qu'on ne peut exprimer. 7°. Pendant les huit premiers jours, ni urine, ni sueur, si ce n'est au visage, la langue très-seche. 8°. Il eut pendant les sept premiers jours un vomissement continuel, bilieux & noirâtre, & le ventre mou. Il fut entiérement constipé pendant quatre jours, & rendit dans les suivans des matieres liquides & noirâtres. 9°. Vers le quatrieme jour, il rendit par la bouche & l'œsophage une escarre noire & épaisse, laquelle fut suivie d'une hémorragie. 10°. Vers le sixieme jour, il vomit l'escarre de l'estomac, il perdit le pouls; le septieme jour il fut attaqué d'un priapisme; il avoit la verge roide & tendue, & le gland livide pendant vingt-quatre heures. Le huitieme jour les anxiétés augmenterent, la fievre le prit, son pouls devint plein & intermittent, il tomba dans des convulsions & un délire obscur; & il mourut le soir.

Le Magistrat donna ordre qu'on l'ouvrît; & je me trouvai présent à l'opération. On lui trouva toutes les dents

décharnées, les mamelons de la langue découverts, la bouche entiérement dépouillée de sa membrane, la tunique veloutée de l'estomac tout-à-fait mangée, le ventricule rempli d'une liqueur noirâtre, avec un sédiment semblable à du charbon pilé, les intestins d'un rouge noirâtre, leurs valvules entiéres, le pylore, les amygdales & le trou lingual gangrenés.

Cure. On donnera sur le champ au malade de l'huile, des bouillons gras, du lait, & ensuite de la gomme arabique délayée dans de l'eau, du mucilage de graine de lin. On lui en donnera aussi en forme de lavemens & de gargarismes.

Le lavement suivant a souvent très-bien réussi dans la passion iliaque ordinaire. Faites infuser pendant demi-heure une poignée de feuilles de rhue récente, dans une décoction de fleurs de mauve, de camomille & de mélilot. Faites fondre dans une livre & demie de colature, quatre dragmes de sel ammoniac, ajoutez-y d'huile de noix & de miel mercuriel, de chaque deux onces. La colature servira pour deux lavemens qu'on fera prendre dans

l'eſpace d'une demi-heure, pour lâcher le ventre. *Journal de Médecine, Novembre 1761.*

14. *Ileus imperforatorum*, Journal de Médecine, *Novembre 1757, pag. 59. Iliaca à recti inteſtini coalitu*, Bonet, *Sepulchret.* Paſſion iliaque, cauſée par la coalition du rectum. C.

Dans le cas où les enfans ne vuident point leur meconium, il faut leur viſiter le fondement; & au cas que l'obturation ſoit bien avant dans le rectum, y introduire une bougie ou une ſonde, & l'on découvrira la membrane qui le bouche. Il faut alors prendre un pharyngotome ou un *trocar*, & la percer, en dirigeant l'inſtrument avec le doigt indice.

Lorſqu'on néglige cette opération, le bas-ventre s'enfle, s'étend, devient douloureux; il ſurvient un vomiſſement accompagné de tranchées aiguës, une fievre, une inflammation, un ſphacele, qui emportent l'enfant au bout d'une ſemaine.

Une fille de Nîmes, en âge de puberté, étoit née avec le fondement & les parties génitales externes tout-à-fait bouchées. Elle étoit d'ailleurs très-

belle, & se portoit fort bien, excepté que tous les deux ou trois jours elle sentoit une douleur dans la région du nombril, & rendoit depuis quatorze ans ses excrémens par la bouche, & son urine par les mamelles. Ce fait m'a été attesté par M. *Baux*, Médecin à Nîmes, qui en a été témoin oculaire.

Cure générale de la Passion iliaque.

Les efforts que fait la nature dans la maladie dont il s'agit ici, ont pour but de lever les obstacles qu'elle rencontre par les tranchées qu'elle excite dans les intestins, & d'évacuer par le vomissement les matieres dont le trop long séjour occasionneroit la gangrene.

On saignera le malade deux ou trois fois selon que ses forces le permettront, pour appaiser l'inflammation & prévenir la gangrene; & ensuite pour relâcher & lubrifier les intestins, on lui donnera toutes les quatre heures du bouillon & de l'eau de poulet.

On lui donnera deux ou trois fois par jour plusieurs onces d'huile d'amande douce, ou à son défaut, une décoction de racine de guimauve, de

feuilles de mauve ou de graine de lin. On lui oindra le bas-ventre avec de l'huile tiede, ou bien on le fomentera avec une décoction émolliente. On lui donnera des lavemens oléagineux & adouciſſans, & le ſoir des narcotiques & de l'huile d'amande douce.

Après que les douleurs ſeront calmées, on fera bouillir deux onces de pulpe de caſſe dans une livre d'eau de poulet, qu'on partagera en deux verres, ſur chacun deſquels on mettra deux onces d'huile d'amande douce. Les cathartiques plus forts, indiqués par les Auteurs, ne valent rien, & il faut s'en abſtenir.

Si l'on ſoupçonne que la maladie ſoit occaſionnée par des vers, des matieres endurcies, un volvulus, on fera avaler deux ou trois balles de plomb au malade l'une après l'autre, ou demi-livre de mercure; & on lui fera prendre un bain d'huile. On le ſaignera enſuite du pied ſi ſes forces le permettent, on réitérera les linimens & les lavemens; car on ne peut le ſauver qu'au moyen d'une évacuation par bas, qui lui faſſe rendre les flatuoſités fétides, & les matieres contenues dans le bas-ventre.

XV. CHOLERA; *Cholera morbus*; Trousse-galant, *D. Tissot.*

Ceux qui craignent de confondre le cholera avec ce que les François appellent *colere*, l'appellent *choleram morbum*, & *cholericam passionem*. Les malades sont appellés *cholerici* par Aurelianus, & *choleriontes* par les Grecs.

Caractere. C'est une maladie très-aiguë, dans laquelle on rend fréquemment par le vomissement & par les selles, des humeurs bilieuses ou âcres, accompagnée de nausées, de tenesme, de colique, de l'abattement des forces, & souvent de crampes dans les jambes.

Celle qui est spontanée, est très-fréquente vers la fin de l'Eté.

Sa cause, suivant Galien, est un effort de la faculté expultrice de l'estomac & des intestins, pour évacuer par haut & par bas la matiere âcre, bilieuse & putride, qui, par son séjour, acquerroit une qualité venimeuse capable de corrompre les visceres.

Rien ne prouve mieux que les matieres qu'on rend dans le vomissement

viennent auſſi des inteſtins, que la bile & ces humeurs ſavoneuſes & ſtercoracées qu'Hippocrate & Lommius ont obſervées dans le cholera morbus.

1. *Cholera ſpontanea*, Hippocrat. *Epidem. lib. 5.* Foeſ. *pag. 1144.* où il preſcrit l'ellébore & les bains, ce qui ne vaut rien. *Idem, pag. 1159. de Eutichide*, deſcription excellente. *Cholera morbus* de l'année 1669, *Sydenham*; Cholera morbus ſpontané.

C'eſt cette eſpece qui ſans aucune cauſe procatartique ou occaſion évidente, ſurvient vers le mois de Septembre, à ceux même qui ne mangent point de fruit. Ils ſont attaqués pendant pluſieurs heures d'un vomiſſement énorme, dans lequel ils rendent des matieres bilieuſes & corrompues; il eſt ſuivi de déjections difficiles & d'un teneſme, qui après même qu'il a ceſſé continuent un jour ou deux. Ce vomiſſement eſt accompagné de coliques d'eſtomac & de bas-ventre, de cardialgie & de ſyncopes, d'un abattement ſubit de forces. Le pouls eſt petit, enſuite nul, ou vîte, fréquent, foible; le malade a le teint cadavéreux, livide, les extrémités froides, une ſoif ardente

cauſée par l'ardeur qu'il reſſent ; il prend du dégoût pour les viandes, il eſt dans des anxiétés continues, il eſt attaqué de contractions ſpaſmodiques dans les jambes & les autres membres, auxquelles on donne le nom de crampes.

Cette maladie, toute terrible qu'elle eſt, cede ſouvent aux remedes, lorſqu'on appelle le Médecin à temps ; mais lorſqu'on la néglige, ou qu'on la traite mal, elle emporte le malade en très-peu de temps.

J'ai éprouvé que le traitement de *Sydenham* eſt le meilleur qu'on puiſſe employer ; car il n'y a pas d'année qu'il n'y ait dans l'Automne quatre malades attaqués d'un cholera morbus à l'Hôpital général.

Dans le temps que le malade a encore toutes ſes forces, il faut lui donner de l'eau tiede, de l'eau de poulet, & ſi ſon pouls eſt fort, & la douleur violente, le ſaigner du bras.

On lui donnera toutes les quatre heures du bouillon ou des crêmes liquides, mais comme il ne peut les garder, il faut après l'avoir ſuffiſamment purgé, lui donner l'anti-émétique de

Riviere, je veux dire, une ou deux cuillerées de jus ou de ſirop de limon, avec vingt grains de ſel d'abſinthe. Au cas que les douleurs & la foibleſſe augmentent, on ajoutera toutes les heures à ce julep vingt gouttes de laudanum liquide, ou de l'eau de menthe, de canelle, de l'huile d'amande douce, ſelon qu'on le jugera à propos. Après que la maladie eſt calmée, le malade ne rend plus les bouillons qu'on lui donne, & pour lors il convient de lui donner des lavemens de tripes de mouton, mais en petite doſe, ſur-tout ſi le teneſme & la douleur l'exigent, ce qui eſt aſſez rare.

En cas que le vomiſſement recommence, je reviens à l'anti-émétique, & le ſoir au laudanum; c'eſt un excellent cardiaque, & il arrête efficacement les flux. Lorſque le malade eſt altéré, je lui donne de la limonade.

Trois jours après que le vomiſſement & la diarrhée ont ceſſé, on purge de nouveau le malade avec une décoction de rhapontic, de myrobolans, & de ſirop de chicorée composé, à laquelle on ajoute la manne, & il guérit radicalement.

2. *Cholera sicca*, Sydenham, *sect.* 4. *cap.* 2. Balloni, *consil.* 77. *lib.* 1. *A flatibus*, Galen. *de caus. morbor.* 4. *Flatulenta*, Menjot. *Cholera suppressa*, Riviere. *Cholera hypochondriaca*, Langius. *Cholera xere*, Hippocrate, *de victûs ratione.* 103. Galen. A.

Cette espece enfle le ventre, cause des borborygmes & des douleurs dans les côtés & dans les lombes, & resserre le ventre. Gardez-vous de faire vomir celui qui est dans ce cas. Donnez-lui un lavement fait avec des substances grasses & chaudes; oignez-le, faites-lui prendre un bain chaud, & arrosez-le avec de l'eau chaude pour le réchauffer, *Hippocrat.*

A. *Cholera auriginosa à fungis venenatis.* Lemonnier, *Mém. de l'Acad. de Paris*, 1749.

Journal de la maladie.

Une jeune fille mange à son dîner un ragoût dans lequel on avoit mis un champignon blanc de moyenne grandeur. *Vaillant.*

1°. A quatre heures du soir, elle est attaquée d'une cardialgie, pendant la nuit, de douleurs aiguës accompa-

gnées de naufée, de vomiffement, de déjections bilieufes, d'une foibleffe extrême, & d'un cholera continuel.

2°. Le matin, fon pouls eft petit & fréquent, & prefque imperceptible. Son épigaftre s'enfle, on fent une pulfation vers la pointe du cœur (le duodenum étant diftendu, tranfmettoit les pulfations de l'artere); on lui donne de l'eau de poulet, de la décoction de racine de guimauve & de graine de lin, deux lavemens; on fomente la partie avec des herbes émollientes, & on lui donne un peu de thériaque. Elle va fix fois à la felle, & rend des morceaux de champignon; point de vomiffement.

3°. La diarrhée ceffe le matin, la cardialgie & la foibleffe continuent; l'enflure de l'épigaftre & la pulfation augmentent; elle rend des matieres bilieufes entremêlées de morceaux de champignon.

4°. Elle paffe la nuit affez paifiblement, fa peau fe couvre d'une légere moiteur, fon pouls devient meilleur, l'urine reprend fon cours. On lui donne de la manne & du catholicon, & quantité d'eau de poulet. Elle rend des mor-

ceaux de champignon ; les symptomes s'appaisent, & elle s'endort.

5°. Le lendemain, elle est attaquée d'un délire & d'une oppression de poitrine, elle soupire, elle bâille, elle est inquiete, son pouls disparoît, elle ne veut plus rien prendre, elle pâlit, elle devient froide, ses ordinaires s'arrêtent. On prépare un bain, auquel on juge à propos de substituer un pédiluve; ses ordinaires reviennent sur ces entrefaites, mais en petite quantité. On lui ouvre la saphene, la dyspnée augmente, il lui prend des mouvemens convulsifs aux mâchoires ; on la saigne de nouveau du pied; l'ictere se manifeste.

6°. Elle meurt le matin; la jaunisse disparoît, il survient une tache verdâtre dans les coins des yeux.

On l'ouvre, & on lui trouve l'estomac un peu enflammé, le duodenum distendu par des flatuosités, & étranglé par le bas, le foie tendu, rouge, le conduit choledoque étranglé dans le milieu, enflé par le haut, & vuide dans le bas; c'est là ce qui causoit la jaunisse; la bile contenue dans la vésicule étoit de couleur verdâtre, les intestins étoient vuides, mais sains.

B. *Cholera dysenterica auriginosa.* Mém. de l'Académie 1749. *Lemonnier.* Cholera morbus compliqué de dyssenterie & d'ictere.

1. Le même jour, la mere de cette fille, qui avoit quarante-cinq ans, & qui étoit robuste, mangea quelque peu de ces champignons à son dîner, & soupa à son ordinaire.

2. Le lendemain, dès la pointe du jour elle fut attaquée de coliques & d'un vomissement de bile, d'un météorisme & d'un abattement extrême. Elle avoit le pouls petit, la langue seche & fort sale; & elle rendit par bas quantité de matieres bilieuses.

3. On lui fit prendre quelques remedes, & elle se trouva un peu mieux le soir.

4. On la purgea, & elle rendit des matieres liquides & fétides. On lui donna le soir quinze gouttes de laudanum.

5. Des déjections noirâtres, fétides, des fragmens dyssentériques, des déjections sanguinolentes, le pouls petit, les extrémités froides, ni douleurs ni spasmes dans le bas-ventre, mais tension dans l'épigastre. Elle dort la nuit au

au moyen des narcotiques qu'on lui donne.

6. La dyssenterie augmente, elle tombe dans un profond assoupissement, son visage s'enfle, ses yeux deviennent jaunes, ses déjections sont muqueuses, sanguinolentes, grumeleuses, la cardialgie continue, elle perd l'ouie, elle a les yeux fixes & ouverts, & elle ne peut rien distinguer; elle tombe dans un délire obscur & passager, & on lui donne le lilium.

7. On lui donne un scrupule d'ipécacuanha, elle ne rend rien, & le vomissement cesse; les déjections sont moins fétides. On lui donne de la teinture de rose, avec quelques gouttes d'esprit de vitriol, la dyssenterie cesse, & on lui fait prendre de la teinture & de la lessive de rhubarbe.

8. Elle cesse de rendre du sang, son pouls augmente, l'assoupissement se dissipe, elle reprend ses sens, elle dort la nuit & elle sue.

9. Les déjections bilieuses recommencent, on lui donne de la teinture de rose & de rhubarbe.

10. Son ventre se lâche, son visage se désenfle, l'ictere continue; on lui

donne une tisane de chicorée, de laiteron, de scorsonere; il survient une petite fievre qui se termine par le sommeil & une légere moiteur.

Dans l'espace de quinze jours, les urines deviennent abondantes, la jaunisse disparoît, & la malade guérit.

4. *Cholera à venenis fossilibus.* Voyez *ileum à veneno.* Cholera morbus causé par des poisons fossiles.

Par le vitriol, Amati, cent. 5. obs. 84.

Par l'antimoine.

Par l'arsenic, Fred. Hoffmann. *de cholerâ, obs.* 3.

Par le mercure.

5. *Cholera intermittens*, Morton. *Pyretolog. pag.* 16. 33. 81. *Tertiana cholerica*, Torti *de febrib. lib.* 3. *cap.* 1. *p.* 124. Cholera morbus intermittent. A.

Cette espece accompagne l'accès de la fievre tierce, rarement celui de la quarte, très-souvent celui de la tierce continue.

L'accès commence par un vomissement bilieux, verdâtre, âcre, copieux, accompagné de déjections fréquentes, souvent du hoquet, d'une voix rauque, glapissante, d'yeux creux, d'un serrement d'estomac, d'une sueur

légere au front, d'un pouls foible, du froid, ou de la couleur livide des extrémités, en un mot des mêmes symptomes que le cholera morbus ordinaire, dont celui-ci differe, par la fievre qui accompagne ses périodes.

Ce cholera morbus met la vie en danger dans l'accès de fievre qui constitue l'accroissement ou l'état de la maladie.

On le guérit par une prompte & forte dose de quinquina, du moment que le paroxysme commence, & on lui en donne au moins six drachmes dans l'espace de quatre heures, avant le retour du suivant.

Dans le cholera morbus, le pouls est le même que dans le vomissement & la diarrhée, je veux dire, serré & intermittent par intervalle.

6. *Cholera Indica*, Delloni, *Voyage aux Indes Orientales*, Amsterdam, 1689. vulgairement *Merdechi*. A.

Symptomes. Soif ardente, céphalalgie, inquiétude, fievre, délire, flux de ventre, & vomissement, pouls fort & inégal, les urines rouges ou blanches, mais toujours limpides.

Cure. Le premier & le principal remede qu'on oppose à ce mal, est de

brûler le pied du malade. On se sert pour cet effet d'une broche de fer qu'on enfonce par le côté du talon jusques dans la partie la plus calleuse, jusqu'à ce que le malade sente de la douleur, après quoi on retire la broche, & l'on frappe avec une pantoufle souple la partie brûlée, pour prévenir les phlyctenes. La douleur est si peu sensible, que le malade marcheroit sur le champ, si le cholera morbus ne l'en empêchoit. Elle appaise cependant la violence du mal, & dans le cas où la fievre continue, on lui oppose les remedes ordinaires. On nourrit le malade avec de la décoction & de la crême de riz, à laquelle on ajoute beaucoup de poivre, quand même le malade auroit la fievre, on lui saupoudre même la tête avec du poivre pulvérisé. On ne le saigne point, & on ne le purge qu'après que la maladie est appaisée, & que la fievre a cessé, employant pour cet effet les cathartiques les plus doux.

Dellon trouva d'abord cette méthode si extraordinaire, qu'il la méprisa; mais il apprit à ses dépens & à ceux de quantité d'autres, qu'on ne pouvoit guérir autrement cette maladie; & il l'em-

ploya depuis avec succès, tant sur lui que sur autrui.

7. *Cholera à veneno animali;* Cholera morbus causé par un poison animal. *Par les œufs du brochet*, Gesner, *de piscibus*, Schenckius, *de venenis. Par les œufs du barbeau*, Gesner, *de piscibus. Par le noir de seche*, Plin. *hist. natur.* A.

Histoire. Une femme de cinquante ans mangea à souper avec son fils des œufs de barbeau frits. A une heure du matin, ils s'éveillerent tous deux avec une nausée & une cardialgie atroces, accompagnées d'un vomissement de matiere bilieuse, âcre & fétide. On leur donna de l'eau de poulet, qui leur procura des selles fréquentes accompagnées de tranchées. On leur donna des lavemens d'eau de poulet, le vomissement, les déjections continuerent jusqu'au soir, & ils guérirent; mais le jeune homme s'en ressentit pendant plusieurs années, & il lui en resta une grande foiblesse.

8. *Cholera inflammatoria*, Amati, *cent. 5. cur. 28.* de Meyserey, *Maladie des Armées, art. 496.* Cholera morbus inflammatoire.

Cette espece est accompagnée de

l'inflammation, c'eſt-à-dire, d'une tumeur phlegmoneuſe des inteſtins comme dans le cas rapporté par *Amatus*, ou de l'inflammation de l'eſtomac: cette eſpece exige une ſaignée prompte, des fomentations émollientes, l'eau de poulet, les émulſions, &c.

9. *Cholera verminoſa;* Cholera morbus cauſé par les vers. A.

C'eſt celui qui eſt cauſé par une matiere vermineuſe contenue dans les premieres voies. J'en ai vu des exemples dans quelques enfans, chez qui cette matiere produiſoit le même effet que le poiſon.

10. *Cholera arthritica;* Cholera morbus arthritique. *Par une goutte répercutée.* Sydenham en eſt mort. A.

Celui ci eſt cauſé par une matiere arthritique répercutée par art, ou retenue par la foibleſſe de la nature.

11. *Cholera crapuloſa;* Cholera morbus cauſé par la crapule. De Meyſerey, *art. 498.*

C'eſt celui qui eſt cauſé par l'excès dans le boire & le manger, & ſur-tout par celui du vin; la nature faiſant un effort pour évacuer ces ſaburres par haut & par bas. Il eſt paſſager & ſalutaire.

XVI. *DIARRHŒA*; Diarrhée; *Cacatoria*, Galen. *lib. 4. pag. 790. Rheumatiſmus*, Tralliani, *lib. 8. cap. 7.* d'Aſclepiade, d'après Aurelianus; *Defluxio*, Cæl. Aurelian. *cap. 22. de morbis acutis*, *lib. 3. Catatropha*, Gilberti Angli, *pag. 212. Rheuma Gaſtros*, Galen. *in 1. Prognoſtic. Diarria*, Gilberti Angli; *Alvifluxus*, *ventris profluvium.* Diarrhée, cours de ventre, bénéfice de nature, dévoiement, flux de ventre. Les malades, *diarrhoici*, *foireux.*

Caractere. Déjection morbifique & fréquente, je veux dire, conſtante & notable par l'anus, de matieres récrémentitielles & excrémentitielles le plus ſouvent fluides.

Elle differe de la *cœliaque* & de la *lienterie*, en ce que les matieres que le malade rend, ne ſont ni crues, ni converties en chyle, comme dans quel-

ques especes de lienterie & de cœliaque, mais excrémentitielles ou récrémentitielles. Du *tenesme*, en ce que les efforts produisent leur effet. Du *flux hépatique* & de la *dyssenterie*, en ce que les déjections ne sont point sanguinolentes. De la *maladie noire*, en ce qu'elles ne sont point noires.

Sa cause n'est autre chose qu'un effort de la faculté expultrice, supérieur à la résistance qu'opposent les excrémens, le sphincter, les valvules, &c. Mais ce qui détermine ces mouvemens excrétoires, est l'irritation qu'éprouvent les intestins de la part de cette matiere, soit qu'elle les incommode par son volume, son séjour, son acrimonie, son poids, ou de telle autre maniere que ce puisse être. Il est rare que la terreur détermine la faculté à agir.

Cette matiere morbifique est, ou étrangere, comme un poison, un médicament; ou une humeur engendrée dans le sang, laquelle s'étant jetée dans le couloir des intestins, irrite ses tuniques, comme dans les diarrhées critiques, séreuses, adipeuses, ou colliquatives; ou un suc bilieux, pancréatique,

&c. qui a paſſé dans les inteſtins ; ou enfin des feces corrompues, vicieuſes, âcres. Dans quelque eſpece de diarrhée que ce ſoit, on rend d'abord les reſtes des alimens qu'on a pris, & enſuite, ſelon le régime que l'on tient, les éjections ſe mêlent avec ces reſtes, ou paroiſſent plus pures ; & ſelon que la bile, la ſérosité, ou telle autre humeur prédomine, la diarrhée eſt appellée bilieuſe ou ſéreuſe. L'intermittence du pouls, comme l'obſerve le Docteur *Solane*, annonce une diarrhée critique.

1. *Diarrhœa ſtercoroſa*, Riviere; *Diarrhœa à ventriculo & cibis corruptis*, Sennert ; *Diarrhœa ſtomachalis*, Gaſpar. Hoffmann ; *Fluxus cibalis*, Sennert ; *Bénéfice de nature.*

C'eſt celle qui provient de crapule, d'indigeſtion, ou de voracité. Elle n'eſt point accompagnée de fievre, & dure un ou deux jours ; & loin d'affoiblir les forces, elle rétablit les fonctions, & réveille l'appétit qu'on avoit perdu. Comme elle eſt cauſée par une ſurabondance de ſuc ou de chyle, qui n'a point paſſé dans les veines lactées, on lui donne le nom d'écoulement alimen-

M. v

taire ou chyleux, quoique les matieres que l'on rend ne ſoient point blanches, mais ſtercoracées & fluides. *Hippocrate* prétend que cette maladie eſt familiere à ceux qui mangent avec voracité, qui ne mâchent pas aſſez, à qui les dents manquent, auſſi bien qu'aux begues. Les meilleurs remedes qu'on puiſſe employer ſont, la rhubarbe, le rhapontic & le ſirop de chicorée compoſé.

2. *Diarrhœa vulgaris; Diarrhœa à toto corpore ſine febre*, Sennert; *Diarrhée ordinaire.* B.

Elle differe de la précédente, en ce qu'elle eſt plus grave, & qu'elle dure plus long-temps; & comme la quantité d'alimens que l'on prend, n'égale pas celle des matieres que l'on rend, il y a tout lieu de croire qu'elle vient pour la plus grande partie du couloir des inteſtins, & par conſéquent de toutes les parties du corps, c'eſt-à dire, du ſang, qui ſe dépure par cette voie. Sa cauſe n'eſt donc autre choſe qu'une excrétion trop abondante d'une humeur putride & ſéreuſe par le couloir inteſtinal, ce qui fait qu'elle s'évacue en forme de diarrhée avec des feces délayées. On

commencera par prescrire au malade une diete ténue, de l'eau panée & des cathartiques doux & astringens, après quoi on lui donnera du diascordium, ou de la thériaque.

3. *Diarrhœa febrilis*, Boerhaav. *aphor.* 719. Sydenham, *conft. epid. cap.* 4. *pag.* 31. Stahl, *de febrib. pag.* 64. *Diarrhœa à toto cum febre*, Sennert; *Diarrhée fébrile.* A.

C'est celle qui survient vers la fin de la fievre synoque. Comme dans le cours de la fievre, la nature surmonte l'humeur maligne qui peut se trouver dans l'estomac, & la pousse dans les intestins; elle les corrode tellement par son acrimonie, qu'il ne peut qu'en résulter une diarrhée.

On connoît cette espece en ce que le malade a de la disposition à vomir, lorsque la fievre commence, quoiqu'on ne lui ait point donné l'émétique.

Cette diarrhée acheve d'épuiser les forces du malade que la fievre a déjà affoiblies, dans un temps où la nature a le plus besoin des siennes pour corriger la matiere fébrile qui vicie le sang, & l'évacuer par une autre voie, & c'est ce qui en fait le danger.

Cette espece est souvent accompagnée ou précédée de nausées, de cardialgie, d'anxiétés, d'agitation, de soupirs lugubres, de la saleté & de la noirceur de la langue, &c.

On la guérit en donnant au plûtôt l'émétique au malade, lorsque ses forces le permettent, & le soir un parégorique légérement cardiaque. Les astringens produisent peu d'effet.

4. *Diarrhœa pituitosa. Album alvi profluvium*, Guill. Pison. *cap. 9.* Diarrhée pituiteuse. D.

On attribue cette espece qui est très-fréquente dans les Indes, au défaut de transpiration, & par conséquent à une humeur crue & pituiteuse qui s'amasse dans les intestins. Elle n'est point accompagnée de fievre, mais de douleurs aiguës qui font languir le malade peu à peu : elle n'épargne aucun âge : elle regne plûtôt en hiver & dans les temps pluvieux qu'en été, & dure quelquefois des années entieres.

On commencera la cure par des lavemens déterfifs préparés avec du miel. On préparera le corps avec des sirops de même espece, après quoi on aura recours à l'ipécacuanha. On fera bouil-

lir deux drachmes de cette racine, avec de l'oxymel, ou sans oxymel, dans quatre onces d'eau; on les laissera macérer une nuit, & on les donnera le lendemain matin au malade. On lui donnera le lendemain, le second, & même le troisieme jour la seconde décoction de cette racine, selon que les circonstances l'exigeront; car les malades étant affoiblis, supportent mieux cette seconde décoction, *Guill. Pison*.

5. *Diarrhœa carnosa*, Wolfgang Wedelius, *Collect. Acad. tom.* 3. *pag.* 588. Peyer, *de glandul. intestin. exercitat.* 1. *pag.* 2. Cette maladie approche de la dyssenterie, ou plutôt en est une suite. C.

6. *Diarrhœa variolosa*, Sydenham, *pag.* 97. 94. 83. *A miliari*, Roncal. *Medic. p.* 151. 153. *Rubeolas subsequens*. Idem *pag.* 122. Morton, *pag.* 28. Diarrhée variolique. A.

La diarrhée n'est pas moins salutaire aux enfans dans la petite vérole confluente, quoiqu'elle n'ait pas aussi constamment lieu, que le ptyalisme aux adultes, dans la confluente; dans celle-ci la nature purge les enfans d'une partie du virus variolique, au lieu que dans

la petite vérole diſcrete elle ne ſauroit ſurmonter ce virus par la diarrhée, qui eſt occaſionnée par le froid qui répercute les puſtules & la matiere morbifique.

C'eſt donc à tort que les femmes arrêtent la diarrhée qui ſurvient aux enfans dans la petite vérole confluente; une conduite auſſi imprudente en fait périr des milliers, au lieu qu'en laiſſant agir la nature, elle continue juſqu'à la fin de la maladie & leur ſauve la vie. Il n'en eſt pas de même de celle qui ſurvient dans la petite vérole diſcrete. Celle-ci eſt cauſée par le froid, qui répercute la matiere, ou par des évacuations procurées à contre-temps, & l'on doit y remédier avec des cordiaux, & par un régime corroborant; obſervant de ne les continuer qu'autant de temps que durent les ſymptomes occaſionnés par cette répercuſſion. Les meilleurs ſont les eaux diſtillées & le diaſcordium.

La diarrhée ne vient pas ſi de bonne heure dans les enfans, que le ptyaliſme chez les adultes. Dans quelque temps de la maladie qu'elle ſurvienne, à moins qu'on ne l'arrête par art, elle

parcourt les différens ſtades de la maladie. La diarrhée ſuccede ſouvent à la rougeole, & dure même pluſieurs ſemaines, après que la maladie & tous les ſymptomes ont ceſſé, *Sydenham*, *pag. 121.* lors ſur-tout que les malades ont uſé d'un régime chaud. Cette diarrhée ſe guérit par la ſaignée, de même que la péripneumonie que ce même régime cauſe aux enfans dans le cours de la rougeole, & qui fait rentrer les puſtules à leur riſque & péril. *Sydenham*, *pag. 121.*

La diarrhée qui ſurvient dans la petite vérole diſcrete avant l'éruption, provient des ſaburres des premieres voies, & l'on doit y remédier par des cathartiques, tels que la rhubarbe, les myrobolans, enſuite par des abſorbans.

Elle eſt nuiſible après que l'éruption eſt faite, & il faut l'arrêter avec le diaſcordium, la thériaque & les abſorbans, autrement les puſtules s'affaiſſent. A l'égard des narcotiques, on doit les donner aux enfans avec beaucoup de ménagement.

7. *Dirrhœa acraſia*; Incontinence de ventre. L.

Elle conſiſte moins dans la fréquence

des déjections, qu'en ce qu'elles font involontaires & à contre-temps. Telle eft celle qui arrive aux enfans qui dorment, ou même qui veillent, foit involontairement ou par le peu de foin qu'ils ont de leur perfonne. On les guérit de cette mauvaife coutume avec les menaces, les verges, en les faifant aller à la felle avant que de fe coucher, en réglant leur nourriture, & en leur interdifant les alimens de mauvaife digeftion.

8. *Diarrhœa biliofa*, Trallian. Fred. Hoffmann. *tom. 2. pag. 165. Cœliaca* de Cælius Aurelianus, non point des modernes. *Diarrhée bilieufe*. A.

On la connoît à la couleur jaune & bilieufe des excrémens, aux tranchées & à la chaleur des vifceres, à la foif & à la féchereffe de la bouche, à la fievre qui s'y joint fouvent, à la couleur jaune de la langue, à l'amertume de la bouche, aux caufes échauffantes qui ont précédé, au tempérament bilieux du fujet, à la chaleur de la faifon.

Elle termine fouvent la tierce, la tierce continue & les autres fievres bilieufes, auffi-bien que la quotidienne continue, & la catarrhale bénigne. La

meilleure boiſſon que l'on puiſſe donner au malade après que la fievre eſt calmée, eſt celle dans laquelle il entre du ſel de prunelle, du nitre ; on peut y joindre les eaux acidules. Elle a beaucoup d'affinité avec la diarrhée *cholerioïde*, mais elle n'eſt point inflammatoire.

9. *Diarrhœa arthritica*, Muſgrave, *de arthritide anomala*, *cap.* 4. Diarrhée arthritique. D.

C'eſt celle qui ſurvenant naturellement aux goutteux, calme la douleur & l'enflure des pieds, ou qui détournant la matiere arthritique dans les inteſtins prévient le paroxyſme de la goutte, ou enfin, qui ſurvient dans la goutte invétérée, à l'occaſion de la foibleſſe de l'eſtomac, & des crudités qu'il contient. Cette derniere eſt la plus mauvaiſe de toutes, & l'on doit lui oppoſer le vin & les ſtomachiques. A l'égard de celles que cauſent les cathartiques, elles demandent le même traitement que l'hypercatharſe ; mais il eſt ſouvent à propos de s'en rapporter à la nature pour la guériſon de la premiere.

10. *Diarrhœa ſeroſa*, Carol. Piſon.

de colluv. ſeroſ. Diarrhœa cerebralis, Gordon ; *Diarrhœa aquoſa*, Fred. Hoffmann. *tom. 2. pag. 117.* Diarrhée ſéreuſe. C.

On connoît cette eſpece à la quantité d'humeur ſéreuſe que le malade rend, & qui n'eſt ni graſſe ni oléagineuſe comme dans la ſynthectique. Elle eſt ou critique, ou morbifique. Critique, lorſqu'elle ſurvient aux maladies du cerveau, telles que la paralyſie & l'apoplexie ſéreuſes, &c. lorſqu'elle ſe joint à la leucophlegmatie & à l'aſcite ; & qu'elle diminue les premieres maladies, tandis que les forces du malade ſont dans leur entier; elle eſt nuiſible, lors ſur-tout qu'elle eſt cauſée par une matiere âcre qui irrite les inteſtins, & qui fond la lymphe du ſang. Telle eſt celle que cauſent les cathartiques hydragogues.

A. *Diarrhœa urinoſa*, Haller Phyſiol. *tom. 2. pag. 370;* Diarrhée urineuſe.

Cette variété ſurvient à l'iſchurie. Voy. *Tranſact. philoſoph. n. 337.* Pechlini, *obſerv. 11. 51.* Rhodii, *cent. 11. obſ. 90. & 84.* Groeneveldt, *de tuto cantharidum uſu, pag. 171.*

11. *Diarrhœa purulenta*, Benedict. Sylvatici, *cent. 2. obſ. 86.* Fred. Hoffmann.

tom. 2. *pag.* 174. *obſ.* 3. Diarrhée purulente. C.

Elle ſuit les ſuppurations du méſentere, elle eſt périodique, & conſiſte dans un écoulement de ſanie purulente ou ſanguinolente, qui ſoulage le malade.

12. *Diarrhœa Chilienſis*, Feuillée, *obſerv. vol.* 2. Diarrhée du Chili.

Celle-ci a ſon ſiege dans l'inteſtin rectum. Elle eſt endémique dans le Chili, & cauſée par l'inflammation du rectum. Ses ſignes ſont une fievre aiguë, la tenſion du fondement, des déjections fréquentes.

On la guérit avec des lavemens faits avec la décoction d'une eſpece de morelle qui reſſemble à celle de nos boutiques : ſavoir, le *ſolanum chenopodii folio*, *acinis luteis*.

13. *Diarrhœa colliquativa*, Riviere, *Syntexis*, Dodon. *pag.* 102. Les malades *ſynthetici. Fluxus colliquativus*, Sennert. *Diarrhœa atrophicorum*, Juncker. *Diarrhœa ſynthetica* des Grecs. Diarrhée colliquative. C.

Elle eſt de deux eſpeces; car, ou elle accompagne les fievres malignes avec redoublement, comme la quotidienne continue maligne, elle abat con-

ſidérablement les forces, & le malade rend des matieres liquides, noirâtres, brunes, fétides, corrompues & huileuſes, ce qui l'épuiſe & le fait dépérir à vue d'œil : ou bien elle eſt compliquée d'une quotidienne continue hectique ou purulente, comme la phthiſique; les excrémens ſont mêlés d'une graiſſe putride, liquide, à cauſe de l'acrimonie qui fond la graiſſe du corps, d'où s'enſuivent la maigreur, la foibleſſe & la mort du malade. Dans la dyſſenterie épidémique des bêtes à cornes, j'ai ſouvent vu les déjections couvertes d'une eſpece d'huile, auſſi maigriſſoient-elles en très-peu de temps.

14. *Diarrhœa verminoſa. Diarrhœa à vermibus*, Sennert; Diarrhée cauſée par les vers.

On la connoît aux ſignes de la vermine, & ſur-tout à l'odeur de l'haleine des enfans qu'on a ſevrés, aux vers qu'ils rendent, à la couleur griſâtre de leurs excrémens, au picotement des inteſtins. On la guérit avec des cathartiques, que l'on varie ſuivant l'âge, pourvu que les forces le permettent, ſinon avec des abſorbans & des anthelmintiques.

15. *Diarrhœa à dentitione*, Sennert. *Voyez* Vomissement causé par la dentition. A.

Les enfans, dans qui la pousse des dents est accompagnée de la diarrhée, sont moins sujets aux convulsions que ceux qui sont constipés. Cette espece de diarrhée est souvent accompagnée de signes qui annoncent des vers.

16. *Diarrhœa ab hypercatharsi*, Sennert. A.

C'est celle que cause le poison, ou un cathartique pris à contre-temps. Les cathartiques sont trop forts, ou absolument, comme la coloquinte, la scamonée, l'ellébore, l'ésule, &c. ou respectivement à ceux dont les visceres sont tendus, desséchés, irrités, & trop peu ramollis, quoiqu'ils conviennent aux sujets bien constitués, comme le jalap, le séné; & lorsqu'on les ordonne mal à propos, ils dégénerent en poison.

Cette diarrhée est violente & accompagnée de tranchées. On la guérit avec l'eau de poulet, l'huile d'amande douce, des fomentations, & lorsque les forces sont considérablement abattues, avec le laudanum, le diascordium, de même que le cholera morbus. Les ha-

bitans de Ceylan y ſont fort ſujets, à cauſe du grand uſage qu'ils font du *diævull*, qui eſt une eſpece de fruit. *Flora Zeilan.*

17. *Diarrhœa choleriodes*, Juncker. *tab. 135. Nenter. pag. 401.* A.

Cette eſpece eſt accompagnée de tranchées, de douleurs, & d'une fievre inflammatoire. Elle eſt occaſionnée chez les accouchées par la colere, la ſuppreſſion des lochies, & par les boiſſons froides qui en arrêtent le cours.

On la guérit par la ſaignée, des lavemens laxatifs, des potions oléagineuſes, des délayans & des anodins.

18. *Diarrhœa adipoſa ;* en François, *Grasfondure ;* en Anglois, *Molten-greaſe.* A.

La ſynoque que cauſe une équitation trop violente, fond la graiſſe, une partie eſt repompée par les veines, elle ſe mêle avec le ſang, & le rend extrêmement gluant; l'autre paſſe dans les inteſtins, & forme une eſpece de beurre fondu, qui ſe mêle avec les excrémens. Elle differe de la colliquative, en ce qu'elle n'eſt point accompagnée de la fievre hectique.

Un homme à qui l'on avoit coupé

les marisca, fut attaqué d'un écoulement de matiere semblable à du frai de grenouille, qui montoit à dix livres, à ce que rapporte Greisel, *Collect. Acad. pag. 15. tom. 3.*

19. *Diarrhœa lactentium;* Dévoiement des enfans à la mamelle. L.

C'est une déjection qui se fait plusieurs fois par jour, comme cinq, six, huit fois, & qui est plus liquide qu'elle n'a coutume de l'être chez les enfans. Elle provient d'indigestion, lorsque les excrémens sont mêlés avec des parcelles de bouillie, de viande, de fruits, de confitures, &c. lorsqu'ils sont chyleux, grisâtres, caseux, laiteux, grumeleux; sur-tout si la nourrice manquant de lait, elle y supplée par de la bouillie ou des alimens solides, avant que l'enfant soit en état de les digérer.

On la distingue de celle de la dentition, par les signes de celle-ci, surtout par la couleur verdâtre des excrémens, le prurit, la chaleur, la douleur des gencives, qui sont propres à cette derniere espece.

On la guérit en détruisant les causes, en interdisant aux enfans la bouillie, les friandises, les alimens solides. On

commencera par lui donner des lavemens d'eau, ensuite on le purgera de deux jours l'un avec le sirop de chicorée, avec la rhubarbe, dont la dose est d'une once. On lui donnera des absorbans & des stomachiques, comme la confection d'hyacinthe, les yeux d'écrevisse, les coraux préparés.

20. *Diarrhœa febricosa*, Morton, *Pyretol. pag. 75. 80. 135.* A.

Cette espece est causée par le venin caché des fievres intermittentes, & on la guérit avec le quinquina.

21. *Diarrhœa pleuriticorum*, Sydenhan, *pag. 99.* Baglivi, *pag. 37.* Diarrhée des pleurétiques. A.

La diarrhée est pernicieuse dans la pleurésie. Voici un bol que Baglivi emploie pour la guérir : Un scrupule de *requies Nicolai* & d'antimoine diaphorétique. Après l'avoir arrêtée, on saignera le malade s'il le faut. La diarrhée nuit aux pleurétiques en ce qu'elle détourne la matiere de la sueur & de l'expectoration vers les intestins, & interrompt les efforts critiques de la nature.

XVII. *Cœliaca ; Passion céliaque ;* appellée *Passio cœliaca* par les modernes; *Cœliacos pathos*, par Aretée ; *Cœliaca*, par Cælius Aurelianus, *lib.* 4. Ce que Celse appelle *Cœliacus affectus*, paroît être une colique aiguë d'estomac, & comme telle entiérement différente de la passion céliaque des modernes. Les malades sont appellés *Cœliaci* par les Grecs, *Ventriculosi* par Aretée, *lib.* 2. *cap.* 7. *de affectu ventriculi.*

Son caractere est obscur, à moins qu'on ne l'emprunte, avec les modernes, de la blancheur des déjections, ainsi que l'a fait *Aretée.*

1. *Cœliaca chylosa* Aretæi; Flux de ventre chyleux. *Diarrhœa chymosa*, Tralles, *de opio.*

C'est un flux de ventre chronique, appellé *maladie céliaque*, dans lequel les alimens sortent liquides & à moitié digérés. La foiblesse de la faculté di-

gestive est cause qu'ils ne se cuisent qu'à demi & s'alterent, tant par rapport à la couleur, qu'à l'odeur & à la consistance; car leur blancheur ne vient que du défaut de bile. Ils sont puans & fétides; le malade a des tranchées & des rapports, des douleurs d'estomac violentes & aiguës; il est extrêmement affoibli, & maigrit de jour à autre. Cette maladie est longue, périodique & très-difficile à guérir. *Aretée.*

Il ne paroît pas qu'aucun moderne ait exactement observé cette maladie. Il est vrai que le défaut de bile rend les excrémens blanchâtres, mais de plus le ventre se resserre de même que dans l'ictere.

2. *Cœliaca purulenta*, *puris profluvium*, Lambsma, *Flux ventris*, *cap. 7. Hæmorrhois alba* Reiselii, *Collect. Acad. tom. 3. pag. 15.* Passion céliaque purulente. C.

Un abcès à la cuisse qu'on avoit négligé, se dissipa dans une nuit par trois déjections. *Miscell. natur. curios. decad. 2. pag. 82.*

Un abcès qu'un homme avoit au coude étant venu à maturité, le pus qu'il contenoit s'évacua par le fonde-

ment. Van Swieten, *comment. tom. 1. pag.* 706.

Il differe de la diarrhée colliquative par la couleur & par le danger; en effet la céliaque purulente est souvent salutaire, au lieu que la diarrhée colliquative est mortelle. Le pus vient tantôt des abcès de la poitrine, tantôt de ceux de l'estomac, du mésentere, des intestins & de la matrice. *Voyez* Maibomius, *de abscessibus.*

Bartholin, *epist. cap.* 4. *epist.* 87. Septal, *animad. lib.* 6. *pag.* 127. Valeriola, *lib.* 4. *obs.* 10. ont vu des pleurétiques qui ont rendu le pus qu'ils avoient dans le corps par le fondement, & qui ont été guéris. Ce n'est qu'au moyen de la connoissance de ce qui a précédé, qu'on peut distinguer le pus des déjections, de la mucosité puriforme. On la guérit par l'usage de la térébenthine.

3. *Cœliaca mucosa; Fluxus alvi puriformis*, Lambsma. *Fluxus ventris, cap.* 7. *pag.* 87. *Mucosa dejectio pro pure habita*, Fernel. *Pathol.* 6. *cap.* 10. *Mucosa diarrhœa puriformis & torminosa*, Freind, *hist. med. febre etiam comite.* Van Swieten, *comm. tom.* 1. *pag.* 707.

Paſſion céliaque de matieres muqueuſes. C.

4. *Cœliaca lactea*, Hoffmann, *diſquiſit. anat. pathol. pag.* 212. Smellie Mydvifri, *pag.* 420. Jul. Offray, *Eſſai de pratique*, *n°.* 28. *de lacte lochiali.* Paſſion céliaque laiteuſe.

XVIII. *LIENTERIA ; Lienterie ;* appellée par les Grecs *Leinteria ; Laxitas inteſtinorum*, par Celſe, *lib.* 4. Les malades, *Lienterici*, Lientériques.

Caractere. C'eſt un flux de ventre dans lequel on rend les alimens cruds ou à demi-digérés, peu de temps après qu'on les a pris.

La lienterie paroît être une eſpece ou un degré de diarrhée, plutôt qu'un genre diſtinct, & ne differer, comme l'obſerve *Paul Eginete*, de la céliaque que par le degré. Il eſt étonnant que les anciens n'ayent aſſigné d'autre cauſe de cette maladie que la qualité gliſſante de la tunique interne des inteſtins, comme ſi les alimens pouvoient ſurmonter par leur propre poids leurs infractuo-

fités, & qu'il ne fallût point une force expultrice pour les faire sortir.

Un homme ayant pris une drachme de sublimé corrosif, il se détacha une escarre noire des intestins, sans que leurs valvules s'effaçassent. Cet effacement des valvules dans la lienterie me paroît aussi imaginaire que la cicatrice qui obstrue les orifices des vaisseaux secrétoires dans la dyssenterie. Comme un homme exprime avec les doigts un morceau d'argile molle, de même les intestins poussent les excrémens qui sont ramollis avec plus ou moins de promptitude à proportion de leur lubricité, de la fluidité de la masse, de la vîtesse de leur contraction, & de leur irritabilité.

1. *Lienteria ex ulcere ventriculi*, Forestus, *liv.* 22. *obs.* 30. Lienterie causée par un ulcere à l'estomac. C.

Dans cette espece, l'estomac étant irrité par les alimens, les chasse continuellement par le pylore dans les intestins, & ceux-ci, qui sont susceptibles d'irritation, les poussent plus avant. On la guérit en détergeant l'ulcere avec de l'hydromel, de la décoction d'orge, & en la consolidant ensuite avec

une décoction de racine de grande con ſoude, la terre de Lemnos, &c.

2. *Lienteria ſpontanea. Lienteria primaria. Lienteria ex irritatione ſtomachi*, Gabelchover, *cent.* 2. *obſ.* 41. Lienterie ſpontanée.

Je l'ai obſervée dans un enfant de trois ans, qui auſſitôt après avoir pris du bouillon rendoit ſes excrémens tout-à-fait liquides. La ſoif, la chaleur & la ſenſibilité d'eſtomac dont elle étoit accompagnée, m'obligerent à lui donner les eaux acidules d'Alais, qui le guérirent. *Gabelchover* a guéri un de ſes malades avec le petit lait & d'autres tempérans. *Hecquet* preſcrit dans ces ſortes de cas les narcotiques, comme la thériaque récente.

3. *Lienteria ſcorbutica*, Barbette *Praxis*. Ettmuller *de expulſione læſa*. Lienterie ſcorbutique. C.

Elle eſt occaſionnée par l'irritation que cauſe à l'eſtomac l'humeur ſanieuſe & fétide des gencives, jointe au relâchement du pylore, au délayement de la pâte chyleuſe, & à la ſecrétion trop abondante de la ſéroſité des inteſtins. Après avoir légérement purgé le malade avec la caſſe, les tamarins, on lui

fera prendre le lait avec des abſorbans, tels que la craie, la terre de Lemnos,&c.

4. *Lienteria aphthoſa. Diarrhœa ab aphthis*, Tralles, *de opio*. Lienterie cauſée par des aphtes. C.

Celle-ci eſt cauſée par des aphtes qui affectent la bouche & l'eſtomac, & l'obligent à ſe débarraſſer des matieres qu'il contient.

5. *Lienteria ſecundaria*, Hippocrat. *Lienterie ſecondaire d'Hippocrate*. C.

C'eſt celle qui ſurvient à la ſuite d'une dyſſenterie ou d'une diarrhée chronique. Les alimens que l'on avale forment un bruit tel, comme diſent les malades, que s'ils tomboient dans un puits. Un moment après ils rendent des déjections ſéreuſes & liquides, ſans les ſentir, ſoit que cela vienne de leur foibleſſe, ou du relâchement du ſphincter de l'anus.



XIX. *TENESMUS ; Tenesme ;* en Grec, *Teinesmos*, de *teino*, je fends ; *Tinesmus & Tenesmus*, de Nicol. Pison ; *Tenasmo*, de Gordon & de Gilbert ; en Hollandois, *Dendruipleed ;* en François, *Envie d'aller, épreinte, tenesme ;* les Indiens l'appellent *Perse*.

Caractere. Envie fréquente, mais inutile d'aller à la selle, sans rendre tout au plus qu'une petite quantité de matiere mucilagineuse, accompagnée d'efforts proportionnés.

Son principe est une irritation continuelle du rectum.

1. *Tenesmus spontaneus*, Hippocrat. *de affectibus. Tenesmus biliosus* Bianchi, *histor. hepatis. A pituitâ salsâ* Rondelet. *Ab acidâ* Ettmuller. Tenesme spontané. B.

Il est causé par une matiere âcre & bilieuse qui se sépare du sang dans les glandes du fondement, ou qui s'y rend par les intestins, & qui l'irrite & l'enflamme.

C'eſt un ſymptome preſque inſéparable de la dyſſenterie, & il eſt même quelquefois occaſionné par l'uſage des cathartiques forts, de même que par celui des eaux minérales purgatives.

Il eſt accompagné d'une envie inexprimable & incommode d'aller à la ſelle, ſans rendre tout au plus qu'une petite quantité de matiere mucilagineuſe, bilieuſe, ſanguinolente, & d'une douleur beaucoup plus ſupportable que cette envie. Dans ce cas, dit *Hippocrate*, il faut humecter le bas-ventre, l'oindre avec des matieres graſſes & huileuſes, l'évacuer par de légers purgatifs, faire boire de l'eau chaude au malade, &c.

Rien n'eſt meilleur que les lavemens faits avec l'huile, l'eau de tripes, le lait, le beurre ſans ſel, auxquels on joindra les délayans, les laxatifs, la caſſe, les tamarins, & le ſoir les narcotiques.

2. *Teneſmus à calculo veſicæ*, Bonet. *A dyſuria*, Bonet, *ſepulchret. obſer.* 30. *A veſicularum ſeminalium phlegmone*, Charl. Piſon. Téneſme cauſé par le calcul de la veſſie, par la dyſurie &c. C.

Le col de la veſſie venant à s'en-

flammer, le ſphincter de l'anus eſt affecté d'une phlogoſe, d'où s'enſuit un teneſme qui incommode ceux qui ont un calcul, juſqu'à ce qu'on l'ait extrait.

On l'appaiſe avec des demi-bains, par l'uſage interne & journalier du ſavon, à la doſe de deux drachmes, avec des narcotiques.

3. *Teneſmus Indicus*, Lamettrie, *inſtitution. Medic. n°. 109.* vulgairement *Perſe.* Seroit-ce le *bicho* du Breſil?

Ce teneſme eſt chronique, & familier aux Indiens.

4. *Teneſmus ab aſcaridibus*, Sennert. *Teneſme cauſé par des aſcarides.* L.

L'aſcaride eſt un petit ver long, pointu par les deux bouts, blanc, annulaire, dont l'anus eſt au milieu du ventre, & qui s'attache particuliérement au fondement. On en rend ſouvent quantité avec les excrémens.

Ce teneſme eſt accompagné d'un prurit qui augmente principalement la nuit lorſqu'on eſt couché. Il ceſſe après qu'on a rendu les vents & les excrémens qu'on avoit dans le corps, mais il revient tous les jours.

On le guérit en injectant dans le fondement de l'huile de rhue, ou de

l'onguent mercuriel; & en prenant intérieurement des anthelmintiques, des cathartiques, de la décoction de fougere mâle. Les chevaux ont dans le fondement un autre insecte à deux ailes appellé suivant *Faun. Suec.* n°. 1028, *œstrus ani equorum.* Ces insectes ressemblent aux hémorrhoïdes aveugles.

5. *Tenesmus hæmorrhoïdalis*, Nenter, *Tab.* 114. Tenesme hémorroïdal. L.

Les tumeurs hémorroïdales irritent quelquefois le fondement, sur-tout lorsqu'elles sont internes, & causent un sentiment aussi incommode que le feroit un noyau de pêche qu'on mettroit dedans.

Les femmes grosses sont quelquefois sujettes à ce tenesme, & il leur devient funeste, lorsqu'il est violent, parcequ'il les fait accoucher avant terme.

On le guérit à l'aide des remedes généraux, tels que la saignée, les délayans, des fomentations avec le lait, le jaune d'œufs, la décoction de fleurs de mélilot, de sureau, la camomille, le safran.

6. *Tenesmus ulcerosus*, Bonet, *Polyalthæa. Tenesmus legitimus.* Nicol. Pison,

de morbis cognoscendis, *lib.* 3. Tenesme ulcéreux. C.

Les anciens prétendent que le vrai tenesme est causé par l'exulcération du fondement, & que tous les autres sont faux, mais on n'est point encore assuré qu'un ulcere occasionne un tenesme. J'ai connu plusieurs personnes qui avoient des fistules à l'anus, & qui cependant n'avoient point de tenesme. Peut-être ont ils pris la mucosité pour du pus. *Voyez-en* le traitement chez *Pison.*

7. *Tenesmus à carcinomate*, Bonet, *sepulchret. obs.* 30. *titul.* 4. Tenesme causé par un carcinome. C.

Un carcinome entre la vessie & le rectum a causé cette espece, à cause de la matiere acrimonieuse qui irritoit le rectum.

8. *Tenesmus dysentericus*, Sennert. Bonet, *sepulchret. obs.* 30. *tom.* 1. Tenesme dyssentérique.

Ce tenesme est un symptome ordinaire de la dyssenterie, & est occasionné par le même principe, lors même qu'elle n'a pas lieu, savoir la phlogose des intestins grêles, comme l'observe Bonet, *obs.* 30.

9. *Tenesmus à scybalis. Constipatio.* La constipation. L.

Les excrémens de ceux qui sont réduits à la diete blanche, se durcissent & s'amassent quelquefois dans le rectum au point qu'ils ne sauroient les rendre sans des épreintes violentes & des efforts qui les font tomber en défaillance, à moins qu'on n'y remédie promptement. Dans ce cas, le Chirurgien doit s'oindre les doigts avec de l'huile, les introduire dans le fondement, les briser & les retirer; il peut même employer pour cet effet la tenette. Cette déjection est accompagnée de douleurs aussi fortes que l'accouchement. Au reste, lorsque la constipation n'est suivie d'aucune incommodité, on ne doit pas plus la regarder comme une maladie, que la suppression de la sueur ou de la morve.

Une femme passa quatre mois entiers sans pisser, sans aller du ventre, sans suer; elle prit sans succès du petit lait, des bouillons délayans, & des potions huileuses: M. *Chaptal* Médecin de Montpellier, qui attribuoit ces suppressions à l'augmentation de la transpiration insensible, guérit la malade en la faisant

baigner dans l'eau froide pendant huit jours de fuite.

10. *Tenefmus Orientalis*, appellé par les habitans du Bréfil *Teico araiba*, par ceux d'Angola *Bitios*, par les Portugais *Doenca de Richo*, ou *Bicho del culo;* par Guill. Pifon, *ulcus & inflammatio ani.* Cette maladie étoit autrefois très-fréquente à Angola & dans les autres pays chauds, d'où elle a paffé dans le Bréfil.

Cette efpece de tenefme eft effentielle, ou une fuite d'une dyffenterie mal guérie. Dans le premier cas, il commence par une douleur, quelquefois accompagnée de prurit, laquelle augmente enfuite avec une conftipation fi forte, qu'on ne fauroit aller à la felle fans reffentir des douleurs cruelles, encore eft-on heureux quand on peut fe fatisfaire. Il eft accompagné de fievre, d'infomnie, de laffitude, de naufée, de douleurs, & fur-tout d'une grande chaleur de tête.

Il eft quelquefois précédé d'une laffitude fpontanée, de douleurs dans la tête & les membres, d'infomnie, d'inappétence, de chaleur dans tout le corps, d'un pouls vif & inégal, d'un

prurit dans le fondement, & d'une forte envie d'aller à la ſelle, mais qui n'eſt ſuivie d'aucun effet ; & de là vient que dans toutes les affections des inteſtins, les Médecins commencent par s'informer de l'état de l'anus, & que les Empiriques le viſitent, le touchent & le frottent même avec un morceau de limon.

Il differe des tumeurs hémorrhoïdales par le mal de tête dont il eſt accompagné, par la dilatation de l'orifice de l'anus, & par la promptitude avec laquelle il tue le malade. L'anus reſſemble à une chauſſe d'aiſance ; il eſt livide & plombé, il en ſort du ſang, du pus, & quelquefois des vers.

Il s'enflamme à la fin & ſe corrompt, il s'y forme un ulcere phagédénique, accompagné d'un écoulement de ſang douloureux, ſur-tout pendant les grandes chaleurs.

On le prévient avec des rafraîchiſſans, des anti-ſeptiques, des lavemens, des onctions, des lotions, les bains, les fumigations, ſans pourtant négliger la ſaignée. Dans le cas où les forces du malade ne permettent point d'en faire uſage, on doit lui appliquer

des ventouſes au bas du dos, lui donner des lavemens conſolidans & aſtringens, dans leſquels on fait entrer les narcotiques, délayer de la céruſe dans de l'eau roſe avec du ſucre brut, du blanc d'œuf, du lait & de l'opium, & lui en mettre bien avant dans l'anus par le moyen d'une tente. Suppoſé que la ſenſibilité de la partie s'y oppoſe, on aura recours aux fumigations émollientes & deſſicatives, & l'on preſcrira au malade un régime rafraîchiſſant & corroboratif. Les irritans ſont très-nuiſibles, & l'on doit s'en abſtenir. Au cas que la partie ſe corrompe, & qu'il s'y engendre des vers, on y appliquera une poudre compoſé avec des amers & du tabac en poudre.

Rien n'eſt plus fréquent que les vers dans le Bréſil; la chaleur en engendre dans tous les ulceres. Il en vient non-ſeulement au fondement & dans les inteſtins, mais encore dans l'eſtomac, la véſicule du fiel, la matrice & le cœur même, où *Piſon* dit en avoir trouvé. On détruit ceux qui cauſent des cardialgies, des défaillances, des palpitations, des grincemens de dents, & des frayeurs nocturnes, avec des

vermifuges, avec le sirop de tabac, le citron, l'orange, &c.

Les habitans d'Angola sont sujets au même tenesme, avec cette différence, dit-on, qu'il est accompagné d'une mélancolie profonde, d'une céphalalgie violente, de foiblesse dans les jambes, de douleurs aiguës, du gonflement des yeux, & qui est tel qu'ils paroissent vouloir sortir de leurs orbites. Cette maladie est souvent suivie du beriberi.

Les Portugais qui vivent au Brésil, sont sujets à un tenesme accompagné de l'inflammation de l'anus & du rectum, de céphalalgie, de tranchées, d'envies d'aller à la selle, d'ardeur dans le fondement, & souvent de la fievre, & lorsqu'on le néglige, d'ulceres dans l'anus, qui fourmillent de vers. Le moyen de le prévenir, est de se laver souvent le fondement.

Cure. On recevra plusieurs fois par jour par l'anus la vapeur d'une décoction de limon avec un peu de sel marin, & l'on y introduira en forme de pessaire des morceaux de limon. Ce remede suffit souvent au commencement.

Au cas qu'il ſoit ulcéré, on délayera de la poudre à fuſil dans de l'eau roſe ou de plantain; on trempera dedans une compreſſe qu'on appliquera deſſus, après lui avoir fait recevoir la vapeur de la décoction de limon.

On ne ſaignera point le malade, quand même il auroit la fievre. Il ſuffit de lui donner d'abord des lavemens anodins, & enſuite déterſifs. *Voyez* Dellon, *voyage aux Indes Orientales.*



ORDRE TROISIEME.

FLUX SÉREUX.

JE comprends ſous ce nom les flux qui ne ſont ni ſanguinolens, ni excrémentitiels; mais muqueux, purulens, laiteux, aqueux, lymphatiques. Les uns ſe font par les couloirs de la peau, comme la ſueur; d'autres par les narines, comme le coryza, la phlegmatorragie; d'autres par les yeux, comme le larmoiement; d'autres par la bouche, comme le ptyaliſme; par la poitrine, comme l'expectoration; par les parties génitales, comme les fleurs blanches, la gonorrhée, l'énureſe, le diabetès, & c'eſt de ceux-ci que je vais traiter.

La plupart ſont occaſionnés par l'affoibliſſement de la faculté rétentrice; & il n'eſt pas beſoin pour les produire que l'expultrice augmente, mais ſeulement qu'elle devienne plus forte reſpectivement à la diminution de la réſiſtance. Les méthodiſtes ont ignoré leur nature, & les modernes ſe trompent

qui les attribuent au relâchement des ſphincters, à la rupture, à l'éroſion & à la foibleſſe des vaiſſeaux, vu qu'il y en a pluſieurs qui ne peuvent avoir lieu ſans des efforts qui tiennent du teneſme, & que la faculté expultrice n'augmente point.

Ceux-là ne ſe trompent pas moins, qui les attribuent à la redondance de la féroſité, & de la lymphe; & il ne s'enſuit pas de ce que la féroſité augmente, qu'elle doive néceſſairement paſſer dans le ſang. Les vieillards rendent ſouvent de la mucoſité & de la pituite par la bouche; mais on n'eſt pas plus fondé à dire qu'ils ſont phlegmatiques, ou remplis d'humidité, qu'on l'eſt d'avancer qu'ils ſe purgent de la féroſité & des humeurs ſuperflues qu'ils ont dans le corps. On ne ſauroit raiſonner avec trop d'attention ſur les cauſes génériques des maladies; car l'erreur que l'on commet dans une claſſe, ſe multiplie autant de fois qu'il y a de genres, d'eſpeces & d'individus. Si quelqu'un, par exemple, attribue en général les écoulemens à la rupture des vaiſſeaux, comme rien ne ſe fait ſans cauſe, & que celle-ci poſée,

l'effet doit s'enſuivre, il s'enſuivra néceſſairement, que les écoulemens ne peuvent avoir lieu tant que les vaiſſeaux ſont dans leur entier, & qu'ils ne peuvent ſe faire par leurs orifices excrétoires. On ſera forcé de nier l'exiſtence de ces derniers, & de ſe refuſer au témoignage des ſens. S'il étoit vrai, comme l'ont prétendu les Anciens, que les écoulemens fuſſent toujours occaſionnés par le relâchement des ſphincters & des valvules des inteſtins, de même que par la trop grande lubricité de leur ſurface interne, il s'enſuivroit qu'on doit toujours employer pour les guérir les aſtringens & les corroborans; & cependant il n'y a perſonne qui ignore combien ils ſont dangereux dans les dyſſenteries accompagnées d'inflammation & de teneſme.

Soient deux veſſies de même figure, & également élaſtiques, mais d'inégale grandeur, & remplies du même fluide, & conſtruites de maniere qu'elles le reçoivent par les uréteres, & qu'elles le rendent par l'uretre. Si elles ſont également comprimées, la quantité du fluide qui s'écoulera par l'une, ſera proportionnée à la grandeur de l'ori-

fice émiſſaire & à la vîteſſe du fluide conjointement, tant qu'elle recevra la même quantité de liqueur pour continuer l'écoulement.

Il peut donc ſe faire que la quantité de fluide qui s'écoule par la plus petite, ſoit égale à celle qui ſort de la grande, quoique l'émiſſaire ſoit deux ou trois fois plus petit, à cauſe que la vîteſſe & la durée de l'écoulement ſont plus grands; d'où il ſuit que la grandeur des écoulemens ne dépend aucunement de la grandeur des orifices, à moins qu'on n'ait encore égard à la vîteſſe.

La vîteſſe d'un fluide quelconque, eſt comme la racine de la faculté ou de la puiſſance qui le comprime, ou qui agit ſur lui. Tous ceux qui ont étudié l'hydraulique ſavent que, lorſqu'une veſſie eſt comprimée, ſoit par la force des muſcles qui l'environnent, ſoit par la peſanteur ou l'élaſticité du fluide qu'elle contient, ſoit par un poids; ils ſavent, dis-je, que pour donner une vîteſſe double ou triple au fluide, il faut une puiſſance quatre fois, neuf fois plus grande, ſans aucun égard au diametre de l'orifice émiſſaire, de maniere que

ſi la veſſie eſt preſſée par un poids quadruple, ſoit que ſon émiſſaire ſoit plus grand ou plus petit, le fluide s'écoulera avec une vîteſſe double; d'où il ſuit que la vîteſſe du fluide ne dépend pas de la grandeur de l'émiſſaire, comme le prétendent ceux qui n'ont point étudié l'hydraulique.

Comme il eſt très-poſſible que la veſſie qui contient une quantité de fluide double ou triple, n'ait pas un plus grand émiſſaire, qu'elle ne ſoit pas plus comprimée, & que le fluide n'en ſorte pas avec plus de vîteſſe, il peut trèsbien arriver que le fluide augmente, ſans cependant qu'il s'écoule en plus grande quantité, & qui plus eſt, quoique ſon écoulement diminue; d'où il ſuit que la pléthore peut augmenter, quoique l'écoulement reſte le même; & c'eſt à tort qu'on regarde la pléthore comme la cauſe des écoulemens.

Dans les flux intermittens, la quantité de fluide qui s'écoule dans un temps donné, eſt proportionnelle au nombre de fois, que le flux revient & à ſa durée, ſi toutes choſes ſont égales d'ailleurs, & par conſéquent quand un flux ne dureroit qu'une minute, s'il

revient plusieurs fois tous les jours ou tous les mois, & qu'il dure à chaque fois plusieurs minutes ou plusieurs heures, la perte sera beaucoup plus grande que s'il étoit plus fort, & qu'il revînt plus rarement ou qu'il durât moins de temps.

L'expérience nous apprend que la faculté vitale s'épuise, lorsque les vaisseaux se vuident au point que leurs parois s'affaissent; d'où il suit que lorsque la quantité de sang nécessaire à la conservation de la santé & des forces diminue par quelque écoulement, plus cette diminution est grande, plus la vie est en danger.

C'est une chose certaine que rien n'affaisse plus les vaisseaux & n'affoiblit davantage la faculté vitale, qu'un écoulement trop abondant de lymphe ou de sang; & de là vient que les hémorragies, les diarrhées, & les autres écoulemens qui surviennent à un homme qui n'est point pléthorique, épuisent extrêmement les facultés qui en dépendent.

Le visage conserve sa rougeur tant que le cœur pousse le sang dans les vaisseaux cutanés, avec assez de force pour

pour ſurmonter leur réſiſtance & leur élaſticité; d'où il ſuit que lorſque la faculté contractive du cœur eſt affoiblie par des flux exceſſifs de ſang ou de ſéroſité, le viſage doit pâlir.

La chaleur eſt proportionnée au développement & à l'action des particules ignées; & comme l'une & l'autre dépendent de la force avec laquelle le ſang circule, & du frottement des fluides contre les vaiſſeaux, il s'enſuit que lorſque l'action du cœur diminue à l'occaſion d'un flux exceſſif, elle doit diminuer dans les parties, & ſur-tout dans les extrémités.

Lorſque la force ou la puiſſance motrice vient à s'affoiblir dans un homme, les forces ſe diſtribuent inégalement, je veux dire, qu'elles diminuent dans les organes les moins néceſſaires à la vie, & augmentent dans le cœur & le poumon, ſans leſquels elle ne peut ſubſiſter; & en effet il faut courir au plus preſſé; auſſi voyons-nous que dans toutes les maladies fébriles, la foibleſſe eſt beaucoup plus grande dans les membres que dans les organes vitaux.

On obſerve la même choſe dans les flux de ſang exceſſifs. Lorſque les mem-

bres en ſont venus à un point de foibleſſe qui les empêche de ſe mouvoir, le pouls conſerve encore ſa force, & même ſes pulſations deviennent quelquefois plus fréquentes, de maniere que ce qu'ils perdent du côté de la plénitude, eſt compenſé en quelque ſorte par l'augmentation de leur vîteſſe.

C'eſt par conſéquent un très-mauvais ſigne, lorſque dans les flux continus, le pouls devient plus petit, plus mollet & plus fréquent qu'il n'a coutume de l'être : cela prouve que la faculté vitale eſt affoiblie, & que la vie eſt en danger.

Les perſonnes robuſtes qui ne ſont troublées par aucun danger moral, exercent toutes leurs fonctions d'une maniere plus conſtante & plus uniforme. Celles au contraire qui ſont foibles, & qui ſe troublent à la vue du danger, n'exercent que des mouvemens tremblans & irréguliers, & de là vient que le pouls eſt intermittent & inégal dans ceux dont la faculté vitale eſt affoiblie par des flux immodérés ; & c'eſt encore pire, lorſqu'ils tombent dans le délire, & que leur eſprit ſe trouble.

Tout le monde ſait que la triſteſſe

trouble la digeftion & altere la qualité des alimens. Or, les maladies chroniques font toujours accompagnées de trifteffe, lors fur-tout que les forces vitales languiffent, que la vie eft en danger, & que les folides perdent leur élafticité : il n'eft donc pas étonnant que les maladies évacuatoires, principalement les chroniques, alterent la digeftion & interrompent les fonctions de l'eftomac, que l'appétit languiffe, & qu'il en réfulte quantité de maux.

Tout écoulement eft occafionné par l'excès de la force qui agit fur le fluide, fur la réfiftance que ce fluide & le fphincter qui le retient, lui oppofent. Cette vérité s'accorde avec les principes de la Mécanique; les anciens Médecins l'ont connue, & c'eft à tort que les modernes la nient. Dans les flux actifs, & la plupart font tels, la force expultrice augmente, & ne fauroit agir long-temps, que les fphincters ne s'alongent, ou que les fibres circulaires des vaiffeaux ne s'alongent & ne fe diftendent. Or l'expérience nous apprend que lorfque les cordes d'un inftrument reftent long-temps tendues, elles ne fe

remettent jamais dans leur premier état, au lieu qu'elles le font lorſqu'on ne les alonge qu'un peu de temps ; il s'enſuit donc que dans les flux chroniques les forces rétentrices & contractives des ſphincters & des fibres circulaires doivent s'affoiblir conſidérablement.

La force des fibres circulaires venant à diminuer, les orifices doivent ſe dilater davantage, & par conſéquent la force expultrice reſtant la même, l'écoulement doit être plus fort, ou ſe faire avec plus de facilité. C'eſt ce qui fait qu'après de longues dyſſenteries, le bas-ventre ſe relâche ; qu'à la ſuite d'une forte dyſurie, on a peine à retenir ſon urine ; qu'à la ſuite de plusieurs couches, les femmes ſont ſujettes à des deſcentes de matrice & de vagin ; qu'après une longue diarrhée, les enfans ſont ſujets à des hernies du rectum. Il n'eſt donc pas étonnant, qu'après avoir guéri les maladies évacuatoires aiguës, il faille employer les corroborans, les toniques & les aſtringens, pour rétablir & augmenter le ton des viſceres, au lieu qu'ils auroient été nuiſibles dans le fort de la maladie.

Dans les maladies évacuatoires aiguës, la force expultrice eft ordinairement plus grande que dans l'état de fanté, parce qu'elle eft irritée par le poids ou l'acrimonie de la matiere morbifique. Il faut donc employer les laxatifs, les lénitifs, les anodins & les évacuans, pour diminuer les forces & chaffer cette matiere. Au contraire, dans les flux chroniques & paffifs, la force rétentrice, ou l'élafticité des folides étant affoiblie, & la faculté vitale épuifée, il faut mettre en ufage les toniques, les aftringens & les corroborans; & comme avant toutes chofes, il convient de venir au fecours de la faculté vitale qui eft en danger, on doit fe fervir d'analeptiques, de reftaurans, des cordiaux, pour rendre aux fluides appauvris, foibles & trop aqueux, l'activité, les efprits & la vifcofité qu'ils ont perdue, choififfant toujours ceux qui font les plus faciles à digérer, qui font les plus agréables au goût & à l'eftomac, & les plus propres à corriger la matiere morbifique.

Suppofons un homme épuifé par une diarrhée féreufe. On doit choifir les cathartiques les plus doux, & qui pur-

gent avec la moindre dépenſe de forces qu'il eſt poſſible, mais préférer en même temps ceux qui fortifient l'eſtomac & les inteſtins, comme les ſubaſtringens, qui ne ſoulevent point l'eſtomac, mais qui le flattent; & au cas qu'ils aient une ſaveur déſagréable, les joindre avec des ſtomachiques qui flattent le goût, & après qu'ils auront opéré, paſſer aux ſédatifs, aux cordiaux, aux abſorbans, & aux ſtomachiques.

Par exemple, la rhubarbe, le rhapontic, les myrobolans ſont tout à la fois doux & aſtringens; & de plus, ils fortifient l'eſtomac, & abſorbent la ſéroſité âcre. Les eaux thermales ſulfureuſes fortifient les fibres relâchées, balayent les ſéroſités viciées, les emportent ſans affoiblir le corps.

Le diaſcordium, les pilules de cynogloſſe arrêtent les flux, & reſſerrent; la terre de catechu, le cinnamome, le caſſia-lignea, la noix muſcade torréfiée, la conſerve de roſes, mêlées avec le ſirop de coing, flattent le goût, fortifient & reſſerrent l'eſtomac, & ſont à tous égards préférables aux autres remedes.

La décoction de corne de cerf, les gelées préparées avec des aromates, la décoction blanche de *Sydenham*, fournissent au sang, & sans que l'estomac travaille, un suc nourricier pur & tant soit peu gluant, & conviennent par conséquent aux personnes épuisées.

Le laitage précédé des cathartiques & des délayans, corrige l'acrimonie des fluides, se digere aisément, humecte, épaissit les fluides, & par conséquent on doit l'employer lorsque le flux est causé par la dissolution alcalescente, la sécheresse, une quotidienne continue hectique, purulente, & un virus scorbutique.

XX. *Ephidrosis*; Ephidrose, Sueur; *Ydros*, *Ephidrosis*, Hippocrat. Le mot *ephidrosis* signifie une sueur morbifique. *Sudor morbosus*, ou plutôt *Sudatio morbosa*.

Il vaut mieux distinguer une évacuation, ou une action saine, d'une morbifique par un nom différent, que de les confondre sous un même nom.

La ſueur eſt un fluide dont l'éphidroſe eſt l'évacuation. L'éphidroſe eſt par rapport à la ſueur, ce qu'eſt la diarrhée par rapport aux matieres fécales; & l'excrétion de la ſueur, eſt à l'éphidroſe ce que les déjections ſont par rapport à la diarrhée.

Caractere. L'éphidroſe eſt une évacuation morbifique de la ſueur, laquelle peche tant par rapport au temps, que par rapport à la quantité & à la qualité.

Il y a tout lieu de croire que la matiere de la tranſpiration eſt la même que celle de la ſueur. Celle-ci differe de la tranſpiration, en ce qu'elle s'évacue ſous la forme d'un fluide viſible, & non point de vapeur par les pores de la peau. Ce que l'on rend chaque jour par la tranſpiration lorſque le corps eſt ſain, eſt preſque la moitié des alimens que l'on prend. Un homme de moyenne taille & d'un âge moyen qui peſe 146 livres, qui prend cinquante-ſix onces tant d'alimens que de boiſſon dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & qui mange deux fois plus à ſon dîner qu'à ſon ſouper, tranſpire dans ce temps-là environ vingt-huit

onces ; savoir, douze pendant les huit heures qu'il dort, & seize pendant les autres seize heures qu'il veille. Il conste par les expériences de *Gorter*, que le poids du corps diminue beaucoup plus par la sueur, que par la seule transpiration.

L'éphidrose est proportionnée à la quantité de matiere perspirable contenue dans le sang, à la *vîtesse* avec laquelle elle s'évacue, & à la *chaleur* ou la laxité des couloirs de la peau. Celle qui provient de l'accélération de la circulation, est active ; celle qui est occasionnée par la laxité de la peau, & par l'abondance de la sérosité, est passive. On a vu des cadavres qui ont rendu pendant quelque temps une sueur froide.

Une sueur froide marque l'abondance de la sérosité qui fournit la transpiration & la laxité de la peau ; celle qui est chaude, la vîtesse & la sérosité du sang.

1. *Ephidrosis spontanea ; Sudor apyretos sponte perseverans ;* Sueur spontanée.

J'ai connu trois ou quatre hommes qui, sans aucune cause évidente & sans fievre, avoient pendant des mois

entiers, fur-tout pendant la nuit, des fueurs qui les affoibliffoient, leur faifoient perdre l'appétit, & les faifoient maigrir à vue d'œil. On la guérit avec des cathartiques, les acidules, le lait; mais elle réfifte long-temps aux remedes chez les enfans.

2. *Ephidrofis fcorbutica*, Sennert, *de fignis fcorbuti*; Sueur fcorbutique.

Les fcorbutiques font fujets, même dans le cœur de l'hiver, & quelque peu de hardes qu'ils ayent, à des fueurs copieufes, accompagnées d'anxiétés, qui ne ceffent qu'après que ces mauvaifes vapeurs ont été évacuées. Ces fueurs les jettent pour l'ordinaire dans l'atrophie.

3. *Ephidrofis febrilis*, Boerhaave, *Aphor. 715. Sudor febrilis critica*, Hippocrat. *fect. 4. aphor. 36 ad 62.* Sueur fébrile.

La fueur eft nuifible ou falutaire. Celle-ci, après que la matiere fébrile eft cuite, furvient fans violence, & rétablit les forces du malade. Elle ne furvient jamais au commencement de la fievre; elle eft modérée, & ne dure pas long-temps.

La fueur nuifible eft celle qui eft

chaude, qui survient au commencement de la fievre, qui n'est que partielle dans le cours de la maladie, comme à la tête, à la poitrine, ou qui est froide en quelque temps qu'elle vienne.

Le malade tombe quelquefois à la suite des fievres malignes, avec redoublement dans des sueurs qui l'affoiblissent; & elles rentrent, comme l'observe *Sydenham*, lorsqu'il n'a pas soin de se tenir au lit, qu'il se leve & s'assied sur son séant. Ces sortes de sueurs sont très-bonnes, quelque fétides qu'elles puissent être, lorsqu'il est fort & qu'il a bon appétit. Je me souviens d'avoir rendu pendant un mois, à la suite d'une quotidienne continue maligne, une sueur qui sentoit le musc, accompagnée d'une boulimie salutaire, qui me rendit les forces & l'embonpoint que j'avois perdu.

Rien n'est meilleur pour réprimer les sueurs que de diminuer les hardes, de se lever, de respirer un air frais, & de boire des émulsions nitreuses froides.

Voyez *Ephemeram sudatoriam*, premiere Classe; *Hemitritæum*, ibid. &c.

Le D. *Solane* prétend qu'un pouls entrecoupé annonce une sueur critique.

4. *Ephidrosis syncoptica; Sudor diaphoreticus, seu syncopticus*, Nicol. Pison. *de morb. cognoscend. pag.* 212. Sueur syncoptique.

Cette sueur est compliquée de froid, & est ou partielle, ou universelle.

» Elle vient, à ce que dit *Pison*, » de ce que la nature qui régit notre » corps, & qui n'est autre, suivant » *Hippocrate*, que la chaleur naturelle, » s'éteint entiérement, ou est sur le » point de s'éteindre, ce qui est cause » que les solides & les orifices secré- » toires de la peau se relâchent. Cepen- » dant la sérosité se sépare du sang, » qui est froid & comme coagulé, & » suinte par la peau, la faculté réten- » trice ne pouvant plus la retenir ». Cette sueur est accompagnée d'un pouls petit, rare, formicant, d'un teint cadavéreux, pâle, livide, de désespoir, d'angoisses, d'inquiétudes. C'est au Médecin à distinguer si c'est la syncope ou la cardialgie qui cause cette sueur.

Consultez au sujet de la sueur la *Séméiotique* de Sennert.

5. *Ephidrosis hectica ;* Sueur hectique.

Elle est un symptome de la phthisie, de la consomption, de la quotidienne continue dans la phthisie. Souvent elle est partielle, & elle découle du cou, de la tête, & sur-tout de la poitrine pendant la nuit, après le paroxysme.

6. *Ephidrosis exanthematum*, Frid. Hoffmann, *tom.* 2. Sueur qui accompagne les maladies exanthémateuses.

Elle accompagne la rougeole, le pourpre, le millot & autres maladies exanthémateuses ; elle sent l'aigre dans le millot. Dans quelque maladie que ce soit, on ne doit point l'arrêter en s'exposant au froid. Elle est salutaire lorsqu'elle survient dans les jours critiques, pourvu qu'elle n'épuise point les forces.

7. *Ephidrosis febricosa ; Tritæophia elodes* Græcis ; *Febris sudatoria vel diaphoretica* Torti, *de febrib. lib.* 3. *p.* 126 & 187. Sueur fiévreuse.

Il y a des fievres intermittentes & rémittentes qui sont fort trompeuses : sans être précédées d'aucun indice d'humeurs viciées, elles attaquent tout à coup le malade par un froid & un fris-

ſonnement auxquels ſuccedent la chaleur & une ſueur précoce, qui paroît d'abord calmer la fievre, mais qui l'augmente, de maniere que ſa violence eſt proportionnée à l'abondance de la ſueur.

Ces ſymptomes annoncent ordinairement plutôt la longueur de la maladie, que la mort; mais dans cette maladie la ſueur ſe refroidit peu à peu & dégénere en une diaphoreſe. Le malade ſue continuellement, tout ſon corps ſe couvre d'une ſueur froide, de maniere qu'il ſe fond comme de la cire, s'affoiblit & *défaut* en peu de temps. Son pouls eſt vîte, petit & foible, ſa reſpiration eſt gênée & fréquente, ſes forces s'épuiſent, il conſerve toute ſa préſence d'eſprit, & il ſe ſent mourir. Au cas qu'il ſurvive à cet accès, ſa mort n'eſt différée que juſqu'au ſuivant. Il arrive encore, mais plus rarement, que le malade ſe refroidit en ſuant, & que vers le déclin ſon corps ſe couvre d'une ſueur légere, froide & gluante en même temps qu'il eſt froid comme un marbre, ſi bien que dans le temps qu'on craignoit la durée de la maladie, il meurt dans le déclin,

& sa mort est annoncée par sa face hippocratique. On la guérit par le quinquina, après avoir fait précéder les purgatifs & une diete légere.

8. *Ephidrosis lateralis*, Francus & Schmid. *Collect. Acad. tom.* 3. *pag.* 577. sueur latérale.

Cet Auteur a connu une femme qui pendant toute sa vie, excepté dans le temps de sa grossesse, ne suoit jamais que du côté gauche, soit que sa sueur fût naturelle ou provoquée par art.

9. *Ephidrosis lactea.* Journaux d'Allemagne, *Dec.* 2. *ann.* 5. *append. pag.* 67. Sueur laiteuse.

10. *Ephidrosis mellea* Rhodii; *Oleaginosa* Mollenbroeck. Sueur qui a la couleur & la consistance du miel.

11. *Ephidrosis vinosa* Bartholin. Sueur qui a la couleur du vin rouge.

12. *Ephidrosis viridis* Borelli, *cent.* 2. *obs.* 56. Sueur verdâtre sous l'aisselle.

13. *Ephidrosis nigra*, Zacutus, Joel, Langelot, *Collect. Acad. tom.* 3. *pag.* 255. Elle fut causée, à ce que prétend Langelot, par un scrupule d'or fulminant.

14. *Ephidrosis lutea*, Hildan, Joel,

Langelot, *Collect. Acad. tom. 3. pag. 257.* Langelot l'a obſervée dans un homme attaqué d'une hémiplégie ſcorbutique pour avoir pris un ſcrupule d'or fulminant.

Par l'uſage de la rhubarbe. Chriſt. Mentel, *Collect. Acad. tom. 3. p. 255.*

15. *Ephidroſis urinoſa* Salmuth. Sueur urineuſe.

16. *Ephidroſis cruenta*, Joel, Langelot, *Collect. Acad. tom. 3. pag. 255.* Sueur ſanguinolente.

Langelot a vu une femme ſcorbutique rendre une ſueur ſanguinolente.

Hoffmann a connu un jeune homme qui rendoit par les aiſſelles une ſueur rouge comme du cinabre.

17. *Ephidroſis cærulea* Wincler. *Collect. Acad. tom. 3. pag. 263.* Wincler & Mogius ont vu un Charpentier qui dans un accès d'épilepſie rendit une ſueur bleuâtre de l'hypocondre droit.

18. *Ephidroſis à ſaburra.* Sueur occaſionnée par la ſaburre.

Cette ſueur a lieu lorſqu'on s'endort après avoir trop mangé, ſur-tout au ſouper. Elle eſt produite par une ſaburre crue; il y a une autre variété de ſueur qui eſt occaſionnée par une ſa-

burre putride. S'il survient pendant le sommeil une sueur abondante, sans aucune cause manifeste, c'est une preuve, dit *Hippocrate*, qu'on prend trop d'alimens; & si elle survient à des personnes qui observent une diete rigoureuse, elle indique que le corps a besoin d'être purgé. *Aphor.* 41. *sect.* 4. L'illustre Marteau de Grandvilliers, *Journal de Médecine*, *Juillet* 1762. *p.* 19. a observé une sueur prodigieuse qui montoit à 40. livres dans un jour, & qui étoit occasionnée par une saburre vermineuse. On l'arrêta par l'usage des cordiaux.

19. *Ephidrosis acida*; Sueur acide. C'est un symptome de la fievre miliaire, de la rachialgie végétale, de l'éphémere laiteuse & de la quotidienne continue vermineuse.

20. *Ephidrosis arenosa*; Sueur sableuse. Haller, *physiol. l.* 12. *pag.* 40. *A sale crystallisato*, Tronchin, *de colica Pictonum*. Leuwenhoeck, *Trans. Philos.*

La maladie qu'on appelle vulgairement la *suette*, appartient à cette classe, lorsque la sueur en est le principal symptome, & non pas la fievre, comme dans l'espece d'éphémere appellée *su-*

datoria, ou l'éruption qui caractérise l'espece de fievre miliaire désignée par la même épithete ; les modernes donnent aussi à ces maladies le nom de *suette ;* il est très vraisemblable que la sueur étoit le principal symptome de la maladie que l'illustre de *Meyserey* a décrite sous le même nom, dans laquelle il n'observoit presque point de fievre. Mais il faudroit avoir de cette maladie une notion plus claire & plus distincte que celle que nous en avons, pour en faire un genre différent des maladies appellées vulgairement *suettes.*

XXI. *EPIPHORA ;* Larmoiement ; *Rheuma ophthalmon*, Galien, *Definit. Med. Epiphora*, Galien, *de locis*, *cap.* 5. Trallien, *lib.* 2. *cap.* 1. Paul, *lib.* 3. *c.* 12, *&c. Delacrymatio*, Pline ; *Oculi lacrymosi*, *Illacrymatio*, *Lacrymæ morbosæ*, Gorrée ; *Larmoiement ; Lippitudo serosa*, Ettmuller, *pag.* 297.

Caractere. Le larmoyement est un écoulement abondant & continu d'une

humeur presque toujours séreuse par les yeux. Cette humeur a sa source dans la glande lacrymale située extérieurement au-dessus de l'œil, dont les conduits excrétoires s'ouvrent dans le bord interne de la paupiere supérieure. Elle s'amasse dans l'espace triangulaire que laissent le tharse & la cornée, d'où elle coule par son propre poids, & est repompée par les points lacrymaux, comme par des tubes capillaires, d'où elle se rend dans les narines par le conduit nasal.

Dans le cas où il n'y a point de larmoiement, la glande ne fournit qu'autant d'humeur qu'il peut s'en écouler par les points lacrymaux; mais cette humeur peut augmenter, 1°. lorsque la secrétion augmente, 2°. lorsque la résorption diminue. La secrétion augmente lorsqu'on est dans la tristesse, ou que cette glande est irritée par une vapeur, une poussiere âcre, ou pour quelque phlogose. L'écoulement diminue, lorsque les points lacrymaux ou le conduit nasal se rétrécissent, s'obstruent, ou souffrent une compression; d'où s'ensuivent différentes especes de larmoiement.

1. *Epiphora à pathemate.* Larmoiement causé par une passion.

Cette espece accompagne les vapeurs, & elle fait aussi-tôt place aux ris, à la tristesse, ou à la commisération, ou bien elle a lieu dans les maladies graves, comme les fievres aiguës, sans aucune cause évidente. J'ai vu des malades qui dans pareil cas, ne rendoient qu'une ou deux larmes, & cette espece de larmoiement, lorsqu'il se joint à d'autres signes de mauvaise espece, est d'un très-mauvais augure suivant *l'Aphor. 80. epidem. 1.* Lorsque les signes ne sont point mortels, il indique simplement une hémorragie de nez.

2. *Epiphora ex Rhyade*, Avicenn. *Algarab* en Arabe.

Je doute beaucoup de l'existence de cette espece, à moins que le *Rhyas* ne soit occasionné par l'érosion de la caroncule lacrymale, & qu'il n'y ait irritation, rougeur & douleur; car dans ce cas les conduits par lesquels les larmes se rendent des points lacrymaux dans les narines, se resserrent; car il n'est pas vrai, comme le croient quelques anciens & quelques

modernes, que les larmes coulent par leur propre poids lorsque l'œil est sain, & quand même cette caroncule manqueroit, elles ne couleroient pas non plus, puisque cela n'arrive point lors même qu'on panche la tête.

3. *Epiphora ophtalmica*, Sennert. *Epiphora* Galien, *introduc. Lippitudo sanguinea*, Ettmuller, *pag.* 297. *Ophtalmia humida* Sennert. *Voyez* Ophtalmie. *Chassie*. L.

4. *Epiphora ex variolis*, Ettmuller. *Larmoiement causé par la petite vérole*. L.

Cette espece de larmoiement est une suite de la petite vérole, & provient peut être de l'obstruction, ou de l'engorgement qu'ont occasionné dans le conduit nasal les pustules qui s'y sont formées. Il est quelquefois suivi d'une fistule lacrymale. Cela arrive-t-il toujours? c'est ce qu'il reste à savoir. Plusieurs enfans sont délivrés de ce larmoiement à mesure qu'ils avancent en âge.

5. *Epiphora ex ægylope*, Sennert. *Fistula lacrymalis* Auctor. *La fistule lacrymale*. L.

J'appelle *Ægylops* un ulcere ou un abcès dans le grand angle de l'œil, qui

affecte le conduit nasal en tout ou en partie, & qui oblige les larmes à s'écouler par les narines, ou par les points lacrymaux, ou par la fistule qui s'est formée dans le voisinage.

De là vient qu'on divise la fistule en complette & incomplette. Il y a même une espece dans laquelle le pus ne sort point par ce conduit, mais d'un abcès qui s'est formé auprès, & qui a percé par le haut. Voyez Petit, *dans l'endroit cité & la Chirurgie* d'Heister.

On ne peut mieux faire dans cette Fistule lacrymale, occasionnée par l'obstruction du conduit nasal, que de recourir à l'opération qu'*Anel* a autrefois indiquée, & qui a été depuis perfectionnée par *Mejan* Chirurgien à Montpellier. On prend un fil d'argent, percé à une de ses extrémités comme une aiguille, on l'introduit par un des points lacrymaux jusques dans les narines; & après l'avoir tiré dehors, on l'enfile d'un ou deux brins de soie, après quoi l'on retire le fil par l'œil, & on laisse la soie dans le conduit en forme de séton pendant un mois, après l'avoir auparavant frottée de quelque onguent digestif, au moyen de quoi

les larmes prennent leur cours & la fistule se guérit.

6. *Epiphora ab ectropio.* Larmoiement causé par un ectropion. L.

L'*Ectropium* est un renversement, & l'*entropium* un éraillement de la paupiere supérieure ou inférieure. La paupiere inférieure se renverse à l'occasion d'une excroissance de chair qui succede aux ulceres de la membrane interne, & dans ce cas il faut manger l'excroissance avec la pierre infernale, jusqu'à ce que la paupiere se remette par son propre ressort.

Ou bien elle se renverse à l'occasion d'une brûlure externe qui ride la peau. Lorsque le mal est invétéré, il n'y a point de remede ; lorsqu'il est récent, on le guérit avec des émolliens, tels que le lait, le beurre, l'onguent d'althæa, le cérat de *Galien*, que l'on assure avec des compresses.

Ce même accident provient encore de *laxité* ; les vieillards, comme lobserve *Heister*, y sont sujets, & il est incurable. Les remedes qui lui conviennent sont les dessicatifs, une chaleur seche, les liqueurs spiritueuses employées en guise de fomentation ou de

vapeur, le limon des eaux thermales. La paupiere inférieure se renverse en suite de l'opération de la fistule lacrymale, lorsqu'on vient à couper le tendon du muscle orbitaire, & cette maladie est incurable, ou à l'occasion d'une plaie qui coupe le tarse, ce qui occasionne ce que *Saint-Yves* appelle *éraillement.* Lorsque l'ulcere est récent, on le prévient en réunissant la conjonctive & la peau par le moyen d'une suture, mais sans toucher au tarse ; mais il est incurable, lorsqu'il est invétéré.

Le renversement de la paupiere inférieure est encore occasionné par une exophtalmie, ou par la sortie de l'œil hors de l'orbite, soit aqueuse, ou chancreuse. La premiere s'appelle hydrophtalmie, elle affecte les deux yeux, & on la guérit avec des diurétiques & des cathartiques ; la seconde tient de la nature du cancer, & demande le même traitement.

7. *Epiphora ab anchylope.* Larmoiement causé par un anchylops. L.

L'anchylops, comme qui diroit vue angulaire, est une tumeur enkystée, ou purulente, ou larmoyante & muqueuse, située dans l'angle interne de l'œil,

l'œil, & accompagnée de larmoiement.

L'anchylops est purulent ou faux ; il est causé par un abcès qui se forme sous la peau, ou par un aposteme entre le muscle orbiculaire & le sac nasal. Le premier n'a rien de dangereux ; le second est quelquefois accompagné de larmoiement, & peut dégénérer en un ægylops.

L'anchylops larmoyant & muqueux disparoît lorsqu'on le presse, & les larmes refluent ou par les points lacrymaux, ou par les pores de *Gunzius*, ou même par les narines. Il est occasionné par l'obstruction du conduit nasal, ou par une mucosité épaisse & visqueuse, ou par l'engorgement ou l'enflure du sac spongieux à l'occasion d'une fluxion.

Dans le premier cas il suffit de l'injection avec la seringue d'*Anel*, ou de comprimer pendant le jour la partie avec une compresse & un bandage, & la nuit avec un emplâtre, humectant les compresses avec du vin ou quelque liqueur spiritueuse, pour rendre au sac le ton qu'il a perdu.

Dans le second, on leve ses obstructions en introduisant une sonde d'ar-

gent par les points lacrymaux, & y ajoutant s'il le faut un ou deux brins de fil de còton, bien entendu qu'on ait auparavant employé les remedes convenables dans pareil cas.

L'anchylops purulent commence par une tumeur chaude, rouge, lancinante, ou pulſative, accompagnée de fievre, d'ophtalmie & de larmoiement. Il eſt occaſionné par une vraie inflammation du ſac lacrymal, qui vient à ſuppuration, par où on la diſtingue de l'anchylops larmoyant, ou de l'hydropiſie du ſac naſal. Les points lacrymaux rendent du vrai pus, & non point une mucoſité puriforme, qu'on ne diſtingue du pus qu'au moyen des cauſes qui ont précédé. La narine du même côté eſt ſeche, ſi ce n'eſt pendant la nuit, qu'il en ſort ſouvent quelque matiere.

Dans cette eſpece, ou l'inflammation ſubſiſte, ou elle a ceſſé. Dans le premier cas, on preſcrira au malade une diete légere & rafraîchiſſante, on le ſaignera, on lui donnera des bouillons rafraîchiſſans, & quelque cathartique antiphlogiſtique.

Si la réſolution n'a pas lieu, on appliquera ſur la tumeur un cataplaſme compoſé avec de la chair de pomme

cuite mêlée avec du blanc d'œuf, ou de la pulpe de casse, pour hâter la suppuration; après quoi on percera l'aposteme avec une lancette, on y injectera de l'eau d'orge pour le déterger, on entretiendra le sac lacrymal ouvert avec une tente, & l'on cicatrisera la plaie.

8. *Epiphora frigida*, Sennert, *cap.* 46. Larmoiement froid.

C'est un écoulement involontaire de larmes séreuses, qui n'est accompagné d'aucun prurit, d'aucune douleur, ni d'aucune chaleur notable. Il est occasionné par une ophtalmie invétérée, après même qu'elle est guérie, par une application trop forte, & l'on y est sujet vers l'âge de cinquante ans, lorsque la vue s'affoiblit & qu'on ne peut voir les objets que de près. Il augmente en hiver, & se guérit difficilement. On peut cependant le modérer en s'abstenant de la lecture, du vin, du sel, en se garantissant du vent & de la fumée, & en se bassinant les yeux avant de se coucher avec une infusion des quatre sortes d'épiceries dans deux onces d'eau-de-vie. Au cas qu'on se lasse de cette légere incommodité, &

qu'on veüille éprouver les cathartiques & les véficatoires, ainfi que les Auteurs le confeillent, on pourra les mettre en ufage.

9. *Epiphora calida.* Sennert. *ibid.* Larmoiement chaud.

C'eft un écoulement de férofité par les yeux, accompagné d'une chaleur mordicante, de prurit, de rougeur & de douleur, qui vient à la fuite des diverfes efpèces d'ophtalmies, fur-tout de celles qui font compliquées d'ulcère & de fiftule. *Voyez* ces efpeces à leurs articles. Les remedes qui lui conviennent, indépendamment des remedes généraux, tels que la faignée & la purgation, font les bains, les bouillons rafraîchiffans, le petit-lait, les collyres médiocrement aftringens, compofés avec la rofe, le plantain, l'acacia, la noix de galle, le vin rouge, le vitriol, &c.

Les larmes qui ne font excitées par aucune paffion, annoncent un faignement de nez dans les maladies aiguës, & la mort, lorfqu'elles font accompagnées de mauvais fignes. 1. *Epidem.* 2. *Aphor.* 80 & 4. *Aphor.* 52.

10. *Epiphora cruenta.* Larmes de fang. *Lacrymæ fanguineæ*, Sennert, *ibid.*

& Schenckius, *lib. obſerv.* Voyez *perte rouge par erreur de lieu.* P. Borelli, *cent. 11. obſ. 36.* L.

11. *Epiphora ſebacea*, Haller, *Stud. Med. pag. 782. d'après* Rodolphe Vehrens; *Gramia*, Nonnius; *Oculi gramioſi*, Lucilius; *Lemia*, Celſe; *Lippitudo* des Auteurs; *La chaſſie. Lemæ* Hippocrat.

Il y a ſur les bords des paupieres des glandes ſébacées, qui, lorſque le corps eſt ſain, filtrent quelque peu de matiere, qui empêche les larmes de couler, mais qui augmente quelquefois à un point conſidérable. Cette chaſſie accompagne ſouvent l'ophtalmie humide, ou la pituite d'*Horace*; elle trouble la vue, colle les paupieres depuis huit heures du ſoir juſqu'au lendemain, & lorſqu'on ouvre les yeux, elle eſt ſuivie d'un écoulement de ſéroſité.

On la guérit avec la poudre de tutie, que l'on met ſur les yeux le ſoir en ſe couchant, ou avec de l'eau roſe, ſur huit onces de laquelle on met vingt grains de vitriol vert ou blanc, ou tels autres ophtalmiques déterſifs & médiocrement aſtringens.

12. *Epiphora arthritica* Muſgrave, *de arthritide, cap. 18 & 21.* Larmoiement arthritique. L.

C'eſt celui qui eſt cauſé par la rétropulſion de l'humeur âcre arthritique qui s'eſt jetée ſur les pieds, qui revient tour à tour avec les douleurs, & eſt quelquefois accompagné de larmoiement & d'odontalgie. Cette affection dure quelquefois long-temps & eſt fort incommode.

Il exige la ſaignée, un véſicatoire ſur la nuque, & des collyres doux, tels que le lait, le mucilage de graine de lin & de coing, l'eau roſe, les trochiſques blancs de *Rhaſis*, l'eau de plantain &c.

13. *Epiphora lactea*; Larmoiement laiteux. Cette eſpece a été obſervée dans un enfant nouvellement né. *Ephem. Germ. dec.* II. *ann.* 7. *obſ.* 98.

XXII. *CORYZA*, Gorrée, *Definit. Medic.* Hippocrat. appellé par d'autres *Cataſtagmus*; en Latin, *Gravedo*, *Deſtillatio*, *Catarrhus ad nares*, &c. Rhume de cerveau, Coryza.

Caractere. C'eſt un écoulement d'une humeur tranſparente ou muqueuſe,

par les narines. La membrane pituitaire qui revêt les ſinus frontaux, ſphénoïdaux & maxillaires eſt fort ample & fournit deux ſortes d'humeurs, l'une ténue, & peu abondante, qui paſſe dans les arrieres-narines, & de là dans l'œſophage avec les larmes; l'autre eſt une mucoſité gluante, qui humecte continuellement la membrane, pour la rendre propre à recevoir les odeurs. Ce ſont là les deux ſources d'où provient l'humeur qui coule dans le coryza.

1. *Coryza catarrhalis*, vulgairement *gravedo*. Enchifrénement, rhume de cerveau. *Coryza humida* de Nenter. B.

Ce rhume eſt cauſé par les viciſſitudes de l'air, & ſur-tout par le froid que l'on prend pendant qu'on eſt échauffé. Il eſt accompagné d'une douleur gravative dans le front, d'éternuement, d'anoſmie, d'un parler du nez, de dyſpnée, de toux, & à meſure que la maladie fait des progrès, l'humeur qui couloit du nez, qui étoit limpide, & à laquelle on donne le nom de *roupie*, s'épaiſſit & devient plus abondante, le malade ſe trouve ſoulagé, l'odorat revient, ſa reſpiration eſt moins gênée, &c.

Cette maladie est causée par la phlogose de la membrane pituitaire. On la guérit par une diete légere, des boissons théiformes, chaudes, délayantes, en respirant la vapeur du lait, de l'eau tiede, un air modéré, par la vapeur de la nielle cuite dans de l'eau. *Voyez* Schneider, *lib. 3. de catarrhis, pag. 503.* Elle est beaucoup plus incommode lorsqu'elle affecte les arrieres-narines, que lorsqu'elle a son siege plus haut.

2. *Coryza phlegmatorrhagia*, Salmuth, *obs. 37. cent. 1.* Bonet, *sepulchret. Tom. 1. pag. 410. Phlegmatorrhagia*, Juncker; par les Maréchaux *Morfondure*, Furetiere, *Dictionn.* B.

Ce rhume differe du précédent, en ce qu'il n'est point accompagné de catarrhe, & qu'il cause tout à coup un écoulement copieux d'humeur limpide & lymphatique, & non aqueuse comme celle que rendent les vieillards qui ont pris du froid. J'ai eu deux fois cette espece de coryza pendant la nuit, sans en avoir été incommodé. *Morgagni* fait mention d'un pareil coryza qui continua pendant plusieurs mois, & *Bidloo* en a observé un autre qui étoit extrêmement copieux, & qu'il appelle *distillation des narines.*

3. *Coryza virulenta*, par les Maréchaux *morve. Ozæna*, Bonet, *sepulchret. tom. 1. pag. 406.*

C'est un écoulement de matiere purulente par le nez, accompagné d'ozène. Cette maladie, par un effet de la mauvaise odeur & de l'acrimonie du pus qui séjourne dans les narines & qui s'attache au foin, se communique d'un cheval à l'autre, & devient contagieuse. *Voyez* ceux qui ont écrit sur l'*hippiatrique*, comme Soleysel & Bourgelat *dans ses Elémens d'Hippiatrique.*

4. *Coryza variolosa*, Huxham.

Ce symptome est accompagné d'éternument, de la difficulté d'avaler, de toux, d'épiphore, & accompagne & annonce quelquefois la rougeole & la petite vérole.

5. *Coryza sanioso-purulenta ex cerebro*, Bonet *sepulchret. tom. 1. obs. 10. append. 1.* Morgagni, *epist. 14. 22.* ex Fernelio, Palsino, Nicolai, &c.

Lorsque les sinus frontaux sont affectés d'ulcere, l'on peut employer les injections détersives, & même trépaner ces sinus; & si l'un ou l'autre des sinus maxillaires se trouve rempli de pus, il faut, d'après le conseil de *Cow-*

per & de *Meibomius*, arracher la dent canine pour donner issue au pus.

6. *Coryza febricosa*, Vandermonde, *Journ. de Méd. Mars 1751. pag. 197.*

C'est un écoulement périodique de mucosités par le nez, qui revenoit tous les soirs à un homme attaqué d'un rhume de cerveau, & disparoissoit l'après midi; il étoit accompagné d'une enflure douloureuse de la tête & de l'engorgement des sinus; la mucosité étoit abondante, limpide, âcre; le malade étoit sans fievre, les diaphorétiques furent inutiles, la maladie ne céda qu'à l'usage du quinquina associé aux purgatifs.



XXIII. *PTYALISMUS ; Ptuelismus*, Hippocrat. *in coac.* de *ptuelon*, crachat ; *Anabexis*, Galien; *Anacremsis*, Hesychius; *Catharsis diapharyngos*, *excreatus ;* en Latin, *Salivatio*, *frequens expuitio ;* Bave, salivation, expuition, crachottement. Les malades sont appellés en Latin *Salivantes ;* en François, *Baveux ;* en Anglois, *Drivellers*.

Caractere. C'est un écoulement de salive ou de mucosité par la bouche, sans expectoration, ni vomissement.

Il y a trois sortes d'humeurs qui se rendent dans la bouche, 1°. la salive qui y vient par le conduit de Sténon des glandes parotides, aussi bien que des sublinguales & des buccales ; 2°. une liqueur limpide, ou muqueuse, qui tombe du nez dans la gorge, tant par les arrieres-narines, que par le conduit sphéno-palatin ; 3°. une mucosité gluante, qui suinte par les amygdales & les glandes sébacées de la gor-

ge. Je paſſe ſous ſilence ce qui s'y rend dans le vomiſſement ou l'expectoration.

Tout ce qui ſort par la bouche, ſort ou par le vomiſſement, ou par les rapports, ou par la toux, ou par l'expectoration avec un ſon rauque que les Arabes appellent *raſcationem*, ou de la langue & des levres, ou ſans violence, ce qu'on appelle *bave* en françois.

1. *Ptyaliſmus nauſeoſus. Ptyaliſmus à ſaburrâ nidoroſâ*; Salivation cauſée par des ſaburres nidoreuſes. B.

C'eſt celle que cauſent les ſaburres en irritant le pharynx, d'où s'enſuit un écoulement de liqueur & de mucoſité par les couloirs de la gorge, accompagné de nauſée, de maux d'eſtomac; & il eſt quelquefois ſi abondant, que l'on croiroit qu'il vient de l'eſtomac. Telle eſt celle que cauſe l'émétique, avant même qu'on l'ait rendu; l'aconit, lors même qu'on ne fait que le mâcher, & qui eſt accompagnée pendant deux ou trois jours d'une ſaveur putride dans la bouche, de ſalivation, ainſi que je l'ai obſervé, de cardialgie, & d'une douleur lancinante dans le milieu de la langue.

2. *Ptyalismus à pyrosi*, voyez *Sodam* de Juncker ; *Salivation causée par le crémason.* L.

Celle-ci differe de la précédente, en ce qu'elle est accompagnée d'un sentiment de chaleur & d'aigreur, qui se communique de l'estomac jusqu'à la bouche, outre que la salive est abondante, & a un goût d'aigre. Elle est causée par les fruits qui engendrent des saburres acides ou empyreumatiques, tels que les noix, les châtaignes, le poisson, la friture à l'huile ou au beurre; mais pour l'ordinaire elle n'est accompagnée d'aucune nausée.

3. *Ptyalismus Lapponicus*, Linnæus, par les Lappons *ullem* ou *hotme.* C.

Elle est un symptome de la colique des Lappons. Voyez *Floram Lapponicam*, *pag. 69*. Elle differe des précédentes par des douleurs énormes dans la région du nombril, lesquelles se terminent par cette salivation.

4. *Ptyalismus à laxitate*, Cheyne, *de sanitat. pag. 366. pag. 5. Ptyalismus symptomaticus*, Zwinger, *de salivâ, dissert.* Les malades sont appellés en Anglois *Drivellers*, niais, benêts. L.

Les niais sont ceux qui ont la bou-

che béante & les levres pendantes ; qui marchent les yeux baissés, & à qui la salive coule continuellement de la bouche. Il arrive la même chose aux paralytiques, aussi bien qu'à ceux qui ont la mâchoire démise.

5. *Ptyalismus mercurialis*, Nicolas Heinsius, Christ. Roper, *diss. de salivatione*, *cap.* 2. *Ab oris ulcusculis*, Stenon; *Ptyalismus artificialis*, Zwinger, *de salivâ*, *dissert.* 8. *Salivatio ab hydrargyrosi*, Astruc, *de lue venereâ ;* Salivation mercurielle. B.

Ordinairement après cinq à six frictions mercurielles, ou après l'usage intérieur des préparations mercurielles, lors sur-tout qu'on n'a pas eu soin de délayer le sang & de relâcher les vaisseaux, le malade sent une chaleur & une saveur de verd-de-gris dans la bouche, les glandes sublinguales & celles qui sont de chaque côté de la langue s'enflent, il y vient des aphtes & de petits ulceres, qui rendent beaucoup de salive fétide ; à mesure que l'action du mercure augmente, la langue se gonfle, sort de la bouche, le malade est attaqué d'une angine ou d'une esquinancie accompagnée de fievre, d'in-

somnie, & d'une salivation continuelle. On doit éviter la salivation dans le traitement des maladies vénériennes; sans cette précaution, on ne feroit que supprimer pour quelques mois les symptomes de la maladie, sans en détruire le virus; la salivation empêche même quelquefois de diminuer la violence des symptomes: le moyen de l'éviter, est de faire précéder un long usage de bains, avant de recourir aux frictions, d'observer la diete blanche pendant l'usage des frictions, de mettre entre chacune deux ou trois jours d'intervalle, & d'en diminuer la dose, qui est ordinairement d'une demi-once: si, malgré toutes ces précautions, la salivation survient après la quatrieme ou la sixieme friction, on cessera de se frotter, jusqu'à ce qu'elle ait disparu, & on se lavera fréquemment la bouche avec une décoction d'orge; si la salivation, augmentant tout-à-coup, menace le malade d'une esquinancie prochaine, si sa langue s'enfle au point de sortir de la bouche, il faut le saigner, le faire changer de linges, le purger, & même le baigner. Consultez l'*Illust. Astruc* pour ce qui regarde

la détersion des ulceres de la bouche.

La ceinture mercurielle, que quelques personnes portent pour détruire les poux, fait quelquefois naître la salivation, de même que le maniment fréquent du mercure, auquel sont sujets les orfevres, les miroitiers, &c. une seule drachme d'onguent néapolitain, appliquée sans aucune précaution, peut aussi quelquefois produire la salivation.

6. *Ptyalismus variolosus*, Sydendam, *pag.* 83, 103, 93, 693; Salivation de la petite vérole confluente.

Les adultes qui ont la petite vérole confluente, sont attaqués au commencement de l'éruption, ou deux jours après d'une salivation, laquelle est plus fréquente chez eux que ne l'est la diarrhée chez les enfans. La matiere est d'abord ténue, & aussi abondante que celle que cause le mercure, avec cette différence qu'elle ne sent point mauvais. La salive s'épaissit le onzieme jour, & le malade a beaucoup de peine à la rendre; il est altéré, il tousse quelque peu en buvant, il rend la boisson par le nez, & la salivation cesse pour l'ordinaire ce jour-là; mais elle recom-

mence quelquefois deux jours aprés. Ce même jour, ſavoir le onzieme, l'enflure du viſage & la ſalivation commencent à diminuer; & à leur place, les mains s'enflent & doivent s'enfler.

Cette ſalivation a lieu, non-ſeulement dans la petite vérole, mais encore dans la partie variolique de *Sydenham*, ou le ſynochus variolique, & eſt néceſſaire pour la guériſon du malade.

Les indications ſe réduiſent, 1°. à entretenir cette ſalivation, au moyen d'une boiſſon légere qui délaye ſans trop rafraîchir, ni trop échauffer, telle que la petite-biere, le petit-lait, auquel on joindra le ſoir une potion parégorique ou anodine.

2°. A ne point l'arrêter par une purgation, une ſaignée à contre-temps, & ſur-tout par un régime trop chaud.

Dans le cas où la ſalivation ne ſurvient point, ou ceſſe plutôt qu'il ne faut, ſi les mains ne s'enflent point, tandis que le viſage ſe déſenfle, la vie du malade eſt en très-grand danger. Car, ſi cela arrive, entre le ſixieme & le onzieme jour, les puſtules s'affaiſſent, le malade tombe dans le délire;

la fievre ceſſe, les puſtules deviennent pâles, & ſont entourées d'un cercle livide. Dans ce cas, il faut en venir aux cordiaux, par exemple, à un ſcrupule de thériaque avec la même doſe de poudre de pattes d'écreviſſes, demi-ſcrupule de racine de contrayerva & du ſirop de clous de girofle. Suppoſé que ce malheur arrive vers le onzieme jour, ou après, dans le temps que les puſtules du viſage ſont deſſéchées, il faut ſaigner le malade du pied, & lui donner un léger émétique, comme nos Médecins le pratiquent, ou un cathartique doux, ſelon la méthode des Anglois, en les proportionnant à ſes forces, qui ſont déjà affoiblies, ſans cacher à ceux qui s'intéreſſent à ſon ſort, le danger où il eſt.

Il eſt rare à Montpellier, que la ſalivation ait lieu dans la petite vérole confluente des adultes, non plus que la diarrhée dans les enfans qui en ſont attaqués. Elle eſt plus fréquente dans les pays Septentrionaux, & elle eſt ſalutaire aux malades; & cette ſalivation venant à diminuer vers le onzieme jour, il eſt néceſſaire pour y ſuppléer, que le viſage & les mains s'enflent.

7. *Ptyalismus scorbuticus*, Roper, *dissert. citée*, Lind. *de scorbuto;* Salivation scorbutique. *Journal de Médec. Mai 1756, pag. 327.*

On la connoît aux signes du scorbut, tels que le saignement, la mollesse, la puanteur des gencives, la chute & la noirceur des dents, les taches des jambes, la pâleur du visage, &c.

Celle qui est abondante, épuise les forces, & il convient de l'arrêter au plutôt. *Lindius* conseille les épispastiques révulsifs, les synapismes, les lavemens. Il faut purger le malade, appaiser les contractions spasmodiques de la peau qui causent cet écoulement. On emploiera pour cet effet les diaphorétiques, la thériaque, le camphre, la fleur de soufre, dont on donnera trois ou quatre fois par jour au malade, y joignant les diurétiques. On arrête par ce moyen la salivation, & l'on prévient la suffocation.

On l'arrête aussi avec des gargarismes faits avec la gomme Arabique, la colle de poisson, l'alun, l'écorce de chêne *Roper* compose les siens avec le vin rouge, le vert-de-gris, l'eau de plan-

tain & de sauge, & veut qu'on en applique souvent les gencives avec un pinceau.

On nourrira le malade de lait & de végétaux; & lorsqu'il aura quitté le premier, on lui donnera le quinquina & l'elixir de vitriol.

8. *Ptyalismus hypochondriacus*, Balloni, *lib.* 2. *consil.* 49. Silvii, *prax. Medic. Ptyalismus melancholicus*, Sennert, *de scorbuti signis. Hystericus* Morton. Voyez-en la cure chez Balloni, *lib.* 2. *consil.* 25. Roper, *dissert. de ptyalismo.* L.

Elle est familiere aux hypocondriaques & aux mélancoliques. Elle affoiblit les forces & l'estomac, & elle est accompagnée de borborygmes, de constipation, de rapports, du resserrement des hypocondres, d'un sommeil inquiet. Elle est souvent causée par un souper trop abondant; & dans ce cas, elle augmente le matin.

9. *Ptyalismus arthriticus*, Musgrave, *cap.* 11. *histor.* 3. *Sputatio arthritica.*

10. *Ptyalismus phthisicus*, Morton, *cap.* 2. *n°.* 10 & 11. *Phthisiologiæ*, *pag.* 29. C.

On met avec raison au rang des signes

de la phthisie l'excrétion qui se fait matin & soir d'un phlegme salé acrimonieux, & quelquefois gluant, & qui marque le même degré de salure, & d'acrimonie dans le sang. Ces sortes de sujets rendent pour l'ordinaire quantité de salive par les conduits salivaires & les amygdales, ce qui indique la diathese colliquative du sang. J'ai observé que ce symptome précede la phthisie de plusieurs années. Elle augmente dans le dernier degré de la phthisie ; & elle est aisée à distinguer de l'expectoration purulente. Le fluide que l'on rend vient des glandes même de la bouche, les sueurs ne la diminuent point, & elle accélere la mort du malade. Roper, *dissert. de ptyalismo.*

11. *Ptyalismus viridis*, Huxham, *transact. Philosoph. n°. 382. ann. 1724.* Un nommé *Fox*, âgé de 40 ans, fut guéri d'un ictere & d'une colique à l'aide d'une salivation abondante qui montoit à deux setiers. Sa salive étoit ténue, & d'un vert de porreau. Peut-être cette couleur venoit-elle du cidre dont il avoit usé. Ce ptyalisme dura quarante heures ; après quoi sa salive devint plus claire. Il avoit déjà

été guéri deux ou trois fois de l'ictere par un flux de férofité fpontané.

12. *Ptyalifmus purulentus*, Petr. Hardifway, *tranf. Philofoph. n°. 400. 1727.* Ptyalifme purulent.

Ce ptyalifme dura plus de trois ans. Le pus venoit des finus maxillaires qui s'étoient cariés. L'enfant fe portoit d'ailleurs très-bien.

13. *Phtyalifmus aphtofus;* Chancres à la bouche. B.

Un jeune homme fut attaqué d'une fievre fynoque, accompagnée de céphalalgie & d'angine; il avoit la langue blanche & fale, & les amygdales & les glandes maxillaires enflées. On commença par le faigner, après quoi on lui donna un purgatif & un émétique, qui lui firent rendre par haut & par bas quantité de bile, & il commença à avaler plus aifément. Le même jour il lui vint une exulcération dans l'intérieur de la bouche & autour de la langue, & il fe forma une croûte dans la commiffure des levres qui l'empêchoit d'ouvrir la bouche. Sa langue étoit blanche par-deffus, excoriée par les côtés & extrêmement rouge; & le ptyalifme étoit fi abondant & fi

gluant, qu'il fut obligé de cracher jour & nuit pendant plusieurs jours, sans pouvoir prendre le moindre repos. On lui prescrivit un second purgatif, avec un gargarisme fait avec une once de miel rosat, & une drachme d'esprit de sel dans de l'eau d'orge, qui le soulagerent, & il guérit quelque temps après.

Le ptyalisme dont l'odeur est cadavéreuse, & qui est compliqué de la difficulté d'avaler, indique une esquinancie ulcéreuse ou gangrenée, & cette maladie a emporté derniérement quantité d'enfans à Pezenas & à Beziers.

14. *Ptyalismus gravidarum*; Crachottement & aigreurs des femmes grosses. *Puzos*. L.

Les femmes sont sujettes le matin pendant les trois ou quatre premiers mois de leur grossesse à un crachottement de salive visqueuse, ou de pituite insipide, accompagné d'un sentiment d'aigreur, ou de cardialgie, ou de nausée.

On le fait cesser en mangeant un morceau de pain, en buvant un verre d'eau, ou une tasse de chocolat, en

mâchant de la graine de cumin ou de cardamome; en buvant du thé, ou une infusion de véronique, de camomille, de mélisse. Au cas que ces moyens soient inutiles, il faut avoir recours à la saignée, la purger le matin avec de la rhubarbe en poudre, ou de l'extrait de rhubarbe, ou lui donner le soir un lavement, ou bien lui fortifier l'estomac avec la thériaque, la confection d'hyacinthe, d'alkermès, l'opiat de Salomon. On peut encore lui donner quelque émulsion pectorale, & de l'eau de cannelle aromatisée.

15. *Ptyalismus catarrhalis. Salivatio anginosa*, Roper, *dissert.* Rhume d'estomac, de Meyserey, *tom.* 2. *n*°. 302.

C'est celle qui accompagne l'odontalgie & l'angine catarrhales, & elle demande le même traitement. La bouche est remplie d'une salive muqueuse; le malade se plaint de flatuosités, de pesanteur d'estomac, d'envies de vomir, de vomissemens de phlegmes, ou de diarrhée, ce qui le soulage beaucoup.

16. *Ptyalismus à carie*, Quelmalz, *Dissert. de ptyalismo febrili;* Salivation causée par la carie. P.

La carie des mâchoires, de même que celle des dents, est souvent accompagnée d'un ptyalisme qui jette dans la phthisie, ainsi que l'Auteur l'a observé plusieurs fois. Ce même symptome a lieu lorsque l'antre d'hygmor, ou le sinus maxillaire est percé par la carie. J'ai observé ce même ptyalisme dans le tic, qui est une espece d'odontalgie arthritique.

17. *Ptyalismus à calculo*, Christoph. Scherer, *de calculo ex ductu salivali excreto. Dissert. Argentorati* 1737. Journ. de Méd. 1756. *Leautaud.*

Le calcul qui s'engendre sous la langue ne cause d'abord qu'une légere dysphagie, mais elle est suivie d'un ptyalisme. Il est vrai que cette maladie est rare, mais elle n'a pas laissé que d'être observée par *Cowper*, *Wattherus* & *Saltzmann*. Dans le cas rapporté par *Leautaud*, un calcul gypseux caché sous la langue produisoit dans cet endroit une douleur aiguë accompagnée d'une fievre ardente, l'extraction du calcul mit fin à ces symptomes. *Voyez* l'espece de goutte de M. *Dubouchet*, qui étoit délivré des douleurs de sa goutte par

un crachement abondant de matieres ſableuſes.

18. *Ptyaliſmus febrilis*, Quelmalz; *Diſſert. Lipſiæ 1748*. Sydenham, *pag. 99. de febre varioloſa*; Ptyaliſme fébrile.

Ce ptyaliſme ſuccéda à la tierce épidémique de *Leipſick*; il étoit abondant, duroit des ſemaines entieres, ſans terminer la maladie, & cependant il étoit dangereux de l'arrêter. Il étoit compliqué de l'éroſion de la langue, de la puanteur de l'haleine, du gonflement des gencives & d'un flux de ſalive limpide, & enſuite viſqueuſe, auſſi abondant que ſi le malade eût paſſé à plein par les frictions mercurielles.

19. *Ptyaliſmus ſyphiliticus*; Ptyaliſme vénérien.

C'eſt celui qui arrive à ceux qui, ſans paſſer par les frictions, ont des ulceres dans la gorge, à la luette & au voile du palais, & ils ſe manifeſtent par une tache griſâtre qui augmente journellement, par la puanteur de l'haleine, & par un écoulement de ſalive.

Il faut dans cette eſpece avoir recours aux frictions, mais les ménager comme il faut, & après qu'elles feront

finies, employer les déterſifs; je veux dire, qu'il faut toucher deux fois par jour les ulceres avec un pinceau trempé dans le collyre de *Lanfranc*, après l'avoir édulcoré avec de l'eau-roſe, & mettre le malade à la diete blanche.

20. *Ptyaliſmus urinoſus*, Waller, *act. Upſal. pag.* 152. Voyez *Tulpius*, *lib.* 3. *hiſt.* 22. Helvetius, *Œcon. anim. pag.* 156. L.

XXIV. *ANACATHARSIS*; Expectoration; *Anacatharſis*, Hippocrat. Galen. *in Aphor.* 8. *lib.* 5. *Anatypſis*, Hippocrat. *Tuſſis humida.*

Caractere. C'eſt un écoulement conſtant & notable de mucoſité, de lymphe, ou de telle autre humeur par la bouche, accompagné de toux.

Elle differe de l'excréation qui accompagne le ptyaliſme, en ce que la toux dans l'expectoration vient de la poitrine, & non point ſimplement de la gorge.

Du rhume, en ce qu'elle n'eſt point accompagnée d'enrouement. L'expectoration eſt rarement une maladie

essentielle, mais souvent un symptome de la phthisie, de l'asthme humide, du catarrhe.

1. *Anacatharsis biliosa; a spitle of unusual colour.* Transact. Philosoph. n°. 382. par *Huxham*, année 1724.

Choleptysis. M. *Coste*, Professeur de Médecine à Perpignan, a vu une servante attaquée d'une toux gutturale, laquelle cracha d'abord du sang, & ensuite pendant vingt jours une bile, ou une humeur très-jaune & très-amere, quoique ses déjections fussent grisâtres. Il lui prescrivit d'abord des apozemes amers & délayans, & ensuite le savon de Venise à la dose de vingt grains jusqu'à trente par jour. Il préparoit le savon avec le sel de tartre & l'huile d'olive, & lui donnoit la consistance d'une pommade jaune. La malade fut guérie au bout de cinq jours.

J'ai connu autrefois une femme, qui ayant négligé un rhume, fut attaquée pendant plusieurs jours d'une expectoration de matiere jaune, verdâtre, accompagnée d'une quotidienne continue catarrhale, mais cette matiere n'avoit aucune amertume. Il arriva la même chose à un jeune homme. Tous

deux furent guéris avec des cathartiques.

Huxham, *Act. Societ. Anglic.* a observé une pareille excréation de matiere jaune verdâtre, & l'ill. *Fontfrede* en a observé une autre dont la matiere étoit de couleur d'azur.

2. *Anacatharsis phthisica.* Voy. *Phthisie humide.* Toux purulente.

3. *Anacatharsis à vomicâ*; La vomique. *Vomica pulmonis.*

La vomique est un abcès enkisté dans le poumon, c'est-à-dire un amas de matiere purulente, sébacée, ou en forme de bouillie, enveloppé d'une membrane. Il y a tout lieu de croire que cette maladie est causée par la distension de la glande lymphatique, à l'occasion de la matiere sébacée qui s'y amasse insensiblement, ou par le gonflement de l'hydatide, par une humeur grasse & épaisse. Les Académiciens de Paris ont quelquefois vu de pareilles hydatides dans les ovaires & dans l'ascite hydatideuses, engorgées d'une humeur puriforme & même gypseuse. J'ai souvent trouvé dans le poumon des tumeurs gypseuses & tophacées qui n'avoient été précédées d'au-

cune inflammation, ou du moins n'avoit-elle été que médiocre, accompagnées d'une fievre aiguë ; & dans ces sortes de cas, une pareille expectoration guérit les malades, quoiqu'elle dure des mois entiers, lors sur-tout qu'ils rendent le kiste.

On confond souvent cette maladie avec la phthisie dans la pratique.

4. *Anacatharsis puriformis*; *Tussis purulenta*, Stahl. Satyr. Harvey; *vulgairement* suppuration lymphatique du poumon.

Elle est de deux especes.

1°. La péripneumonie & la pleurésie, lorsque la congestion inflammatoire n'a pu entiérement être résoute par la saignée, sont suivies d'une expectoration de matiere puriforme grisâtre, molle, visqueuse, sans aucune fievre notable, laquelle dure un mois & plus, à laquelle la phthisie n'a aucune part, & on la guérit avec la diete blanche & le baume du Canada.

2°. Il arrive quelquefois après les fievres putrides & malignes, & après que le corps a été purgé, que les malades, & sur-tout les vieillards, tombent dans une grande foiblesse, sont

attaqués de la toux, & rendent quantité de phlegme gluant & visqueux; ce qui effraie non-seulement le malade, mais encore le Médecin, qui faute d'expérience regarde souvent ce symptome comme un avant-coureur de la phthisie.

Lorsque cet accident arrive, je fais manger à mon malade une rôtie trempée dans du vin de Malaga, ou dans du vin muscat, laquelle lui rend ses forces, & le guérit au bout de quelques jours, *Sydenham, pag. 38. cap. 4. sect. 1.*

5. *Anacatharsis asthmatica.* Voyez *Asthme humide.*

XXV. *Diabetes*; Diabetès, de *Diabetés*, qui en Grec signifie un *siphon*; *Diarrhœa urinosa*, Galien, *lib. de crisib. Diarroia ex oure*; *Dipsacus*, Galien, *lib. 6. de loc. affect. Hydrops ad matulam*, Galien, *de loc. affect. lib. 6 & 1. de crisibus*; en Latin, *Profluvium urinæ.*

Caractere. C'est un écoulement subit de la boisson par les urines, accompa-

gné d'une soif ardente, suivant *Gorrée*; de la colliquation du corps (*Aretée*) d'une fievre lente, d'anorexie, de polydipsie, d'un écoulement copieux d'urine qui sent la violette, & qui est couverte d'huile. *Dover*, *Legacy*, de même que celle des hydropiques.

1. *Diabetes legitimus*, Aretée; *Diabetès vrai*, Deidier, *consult.* 58. *tom.* 1.

Celui-ci consiste dans une incontinence d'urine, que rien n'est capable de surmonter.

Comme l'urine est plus abondante que la boisson, la graisse & la chair se fondent, le malade est extrêmement altéré, sa salive est gluante & écumeuse, le dégoût le prend, son esprit est irrésolu, il sent une grande pesanteur dans les hypocondres, & lorsqu'il retient son urine son bas-ventre & ses testicules s'enflent, & la maladie venant à augmenter, elle cause une chaleur ardente dans les visceres, & le jette dans le tabes. Cette maladie est rare, *Galien* l'a observée deux fois, & elle est très-difficile à guérir.

2. *Diabetes Anglicus*, Pechey, *promptuar. medic. pract.* Mead, *des poisons*, *edit.* 4. C.

Caractere. L'urine a l'odeur, la couleur & la saveur du miel. *Mead*, *Monita.*

Cette maladie differe du diabetès d'*Aretée*, en ce que les urines sont douces & mielleuses, ou limpides, à ce que disent les Anglois, ou quelque peu troubles, comme chez nous, & de plus, très-abondantes chez les Anglois & les Hollandois, à cause du grand usage qu'ils font du vin. Il y en a qui dans l'espace de vingt-quatre heures rendent jusqu'à dix & même quinze livres d'urine, suivant *Pechey*. Cette évacuation est accompagnée d'une soif excessive, d'une fievre lente, d'asthenie, de langueur & de maigreur.

On nourrira le malade de lait crud, ou coupé avec de l'eau d'orge, & on lui donnera trois fois par jour cinq ou six onces d'eau seconde de chaux.

On peut y joindre la gomme Arabique, la gomme adragant, le cinnamome, les sommités de cyprès, la rhubarbe, des narcotiques, & suivant *Jurin*, les eaux vitrioliques.

M. *Privat*, Médecin d'Alais, a vu deux paysans qui furent attaqués dans le fort de l'hiver d'un semblable diabe-

tès, leur urine étoit douce & un peu trouble.

Dover prétend que le petit-lait impregné d'alun est un remede infaillible pour cette maladie.

3. *Diabetes hystericus*, Sydenham, *Dissert. epist. de hysteriâ.* Cheyne, *de sanitat.* 177. L.

J'ai observé cette espece dans la Marquise de Saint-Victor, laquelle étoit hystérique. Elle rendit pendant plusieurs jours quantité de sérosité aqueuse & limpide, & après que l'écoulement eut cessé, elle fut attaquée d'une leucophlegmatie, qui cessoit toutes les fois que le diabetès revenoit. Cet écoulement est familier aux femmes hystériques que la colere transporte.

Le petit-lait alumineux de *Mead* se fait avec quatre livres de petit-lait un peu cuit, & trois drachmes d'alun. Les Anglois l'appellent *posset*, & il suffit d'en boire au moins quatre onces trois fois par jour, pour être guéri de ce diabetès, *Mead*, *Monita*, *pag.* 165.

Cette maladie est familiere à ceux qui menent une vie oisive, & qui après s'être échauffés à boire du vin, cherchent ensuite à se rafraîchir avec des

boiſſons froides. *Mead* la croit occaſionnée par l'humidité de l'air que le foie a pompée. Le lait des femmes eſt ſucré, & j'aurois cru que la douceur de l'urine qu'on remarque dans le diabetès, lui étoit communiquée par le chyle.

4. *Diabetes artificialis*, Malpighi, *de liene.*

Un chien à qui on lie les vaiſſeaux de la rate, piſſe plus fréquemment qu'à l'ordinaire.

5. *Diabetes à vino*, *Collect. Académ. tom. 3. obſerv. 122.* Diabetès cauſé par le vin.

Un homme âgé de quarante ans, & d'un tempérament bilieux & ſanguin, fut attaqué d'un diabetès pour avoir fait un trop grand uſage du vin & des épiceries : ſon urine ne différoit en rien de la petite-biere qu'il buvoit, & ſurpaſſoit de beaucoup la quantité qu'il en prenoit : il étoit extrêmement affamé & altéré, il avoit la bouche ſeche, il ſentoit des douleurs dans les reins, & des ardeurs dans les viſceres, & il maigriſſoit à vue d'œil.

Il prit de la teinture de Mars, de cachou & de corail; on lui donna le ſoir

un bol composé avec l'ivoire calcinée, l'antihectique de *Potorius*, le safran de Mars, & un ou deux grains de laudanum; il en usa pendant un mois, & il fut parfaitement guéri.

6. *Diabetes arthriticus*, Sydenham, *de podagrâ*, *pag.* 463. Diabetès arthritique.

C'est un symptome de la goutte invétérée, mais qui ne survient que dans l'intervalle des paroxysmes, dans lesquels l'urine est peu abondante & colorée; mais après qu'ils ont cessé, elle est quelquefois aussi abondante & aussi aqueuse que dans le diabetès, ce qui prouve que la soif est excitée par l'acrimonie de la matiere, que la digestion languit, & que la transpiration est tellement interceptée, que la boisson passe par les urines telle qu'on l'a bue; & c'est à cette cause que l'on doit attribuer cette quantité d'urine que l'on rend dans le diabetès ordinaire. La quantité d'urine que rendent les personnes saines, est environ la moitié des alimens & de la boisson que l'on prend, l'autre moitié s'en va par la transpiration. Si donc l'on rend, lorsqu'on se porte bien, quarante onces d'urine,

comme cela m'eſt arrivé, ſi la ſoif nous oblige à boire un tiers de plus, & que ce tiers ſe convertiſſe en urine, par le défaut de tranſpiration, on rendra ſoixante onces d'urine par jour, mais elle ſera crue, & on la rendra à pluſieurs repriſes, ce qui conſtituera un diabetès.

7. *Diabetes febricoſus*, Sydenham, *epiſt. reſponſ. 1. pag. 192.* Diabetès fiévreux.

Il arrive quelquefois dans la fievre tierce, de même que dans la continue, que les vieillards qui les ont eues longtemps, & qui ont été affoiblis mal à propos par des ſaignées & des purgations, ſont attaqués d'un diabetès, après même que la fievre a entiérement ceſſé; ce qui vient de ce que le ſang étant appauvri, & ne pouvant convertir les alimens en ſa propre ſubſtance, ils ſe frayent un paſſage par les urines ſans avoir été digérés; de maniere que cette quantité d'urine qu'ils rendent les affoiblit, & fond la ſubſtance de leurs corps. Il s'enſuit donc que les indications curatives doivent ſe réduire à enrichir le ſang, & à diminuer l'écoulement de l'urine.

Prenez une once & demie de thériaque, une once de conserve d'écorce d'orange, demi-once de diascordium, de gingembre confit, & de noix muscade confite, de chacun trois drachmes, de poudre de pattes d'écreviſſe, d'écorce de grenade, de racine d'angélique, de corail, de terre ſigillée, de bol d'Arménie, de gomme arabique, de chacune une drachme; faites-en un électuaire avec du ſirop de roſe ſeche. La doſe eſt d'une drachme trois fois par jour pendant un mois. Le malade uſera de vin d'Eſpagne, & d'alimens faciles à digérer, & s'abſtiendra des contraires, des herbages, &c.

XXVI. *ENURESIS ;* Incontinence d'urine, Flux d'urine ; *Pareſis*, d'Aretée ; *Stranguria*, de Galien ; *Stillicidium urinæ*, *Incontinentia urinæ*, de Sennert.

C'eſt un écoulement involontaire & incommode d'urine qui arrive ſans aucune irritation de la part de la veſſie, & ſouvent ſans qu'on le ſente.

Il differe du diabetès en ce que l'urine

n'eſt ni plus abondante ni d'une autre couleur que celle des perſonnes ſaines, & de la dyſurie, en ce que l'écoulement n'eſt accompagné d'aucune ardeur ni d'aucune envie d'uriner.

1. *Enureſis infantium*, Juncker, *Tabul. 98*. Incontinence d'urine des enfans.

C'eſt celle à laquelle les enfans ſont ſujets, le jour, par négligence, & la nuit, parce que le ſommeil les empêche de ſentir le beſoin qu'ils ont d'uriner. La plupart piſſent au lit, parce qu'ils croient être en lieu de pouvoir le faire; les autres ſont ſi pareſſeux qu'ils piſſent ſous eux juſqu'à l'âge de huit à dix ans, ſoit qu'ils veillent ou qu'ils dorment.

On doit guérir ceux qui ont quatre ans, de cette mauvaiſe coutume avec les verges & les menaces; 2°. les faire peu boire l'après dînée; 3°. les faire piſſer avant de les coucher. Au cas que cette incommodité provienne du relâchement du ſphincter de la veſſie, on emploiera les toniques de même que dans l'eſpece ſuivante.

2. *Enureſis paralyticorum*, Juncker, *Tabul. 98*. Incontinence d'urine cauſée par une paralyſie. L.

L'incontinence d'urine causée par la paralysie du sphincter de la vessie, est familiere aux apoplectiques, aux hémiplégiques, & souvent aux paralytiques dans le cas où les nerfs de l'os sacrum ou des lombes ont souffert une compression, une contusion, ou se trouvent affectés dans le cerveau. Cette espece est accompagnée d'un écoulement continuel d'urine sans aucun sentiment, en quoi elle differe des autres dans lesquelles il n'arrive que par intervalles.

Cette maladie n'est pas moins incommode aux malades qu'aux assistans, à cause de la puanteur dont elle est accompagnée, sur-tout chez les femmes, qui n'ont pas la même commodité d'uriner que les hommes.

On la guérit de même que la paraplegie; mais elle est presque incurable, à moins qu'elle ne soit légere, & que l'atonie ne soit de nature à céder aux demi-bains aromatiques, aux fomentations spiritueuses, aux eaux de Balaruc, aux étuves.

3. *Enuresis herniosorum.* Incontinence d'urines des hernieux. L.

C'est celle qui accompagne le renver-

sement de la vessie, la descente de matrice, la cystocele, & autres semblables déplacemens, dans lesquels le sphincter de la vessie, qui est adhérent au fondement dans les hommes, & au vagin dans les femmes, souffre une distraction si violente, qu'elle se communique au fondement & au vagin, de maniere que le sphincter perd son ressort.

4. *Enuresis gravidarum*, Mauriceau, *lib. 1. cap. 15. de l'incontinence d'urine.* Incontinence d'urine des femmes grosses. L.

Il ne s'agit point ici de cette miction fréquente ou de cette espece de dysurie, causée par la compression que souffre la vessie de la part de la matrice, & à laquelle les femmes sont sujettes; car, comme la vessie ne contient qu'une petite quantité d'urine, il faut nécessairement qu'elle se distende & qu'elle se vuide souvent; mais de celle qui arrive, non seulement aux femmes grosses vers les derniers mois de leur grossesse, mais encore à celles qui ont fait plusieurs couches. Ces sortes de femmes, pour peu qu'elles se courbent, qu'elles rient, ou qu'elles toussent, rendent leur urine sans le sentir.

Cet accident arrive encore, comme l'obſerve Roderic de Caſtro, *lib. 4. cap. 2. de fœtu mortuo*, à celles qui ont accouché depuis peu, & il eſt ſouvent accompagné d'une acraſie de bas-ventre. Il arrive ſouvent, dit-il, après qu'une femme a accouché, qu'elle rend ſon urine & ſes excrémens ſans le ſentir, & l'on guérit cette maladie de même que la paralyſie de ces parties. On vante beaucoup les demi-bains avec la décoction aromatique de camomille, de romarin, de ſauge, de même que les linimens avec l'huile de ces plantes.

Quant à l'incontinence d'urine qui ſurvient vers la fin de la groſſeſſe, & qui eſt cauſée par la compreſſion de la veſſie; on ſoulage la malade en ſoutenant le bas-ventre & la matrice avec une ſerviette.

5. *Enureſis puerperarum.* Perforation de la veſſie. Incontinence d'urine après les couches, *Puzos*, *pag. 137*. L.

Lorſque le fœtus eſt trop long-temps à ſortir par l'orifice de la matrice, le col de la veſſie ſe trouve comprimé, d'un côté par la tête du fœtus, & de l'autre par l'os du baſſin, s'enflamme,

se meurtrit, se perce dans cet endroit, & au bout de cinq à huit jours, cet accident est suivi d'un écoulement involontaire d'urine, lequel est incurable. On y remédie en partie au moyen d'une poche de cuir que la femme porte entre ses jambes, dans laquelle on mét une éponge. Les pessaires ne servent presque à autre chose qu'à prévenir l'obturation du vagin que pourroient occasionner les excroissances & les ramosités de cette fistule, dans laquelle il s'engendre des calculs par succession de temps. Voyez *hysteralgiam calculosam*. Hirschfeld traite fort au long de cette incontinence d'urine dans une Dissertation imprimée à Strasbourg en 1759, qui a pour titre : *De incontinentia urinæ post partum difficilem*. M. Privat, Médecin à Alais, l'a pareillement observée dans une femme qui fut cinq jours à accoucher de son premier enfant, & sujette ensuite pendant quarante jours à une dysurie, laquelle fut suivie d'une incontinence d'urine, qui ne s'arrêtoit que lorsqu'elle étoit assise. On introduisit un fil de fer dans l'urethre & le doigt dans le vagin, & l'on trouva près de l'orifice de la matrice un

trou du diametre du petit doigt, par lequel l'urethre communiquoit avec le vagin.

6. *Enurefis catamenialis.* Incontinence d'urine qui revient tous les mois. L.

Une fille âgée de vingt-huit ans, graffe & d'un tempérament fanguin, fut fujette depuis fa naiffance jufqu'à l'âge de puberté, à une incontinence d'urine, qui la prenoit toutes les demi-heures tant de jour que de nuit. Ayant été réglée pendant trois ans, cette incontinence ceffa; mais fes ordinaires s'étant arrêtés enfuite d'un pédiluve froid, elle fut fujette tous les mois pendant trois ans à une énuréfie qui la prenoit la nuit, & qui l'empêchoit de dormir. Huit jours avant & après cette incontinence d'urine menftruelle, elle étoit fujette à la céphalalgie, à une tumeur des hypocondres, à une enflure œdémateufe aux pieds, & même à un crachement de fang. Lorfque cet écoulement d'urine venoit à ceffer, les fymptomes dont on vient de parler augmentoient, jufqu'à ce qu'il revînt.

Sa mere avoit été fujette à la même incommodité jufqu'à l'âge de vingt

ans; elle se maria, & elle en fut guérie. Cette fille ayant pris les eaux de Barege, rendit une vomique. Sa sœur qui avoit la même maladie, mourut de la phthisie.

Cure. Après avoir saigné la malade du bras, on la purgera avec de la manne dans une infusion de séné. On lui donnera ensuite pendant neuf jours des bouillons faits avec du collet de mouton, deux drachmes de garance, & une drachme de pivoine. Elle boira ensuite du petit-lait, dans lequel on fera éteindre un fer rouge, & où l'on mettra dix cloportes, & une pincée de fleurs de kiéri; mais avant que de le boire, elle avalera six grains de borax dans une cuillerée d'eau de fleur d'orange.

On la purgera vingt jours après, & elle prendra le lait d'ânesse; & de deux jours l'un, avant de le boire, un bol composé avec le safran de mars, la terre de catéchu & le corail rouge, de chacun huit grains dans un peu de sirop. Elle continuera ces remedes jusqu'à la fin de Juin; & au cas qu'ils soient inutiles, on la mariera.

Théorie. Cette maladie paroît être

causée par l'irritation que souffre la vessie de la part du sang menstruel, dont le cours est intercepté ; d'où s'ensuit une incontinence d'urine. Cette même congestion du sang dans le poumon, produit un crachement de sang, un météorisme dans les visceres du bas-ventre, & une enflure œdémateuse dans les pieds. La viscosité du sang empêche le cours des menstrues, & son acrimonie irrite la vessie & le poumon. Je tiens cette histoire de M. *Richard*, Médecin de la Faculté de Montpellier, établi à Villeneuve de Marsan.

L'incontinence d'urine qui survient aux agonisans, de même que dans le transport fébrile, est un symptome passager, plutôt qu'une maladie, de même que celle qui accompagne les accès d'épilepsie, & les convulsions des enfans.

7. *Enuresis calculosa*, *Collect. Acad. tom.* 3. *pag.* 579. Cyrilli, *Consult.* 23. *cent.* 4. Incontinence d'urine causée par le calcul. L.

Un enfant de Metz étoit sujet depuis qu'il étoit au monde à une incontinence d'urine, laquelle étoit souvent accompagnée de douleur & d'une soif

continuelle. Il rendit un calcul, mais il en avoit un autre dans le col de la veſſie. On l'ouvrit, & on lui trouva deux veſſies qui tenoient la place des reins, les uréteres dilatés & de figure conique, & la cavité de la veſſie diſtinguée par ſes fibres tranſverſes qui dilatoient ſon col.

On peut preſque rapporter ici l'incontinence d'urine qui ſuit pour l'ordinaire la lithotomie; car le ſphincter du col de la veſſie étant coupé, ou extrêmement affoibli dans l'opération, il n'eſt pas étonnant qu'il ſurvienne une incontinence d'urine, lors ſurtout que la veſſie que le calcul a irritée perd ſa ſenſibilité, & n'eſt plus ſuſceptible de contraction. Cette eſpece eſt incurable, & l'on doit ſe borner à la pallier.

8. *Enureſis à fiſtulis*, Juncker, *tab. 98*. Incontinence d'urine cauſée par une fiſtule. L.

Les fiſtules qui ſe forment dans le corps ou le ſphincter de la veſſie, viennent 1°. ou des mariſca qui ſont venues à ſuppuration; 2°. ou d'une gonorrhée virulente; 3°. ou des calculs qui s'engendrent dans la veſſie; 4°. ou d'un

coup, ou des opérations qu'exige l'accouchement difficile, la fiſtule à l'anus, ou le calcul.

Cette eſpece exige le même traitement que les fiſtules.

9. *Enureſis à ſparganoſi*, Hazon, *Journ. de Méd. Août 1761. pag. 145*. L.

Cette eſpece eſt occaſionnée par la ſuppreſſion du lait chez les femmes accouchées; on la guérit par des cathartiques qu'on rend de plus en plus hydragogues. On emploie la manne, le ſel polychreſte, le ſirop de nerprun, &c.

XXVII. *DYSURIA* ; Dyſurie; *Stranguria*, de Paul Eginette, & non de Galien; *Subſtillum vel ſtillicidium ardens* ; Ardeur d'urine, Dyſurie ; *Ardor urinæ*, de Sennert.

Caractere. La dyſurie eſt une maladie dans laquelle on rend les urines avec douleur, & ſouvent avec une ſenſation de chaleur. Gorrée, *definit.* Galen. *in aphor. 48. lib. 7*. Ce n'eſt ni un écoulement de pus, ni de ſemence, mais

mais d'urine ; en quoi elle differe de celui qui accompagne la gonorrhée, & qui est compliqué d'une chaleur excessive. Si l'urine ne sort point de plein jet, mais goutte à goutte & avec ardeur, on l'appelle *strangurie*, du mot Grec *strangos*, qui signifie une goutte.

1. *Dysuria hysterica*, Sydenham, *de hystericâ passione, pag. 132.* Dysurie hystérique. B.

La dysurie hystérique tient si fort du calcul, que les Lithotomistes, trompés par les symptomes, conseillent l'opération, ainsi que je l'ai observé dans la Marquise de S. Victor, qui fut affligée pendant un mois de cette maladie. Les symptomes survinrent tout à coup à la suite d'un accès de vapeur, & se dissiperent dès que l'accès revint, au grand étonnement des Lithotomistes. Cette maladie est causée par un spasme hystérique du sphincter de la vessie.

M. *Coulas* a observé une variété de cette espece qui étoit tout-à-fait singuliere, en ce que la malade étoit obligée de pisser aussitôt après ses repas, de même que ceux qui ont la lienterie vont du ventre aussitôt qu'ils ont man-

gé. Son urine étoit crue & fort aqueuſe, ſans être plus abondante que de coutume, mais la malade maigriſſoit à vue d'œil, & avoit la fievre toutes les nuits.

2. *Dyſuria herpetica; ab herpete veſicæ;* Dyſurie herpetique.

On la connoît 1°. par la répercuſſion des dartres cutanées, de même que par celles qui affectent le vagin; 2°. par le ſédiment furfuracé que l'urine dépoſe. Cette eſpece eſt très-opiniâtre & très-douloureuſe, & on la guérit par l'uſage des eaux acidules, des bains, du lait, après avoir préalablement employé les remedes généraux.

3. *Dyſuria nephralgica; Dyſuria deceptiva à renibus*, Stahl, *ars curandi morbos per expectationem. Dyſuria ab ulcere renum*, Sydenham, *pag. 680.* Voyez *Pyuria renalis.*

Cette eſpece eſt cauſée par une colique rénale calculeuſe, ou par l'irritation que cauſe dans les reins l'acrimonie de l'urine. Les douleurs des reins ſe communiquent aux uréteres & au ſphincter de la veſſie, & y cauſent une forte irritation.

On la guérit de même que la colique rénale, par la saignée, les bains, les mucilages & les narcotiques.

4. *Dysuria venerea*, Riviere, *obs.* 22. *pag.* 138. *Dysuria syphilitica*, Nicol. Heinsius. *A caruncula*, P. Borelli, *obs.* 79. Dysurie vénérienne.

Ab urethra per cicatrices gonorrhææ angustata, Saviard, *obs. A phlogosi urethræ sine ulcere*, Nicol. André, *des maladies de l'uretre* 1756. B.

Cette espece est la plus fréquente de toutes chez les vieillards & les adultes, & elle est souvent accompagnée d'une urine fourchue. Elle est occasionnée par des gonorrhées virulentes qui ont été mal guéries, & elle est accompagnée de squirres, d'ulceres, de fungus, de calculs enveloppés de mucosité, de fistules, de cals dans l'uretre.

On la guérit par les frictions mercurielles, & avec les bougies de Goulard, de Daran, &c.

La gonorrhée seche d'Astruc, de même que ce qu'il appelle dysurie vénérienne seche, ne sont autre chose qu'un phlegmon dans les prostates & les vésicules séminaires, accompagné

de tumeur, de chaleur, de douleur, de ſtrangurie, d'une ardeur vive lorſqu'on urine ; & cette maladie, lorſqu'elle ne ſe termine point au bout de quelques jours, eſt ſuivie d'un abcès dans le périnée, ou bien c'eſt un éryſipele de tout le conduit de l'uretre, accompagné de dyſurie, d'une douleur brûlante, ſans aucun écoulement de pus ni de ſemence, & ces deux eſpeces ſont cauſées par un commerce impur, ou par un virus âcre & volatil. La derniere eſt la plus cruelle, & dans le cas ou la tumeur ne ſe réſout point, elle dégénere aiſément en ſphacele.

Elle eſt quelquefois cauſée par une gonorrhée virulente que l'on a arrêtée avec des aſtringens ; la premiere précede ſouvent cette gonorrhée, & s'appaiſe au moyen d'un écoulement de ſemence purulente ; ces deux variétés exigent au commencement des ſaignées réitérées, l'immerſion de la verge dans du lait tiede, des fomentations émollientes avec la décoction de racines de guimauve, de graines de lin, des injections de cette même décoction dans l'uretre, & le ſoir des narcotiques, des potions émulſionnées & nitreuſes.

A. *Dysuria à caruncula ; Virgæ caruncula* Riverii, *observ.* 22. *communic.* Carnosité de l'uretre. L.

Les vieillards qui ont éprouvé autrefois plusieurs gonorrhées, sont sujets à une dysurie opiniâtre, qui subsiste quelquefois pendant plusieurs années, caractérisée par un écoulement d'*urine fourchue*, & accompagnée de temps en temps d'une espece d'ischurie. On attribue ordinairement ce symptome à des excroissances charnues de l'uretre ; on emploie pour les déprimer des sondes de plomb qu'on insinue petit à petit dans l'uretre ; cette pratique subsiste depuis le temps de *Riviere*. Voyez la *Dissertation du Docteur* Lapi, *sur la strangurie.*

Mais *Saviard* & *J. Serres* illustre Chirurgien de Montpellier, ayant ouvert dans toute son étendue l'uretre de quelques sujets qui s'étoient plaints de cette maladie, n'y découvrirent aucune excroissance, mais seulement quelques vestiges de phlogose dans quelques endroits. Il n'y a pas long-temps que *Daran*, *Goulard*, *André* &c. ont substitué l'usage des meches de toile cirée à celui des sondes de plomb, que *Lapi*

Italien, employa le premier dans le siecle dernier. L'effet de ces meches est d'exciter une gonorrhée muqueuse, de rendre le conduit de l'urine plus libre, d'attirer en dehors les petites pierres qui peuvent s'y trouver, afin de déterger les ulceres de l'uretre.

5. *Dysuria primaria*; Dysurie primitive. L.

Celle-ci est causée par l'usage des alimens âcres & salés, des liqueurs spiritueuses & diurétiques, par la chaleur de l'âge, par un exercice immodéré, & autres causes semblables qui rendent l'urine acrimonieuse. Dans cette espece l'urine est plus âcre & plus chaude qu'à l'ordinaire.

On la guérit avec la saignée, les lavemens émolliens, la tisane faite avec la fleur de mauve, de violette, la racine de guimauve, la graine de lin, des fomentations avec la gomme adragant, les demi-bains rafraîchissans.

Elle est souvent causée par l'usage du vin blanc, de la biere, des cantharides.

6. *Dysuria hæmorrhoidalis*, Freder. Hoffmann. *Dysurie hémorroïdale.* L. P.

C'est celle qui est causée par le gon-

flement & la luxation des tumeurs hémorroïdales. Ces tumeurs se luxent toutes les fois que le *diaphragme hypogastrique*, dont *le Cat* a donné la description, & qui sert à soutenir l'anus & le rectum, ne s'acquitte point de ses fonctions & s'ouvre. Dans ce cas, les tumeurs hémorroïdales sortent hors du fondement, les nerfs qui aboutissent à l'uretre souffrent une distraction considérable, & l'urine s'écoule avec une ardeur presque incroyable, de sorte que l'on croiroit que ces douleurs, qui durent plusieurs années, sont causées par un calcul caché dans la vessie. Il est vrai que le malade est délivré pour un temps du flux hémorroïdal, mais il s'en faut beaucoup qu'il soit guéri, car toutes les fois qu'il veut aller à la selle, les marisca s'ouvrent, & la dysurie recommence. Un Gentilhomme se trouvant attaqué de cette maladie, on lui appliqua un suspensoire au fondement, mais il ne produisit aucun effet. Il étoit obligé de soutenir cette masse hémorroïdale avec les mains, & de les faire rentrer après avoir été à la selle, après avoir oint les tumeurs avec le cérat de Galien.

7. *Dysuria arsura*; en Anglois *Burning* & *Brening*. *Arsura*, Joann. Andern. *Voyez* Astruc, *des maladies vénériennes*, *liv.* 1. *chap.* 7. *n°.* 5. *Incendium virgæ.*

C'est celle qui régna vers le quatorzieme siecle, sur-tout en Angleterre. Elle attaquoit ceux qui avoient commerce avec une femme lépreuse, ou qui avoit vu un homme qui l'avoit, & elle n'étoit accompagnée d'aucun écoulement de semence ni de pus.

Elle différoit de la dysurie vénérienne, & on la guérissoit en injectant du lait ou de l'huile d'amande douce dans l'uretre.

8. *Dysuria à cystocele*, Saltzmann, *dissert. de hernia vesicæ urinariæ.* Dysurie causée par le renversement de la vessie urinaire. L.

Cette espece se manifeste par une tumeur molle dans le voisinage de la vessie, comme le scrotum, le périnée, &c. qui lorsqu'on la presse, oblige l'urine à sortir par l'uretre. *Voyez* dans les Mémoires de l'Académie de Paris, 1713. l'histoire rapportée à la page 146. par M. *Mery*.

9. *Dysuria ab hysteritide.* Dysurie

causée par l'inflammation de la matrice. *Voyez* l'article de cette maladie. A.

Lorsque l'inflammation n'affecte que le col de la matrice, ou comme disoient les anciens, lorsque son intempérie est chaude & seche, la fievre est médiocre, & par conséquent il n'y a point d'inflammation; cependant en introduisant le doigt dans l'orifice de la matrice, on y apperçoit de la chaleur, de la sensibilité & de la sécheresse.

10. *Dysuria ab hysteroloxia*, Ruysch, *observ. chir. 88.* Morgagni, *Epist. 48*, *39.* L.

Cette espece qui n'est pas constante, est accompagnée d'un désir continuel d'uriner & d'aller du ventre.

11. *Dysuria rachialgica. Stranguria colicum popularem concomitans*, Citois, *de signis diagnosticis colici popularis*, *cap. 6.*

Dans la colique ordinaire, dit cet Auteur, l'urine est âcre & bilieuse, & elle sort souvent avec une espece de strangurie, ce qui fait croire à plusieurs personnes que le malade à le calcul, plutôt que la colique. Ajoutez à cela les autres signes de la colique de Poitou, la pâleur, le froid des extrémi-

tés, l'abattement des forces, l'inquiétude, l'anxiété, l'insomnie, les lipothymies, l'anorexie, les nausées, les rapports, le vomissement bilieux auquel, après que le hoquet a cessé, succedent la soif, la fievre, qui est le plus souvent lente, & ce qui est le principal, des douleurs aiguës dans l'estomac, les intestins, les lombes, les îles & les aines. Citois, *pag. 6*.

La colique ordinaire est assez souvent accompagnée de dysurie, de la roideur, de la condensation, & non point de l'érection de la verge, & ces symptomes disparoissent après que la douleur a cessé. Dans la colique de Poitou, la dysurie est si forte & si opiniâtre qu'elle paroît être causée par le calcul.

Cure. Celle de cette espece est la même que pour la colique de Poitou, & par conséquent différente de celle des autres, vu, comme l'observe *Citois*, qu'elle exige des cathartiques drastiques & émétiques entremêlés avec des substances oléagineuses. Cette maladie est si rare chez nous, que je n'ose rien décider là-dessus.

12. *Dysuria calculosa; Calculus vesicæ;*

Sennert ; Dysurie causée par le calcul. Cyrill. *consult. tom. 1. pag. 46, 112, 128, 146.* L.

On la connoît, 1°. à la dysurie fréquente, périodique, ou continue, ou à l'envie fréquente & douloureuse qu'on a d'uriner; 2°. à la douleur aiguë qui affecte le gland, & qui augmente toutes les fois qu'on pisse ; 3°. à la tension fréquente & douloureuse de la verge, laquelle n'est accompagnée ni d'érection, ni d'augmentation dans son volume; 4°. à la pesanteur continuelle que l'on sent dans le périnée; 5°. à la suppression d'urine qui survient quelquefois tout-à-coup lorsqu'on pisse ; 6°. à la facilité que l'on a d'uriner, lorsqu'on écarte les jambes, ou qu'on se panche; 7°. au tact, en introduisant le doigt dans l'anus, si c'est un enfant, ou une sonde dans la vessie ; & ce dernier signe, qui est le plus assuré de tous, n'a point lieu lorsque le calcul est caché dans les cellules de la lame interne, ou dans les sinus de la vessie ; 8°. au redoublement des douleurs lorsqu'on fait de l'exercice, surtout lorsqu'on va en voiture, & que le chemin est rude & rempli de cailloux.

Il y a des calculs durs, roux comme ceux des murailles, qui éludent tous les dissolvans; il y en a d'autres gypseux, d'autres en forme de plâtras, qui sont formés de plusieurs petits cailloux liés ensemble, qui cedent aux dissolvans, & qui se détachent par petits morceaux.

Il y a deux sortes de méthodes curatives; l'une *chirurgique*, laquelle consiste dans l'extraction du calcul, que l'on fait aujourd'hui par *l'appareil latéral*; l'autre *lithontriptique*, qui consiste dans l'usage des remedes lithontriptiques.

La meilleure méthode lithontriptique, est celle du D. *Rob. Witt*, qui l'a lui-même éprouvée. 1°. On fait calciner pendant deux jours des écailles d'huître, ou de tel autre coquillage, jusqu'à ce qu'elles deviennent entiérement blanches, & qu'elles ayent perdu leur couleur bleue. On verse dessus huit fois autant d'eau de fontaine, & il se fait une ébullition violente. Après avoir laissé infuser les huîtres calcinées dans cette eau pendant douze heures, on la coule, & on la garde pour l'usage; & c'est ce qu'on appelle *eau*

d'écailles d'huîtres. 2°. Le malade boit tous les jours un ou deux verres de cette eau, aux heures que le Médecin lui prescrit, augmentant insensiblement la dose jusqu'à une pinte & plus par jour. 3°. Le malade prendra ensuite tous les jours deux, trois, cinq, six drachmes de savon blanc en forme de pilules, ou dissous dans l'eau, sur-tout s'il est constipé, & il continuera ce régime le plus long-temps qu'il pourra, par exemple six mois, & même une année entiere.

Au moyen de cette eau & de ce savon, le calcul se couvre d'une espece de mucosité blanche, qui l'empêche d'irriter la vessie, la douleur se calme, le pissement de sang cesse; & par succession de temps, le calcul s'use & se dissout, ou se brise & sort par morceaux.

La seconde méthode est celle de Montpellier; on l'emploie quelquefois, mais elle est moins sûre. 1°. On prend des feuilles de raisin d'ours; c'est un arbuste qui croît sur la montagne d'*Esperou*, de même que dans les Pyrenées; & on l'appelle *buxerola.* 2°. On prend quinze grains de ces feuilles ou de leur poudre, ou une drachme de leur infu-

ſion dans deux ou trois verres d'eau, & cela tous les jours pendant un mois de ſuite; & lorſque, par l'uſage qu'on en fait, la mucoſité de la veſſie commence à ſe détacher, & que la dyſurie eſt prête à recommencer, on prend des bouillons faits avec des herbes émollientes & rafraîchiſſantes, du poulet, des grenouilles, lors ſur-tout qu'on prend de cet arbuſte en poudre, ou que ſon infuſion eſt foible. Ce remede diſſout les calculs qui ſont tendres, ou les briſe par petits morceaux.

Quant à la lithotomie, elle réuſſit rarement, lors ſur-tout que le ſujet eſt âgé, parce que la veſſie eſt calleuſe, reſſerrée dans ſon col, & quelquefois ulcérée. D'ailleurs elle n'empêche point la génération d'un nouveau calcul; & j'ai connu un enfant qu'on a été obligé de tailler trois fois dans l'eſpace de quelques années. Cette opération exige encore beaucoup d'habileté de la part du Chirurgien; & lorſqu'elle eſt mal faite, il ſurvient une inflammation dans la veſſie qui emporte le malade, ou tout au moins il ſe forme une fiſtule incurable dans le périnée.

13. *Dyſuria gravidarum*, Nordmann,

Dissert. imprimée à Strasbourg, en 1758, sous le titre : *de Ischuriâ gravidarum ;* Mery, *Histoire de l'Académie des Sciences, pour l'année 1713 ;* Dysurie des femmes grosses. B.

Cette dysurie a lieu, ou pendant tout le temps de la grossesse, ou seulement le dernier mois ; & elle est causée 1°. par la compression & la distraction que souffre la vessie de la part de la matrice, qui est pour lors extrêmement distendue ; & dans ce cas, la malade ne se trouve soulagée que lorsqu'elle est couchée sur le dos, ou qu'elle est au lit ; 2°. ou par une hernie de matrice incomplette ; & c'est dans ce cas principalement que l'ischurie a lieu ; & le moyen de procurer du soulagement à la malade, est de la faire coucher sur le dos, de lui soutenir le bas-ventre avec une serviette, de réduire la matrice, ou de faire usage des pessaires ; 3°. ou par une cystocele, ou une hernie de la vessie urinaire, dont on peut voir le traitement dans les Auteurs.

Dans tous les cas dont je viens de parler, le savoir de la sage-femme vaut infiniment mieux que tous les remedes

de la Pharmacie. A l'égard de l'iſchurie qui ſurvient vers la fin de la groſſeſſe, *voyez* l'article de l'*iſchurie*, Claſſe X.

Saltzmann a traité fort au long de la dyſurie cauſée par le cyſtocele, dans ſa Diſſertation, *de Herniâ veſicæ urinariæ.* Celle qui provient de la chute de la matrice, a pareillement lieu chez les femmes qui ne ſont point enceintes. Voyez *Hyſteroptoſim, Claſſe I.*

14. *Dyſuria neonympharum*, Delius, *Amœnitat. Acad. pag. 188.* B.

Celle qui attaque les nouvelles mariées, qui ont affaire à un homme vigoureux & robuſte; elle eſt accompagnée de la phlogoſe des nymphes & du vagin. Elle eſt cauſée par la contuſion qu'éprouvent les parties dans le coït; & elle ceſſe au bout de quelques jours, pourvu qu'elles s'en abſtiennent, & qu'elles uſent de fomentations émollientes.

Les hommes ſont ſujets à la même dyſurie après avoir vu une femme, mais elle eſt paſſagere. *Voyez* là-deſſus *les Mémoires des Curieux de la Nature*, *Décad. 2.*

15. *Dyſuria ab inſectis*, Ephemer. Nat. Curioſ. paſſim. *A teredinibus*, De-

lius, *Amœnit. Acad. pag. 54. tom. 1. A lumbrico*, Transact. Philosoph. *pag.* 202. Dysurie causée par des insectes. D.

Les insectes dont parle *Delius*, étoient de vrais ascarides, semblables aux vers qui s'engendrent dans le fromage, lesquels sortoient avec les urines, & causoient vraisemblablement cette dysurie douloureuse. J'ai vu rendre un pareil ascaride à un homme qui étoit sujet à une dysurie & à une ischurie.

Delius prescrivit à son malade divers anthelmintiques, entr'autres le hérisson calciné avec l'essence de cascarille ; mais ils ne produisirent aucun effet.

16. *Dysuria atretarum*. L.

J'ai vu & traité deux filles, qui depuis quelques années étoient sujettes tous les mois après avoir atteint l'âge de puberté, à des douleurs atroces dans les parties naturelles, accompagnées d'un écoulement ardent d'urine. Il y en avoit une dont l'urine étoit teinte d'un peu de sang. Toutes deux étoient imperforées, & n'étoient point réglées, quoique l'une eût vingt-neuf ans. Celle-ci, outre sa dysurie, avoit

une eſpece de tumeur qui lui ſortoit par le vagin ; on leur ouvrit l'hymen avec le ſcalpel, par le moyen d'une inciſion verticale, & il en ſortit quantité de ſang viſqueux, noir, gluant comme de la poix & ſans odeur. Toutes deux guérirent ; & la plus jeune s'étant mariée, eut un enfant dont elle accoucha heureuſement.

17. *Dyſuria diabetica ;* Dyſurie compliquée d'un diabetès.

C'eſt cette eſpece dans laquelle auſſitôt après avoir mangé, on ſent une envie démeſurée d'uriner, accompagnée d'une légere irritation dans la veſſie, & l'on rend les urines aqueuſes, crues. Le D. *Coulas* a connu une femme ſujette aux vapeurs, qui eut une pareille dyſurie pendant pluſieurs mois, ſans être altérée ; mais elle étoit maigre & ſujette toutes les nuits à une petite fievre. Cette affection eſt par rapport à la veſſie, ce que la lienterie eſt par rapport au bas-ventre. L'urine s'écoule auſſi vîte qu'elle le feroit par un ſiphon.

Les remedes indiqués dans cette maladie, ſont le laitage, les émolliens, & les anti-hyſtériques.

XXVIII. *PYURIA ;* Pissement de pus; *Cacurematis species*, Cusson.

Cette maladie consiste dans un écoulement de matiere purulente, blanche, jaune, visqueuse, muqueuse & épaisse avec les urines.

Elle differe de la gonorrhée, en ce que cette matiere purulente sort de plein jet, & non point goutte à goutte par l'uretre, comme dans la gonorrhée.

Dans le pissement de pus, la matiere purulente ou muqueuse & transparente ne vient point de l'uretre ; car, si cela étoit, elle couleroit continuellement, mais de la vessie, ou des ureteres, ou des reins.

1. *Pyuria renalis ;* Pissement de pus. *Ulcus renum*, Sennert, *cap. 11. lib. 3. pag. 7. Ulcus ureterum*, Sennert, *cap. 12.* C.

On le connoît, 1°. à la couleur grise, jaunâtre de l'urine, à sa consistance épaisse, & à son odeur fétide & cadavéreuse.

2°. Il est précédé des signes de la néphrétique qui vient à suppuration,

ſavoir, d'une douleur dans les reins, accompagnée d'une fievre aiguë, qui dégénere en une quotidienne continue hectique, ou bien d'une colique rénale calculeuſe. On ſent de temps à autre une douleur dans les reins, laquelle diminue à meſure que la ſuppuration ſe fait.

Il differe de celui qui vient de la veſſie, en ce que la dyſurie n'a pas lieu dans celui qui a ſon principe dans les reins, outre que la ſubſtance charnue des reins, qui eſt d'un rouge noirâtre, ſe fond pour ainſi dire, & s'écoule avec les urines, entremêlées de filamens gluans; (*Aphor. Hippocr.* 76. *lib.* 4.) Ce piſſement de pus eſt beaucoup plus mauvais, lorſque l'ulcere des reins eſt occaſionné par un calcul engagé dans leur ſubſtance, ou par l'acrimonie du ſang, que s'il l'étoit par une cauſe mécanique, comme une plaie, une contuſion, ſans aucune dyſcraſie dans le ſang.

2. *Pyuria veſicalis, Sepulchret. obſ.* 20. *tom.* 2. *pag.* 695. Ulcere à la veſſie. C.

L'ulcere peut ſe former dans deux endroits, ſavoir, dans le col de la veſſie, ou dans le corps même. Dans le

premier cas, il est précédé de dysurie & de strangurie, d'une douleur atroce dans le périnée, de tumeur, de chaleur dans le même endroit; le pus qui en sort est abondant, & mêlé d'une mucosité visqueuse & tenace. Dans le second, la douleur a son siege dans l'hypogastre, & elle est précédée de l'inflammation de la vessie, l'urine est mêlée de matiere épaisse, surfuracée, foliée, ce qui a fait croire à *Hippocrate* que la vessie étoit affectée de la gale. Les urines sont sanguinolentes, purulentes & fétides, & c'est par cette odeur que l'on distingue le pissement de pus des gonorrhées, outre que dans celles-ci on pisse le pus, & on ne le rend point goutte à goutte; dans le pissement de pus l'urine est trouble, grisâtre & fétide.

On distingue le pus de la mucosité, en ce que le pus est friable, & la mucosité filamenteuse; le pus est grirâtre & fétide, la mucosité transparente.

L'urine que l'on rend après la gonorrhé virulente, dépose quelque peu de mucosité gluante, mais ce n'est pas là ce qui constitue la pyurie vraie, ou le pissement de pus, & ce symptome disparoît en peu de temps.

Les eaux d'Ufez, d'Alais, le petit-lait, le lait que l'on emploie pour la guérifon de cette maladie, ne font que retarder la mort pour quelque temps.

Les douleurs font beaucoup plus violentes lorfqu'il y a un farcome dans la veffie. On ne peut y faire des injections que par le moyen d'une fonde, & c'eft ce qui eft très-difficile à caufe de la dyfurie.

3. *Pyuria à corde*, Bonet *fepulchret. obferv. 12. & 13.*

Il confte par ces obfervations, qu'après un long piffement de pus compliqué de colique rénale, que les Médecins attribuoient à un ulcere, on ne trouva aucun vice dans le cadavre, à l'exception d'un abcès & de quelques ulceres dans le cœur, & de quantité de calculs, *Hollier*, *Comment. ad aphor. 75. 54.*

4. *Pyuria à thorace*, Bonet *fepulchret. lib. 3. fect. 28. obf. 24. 21.* d'après Diemerbroeck, *Anatom. lib. 1. cap. 17.* & Dulaurent, *Anatom. lib. 9. q. 12.* B. Schenckius, *pag. 266. lib. 1.* rapporte douze obfervations de cette efpece.

C'eft un piffement purulent compliqué de colique rénale qui furvient à

ceux qui ont un abcès dans la poitrine, qui monte quelquefois à plusieurs livres au bout de quelques jours, & qui les guérit de leur maladie. J'ai vu étant à *Clermont de Lodeve* avec M. *Bertomieu*, un jeune homme qui avoit un empyeme, & qui en fut guéri à l'aide d'un pissement de pus qui survint quelques jours après.

5. *Pyuria viscida.* Voyez *la Consultation de* Deidier, *tom. 1. p. 84.* Ecoulement par le canal de l'uretre, cru vénérien par le malade. Glaire des reins. L.

Cette maladie attaque les personnes âgées qui ont eu autrefois des gonorrhées; elles sentent, lorsqu'il leur arrive des pollutions nocturnes, un chatouillement & même une douleur aiguë dans le col de la vessie; les urines sont âcres, lorsqu'elles ont de la disposition à la néphrétique ou à la goutte; ce que l'on connoît à la colique rénale, à la démangeaison de la peau, au tempérament luxurieux du malade, & surtout à la fréquence de la dysurie. Les urines sont aussi quelquefois troubles, rouges, sanguinolentes, mais elles déposent constamment une matiere visqueuse, grisâtre transparente, qui va

au fond du bassin & s'y attache, & qui lorsqu'on la verse, forme de longs filamens.

Lorsque l'urine est épaisse, on sent en la rendant de la douleur dans le col de la vessie & dans le gland, on a de la peine à uriner, & des envies d'aller à la selle. Cette envie d'uriner augmente pendant que les alimens se digerent.

De très-habiles Médecins attribuerent cette maladie à un virus vénérien; on fit passer le malade par les frictions, sans le faire saliver, on y joignit le laitage, les bains, les eaux sulfureuses d'Usez, & il n'en reçut aucun soulagement. Les bougies qu'on lui introduisit dans l'uretre, ne firent qu'aigrir son mal. M. *Deidier* soupçonna un ulcere dans les prostates, ou dans le col de la vessie; mais voyant que le pus que l'on jetoit sur le charbon sentoit très-mauvais, que la matiere n'étoit point visqueuse, & qu'au cas qu'elle le fût, elle ne pouvoit venir que des reins, des uréteres, ou de la vessie, il lui ordonna une tisane faite avec la pariétaire, la graine de lin & la réglisse, à laquelle il joignit pendant trois jours demi-drachme de poudre de pereira-brava,

brava, ou d'écorce de racine de chausse-trape, que le malade prenoit avant de boire la tisane. Il veut que l'on use de ce remede pendant un mois.

Dans le cas où le malade pisse du pus, il lui donne vingt gouttes & plus de baume de copahu dans une cuillerée de sirop, il lui fait prendre le lait d'ânesse pendant quatre jours, & ensuite le lait ordinaire pendant un mois, y ajoutant de temps en temps le baume.

Il veut que le malade boive pendant neuf jours les eaux acidules dans les mois de Juillet ou d'Août, qu'il prenne ensuite les bains domestiques une ou deux fois dans l'espace de huit jours, & au sortir des bains, de l'eau de poulet, & qu'ensuite on le sonde avec une bougie ou une sonde de plomb, pour mieux connoître la cause de la maladie.

6. *Pyuria mucosa*, Pathol. Method. *Rarus vesicæ morbus*, Fred. Hoffmann. *Catarrhus vesicæ*, Lieutaud; *Maladie du bas-ventre. Glus* illustr. Linnæi, *gen. morb.* 199. Glaire de la vessie.

Cette maladie commença dans un jeune homme goutteux par une douleur, & peut-être par une inflammation de la vessie, ou par une simple dysurie;

Ses urines s'épaissirent & déposerent un sédiment blanc & visqueux, qui augmenta de jour à autre, de maniere qu'après que la douleur eut passé, il montoit à la quatrieme partie de l'urine. La fievre ayant cessé au bout de douze jours, le pissement de glaires diminua, mais il dura encore plus de quarante jours, & jeta le malade dans l'asthénie & une maigreur qui tenoit du marasme.

On lui donna pendant la fievre des délayans, des tempérans, des sédatifs & des laxatifs, & ce fut la nature qui fit cesser dans la suite le pissement de glaires. L'usage des oignons pris en grande quantité a guéri cette maladie, au rapport de l'illustre *Linnæus*.

Il differe de celui qui vient de la vessie, ou de l'ulcere qui s'y est formé, en ce que la mucosité qui en sort est aussi abondante que celle que l'on rend par le nez dans le catarrhe ; car si c'étoit du pus, ce seroit un pissement de pus vésical & fétide, qui ne se guériroit pas de lui-même.

Cette mucosité est quelquefois si abondante, qu'elle remplit, à ce que dit *Hoffmann*, la moitié du bassin. Elle

vient, selon lui, d'un coryza qui affecte les uréteres, suivant *Sennert*, de la cacochylie visqueuse des premieres voies, qui a passé dans le sang. Cette maladie ressemble quelquefois si fort au vrai pissement de pus, qu'on ne la distingue, selon eux, que par l'abondance de l'excrétion. *Voyez* Bonet *sepulchret. de urinis decoloribus*, *observat.* 22. 18.

7. *Pyuria lactea*, Diemerbroeck, *Anat. lib. 1. cap. 17.* B.

C'est un écoulement de lait ou de matiere chyleuse par les conduits urinaires. *Nicol. Florentin* a connu un jeune homme qui rendoit tous les jours la moitié d'un pot de chambre de lait, sans en être incommodé, indépendamment de l'urine. *Capel* a vu une femme qui rendit un demi-verre de lait par la vessie. *Laurent* a connu plusieurs accouchées qui ont rendu quantité de lait par le vagin & la vessie.

8. *Pyuria chylosa; Urines blanchâtres & troubles*, Vieussens, *Expér. Anatom.* 26. *observat.*

Les enfans qui ont atteint environ l'âge de six ans, rendent assez souvent des urines troubles & blanchâtres, sans

reſſentir aucune douleur dans les reins, ni dans la veſſie, & par ſucceſſion de temps, ils guériſſent de cette incommodité ſans aucun remede, ou ſimplement avec des lavemens & des bouillons rafraîchiſſans. *Vieuſſens* prétend que cette couleur vient du chyle qui ſe rend dans la veſſie par ſes conduits ſecrétoires, qui ſont un peu plus ouverts qu'à l'ordinaire.

9. *Pyuria arthritica; Urines blanches & troubles*, Vieuſſens, *obſerv. anatomiq.* 27. & 28. *Urina cretacea*, *diſſert.* Fred. Hundertmarck, *Comment. de rebus in medic. geſtis*, *vol.* 10. *pag.* 369. *vol.* 2. *pag.* 195. *Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences* 1752.

Les urines de l'adulte dont il eſt parlé dans la premiere obſervation, étoient blanchâtres & troubles, dans le moment qu'il les rendoit; mais après avoir été gardées quelque temps, elles s'éclairciſſoient au-deſſus, & dépoſoient un ſédiment jaunâtre & tranſparent. Ce jeune homme avoit une légére dyſurie.

Dans le ſecond cas, le malade rendit depuis ſon enfance juſqu'à l'âge de quarante-cinq ans, des urines troubles, blanchâtres & muqueuſes, & elles reſ-

terent telles, après même qu'il eut passé par les frictions. Tous deux devinrent goutteux après que cet écoulement eut cessé, ce qui prouve que la matiere de la goutte, ne pouvant plus s'évacuer, avoit passé dans le sang, & leur avoit causé cette maladie.

10. *Pyuria à mesenterio*, Bonet *sepulchret. tom. 2. pag. 696. n. 7.*

Une fille eut des douleurs semblables à celles de la colique, & mourut d'un marasme; ses urines étoient extrêmement purulentes: ses reins n'étoient point viciés, mais on lui trouva dans le mésentere quantité de pus, que la nature avoit tenté d'évacuer par cette voie.

11. *Pyuria nigra;* Pissement de matiere noire.

Cette espece fut occasionnée par la transfusion du sang d'un veau dans les veines d'un maniaque, *transf. philosoph. n.* 32. D. Denys.

12. *Pyuria virescens*, *transf. philosoph. n. 27. art. 6.* Stubbes.

Lorsqu'on mange de la tortue de mer, l'urine devient aussi-tôt d'un jaune vert, & presque huileuse.

XXIX. *LEUCORRHŒA ;* Fleurs blanches, ulcere à la matrice ; *Fluor albus*, Autorum ; *Fluor muliebris ; Ulcus uteri*, Sennert. *Leucorrhœa*, Bonet, *Anatom. lib. 3.* Castelli, *Lexicon.*

Le principal symptome de cette maladie consiste dans un écoulement d'une humeur séreuse ou jaunâtre par la matrice ou le vagin.

L'observation nous apprend que les parties naturelles des femmes, lors même qu'elles se portent bien, sont toujours humectées d'une mucosité blanchâtre ; mais lorsqu'elle augmente au point de couler, même hors du coït, il en résulte ce qu'on appelle des fleurs blanches ; soit que cette mucosité soit transparente, ou de telle autre couleur, à la réserve de celle du sang ; soit qu'elle soit purulente ou spermatique, ou ichoreuse ; car on n'a aucun signe qui puisse servir à distinguer dans les femmes la gonorrhée des fleurs blanches.

1. *Leucorrhœa ulcerosa ;* Ulcere à la matrice. *Fluxus fulvus*, Hippocrat. *de morbis mulier. lib. 2. Ulcus simplex uteri*,

Puzos, *cap. 4. de morbis uteri*, Cyrilli, *consult. 13. cent. 11.*

C'est un écoulement médiocre de matiere séreuse & muqueuse, sans presque aucune douleur, qui survient à la suite d'une plaie ou d'un phlegmon dans la matrice.

Cet écoulement est occasionné par de petits ulceres, pareils aux aphtes qui viennent à la bouche, ou par de petites plaies qui se forment dans le fond ou dans le col de la matrice. On le confond ordinairement avec les fleurs blanches, & il se guérit assez souvent de lui-même, à moins que le sang ne soit affecté de quelque vice notable.

Ses principes sont l'acrimonie du sang, des pustules qui se forment dans la matrice, des plaies qu'elle a souffertes de la part de la sage-femme dans l'accouchement laborieux, ou de la part du fœtus, lorsqu'il sort dans le temps qu'elle est seche, & après que la liqueur de l'amnios s'est écoulée.

Elle exige le même traitement que les fleurs blanches simples.

2. *Leucorrhœa fungosa; Ulcere fongueux à la matrice*, Puzos, *chap. 4. art. 2.* C.

Cet ulcere fongueux de la matrice se manifeste, 1°. par un écoulement presque continuel d'une lymphe transparente & gommeuse, ou sanguinolente. 2°. Avec de petits morceaux de chair qui ressemblent à de la graisse figée, mais qui n'ont aucune mauvaise odeur. 3°. Lorsqu'on tâte avec le doigt le col de la matrice, on le trouve dur, inégal, épais, & couvert d'une espece de fungus, qui se déchire aisément, & qu'on apperçoit lorsque la femme fait effort pour uriner ou pour aller à la selle. 4°. Ce fungus tient par une queue à la paroi intérieure de la matrice, & sortant par son orifice, forme comme une espece de champignon, que l'on peut parcourir en introduisant le doigt entre sa queue & l'orifice de la matrice. 5°. Lorsqu'on coupe ce fungus, il en revient un autre en peu de temps. 6°. Comme la matrice est aussi squirreuse, lorsqu'on presse son orifice avec le doigt, & l'hypogastre avec la main, on sent sa figure & sa dureté au-dessus du pubis.

Il y a deux variétés de cette espece : la premiere consiste dans l'incrustation & l'adhésion du fungus avec le col de

la matrice ; la seconde, dans la végétation de ce fungus, dont la queue est dans la matrice ; sa tête croît librement dans le vagin, & n'est point adhérente à la matrice. On guérit cette seconde variété en liant à différentes reprises la queue de ce fungus, le reste se pourrit & s'avance de lui-même, comme il conste par deux observations de *Puzos*.

La premiere se guérit pareillement, lorsqu'on s'y prend de bonne heure. Lorsqu'elle est invétérée, & qu'elle est accompagnée de douleur dans la matrice, & d'une excrétion fétide, on peut bien la traiter, mais on ne sauroit la guérir. Elle est accompagnée d'un mal de reins, de pesanteur dans la matrice lorsqu'on marche, d'une difficulté d'uriner compliquée de dysurie, & de temps en temps d'un flux menstruel abondant.

Cet ulcere fongueux est occasionné par l'acrimonie du sang. On le guérit quelquefois avec la diete blanche, que l'on fait précéder des remedes généraux, & sur-tout de purgatifs doux, que l'on réitere tous les mois, en y joignant un régime convenable, & l'usage des eaux martiales acidules d'Alais,

S v.

pourvu qu'elle ne ſoit compliquée ni de vérole ni de carcinome.

3. *Leucorrhœa ſyphilitica*; Fleurs blanches, ou ulcere vérolique à l'uterus. C.

On le connoît, 1°. à l'invaſion ſubite du mal après un commerce impur, avec dyſurie, écoulement jaunâtre, chaleur du lieu, ulceres à la matrice, poireaux, condylomes, ou puſtules prurigineuſes dans le vagin; 2°. aux ſymptomes de la vérole, tels que la laſſitude ſpontanée, l'angine, la céphalalgie, l'inſomnie, les éruptions cutanées, ou les varices rondes, dures, qui reparoiſſent de temps en temps, & ſur-tout les douleurs nocturnes; 3°. ſi l'écoulement eſt d'un blanc jaunâtre, ſans mauvaiſe odeur, & accompagné de douleurs aiguës & prurigineuſes vers le temps des menſtrues.

Il demande le même traitement que la vérole; je veux dire, qu'après avoir ſaigné & purgé le malade, il faut le mettre à la diete blanche, lui faire prendre quarante à cinquante bains, & lui adminiſtrer enſuite les frictions, mais avec prudence, en employant environ trois drachmes à chaque fois juſqu'à la quatorzieme friction, &

même au-delà, sans le faire changer de linge, pendant quarante jours & plus. Au cas qu'on ne puisse employer les frictions, on aura recours aux décoctions des bois, tels que le gayac, la salsepareille, le sassafras, aussi bien qu'à la panacée, ou au mercure doux.

4. *Leucorrhœa cancrosa ;* Cancer à l'uterus. *Fluxus niger & fulvus*, Galen. *définit.* Ulcere carcinomateux de la matrice. Puzos, *pag. 274. art. 4.* Tralles, *de opio, cap. 1. pag. 54.* C.

Cette espece est précédée d'une perte rouge & d'une douleur médiocre, sur-tout chez les femmes qui ont fait plusieurs couches, auxquelles succedent des douleurs atroces, lancinantes, continues, un écoulement de matiere non purulente, mais ichoreuse, roussâtre, sanieuse, très fétide ; & dans les intervalles des menstrues, la douleur augmente par la pression du bas-ventre.

Cette maladie est incurable, à moins qu'un Médecin éclairé ne soit consulté dès le commencement. On peut la pallier par le moyen d'un régime édulcorant, par l'usage des remedes anodins, des injections préparées avec le

miel, la décoction d'orge, le suc de solanum & de plantain, & enfin par l'usage de la diete blanche.

5. *Leucorrhœa Americana*, Guill. Pison. *cap. 6.*

Elle a les mêmes principes que l'asthénie Américaine. Les femmes sont pâles, tristes, remplies d'obstructions, indifférentes pour leurs maris, sujettes à des fleurs blanches; & tombent dans une si grande foiblesse, qu'il ne faut pas moins songer aux corroborans, qu'aux évacuans.

Cure. On emploiera pendant un mois les bains artificiels préparés avec des herbes aromatiques, astringentes & chaudes, les bouillons & les apozemes apéritifs, sur-tout la poudre de gayac & les scories du fer. On joindra le sirop de tabac & le miel aux aromates. Ce sirop se fait avec du suc de tabac récent, que l'on laisse digérer quelque temps, pour lui faire perdre sa qualité émétique & cathartique, & on y ajoute de l'oxymel.

6. *Leucorrhœa Indica*, Couzier, *Journal de Médecine*, *Décembre* 1757. C.

Les femmes de l'Ile de Bourbon ou de Mascareigne sont sujettes aux fleurs

blanches, ce qui vient de la mauvaise coutume où l'on est de leur lacérer quelque peu les parties en les accouchant. Ajoutez à cela que la chaleur brûlante du climat les oblige à prendre les bains en tout temps, lors même qu'elles sont réglées, d'où elles rentrent dans leurs maisons qui sont arrosées, & par conséquent froides. Les filles & femmes stériles ne sont point exposées à cette maladie.

7. *Leucorrhœa scirrhodes*, voyez Astruc, *lib. 2. de scirrho uteri. Flusso bianco*, Nicol. Cyrilli, *consult. Medic. 37. cent. 2.*

Cette espece est causée par un sclérome ou une dureté squirreuse de la matrice; elle occupe tous les mois les intervalles des menstrues dans les femmes qui sont réglées, elle les provoque quelquefois dans celles qui ne le sont plus, & en procure d'abondantes à celles qui sont jeunes, qui sont compliquées de tranchées.

Les signes qui l'annoncent, sont la pâleur du visage, la foiblesse du corps, l'enflure œdémateuse des pieds, l'anorexie, l'insomnie, le tintement d'oreilles, la tristesse, un sang menstruel

séreux, d'abord pareil à de la lavure de viande, ensuite entiérement séreux, & sanguinolent par intervalles, d'autres tranchées qui augmentent le second jour des menstrues, & cessent le troisieme ou le quatrieme jour; elles ne sont point vives, mais de nature qu'elles obligent la malade à changer continuellement son tronc & ses cuisses de place, tant elle est inquiete, & d'ailleurs il semble qu'on la pince dans toutes les parties voisines de la matrice. Voyez *colique utérine menstruelle.*

Cyrille traitant une Dame âgée de cinquante ans, qui étoit sujette de temps en temps à des fleurs blanches sanguinolentes, accompagnées de pâleur, de foiblesse, d'anorexie, lui fit prendre en hiver deux fois par mois de la limaille ou de la teinture de mars dans du vin, avec une petite dose de rhubarbe torréfiée avec un peu de macis & de noix muscade; & après qu'elle en eut usé deux mois, il lui conseilla de prendre trois heures avant son dîner, trois onces de décoction de romarin, ou de lamium appellé archangélique, dont il avoit éprouvé l'efficacité dans cette maladie. Il lui enjoignit en même

temps de faire un exercice modéré, de s'abstenir des alimens salés, cruds & indigestes, & de modérer ses passions. Ne pourroit-on pas rapporter à cette espece le sanguiluve, auquel presque toutes les femmes de Valence en Espagne sont sujettes après l'accouchement ? Ce flux utérin, qui est très-opiniâtre, ressemble à de la lavure de chairs. On le guérit par l'usage des eaux de Barege.

8. *Leucorrhœa gravidarum ;* Ecoulement des eaux. *Aqua profluens ex utero prægnantis*, Rod. de Castro, *lib. 3. cap. 19. Aquæ ex utero effusio*, Sennert, *lib. 4. part. 2. sect. 5. cap. 6.* L.

La lymphe nourriciere qui est enfermée dans l'amnios, de même que le blanc dans l'œuf, qui augmente à mesure que le fœtus croît, & qui lui sert de nourriture, ne doit s'écouler que dans le temps de l'accouchement pour lubrifier le passage, & faciliter sa sortie, ce qui arrive par la rupture de la membrane qui enveloppe le fœtus. Lorsque cette lymphe s'écoule avant l'accouchement, soit tout-à-coup, ou peu-à-peu, ce dernier devient plus difficile & plus laborieux.

Ces eaux s'écoulent tout-à-coup & avant le terme, lorſque la membrane qui les contient, vient à ſe rompre à l'occaſion d'une chute, d'un ſaut, d'une bleſſure, à la quantité d'une ou deux livres, ce qui peut occaſionner un avortement. Comme la même cauſe qui rompt la membrane, nuit ſouvent au fœtus, ou à la matrice, il faut traiter les femmes auxquelles cet accident arrive, comme ſi elles étoient ſur le point d'accoucher; & de peur que les voies ne ſe deſſechent, il faut les frotter tous les jours avec du beurre ſans ſel, juſqu'à ce que leur terme ſoit venu, & conſerver leurs forces le plus qu'il eſt poſſible.

9. *Leucorrhœa*, Naboth.

Si l'écoulement qui ſurvient avant le terme, n'eſt pas plus fort que celui qui précede de quelques jours l'accouchement, & que l'humeur ſoit muqueuſe, rougeâtre, viſqueuſe ou tranſparente, telle que celle qui vient des glandes de Naboth, qui ſont ſituées dans l'orifice de la matrice, cela prouve le relâchement de ces glandes, & la cacochymie ſéreuſe de la malade, & il faut néceſſairement que le fœtus s'en reſſente.

Il faut donc dans ce cas examiner l'état de la femme. Si elle est jeune & pléthorique, il convient de diminuer la pléthore par la saignée & par le retranchement des alimens. Si elle est d'une habitude cachectique, & que le corps abonde en sérosité, il faut avoir recours aux corroborans, tels que les trochisques de perle, de corail rouge, de terre de catechu, de girofle, de macis, de noix muscade, dans lesquels on fera entrer la conserve de rose de Provins, le sirop de myrte, & même pour les rendre plus astringens, le bol d'Arménie & la terre sigillée.

XXX. *Gonorrhœa; Gonorrhée.*

C'est une maladie dont le principal symptome est un écoulement d'un fluide pareil à du pus ou de la semence, lequel sort goutte à goutte par l'uretre des deux sexes, ou par le vagin des femmes.

Elle differe du pissement de pus, en ce que cette matiere s'écoule, lors même qu'on n'urine point, ce qui n'arrive point dans ce dernier; ce qui prouve que le siege de cette humeur

dans la gonorrhée eſt autour du ſphincter de la veſſie, & plus avant dans le piſſement de pus. Lorſque les fleurs blanches ont leur ſiege dans la matrice, elles ſont peu abondantes, & tombent goutte à goutte dans la gonorrhée ; mais l'écoulement d'urine eſt copieux dans le diabetès Anglois.

Comme on ne peut diſtinguer la ſemence, du pus, qui ſortent goutte à goutte de l'uretre, qu'à l'aide du microſcope, qui nous fait découvrir des animalcules dans la ſemence d'un homme ſain & prolifique, il s'enſuit qu'on doit rapporter ces deux eſpeces d'écoulemens au même genre.

1. *Gonorrhœa pura ;* Gonorrhée ſimple.

C'eſt un écoulement de ſemence par l'uretre des hommes ſans dyſurie, & ſans déſir amoureux, qui n'eſt occaſionné par aucun commerce impur. Tel eſt celui que cauſent le trop grand uſage de la biere, (on le guérit en buvant de l'eau-de-vie) les lavemens chauds, l'équitation à ceux qui ont beaucoup de ſemence, & de la diſpoſition à la répandre ; mais cet accident eſt paſſager, n'a rien de dangereux, &

ne nuit point à la génération. Il n'en est pas de même de la gonorrhée habituelle, qui provient du relâchement, ou de l'érosion des orifices excrétoires des vésicules séminaires, soit à cause de l'usage trop fréquent que l'on fait de ces organes, comme il arrive aux infames mastuprateurs, dont la plupart ne peuvent retenir leur semence, & la rendent sans le sentir lorsqu'ils vont à la selle, soit à cause des gonorrhées virulentes qu'on a eu, & dont on n'a guéri que la virulence. Les remedes qui conviennent à cette maladie, sont la continence, les injections astringentes dans l'uretre avec la décoction de prêle, de mille-feuilles, d'écorce de grenade, &c. dont on usera aussi intérieurement.

2. *Gonorrhœa libidinosa ;* Satyriasis très-singulier, Deidier, *consultation 43, tom. 1. pag. 301.* B.

C'est un écoulement involontaire & fréquent de semence, sans érection, mais accompagné d'un violent aiguillon de volupté.

Il differe du satyriase & du priapisme par le défaut d'érection, & de la pollution involontaire, par le même dé-

faut, & de plus, en ce qu'il a lieu lorsqu'on est éveillé. Un Moine, sujet depuis long-temps à cette maladie, consulta M. *Deidier.* Il avoit employé différens remedes, entr'autres les bains froids, dans lesquels il avoit plusieurs fois essuyé de pareilles pollutions involontaires, qui n'avoient point lieu lorsque la verge se roidissoit; & l'aiguillon de volupté qui les accompagnoit, étoit beaucoup moins vif alors. Il en étoit exempt, lorsqu'il avoit les jambes croisées; mais lorsqu'il étudioit, qu'il étoit au lit, ou qu'il prenoit du café, l'accident devenoit plus fréquent.

L'eau de cerfeuil le soulageoit.

M. *Deidier* lui ordonna de manger de la roquette en salade, de prendre des bouillons rafraîchissans faits avec le poulet, les semences froides & le cerfeuil, d'y joindre les eaux acidules & les narcotiques; mais j'ignore quel fut le succès de son ordonnance. Tout le monde sait que la roquette excite à l'amour, *excitat ad venerem tardos eruca maritos*, & par conséquent cette plante étoit fort inutile dans le cas en question. A l'égard des scrupules de ce bon Religieux, M. *Deidier*

lui conseilloit avec raison de ne pas beaucoup s'en embarrasser, l'assurant que cet écoulement n'étoit pas plus criminel que l'incontinence d'urine ou de bas-ventre, que c'étoit le consentement seul qui faisoit le péché; mais il me paroît qu'il n'y a pas loin du plaisir au consentement. Au reste, le Professeur attribua la maladie au calcul de la vessie, & prétendit qu'elle avoit son siege dans les prostates & non dans les vésicules séminaires.

J'ai connu une fille extrêmement dévote qui étoit sujette à ces sortes de pollutions involontaires, dans le temps même qu'elle s'en accusoit à son Confesseur. Je lui prescrivis plusieurs anti-aphrodisiaques, mais j'ignore l'effet qu'ils produisirent.

3. *Gonorrhœa oneirogonos*, Cælius Aurelianus, *de epilepsiâ. Oneirogmos*, Foesius. *Gonorrhœa simplex*, Tissot, *pag.* 257. Pollution involontaire. D.

C'est une éjaculation fréquente & involontaire de semence, accompagnée d'érection & d'un violent aiguillon de volupté, occasionnée par des songes voluptueux. Son nom vient du verbe grec *oneirossein*, songer à l'amour. Si

cette éjection est fréquente & volontaire, ou elle est légitime, comme chez les personnes mariées, ou illégitime, comme chez les débauchés & les mastuprateurs, sur quoi l'on peut voir le livre que M. *Tissot*, Médecin à Lausanne vient de publier sur l'*onanisme* & les maladies qui en résultent.

Toute éjection fréquente & précoce de semence est accompagnée de plusieurs maladies, sur-tout chez les hypocondriaques, comme d'asthénie, du tabes dorsal, de stérilité, d'anorexie, d'agrypnie, d'épilepsie, d'oubli, d'hypocondrie, de goutte sereine, de flatulence, de pâleur, &c.

L'usage modéré des femmes, comme l'observe très-bien *Sanctorius*, fortifie toutes les facultés; l'excès qu'on en fait, dépouille le sang de ce fluide volatil, dont la secrétion se fait dans les testicules; & qui étant repompé par le sang, engendre la barbe, grossit la voix & augmente les forces & la vigueur. Un homme qui en est privé, est sujet d'abord à des foiblesses d'estomac, sa vue diminue, il devient pâle & maigrit de jour à autre.

C'est un crime, dit *Tissot*, dont on

porte tôt ou tard la peine. Ceux qui s'y livrent, énervent leur esprit & leur corps, ruinent leur réputation, se privent de toute consolation & de tout secours; de sorte qu'il faut avoir perdu la raison pour s'y livrer.

Ceux qui sont atteints de cette maladie, & qui veulent en guérir, doivent s'abstenir du sel & des épiceries, & n'user que d'alimens faciles à digérer. Ils doivent prendre le lait & le quinquina, se baigner dans l'eau froide, & appliquer sur les parties des topiques corroborans & nervins.

4. *Gonorrhœa syphilitica ;* Chaude-pisse, gonorrhée virulente. D.

C'est celle que l'on contracte par un commerce impur, & qui est accompagnée au commencement de dysurie. Elle est de deux especes, ou primitive, ou secondaire.

La gonorrhée virulente est pour l'ordinaire accompagnée d'une ardeur d'urine, & d'un écoulement de pus verdâtre par le gland; mais soit qu'elle revienne d'elle-même, ou qu'on la gagne de nouveau, la dysurie est ordinairement moins forte que la premiere fois, & quelquefois même il n'y en a point du

tout. Quoique les femmes rendent du pus verdâtre, il eſt rare que la premiere gonorrhée qu'elles ont, ſoit compliquée de dyſurie, parce que le ſiege des petits ulceres qui rendent ce pus, eſt encore éloigné de l'uretre. Cependant quoiqu'elles urinent ſans douleur, elles ne laiſſent pas que d'en ſentir quelque peu dans le coït, & leurs parties ſentent mauvais.

A meſure que la gonorrhée vieillit, la dyſurie ceſſe, le pus devient jaune & enſuite blanc. Les contractions diminuent, lorſqu'on preſſe le gland; il en ſort une ou deux gouttes de pus qui tache le linge, & qui jaunit à meſure qu'il ſe ſeche.

Cet écoulement ceſſe ordinairement de lui-même au bout d'un mois; lorſqu'il dure plus long-temps, il eſt beaucoup plus difficile à guérir; & lorſqu'on l'arrête trop tôt par l'uſage des aſtringens, il eſt ſuivi d'ulceres, de poireaux, de thymus, de verrues, de puſtules & d'autres ſymptomes véroliques, à moins qu'on n'ait eu ſoin de détruire auparavant le virus vénérien. Afin donc de prévenir ce malheur, il faut, lorſqu'on traite cette
eſpece

espece de gonorrhée, 1°. appaiser la phlogose, l'ardeur, l'érection par la saignée, des tisanes émulsionnées, & des fomentations émollientes; 2°. après avoir calmé ces symptomes, on détergera l'ulcere avec la racine de nénuphar, le baume de Copahu ou du Canada & le lait; 3°. pendant que le malade usera de lait, il convient de faire quelques frictions avec l'onguent Napolitain sur les parties affectées; 4°. enfin, au cas que l'écoulement continue, on aura recours aux astringens, ou, ce qui vaut encore mieux, on fera boire au malade pendant huit jours les eaux acidules d'Alais ou de Vals. Il y a des Médecins qui conseillent dans ce cas le quinquina, la rhubarbe torréfiée, jointe aux absorbans, l'essence de pimprenelle, les bains fortifians.

Le virus de la gonorrhée enflamme, ulcere & corrode différentes parties, sur-tout les vésicules séminaires & les prostates dans les hommes; d'où s'ensuivent une tumeur, une douleur, & une chaleur dans le périnée, la dysurie, la strangurie; & la gonorrhée venant à s'arrêter, les testicules s'enflent, on y sent de la chaleur & de la douleur;

& c'eſt ce qu'on appelle vulgairement *chaude-piſſe tombée dans les bourſes ;* ou bien le virus affecte les glandes de *Cowper* & de *Litre* dans les hommes, indépendamment des autres parties ſur leſquelles il ſe jette ; & dans ce cas, la douleur ſe fixe dans ces endroits de l'uretre. Quelquefois la verge ſe recourbe dans l'érection, ce qui la fait appeller *gonorrhée*, ou *chaude-piſſe cordée.*

Il affecte auſſi dans les femmes ou les proſtates de *Bartholin*, ou les lacunes de *Graaf*, ſituées dans l'uretre, d'où s'enſuit la dyſurie ; ou ſeulement les glandes ſébacées répandues dans le vagin & la vulve, d'où s'enſuivent la chaleur, la douleur, la ſaleté de ces parties, & rarement la dyſurie, à moins que l'urine en ſortant, ne déterge ces ulceres.

On peut conſulter ſur cette maladie *Aſtruc*, & *Cockburne* qui a traité fort au long de la gonorrhée.

La gonorrhée ſeche d'*Aſtruc* appartient à la dyſurie.

La gonorrhée habituelle que les Anglois appellent *glitt*, eſt la même que la gonorrhée invétérée.

5. *Gonorrhœa spuria*, Astruc, *lib.* 3. *cap.* 3. §. 2. L.

C'est un écoulement de pus, ou de mucosité purulente par la couronne du gland & le prépuce, contracté par un commerce impur. Cette espece n'est point rare, & est aisée à connoître. Elle est quelquefois accompagnée de petits ulceres auxquels on donne le nom de *chancres*; & dans ce cas, elle produit souvent le phymosis. Elle est familiere aux libertins qui ont le gland couvert, ce qui fait que le virus s'insinue aisément dans le coït entre le prépuce & le gland, & y séjourne long-temps. Son acrimonie augmentant par son séjour & la chaleur de la partie, il s'insinue dans les glandes odoriferes, les enflamme & les ulcere. Cet accident est moins fréquent chez ceux qui ont le gland découvert, ou qui sont circoncis.

Cette espece est quelquefois très-opiniâtre, à moins qu'on n'ait recours aux frictions. Elle exige, 1°. des lotions fréquentes avec la décoction tiede de racine de guimauve, des immersions dans du lait; & quand la phlogose & la dysurie qui se fait sentir après l'é-

coulement de l'urine sont appaisées; 2°. qu'on en vienne aux frictions mercurielles. *Voyez* là-dessus *Astruc*, qui traite de la cure plus au long.

6. *Gonorrhœa balani ;* Gonorrhée du prépuce. L.

C'est celle qui, sans être causée par aucun virus vénérien, affecte le prépuce, & qui y est accompagnée, ainsi que dans le gland, d'une rougeur & d'une légere phlogose, d'un écoulement de mucosité jaunâtre & fétide; & après qu'on a pissé, d'une dysurie, à cause des gouttes d'urine qui restent sous le prépuce, ce qui n'arrive point à ceux qui sont circoncis.

Cette maladie est causée par l'acrimonie du sang, qui se filtre dans les glandes odoriferes du gland; cette légere gonorrhée dure aussi long-temps que cette excrétion, elle n'a rien de dangereux, souvent même elle est salutaire, & guérit les ophtalmies. Il convient cependant d'édulcorer & de délayer le sang; & c'est à quoi l'on parvient avec les bouillons de poulet, de chicorée, d'oseille, & ensuite avec les bains.

7. *Gonorrhœa leprosa*, Lévitique, *chap. 15.* Gonorrhée lépreuse.

J'ignore si c'étoit une gonorrhée simple, ou si elle étoit une suite de la lepre, ainsi je ne déciderai rien là-dessus.

XXXI. *DYSPERMATISMUS ; Impuissance d'éjaculation.* Cet article est de M. *Cusson*, Médecin à Montpellier.

C'est une émission lente, tardive de semence dans le coït, insuffisante pour la génération.

Du grec *dys*, difficilement, & *spermatismos*, ensemencement.

Deux choses sont nécessaires pour engendrer, savoir, l'érection & l'éjaculation. Si donc la verge est flasque, il n'y aura point d'érection, ou elle sera très-foible ; & loin d'éjaculer la semence avec la force nécessaire, on ne la rendra que goutte à goutte. Il arrivera la même chose, si la semence est aqueuse, appauvrie & incapable de chatouiller les vésicules & de roidir la verge, si l'étroitesse, l'obliquité, la petitesse des orifices de l'uretre, ou des nodus qui s'y sont formés, retardent

l'éjaculation, & détournent le cours de la semence.

Elle differe de la gonorrhée, en ce que dans celle-ci l'écoulement continue hors de l'acte vénérien sans aucun aiguillon de volupté, au lieu que dans l'autre, il n'a lieu que dans l'acte même. Elle differe encore de l'impuissance virile, en ce qu'elle est accompagnée d'un aiguillon de volupté.

1. *Dyspermatismus urethralis. Tarda seminis emissio à morbis urethræ*, Peyronii, *Act. Acad. Chirurg. tom. 1. pag.* 425. Petit, *ibidem*, *pag.* 434. Sharp, *disquisit. critic. in hodiern. chirurg. stat. pag.* 205. André, *obs. pract. de morb. urethræ*, *pag.* 113. Fred. Hoffmann, *de gravi spasmo & dolore vesicæ*, *obs.* 5.

On déduit le caractere de cette espece, 1°. des signes génériques; 2°. des vices qui resserrent l'uretre. Il y a plusieurs vices qui peuvent affecter les parois internes de l'uretre, au nombre desquels je mets le gonflement de sa substance, qui est spongieuse, celle de ses glandes, les varices, les ulceres, les fungus, les callosités, les cicatrices dures, inégales, les duplicatures membraneuses, la contraction

du frein, le changement de direction des vaiſſeaux éjaculatoires.

On connoît les vices que je viens d'énoncer par le moyen de la ſonde, ou des bougies qu'on introduit dans l'uretre, auſſi-bien qu'aux différentes altérations qu'on remarque dans l'urine. Mon deſſein n'eſt point de rapporter ici les ſignes de chaque vice en particulier, on peut les voir chez les Auteurs qui ont traité des maladies de l'uretre.

La variété de M. *de la Peyronie* eſt plus aiſée à ſoupçonner qu'à connoître. Cette premiere eſpece d'impuiſſance d'éjaculation, ſuit le même pronoſtic que la maladie de l'uretre qui l'occaſionne ; & comme les circonſtances qui peuvent la varier ſont trop nombreuſes pour avoir place ici, je renvoie ceux qui ſont curieux de s'en inſtruire aux Auteurs que je viens de citer.

On guérit cette eſpece en rétabliſſant le diametre de l'uretre tel qu'il eſt dans ſon état naturel. On a imaginé pour cet effet différens moyens, dont il me ſuffit de rapporter ici les principaux.

1°. On a renoncé aux corroſifs que

l'on introduisoit dans l'uretre par le moyen d'une bougie, depuis qu'on en a reconnu l'inutilité & le danger; cependant Petit (*Mémoires de l'Académie de Chirurgie*) se vante d'avoir guéri plusieurs malades avec des bougies de toile cirée, couvertes de poudre de sabine, auxquelles, après avoir détruit l'obstacle, il en substituoit d'autres plus simples, composées de charpie couverte d'un épulotique de céruse calcinée, ou d'onguent de Nuremberg.

2°. Ce même Auteur pratique aussi une incision pareille à celle de la lithotomie, dont il dit avoir éprouvé le succès; & qu'il prétend être préférable aux bougies simples, de même qu'aux sondes de plomb. Voici la maniere dont on la fait. Après avoir préparé le malade, & pris le temps que la vessie est pleine d'urine, on introduit dans l'uretre une sonde crenelée ouverte par le bout, & l'on incise la peau & la graisse de la longueur de deux pouces; on conduit un scalpel le long de la sonde, lequel prépare la voie à un trocart, enfermé pareillement dans une sonde crenelée, pour pouvoir l'introduire plus aisément & sans danger dans

la vessie. On baisse la main pour le conduire au-dessus de la courbure des os pubis, on retire le *trocart*, les urines s'écoulent, & l'on coupe avec le scalpel l'endroit de l'uretre qui est resserré. On introduit ensuite sans peine dans la vessie une petite canule qu'on laisse jusqu'à ce que la suppuration soit finie. Après avoir retiré la canule, on introduit par l'orifice du gland une sonde creuse pour donner cours à l'urine, en attendant que la cicatrice soit formée. Quelques-uns, après avoir pratiqué l'incision que je viens de décrire, se sont servis de corrosifs pour consumer les chairs qui restoient; mais cette méthode est des plus nuisibles, parce qu'après que la cicatrice est formée, l'uretre se trouve plus serré qu'il ne l'étoit auparavant.

3°. On s'est encore servi de remedes mécaniques pour dilater l'uretre dans l'endroit où il n'étoit pas assez ouvert. On a employé des tentes couvertes de cire ou d'onguent, & de différentes grosseurs, auxquelles on attachoit un fil pour pouvoir les retirer, & que l'on introduisoit par le moyen d'une sonde d'argent creuse, jusqu'à

l'endroit obstrué, en les poussant au besoin avec un style. On retiroit la canule, & après avoir laissé quelques heures la tente dans l'uretre, on la retiroit à l'aide du fil qui y étoit attaché. On a reconnu par expérience que les parties de l'uretre qui répondoient aux deux extrémités de la tente, empêchoient par leur contraction la dilatation qu'on s'étoit promise, de sorte qu'on leur a substitué les sondes de plomb, dont on augmentoit insensiblement la grosseur selon le besoin.

4°. On s'est enfin servi de bougies simples & composées, telles que celles de *Daran*, de *Goulard* & de *Sharp*. Je ne dirai rien ici des matieres dont elles sont composées, de leurs dimensions, de la maniere de s'en servir, du temps qu'on doit les laisser dans l'uretre, &c. vu qu'on peut s'en instruire chez les Auteurs que j'ai cités ci-dessus, & je me bornerai aux observations suivantes.

Les bougies simples, je veux dire, celles qui sont faites avec de la toile cirée, sont toujours préférables aux sondes de plomb, & suffisent souvent pour guérir cette maladie. La raison

en est que l'obstruction de l'uretre étant pour l'ordinaire causée par les varices qui s'y forment, ces bougies les compriment, les soutiennent & les effacent sans irriter la partie. On a guéri par le moyen de ces bougies, de même qu'avec les sondes de plomb, les contractions de l'uretre; mais celles de *Daran* & de *Goulard* ont un effet plus prompt & plus sûr dans les cas où l'obstruction est causée par le gonflement des glandes de l'uretre, des cicatrices, des ulceres, des calus, par le gonflement du tissu spongieux de l'uretre, &c. Il est fâcheux qu'elles irritent inégalement la partie, mais on pourroit remédier à ce défaut en variant leur énergie, & en passant successivement des plus douces aux plus fortes.

Hoffmann a guéri un malade en le réduisant pendant plusieurs mois aux eaux de Seltz pour toute boisson.

2. *Dyspermatismus nodosus. Tarda seminis emissio à nodis corporum cavernosorum*, Peyronii, *Act. Acad. Chirurg. tom. 1. pag. 428. Nova pudendi distorsio*, Schenckii, d'après d'Aran, *de tum. præter nat. cap. 50. Nodus penis*, Lieutaud, *Compend. Medic. pract. pag. 533.*

Impuissance d'éjaculation causée par des nodus. L.

La Peyronie a observé plusieurs fois dans les corps caverneux, des protubérances semblables à des nodus ou des ganglions, dures, indolentes, lesquelles dépravent si fort l'érection, que lorsqu'elles forment une chaîne, la verge, lorsqu'elle est tendue, est difforme & couverte de bosses. Lorsqu'elles occupent le milieu du corps caverneux droit ou gauche, la verge se courbe à droite ou à gauche, en haut ou en bas, selon qu'elles ont leur siege dans la partie supérieure ou inférieure. Dans le cas où les corps caverneux sont affectés comme je viens de le dire, l'érection de la verge est accompagnée de douleur, mais elle n'empêche point l'écoulement de l'urine. Il n'en est pas de même de l'éjaculation; elle est toute autre que si la semence sortoit directement des vaisseaux éjaculatoires avec la même force & le même aiguillon de volupté; mais elle ne sort par l'orifice de l'uretre que lorsque l'érection se ralentit, & qu'après que l'aiguillon du plaisir est amorti; encore ne coule-t-elle que goutte à goutte. *Voyez* les

observations de la *Peyronie* à l'endroit cité. Cette espece d'impuissance est déterminée par la présence du nodus, qui est visible pendant l'érection, & elle est causée par la laxité de quelques-unes des cellules des corps caverneux, que *Lieutaud* regarde comme une espece d'hernie, ou plutôt d'anévrisme des corps caverneux. Les nodus de la verge sont pour l'ordinaire l'effet du virus vénérien; cependant la *Peyronie* a connu deux hommes qui en avoient, sans avoir jamais été atteints de la vérole, & il n'est pas rare d'en trouver chez les vieillards qui se sont livrés à leur tempérament avec trop d'ardeur. Ces protubérances ne cedent ni aux émolliens, ni aux résolutifs, ni même aux frictions mercurielles, lorsqu'elles sont vénériennes. Elles résistent pareillement aux eaux de Balaruc & de Bourbon, & ne cedent qu'à celles de Barege. La *Peyronie* est d'avis qu'on emploie les embrocations, & qu'on les réitere dans toutes les saisons, jusqu'à ce qu'elles soient entiérement dissipées, après quoi la verge reprend sa forme naturelle, & la semence le cours vif & jaillissant qu'elle doit avoir.

On observera que dans le cas où la maladie est causée par un virus vénérien, il faut commencer par le détruire par le moyen des frictions mercurielles, si l'on veut que ce remede produise son effet. Cette condition remplie, les eaux dont on a parlé dissiperont infailliblement les nodus, comme cela conste par la sixieme observation de la *Peyronie.*

3. *Dyspermatismus præputialis, sive phymosicus. Tarda seminis emissio ab angustiori præputii orificio*, Schenck d'après Daran, *de tum. præter natur. cap.* 54. L.

L'orifice du prépuce est quelquefois si serré, soit que cela vienne de nature ou par accident, qu'il couvre non seulement le gland, mais encore qu'il ralentit l'écoulement de l'urine & l'éjaculation de la semence, lors sur-tout que cet orifice est plus petit que celui du gland. *Daran* dit avoir connu plusieurs hommes sujets à cette incommodité, & qu'ils en ont été guéris par la même opération que celle dont on se sert pour le phymosis vénérien. La circoncision est également un remede contre la stricture trop forte du pré-

puce. On peut consulter sur ces deux opérations les Auteurs qui en ont traité. On observera que l'orifice du prépuce, quelque petit qu'il soit en naissant, se dilate pour l'ordinaire insensiblement à mesure qu'on avance en âge, & qu'on ne doit employer les deux opérations dont on vient de parler, que sur ceux chez qui ce vice ne peut céder à des remedes plus doux.

4. *Dyspermatismus mucosus, sive catarrhalis. Tarda seminis emissio à muco urethram infarciente*, observée par M. S. Chirurgien de cette Ville, & Correspondant de l'Académie des Sciences. L.

Un homme âgé de quarante ans, robuste & parfaitement sain, avoit une si grande quantité de mucosité dans la vessie, & il se faisoit chez lui une excrétion si abondante de lymphe visqueuse par les glandes de l'uretre, qu'elle l'engorgeoit, & s'écouloit avec l'urine. Cette mucosité égaloit presque la quatrieme partie de l'urine. Sa maladie avoit beaucoup de rapport avec les fleurs blanches des femmes, & différoit peu de cette espece de gonorrhée fausse que Fred. *Hoffmann* appelle bénigne, & que quelques Auteurs

nomment catarrhale avec *Ettmuller.* Fred. *Hoffmann* & *Lieutaud* décrivent une pareille maladie, le premier sous le titre d'*affection rare de la vessie*, & le second sous celui de *flux catarrhal de la vessie.* Il y avoit cette différence entre les malades dont parlent ces Auteurs, & celui dont il est question, que dans celui-ci la vessie & l'uretre étoient conjointement affectés du même vice, & qu'il n'y avoit ni douleur de vessie, ni cuisson en urinant, ni aucun signe d'acrimonie. Prenez garde à ne point confondre la maladie dont nous parlons avec le calcul de la vessie, ni avec l'ulcere de la vessie & des reins, non plus qu'avec la vraie gonorrhée compliquée d'une excrétion muqueuse. C'étoit un catarrhe de la vessie & de l'uretre. Plusieurs Auteurs célebres, entr'autres *Lieutaud* & *Senac*, prétendent que ces parties ne sont pas moins sujettes aux fluxions que les membranes du nez, des narines & des bronches. Voici les incommodités qu'éprouvoit notre malade lorsqu'il avoit commerce avec une femme. L'érection étoit telle qu'elle doit être dans pareil cas; il éprouvoit un aiguillon de

volupté, mais fort inférieur à celui qu'il auroit dû ressentir ; mais la semence qu'il rendoit auparavant de plein jet, se mêlant avec cette mucosité, ne sortoit que goutte à goutte, sans cependant que le plaisir diminuât. Le caractere spécifique se déduit des signes génériques & de la présence du catarrhe, dont le pronostic est le même que celui de cette espece. Vous la guérirez si vous savez dissiper le catarrhe de la vessie & de l'uretre. Les remedes qui lui conviennent sont les mêmes que pour les fleurs blanches causées par l'acrimonie du sang ; & l'on peut y joindre la méthode dont se sert *Ettmuller* pour guérir la gonorrhée catarrhale.

La nature & le temps guérirent le malade de *Lieutaud. Hoffmann* ordonna au sien les eaux de Spa, l'essence de cascarille mêlée avec celle de succin, le succin préparé, la décoction de salsepareille, de scorsonere, &c.

5. *Dyspermatismus hypertonicus. Tarda seminis emissio à validiori penis erectione. Seminis in actu venereo retentio*, Cockburn, *Act. Edimburg. tom. 1. art. 35.* Impuissance d'éjaculation causée par la trop forte érection de la verge.

Un noble Vénitien, âgé de vingt-deux ans, ayant épousé une très-belle femme, & voulant s'acquitter du devoir conjugal, ne put jamais éjaculer sa semence, quoiqu'il fût sujet à des pollutions nocturnes. Surpris de cet accident, il en fit part à ses parens, qui consulterent là-dessus les plus fameux Médecins de Venise, qui n'y trouverent aucun remede. Ils prirent le parti d'écrire aux Ambassadeurs que la République tient dans les différentes Cours de l'Europe, pour les prier de consulter là-dessus les Médecins qui avoient le plus de réputation, afin de savoir la cause & le remede d'un mal, qui le privoit étant éveillé de la faculté dont il jouissoit en dormant. *Cockburn* jugea que la maladie avoit son siege dans l'uretre, & qu'elle procédoit de la violence de l'érection, laquelle comprimoit ce conduit au point de le boucher, & d'empêcher la sortie de la semence, au lieu qu'étant moins forte pendant le sommeil, elle comprimoit moins l'uretre, & laissoit un cours libre à ce fluide. On connoîtra par ce que je dirai du dyspermatisme spasmodique épileptique, la maniere & le temps dans le-

quel la semence prenoit son cours dans la rémission de l'ardeur vénérienne. Le malade guérit à l'aide d'une diete ténue, rafraîchissante & humectante, & de quelques légeres évacuations.

6. *Dyspermatismus epilepticus. Tarda seminis emissio ab epilepsiâ spasmodicâ in coitu adveniente;* observée par M. B. de la Faculté de Montpellier, & second Médecin de l'hôpital de Saint-Eloi. *Impuissance d'éjaculation, causée par une épilepsie spasmodique dans le coït.*

Un homme de quarante ans, d'un tempérament sec, vivoit depuis douze ans avec une femme qu'il aimoit passionnément, sans avoir pu en avoir des enfans. Voici quelles furent les causes que la femme allégua de sa stérilité au Médecin de qui je tiens cette histoire. Elle lui dit, 1°. que son mari se disposant à la voir, s'y portoit avec tant d'ardeur, qu'après avoir fait la moitié de l'ouvrage, il restoit sur elle roide de tous ses membres, sans parole & sans sentiment, & devenoit si pesant, qu'elle étoit obligée de rassembler toutes ses forces, & de le jeter de l'autre côté du lit; 2°. que pendant les neuf ou dix premieres années, le paroxysme

étoit si léger, que son mari reprenoit ses sens avant qu'elle pût lui donner du secours; 3°. que sa maladie avoit augmenté depuis deux ou trois ans, qu'il écumoit de la bouche, & qu'il étoit long-temps à revenir; 4°. qu'après que la roideur avoit diminué, sa verge devenoit flasque, & qu'il en sortoit quelques gouttes de semence. On lui jeta pendant trois fois dans le temps de l'accès de l'eau froide d'une certaine hauteur sur les lombes, laquelle ne dissipa point l'épilepsie; on remarqua seulement qu'il retiroit les extrémités inférieures. On employa différens remedes pour le guérir, savoir, la saignée, la purgation, les bains pendant plusieurs mois, les bouillons rafraîchissans, le lait; & le Médecin voyant qu'ils ne produisoient aucun effet, il lui fit prendre pendant trois mois la racine de valériane sauvage, tant en infusion qu'en substance. Il fut pendant un an sans voir sa femme; il guérit après avoir usé de ce remede, & se trouva en état de s'acquitter de son devoir envers elle.

7. *Dyspermatismus apractodes. Nimis tarda seminis excretio à genitalium igna-*

viâ, Ettmuller, *de morb. viror. cap.* 2. *pag.* 459. Veſlingii, *Epiſtolæ & Obſervationes*, *epiſt.* 38. Aëtius, *Tetrab.* 3. *ſerm.* 3. *cap. ultimo*, Marc. Donati, *Hiſt. med. mir. cap.* 18. Matthæi de Gradi, *Conſult.* 69. Amat. Luſitan. *centur.* 11. *cur.* 18. & 81. Foreſti, *lib.* 26. *obſ.* 18 & 19. Schenckii ex Hollerio, *lib.* 4. *de impotent. vener. &c.*

Il y a deux variétés de cette eſpece : dans l'une l'érection continue pendant tout le coït ; la faute n'eſt que du côté de la ſemence, dont l'écoulement ſe fait lentement & en petite quantité. Dans l'autre, la lenteur de l'éjaculation eſt compliquée du défaut d'érection, qui eſt preſque nulle, ou extrêmement foible, ou ceſſe avant que l'acte ſoit conſommé. Cette derniere peut venir, tantôt du ſeul défaut d'érection, quoique les forces éjaculatoires ſubſiſtent dans leur entier ; & tantôt être combinée avec la premiere variété.

Le caractere de cette eſpece eſt une foibleſſe d'érection, d'éjaculation, ou de l'une & l'autre enſemble. Le défaut d'érection eſt manifeſte ; & quant à la foibleſſe de l'éjaculation, voici les ſi-

gnes auxquels on peut la connoître: 1°. En examinant dans le temps que la semence sort, & même lorsque le malade rend les dernieres gouttes de son urine, la vibration de l'éjection, de même que la racine de la verge, laquelle est moins tendue, moins roide & moins agitée. 2°. Au gonflement du gland & de l'uretre, lequel est moindre qu'il n'a coutume de l'être dans le temps de l'éjaculation. 3°. Le défaut des causes auxquelles les autres especes d'impuissance d'éjaculation, doivent leur origine. 4°. Les principes qui ont précédé, & d'où s'ensuivent la débilité & la dyscinésie : ils sont en trop grand nombre pour les rapporter ici, & on doit les emprunter des autres genres de maladies. Lorsque les causes ci-dessus mentionnées se trouvent combinées avec le défaut d'érection ou avec la foiblesse, c'est une preuve que l'une des variétés de cette espece est compliquée avec l'autre.

Dans le traitement de cette espece d'impuissance, on doit s'attacher aux causes qui empêchent l'érection, l'éjaculation, ou l'une & l'autre ensemble. Comme elles sont en très-grand nom-

bre, & que quantité d'Auteurs indiquent les remedes qu'il faut employer pour les détruire, je n'en dirai rien ici, pour ne point trop grossir cet article. J'avertirai seulement que les stimulans, les corroborans, les antiparalytiques, &c. sont souvent d'usage dans cette espece.

8. *Dyspermatismus serosus.* L.

C'est une éjaculation de semence extrêmement aqueuse, & par conséquent peu propre à la génération. Cette espece est souvent la cause de l'impuissance virile, & l'on en peut voir quantité d'exemples chez *Ettmuller* & les autres Auteurs.

Cette semence aqueuse & abondante se répand dans le coït, avec une érection foible & momentanée. Elle est trop appauvrie pour causer de la titillation, & sans celle-ci il n'y a point d'érection, à moins qu'elle ne soit forcée. Une Italienne plaida derniérement en cause de séparation avec son mari, sous prétexte qu'elle n'avoit point d'enfant, depuis huit ans qu'elle étoit mariée. Le mari étoit très en état d'en avoir avant qu'il fût marié, mais il s'étoit tellement affoibli par la masturba-

tion, qu'il falloit que sa femme l'excitât, & à peine l'avoit-il approchée, que sa verge mollissoit, de maniere qu'après bien des efforts, il rendoit quantité d'humeur séreuse, dont il ne restoit autre chose que le vestige que l'urine laissoit sur le linge. On me consulta là-dessus avec Mrs. *Haguenot* & *Chaptal*, & nous conclumes que le mari étoit affecté d'un dyspermatisme séreux, & que le mariage étoit nul, vu l'impuissance de l'époux.

Les remedes qui conviennent à cette maladie sont les aphrodisiaques, comme le chocolat, l'ambre, le musc, le vin, sur-tout un extrait d'une drachme de racine de salep, que l'on prend tous les jours; trois drachmes de racine de ginseng, ou une demi-once que l'on mange, comme le pratiquent les Canadiens, car une moindre dose ne suffit point; on y joindra l'électuaire de diasatyrium, & un synapisme de graine de moutarde & de roquette, qu'on appliquera sur les parties.

9. *Dyspermatismus refluus. Aspermatismus*, Cusson, *Differt. de Bradyspermatismo.*

Cette maladie consiste dans un reflux

flux de ſemence de l'uretre dans la veſſie ou dans les véſicules ſéminaires ; ce qui fait qu'elle ne ſort point dans le coït, & qu'elle s'écoule enſuite avec l'urine. *Voyez* les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, *tom. 1. pag.* 434. par Petit.

Ce reflux de ſemence dans la veſſie eſt quelquefois occaſionné par la réſiſtance du verumontanum, ainſi qu'il arrive à ceux qui ont eu pluſieurs gonorrhées, & qui ont des nodus, des ſquirres, & comme l'on dit, des caroncules dans l'uretre. Quelquefois auſſi la compreſſion que l'uretre ſouffre dans le temps de l'éjaculation, oblige la ſemence à refluer dans les véſicules ſéminaires & dans le canal déférent. Un homme, qui vouloit prévenir une pollution involontaire, ayant preſſé ſa verge avec ſes mains, fut auſſi-tôt attaqué d'une enflure aux teſticules, laquelle étoit vraiſemblablement cauſée par la ſemence qui y avoit reflué des véſicules, & qui s'y étoit amaſſée.

Deidier, *Conſultat. 1. tom.* 3. parle d'une impuiſſance ſemblable dans un homme ſujet au calcul, laquelle étoit

occasionnée par une fistule qui communiquoit des vésicules séminaires dans le rectum. Cet homme se portoit d'ailleurs fort bien, excepté qu'il ne pouvoit remplir le devoir conjugal, parce que la semence refluoit dans l'intestin, & s'écouloit avec son urine.

XXXII. *GALACTIRRHŒA*; Ecoulement de lait; *Lactis redundantia*, Sennert; *Sparganosis*, Dioscorid, *lib. 2. cap. 98.*

Cette maladie consiste dans un écoulement involontaire de lait par les mamelles.

Le lait augmente dans les femmes grosses à proportion qu'elles approchent de leur terme, mais il est clair & séreux. Trois jours environ après l'accouchement, la fievre de lait dilatant les vaisseaux lactiferes des mamelles & des mamelons, il se fait une plus grande secrétion de lait, & cette secrétion monte à près de trois livres par jour. Malgré cette quantité de lait que les femmes grosses rendent par les mamelles, cela n'empêche pas, lorsqu'el-

les ſont bonnes nourrices, qu'il n'en paſſe une partie par divers endroits, par exemple, par la voie des lochies; leurs urines ſont troubles, leurs déjections moins foncées, lorſqu'elles ſont ſaines, ou verdâtres; ſi elles ſont malades, elles rendent quantité de ſueur acide; le ſang que l'on tire aux femmes groſſes, de même qu'à celles qui ſont en couche, eſt couvert de lait.

1. *Galactirrhœa mammarum*; Ecoulement de lait par les mamelles. L.

Ce ſymptome eſt quelquefois occaſionné dans les accouchées par la redondance du lait, lors ſur-tout qu'elles n'alaitent point; il eſt ſuivi de l'enflure, & quelquefois de l'inflammation des mamelles, de la coagulation du lait & de pluſieurs autres accidens, & d'un écoulement continuel de lait par les mamelles. Il y a des femmes, qui dans le cinquieme mois de leur groſſeſſe, rendent tous les jours une livre & demie de lait. Le moyen de diſſiper ce ſymptome eſt de donner à teter à un enfant ou à un petit chien, de ſe faire ſaigner & purger, & d'uſer de quelque potion diurétique.

2. *Galactirrhœa erronea. Lactis effluxus ptyalismi formâ*, Puzos, *aut salivæ deglutiendæ formâ*, Ephemer. Natur. Curiof. *Ex umbilico; ex cute mammarum sudoris specie, sub urinæ formâ; ex oculis epiphoram lacteam inducens; ex femore, parte scarificatâ; ex venâ sectâ; ex diversis vitiis extraordinariis elabens*; fur quoi l'on peut consulter l'Abrégé des *Ephem. des Curieux de la Nature*, au mot *Lait*. Ecoulement de lait par erreur de lieu.

3. *Galactirrhœa virorum*, Collect. Academ. *tom. 3. pag. 63*. Ecoulement de lait des hommes.

Plusieurs Auteurs, entr'autres *Scholtzius*, *Dolé*, *P. Borelli*, *Lauremberg*, &c. prétendent qu'il y a des hommes qui ont du lait, & qu'il y en a eu même qui ont nourri des enfans. Presque tous les enfans ont quelque peu de lait dans les mamelles, qu'on a soin de traire les premiers jours.

4. *Galactirrhœa purulenta*, J. Bauhin, *observ. med.* Ecoulement de pus par les mamelles.

5. *Galactirrhœa atra*, Ephemer. Natur. Curiof. *Dec. 2. ann. 4. pag. 207.*

6. *Galactirrhœa lutea*, Ephem. Nat. Curiof. *ibid. pag.* 203.

7. *Galactirrhœa viridis*, Ephem. Nat. Curiof. *Dec.* 1. *ann.* 6.

8. *Galactirrhœa ſeroſa ;* Ecoulement de ſéroſité par les mamelles.

C'eſt un écoulement de lait aqueux par les mamelles qui arrive aux femmes groſſes, lorſque le fœtus vient à mourir dans la matrice. Les mamelles s'affaiſſent & rendent de la ſéroſité, mais ce ſymptome n'a rien de dangereux; mais lorſque le lait conſerve ſa qualité aqueuſe au-delà des premiers jours qui ſuivent l'accouchement, il fournit une très-mauvaiſe nourriture à l'enfant. On connoît qu'il eſt tel, lorſqu'après en avoir mis quelques gouttes ſur la main, elles s'écoulent comme de l'eau par leur propre poids. Ce lait eſt ordinairement plus chaud & moins doux qu'il ne doit l'être, ce qui fait qu'on le rejette. On remédie à cette mauvaiſe qualité de lait par le régime.

XXXIII. *OTORRHŒA*, Linn. *gen. 171. Fluxus aurium*, Sennerti, *c. 9.* Humidité ou écoulement des oreilles.

C'eſt un écoulement le plus ſouvent ſéreux, quelquefois purulent & fétide, provenant de la cavité de l'oreille, ou de la circonférence de ſon cartilage, ſur-tout de ſa partie poſtérieure.

1. *Otorrhœa ſeroſa, humiditas aurium*, Ettmuller; *Humidité des oreilles.* L.

C'eſt une humidité qui ſuinte dans les enfans cacochymes, des petites lacunes ſituées derriere l'oreille, & qui imprime ſur les linges des taches jaunes, pareilles à celles que fait naître le pus. Cette humidité excrémentitielle tient lieu de véſicatoire, & délivre la tête, les yeux & le viſage, d'autres incommodités plus graves; l'arrêt ſubit de cet écoulement, eſt ſuivi d'ophtalmie, ou d'un pareil écoulement qui procede de l'oreille interne. Voyez *Ephemer. Nat. Cur. dec. ann. 6. obſ. 12*, où il eſt fait mention d'un écoulement ſéreux

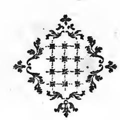
& très-abondant par l'oreille, qui avoit été occaſionné par un coup.

2. *Otorrhœa purulenta ;* Ecoulement purulent des oreilles. L.

Cette eſpece ſuccede à l'inflammation des oreilles, à la ſuppuration des glandes parotides, ainſi qu'aux céphalalgies violentes. Voyez *Ephemer. Nat. Cur. dec. 2. ann. 7.* & les Auteurs qui ont traité des ulceres des oreilles.

3. *Otorrhœa menſtrua*, Ephemer. Nat. Cur. *dec. 2. ann. 7. App. p. 157.* P.

Un homme éprouvoit tous les mois un écoulement d'oreille de couleur de ſafran, accompagné d'une puanteur inſoutenable. Il eſt auſſi fait mention d'un flux hémorroïdal par les oreilles, *dec. 3. ann. 4 & 6. obſerv. 162.*



ORDRE QUATRIEME.

FLUX D'AIR.

LE *caractere* de cette maladie consiste dans une éruption extraordinaire de vents ou de flatuosités. Le vent est une agitation violente de l'air ou d'une vapeur, accompagnée de bruit; l'haleine (*halitus*) ou le souffle est un fluide élastique, qui se dilate en forme de vapeur.

XXXIV. *FLATULENTIA*; *Flatulence.*

C'est une maladie dont le principal symptome est une éruption de flatuosités, contenues dans les premieres voies par haut ou par bas.

L'éruption simple des flatuosités par la bouche, est appellée en Latin *ructus*, *eructatio*; en Grec, *eryge*; en François, *rot*, *rapport*: il y a des rots acides, nidoreux, putrides, insipides, &c. Les flatuosités qui sortent par bas, s'appellent *borborygmes*, lorsqu'elles sont accom-

pagnées de quelque humidité; *bombi*, *crepitus*, lorſqu'elles ſortent avec bruit. Gorrée *definit*. Les modernes appellent *borborygmes*, le bruit qui ſe fait entendre dans les inteſtins.

Tous les alimens en général, ſurtout les végétaux & les liqueurs qui n'ont pas aſſez fermenté, contiennent une grande quantité d'air, comme on peut le voir par les expériences de M. *Hales*, dans ſa *Statique des végétaux*, & de Cotes, *Prælect. phyſices*. Cet air venant à ſe développer par la fermentation des végétaux, ſe raréfie à un point extraordinaire, & occupe un eſpace beaucoup plus grand que celui qu'il occupoit auparavant. D'ailleurs, on avale tous les jours de l'air avec les alimens, & cet air, dans l'état de ſanté, diſtend médiocrement l'eſtomac & les inteſtins, & en remplit tous les vuides, étant affoibli par la chaleur du lieu, qui lui fait perdre une partie de ſon élaſticité. Les Phyſiciens, entr'autres *Mayow* & *Hales*, nous apprennent que l'air qui ſe trouve dans le corps, ſoit qu'il s'y engendre ou qu'il y vienne d'ailleurs, s'abſorbe continuellement,

& perd insensiblement son élasticité. Par exemple, une douzieme partie de l'air qui entre dans le corps dans l'inspiration est absorbée, mais elle ne se détruit point entiérement; & l'analyse chymique nous apprend qu'il entre dans la composition des fluides & des solides qui forment notre corps, & que c'est à lui que ces derniers doivent leur solidité; du moins est-il certain que les substances qui ont le plus de dureté, comme les calculs de la vessie, renferment une plus grande quantité d'air que les autres. Un volume d'air, contenu dans un pouce cube de sang de pourceau, équivaut à 33 pouces cubes; celui d'un pouce de corne de daim, à 234; celui d'un pouce de calcul humain, à 648 pouces, &c.

L'air qui s'exhale par la fermentation spontanée du pain, des fruits, des semences, des herbes dans l'estomac, lorsque la digestion languit, se détruit ou s'absorbe lorsqu'elle vient à se rétablir par son mélange avec une salive saine, comme cela conste par les expériences du D. *Pringle.* Il paroît aussi par celles qu'a faites *Stewart*, que

la bile s'oppose à sa trop grande raréfaction ; & en effet, si l'on perce la vésicule du fiel d'un chien, pour empêcher la bile de couler dans le duodenum, l'animal est aussi-tôt attaqué de borborygmes, & des symptomes de la tympanite. Les bulles d'air qui nagent sur l'urine & la lymphe des ascitiques, se dissipent tout-à-coup avec bruit, lorsqu'on met dessus un peu de cire des oreilles.

L'air se développe encore du corps des animaux par la putréfaction, témoin l'enflure du bas-ventre des personnes qui se noyent, & qui fait qu'ils nagent sur l'eau. On voit donc que la raréfaction de l'air enfermé dans les animaux & les végétaux vient de deux causes, savoir, de la fermentation & de putréfaction, outre l'intensité de la chaleur.

Lorsque la salive est saine & proportionnée à la quantité d'alimens bien préparés qu'on a pris, il s'excite une fermentation qui n'est accompagnée d'aucun bruit, & qui fait élever fort peu de bulles d'air, sur-tout dans un vase de verre ; mais lorsque les alimens

n'ont point été aſſez mâchés, ou qu'ils ont été pris en trop grande quantité, lorſqu'on a mangé des chairs trop dures, adipeuſes, mêlées avec des farineux, qui n'ont point ſubi de fermentation, lorſque la ſalive eſt viciée ou en trop petite quantité, ou qu'elle ne ſe mêle pas intimement avec les alimens, il s'excite alors une fermentation tumultueuſe, qui remplit de vents le vaſe ou l'eſtomac, & fait naître dans ce viſcere le crémaſon, ou une ardeur extrême qu'on appaiſe avec les ſels alkalis fixes. *Voyez* Pringle, *tom.* 2. *pag.* 250.

1. *Flatulentia acida*; Rots aigres. *Oxyregmia*, Trallien, *lib.* 12. *cap.* 1. de ceux en qui la fievre eſt cauſée par des crudités acides. Amati, *cent.* 4. *obſ.* 54. Pringle, *exp.* 36. *pag.* 250. D.

La Chimie nous apprend que tous les végétaux, les herbes, les fruits, les racines, le pain, le vin, la biere, à l'exception des plantes tétrapétales, cruciformes, & de celles qui ſont aſſaiſonnées avec du poivre, &c. contiennent un acide. Le ſéjour de ces ſortes d'alimens dans l'eſtomac, joint au défaut

de digestion, engendrent des rots aigres. L'huile, la graisse, le lard, le poisson frit, contiennent un acide volatil, âcre & empyreumatique, lors sur-tout qu'ils ont pris la fumée. Ces sortes d'alimens causent des indigestions & des flatulences empyreumatiques âcres, accompagnées d'une chaleur brûlante dans l'œsophage, & d'une salivation fréquente. On guérit ces sortes de flatulences avec des cathartiques. Si ces remedes ne suffisent point, on emploiera les absorbans, sur-tout les substances testacées, telles que les yeux d'écrevisses, le corail, la terre de catéchu. Dans le cas où le malade est d'un tempérament froid & pituiteux, & que sa salive est visqueuse & insipide, *Trallien* conseille les remedes stomachiques chauds, sur-tout le poivre. S'il est d'un tempérament chaud & sec, il veut qu'il use d'alimens froids, pris dans la classe des coquillages d'huîtres, de moules, &c. & qu'il s'abstienne, dans l'un & l'autre cas, des végétaux, & sur-tout de viande. L'eau imprégnée de sel de Glauber, l'emporte sur tous les autres remedes.

2. *Flatulentia nidorosa ;* Rots pourris. Rapports d'œufs couvés ; en grec *Eryge cnissodes.* B.

Ce sont des rapports qui ont le goût & l'odeur des œufs couvés. Ils sont ordinairement accompagnés d'anorexie, de nausée, de cardialgie, d'une langue sale, blanche ou jaune, d'une salive gluante ; au lieu que ceux qui sont aigres, sont accompagnés d'une salive limpide, abondante, la langue est nette, & il n'y a point d'anorexie.

Quoique tous les végétaux soient sujets à la corruption, il est pourtant vrai de dire que la chair des animaux est plus propre qu'aucune autre nourriture à causer des rapports nidoreux, lors sur-tout que les sucs digestifs tendent à la putréfaction, comme dans la synoque, la quotidienne continue, le typhus, &c. Toutes les viandes en général engendrent de la corruption, mais celles des animaux qui ont vieilli, qui sont long-temps gardées, qui sont les plus tendres, les plus succulentes & les plus cuites, sont plus sujettes à se corrompre que celles des jeunes. Celles qui sont dures & visqueuses,

comme celle des coquillages, se corrompent plus difficilement. Il conste par les expériences de *Pringle*, que le sel n'empêche la corruption, qu'autant qu'on l'emploie en quantité suffisante. On la prévient par l'usage du vin, de la biere, du vinaigre, du jus de limon. Les correctifs ne sont d'usage qu'autant qu'on a soin d'évacuer les premieres voies avec des émétiques ou des cathartiques, dont on hâte l'effet avec l'eau chaude, après quoi l'on en vient aux stomachiques, entre lesquels la confection d'hyacinthe tient le premier rang.

3. *Flatulentia hypochondriaca*, en Espagnol *Flatos. Flatulentia hysterica*, Juncker; *Erygmatodes nousos*, Hippocrat. En François *ventosité.*

C'est souvent un symptome de l'affection hypocondriaque, mais qui devient quelquefois essentiel dans la maladie, ce qui change son genre. On le connoît à l'opiniâtreté du mal, aux flatuosités qui sortent par haut & par bas durant la digestion, aux rapports, qui ne sont ni aigres, ni nidoreux, mais sans odeur, ou qui conservent le goût

des alimens qu'on a pris. Ceux qui y sont sujets, mangent pour l'ordinaire goulument & à la hâte, ou se nourrissent d'alimens cruds & indigestes, & sont sujets à des vents, des borborygmes, des coliques, des spasmes dans différentes parties, à un ptyalisme muqueux, à des caprices & des bizarreries; leurs urines sont de plus limpides. *Voyez* hypocondrie & vapeurs.

Cette maladie est très-opiniâtre par elle-même; mais elle devient encore plus par l'opiniâtreté & la bizarrerie du malade, qui change à tout moment de Médecin & de régime, ou qui se purge trop souvent.

On la guérit par la diete, l'usage de l'eau, des bains, du cheval, & en s'abstenant d'alimens indigestes. Les malades doivent bien mâcher ce qu'ils mangent, boire de l'eau, du petit-lait, les eaux acidules, des bouillons émolliens, de l'eau de poulet, & sur-tout aller souvent à cheval ou en voiture pour se dissiper, & tâcher d'adoucir leurs humeurs, & de les rendre fluides. Hippocrate, *5. epidem.* guérit cette maladie par de fréquentes saignées; nos

Modernes l'admirent, & se gardent bien de l'imiter.

Les Espagnols y sont fort sujets, aussi plusieurs usent-ils de la permission de l'Empereur *Claude*, lequel au rapport de Suétone, *cap.* 32. permit à tout le monde de roter, lorsque l'envie lui en prendroit. Ceux qui, pour se délivrer de cette maladie, usent de cathartiques astringens, par exemple, de rhubarbe, n'en guérissent jamais, & c'est de quoi j'ai plusieurs exemples. Rien ne nuit plus à ces sortes de malades que la constipation, qui en est la suite. Zacutus Lusitanus, *observ.* 7. *lib.* 2. vante beaucoup l'ambre de cette maladie.

4. *Flatulentia accidentalis*; Flatulence accidentelle. B.

C'est celle qui provient de principes procathartiques, par exemple, des alimens sujets à fermenter, comme le moût, la biere nouvelle, les sirops, les légumes, le vin éventé, le froid, la constipation, les liqueurs froides. Elle differe de la colique venteuse, en ce qu'elle n'est accompagnée d'aucune douleur fixe.

On la guérit par l'ufage des boiffons délayantes chaudes, comme le thé, le café, avec des ftomachiques, tels que la thériaque, l'extrait de genievre, l'écorce d'orange, & les carminatifs, tels que l'anis, le carvi, le fénouil, la graine de cumin.

5. *Flatulentia infantilis. Cardiogmos*, Juncker, *tabul.* 137. *n*°. 32. Flatulence des enfans. A.

Cette maladie eft caufée dans les enfans par les tranchées, les vents, les obftructions du bas-ventre & les faburres des premieres voies, & accompagnée de l'enflure de l'eftomac & des hypocondres.

Les femmes du commun en Allemagne, l'attribuent à la diftorfion ou à la luxation de quelque partie.

Elle eft fouvent caufée par la répercuffion des fueurs ou des achores.

Les remedes qui lui conviennent, font les cathartiques doux, le mercure doux, le firop de chicorée, de fleur de pêcher, le blanc de baleine, les huiles carminatives, telles que celles de rhue, de pétrole, dont on oint le nombril.

6. *Flatulentia lochialis*, Juncker, *tabul.* 135. *n*°. 7.

Les femmes grosses, de même que les accouchées, sont sujettes à des rapports & des borborygmes occasionnés par la constipation, la chaleur de l'hypogastre, ou la pression du rectum. On prévient cette maladie dans les femmes enceintes par une boisson copieuse, des lavemens émolliens, un exercice modéré ; dans les femmes accouchées, suivant *Juncker*, par l'usage de l'huile d'amande douce, le nitre, le safran, les poudres absorbantes, les bouillons carminatifs, & autres remedes qui ne conviennent point à notre climat.

7. *Flatulentia convulsiva. Spasmus abdominis*, Sennert, *lib. 3. part 10. cap. 8*. Heurnius, *de morbis capitis, cap. 15*. Flatulence convulsive.

Hœchstetterus a connu un Jésuite sujet à des paroxysmes, pendant lesquels il étoit tourmenté par des vents, qui occasionnoient des rugissemens dans les intestins, & des douleurs aux hypocondres; tout le bas-ventre & la poitrine entroient ensuite en convulsion, accompagnée d'une grande difficulté de respirer, d'une excrétion involon-

taire de ſemence, & d'aliénation d'eſprit; *Heurnius* a obſervé à Padoue une pareille maladie, avec cette différence, qu'elle étoit accompagnée de la rétraction des teſticules juſqu'aux aines. Cette eſpece de flatulence a beaucoup de rapport avec l'épilepſie, en quoi elle differe de l'hypocondriaque.

XXXV. *ÆDOPSOPHIA; Eruption de vents par les parties naturelles.*

Cette maladie conſiſte dans une éruption ſonore de vents par les parties naturelles. Son nom eſt dérivé de *aidoia*, les parties naturelles, & *pſopheo*, je pete. Elle n'eſt pas aſſez rare pour la paſſer ſous ſilence, & elle eſt également commune aux hommes & aux femmes.

1. *Ædopſophia urethræ*, voyez Freind, *de febrib. comm. 6.* Zacut. *obſ. 112. lib. 2.*

Un homme avoit une dyſurie que les Médecins attribuoient au calcul; ſes urines étoient purulentes, & remplies de ſédiment, & il les rendoit de fois à autre avec impétuoſité & avec

bruit. On l'ouvrit après qu'il fut mort, & on lui trouva le colon percé d'un ulcere rond, & adhérent à la vessie, qui étoit elle-même percée entre la tunique extérieure & la moyenne, d'un trou à pouvoir y passer une plume d'oie. C'étoit par ce trou que les vents enfermés dans le colon se frayoient une issue. M. *Fizes*, Médecin de Montpellier a derniérement observé la même maladie dans un étranger, dont le rectum étoit percé par une fistule, de maniere qu'il rendoit ses excrémens avec son urine.

Il paroît inoui que l'on rende des vents par la verge dans le coït; cependant *Zacutus* a connu un homme qui rendoit des vents au lieu de semence, & qui ne pouvoit engendrer. Il guérit de cette incommodité à l'aide des cathartiques, des sudorifiques, & enfin des bains domestiques.

Fréder. Hoffmann, *de gravi spasmo & dolore vesicæ, observat. 5.* a observé une pareille éruption de vents par l'uretre dans le coït, accompagnée d'une impuissance d'éjaculation.

2. *Ædopsophia uterina*, Zacut. Lusi-

tan. *lib.* 2. *obs.* 141, 142. *Tympanitis fugax*, Astruc, *des maladies des femmes*, *liv.* 2. *art.* 2. *chap.* 9. Eruption de vents par la matrice.

Tout le monde sait que la tympanite de matrice se termine ordinairement par une éruption de flatuosités; mais elle n'est que passagere, au lieu que dans la tympanite d'*Astruc*, toutes les fois que les femmes se panchent en avant, ou qu'on leur presse le ventre dans le coït, elles rendent des vents avec bruit par la matrice. *Martial* reproche ce défaut à sa maîtresse. Il y a toute apparence que les vents sortent du vagin, lequel est affecté d'une hernie incomplette, & qu'il les laisse échapper, ou les retient, selon la situation que l'on prend.

Une femme s'étant abandonnée à un transport de jalousie ou de colere, sa matrice se gonfla à un point extraordinaire. On la mit au lit, mais ses couvertures se levoient, comme si on eût soufflé par-dessous avec un soufflet; on entendit même un sifflement, lequel fut suivi de vents qui sortoient avec impétuosité par la matrice. Bianchi, *Diarium Med. Mart.* 1756. *pag.* 174.

XXXVI. *Dysodia ; Puanteur.*

Cette maladie consiste dans une exhalaison de vapeurs fétides hors du corps, soit par le nez, la bouche, l'estomac, les aisselles, les pieds, le vagin, les aines.

Il y a plusieurs especes de puanteurs qui appartiennent à d'autres genres de maladies, comme symptomes ou accidens, qui sont passageres, & ne constituent point la puanteur proprement dite. Telle est celle qui a lieu dans les fievres continues & rémittentes; dans les phlegmasies, comme la petite vérole, le millot; dans les flux de ventre purulens; dans les cachexies, comme le carcinome, le sphacele, le tabes ulcéré, &c. Je ne parle ici que des puanteurs indépendantes d'autres maladies.

La puanteur dont il s'agit ici, est produite par des myasmes salins, sulfureux & volatils qui se répandent dans l'air. Ces myasmes affectent l'odorat, quoiqu'ils n'influent ni sur les yeux, ni sur les oreilles, ni sur les

autres ſens. Lorſqu'ils ſont plus légers que l'air, & plus tôt ils ſe diſſipent; s'ils ont la même peſanteur ſpécifique, ils ſe répandent également par-tout, & frappent le nez des aſſiſtans dans le temps de l'inſpiration, à moins qu'on ne retienne ſon haleine.

1. *Dyſodia ozœna*; Ulcere du nez; *Punaiſie*. Ozene de *Galien*, & non de *Celſe*. Les malades ſont appellés en françois *punais*. L.

La *punaiſie* eſt une odeur fétide qui ſort du nez, accompagnée d'un écoulement de ſanie putride, occaſionnée par un ulere qui corrode la membrane pituitaire.

Cet ulcere eſt ou ſimple, ou virulent, chancreux, vérolique, ſcorbutique. Ou il eſt dans le nez même, ou dans les ſinus frontaux, ou dans l'un ou l'autre des ſinus maxillaires.

La puanteur de l'humeur qui s'écoule par le nez, ne prouve pas toujours qu'il y ait un ulcere, vu qu'elle peut venir de la morve qui ſéjourne dans ſes ſinuoſités.

L'*ozene* eſt pour l'ordinaire incurable, & fait perdre l'odorat; & lorſqu'il

qu'il eſt compliqué de la carie des os, comme dans le chancre & le ſcorbut, il met tôt ou tard la vie du malade en danger.

La cure exige, lorſque l'ulcere eſt ſimple, qu'on le déterge tous les jours en flairant de la décoction d'orge avec du miel, ou de feuilles de petit lierre, ou de l'eau de chaux. Lorſqu'il eſt vérolique, on doit commencer par les frictions, & ajoûter aux remedes que l'on flaire, quelque peu de mercure doux.

Si l'ulcere eſt ſcorbutique, il faut employer les anti-ſcorbutiques & le laitage.

Si l'un ou l'autre des ſinus maxillaires rend du pus, ce que l'on connoît à l'écoulement de la ſanie, à la poſition déterminée de la tête, dans ce cas rien n'eſt meilleur que d'arracher la premiere ou la ſeconde dent molaire ſupérieure du même côté; & ſuppoſé que le pus ne s'écoule point, il faut percer l'alvéole avec un poinçon de fer, ainſi qu'on l'a pratiqué avec ſuccès à Montpellier.

Les injections déterſives & deſſi-

catives se font avec du vitriol, du verd-de-gris & de l'alun. On peut aussi employer le baume verd de Metz, & les autres remedes indiqués dans les Auteurs.

2. *Dysodia à rhinostenote*; Punaisie des camards.

Cette puanteur vient de la petitesse des narines, qui fait que l'air & la morve s'y arrêtent, & acquierent une puanteur qui se répand dans l'air. Cette étroitesse est de plusieurs especes; car, ou le nez est camard, c'est-à-dire enfoncé vers sa racine, ou bien il est affecté d'un polype, d'un sarcome, ou obstrué par la morve, ou une excroissance, ou une fluxion.

Lorsque le sujet est camard de naissance, la maladie est incurable, & la cure palliative consiste à flairer tous les jours de l'eau tiede & odoriférante, pour désobstruer les voies, & ensuite à corriger cette puanteur avec du tabac & des odeurs, ce qui a fait dire à *Martial*:

Hic malè semper olet, qui benè semper olet.

& l'on peut en dire autant de plusieurs

de nos jeunes gens qui sentent l'ambre, le musc, &c.

Si ce défaut vient d'un polype, il faut ou l'extirper, ou le consumer, & comme il provient souvent d'un virus vérolique, on doit le guérir par les frictions mercurielles.

S'il provient d'une mucosité gluante, comme dans le coryza, il faut la résoudre par la vapeur du lait chaud & de l'eau tiede. Cette même cause fait aussi puer les enfans; mais ce défaut peut aussi venir, ou de ce qu'ils sont camards, ou de ce qu'ils ont le nez trop applati; mais cette puanteur est passagere, car par succession de temps, la racine du nez s'éleve, l'air circule plus librement, ou la morve devient plus fluide.

3. *Dysodia stomatica;* Puanteur de bouche.

La puanteur de bouche (*oris fœtor*) des Auteurs est occasionnée, ou par la carie des dents, ou par le tartre qui s'amasse autour, ou par le scorbut, ou par un ulcere vérolique simple ou gangreneux à la luette.

Dans le cas où elle provient de la

carie des dents, où cette carie eſt humide & compliquée d'un mal de dent; & pour lors il faut arracher les dents cariées, ou enlever la carie avec un fer rouge, ou y appliquer de l'huile de cannelle ou de girofle. Si la carie eſt ſeche, & que ſes progrès ſoient lents, & qu'elle ne ſente pas mauvais, alors la puanteur provient des reſtes des viandes qui ont reſté dans la cavité des dents, & dans ce cas il faut les nettoyer avec un cure-dent, & ſe laver la bouche avec du vin.

Si la puanteur provient d'une affection ſcorbutique, il faut ſe laver la bouche avec du ſuc d'oſeille, de limon, de cochlearia, & même ſe ſervir de ſon eſprit.

Si elle eſt cauſée par des calculs qui ſe forment à la racine des dents, il faut les enlever avec des inſtrumens propres pour cet effet.

Si elle provient d'un ulcere gangreneux, comme dans l'eſquinancie gangreneuſe & maligne, le malade court riſque de la vie, à moins qu'on n'emploie les remedes convenables.

Si elle doit ſon origine aux ulceres

de la bouche, ou ils dépendent de la vérole, & dans ce cas, après avoir employé les frictions, il faut les déterger deux fois par jour avec quelques gouttes du collyre de *Lanfranc* dans de l'eau-rose ; ou bien ils proviennent d'une trop forte dose de mercure, & ils sont accompagnés d'un ptyalisme fréquent & fétide. Cet accident est passager, & cesse aussi tôt après les frictions. Les ulceres simples de la bouche ne sentent point mauvais, à moins qu'ils ne soient sordides, fistuleux, chancreux, &c.

4. *Dysodia stomachalis ;* Puanteur d'estomac.

C'est une puanteur d'haleine qui provient de l'estomac ou de l'œsophage. Elle est ordinairement putride, & elle procede de l'indigestion habituelle des viandes ; elle succede aux rapports, elle est ordinaire aux gens qui sont à jeun, & elle se dissipe après qu'on a mangé. On la guérit avec les émétiques, les cathartiques & les stomachiques.

5. *Dysodia pulmonica ;* Puanteur de poumon. L.

Voyez *phthiſie* & *expectoration* dont elle dépend. Cette odeur eſt la même que celle des crachats des phthiſiques.

6. *Dyſodia ab otirrhæâ ;* Puanteur des oreilles. L.

L'otirrhée eſt un écoulement de ſéroſité, ou de pus par les oreilles. Les enfans ſont aſſez ſujets à cet écoulement, & il les garantit des maux de tête ; mais cette ſéroſité acquiert une mauvaiſe odeur par ſon ſéjour. Il ne faut point arrêter cet écoulement, mais ſe contenter de déterger la cavité des oreilles avec la décoction d'orge, en renouvellant tous les jours les tentes.

7. *Dyſodia à tineâ ;* Puanteur de la tête. L.

Cette puanteur eſt aſſez ſouvent cauſée par une teigne maligne, des achores, l'ordure qui s'amaſſe à la tête, le trichoma, le phtiriaſis & autres maladies ſemblables de la tête. Elle demande le même traitement que les maladies primitives qui l'occaſionnent.

8. *Dyſodia axillarum ;* Puanteur des aiſſelles.

C'eſt une odeur âcre familiere aux gens de la campagne, & aux perſonnes

mal-propres qui ſuent. Elle eſt plus forte chez les hommes qui ont le ſang âcre & bilieux.

On la guérit en édulcorant le ſang avec le petit-lait & des bains réitérés. On la pallie en ſe lavant tous les jours les aiſſelles avec de l'eau diſtillée de thym, de romarin, &c.

9. *Dyſodia hircina*; Odeur de bouc. C'eſt une odeur des parties génitales, occaſionnée par l'humeur qui humecte le périnée, le vagin, le ſcrotum, auſſi-bien que par la vapeur de la ſemence. Elle ſe fait ſentir au loin dans les boucs qui ſont en chaleur, & les femmes l'apperçoivent très-bien dans les hommes.

10. *Dyſodia urinoſa*; Puanteur de l'urine.

C'eſt une puanteur d'urine familiere à ceux qui ont été taillés de la pierre, & qui ont une incontinence d'urine, une fiſtule à la veſſie, ou autres maladies ſemblables, à moins qu'ils n'uſent de beaucoup de propreté. Elle a une odeur de hareng chez les hommes malpropres, mais elle eſt infiniment plus forte chez les femmes.

11. *Dysodia pedum ;* Senteur du pied de Muletier.

C'est une puanteur qui s'exhale des pieds des personnes qui suent, lors sur-tout qu'elles n'ont pas soin de changer de bas & de chaussons.

Il faut bien se garder d'arrêter ces sueurs avec des astringens, & se contenter d'adoucir l'acrimonie du sang avec les bouillons & le laitage, en se lavant les pieds dans une infusion d'herbes aromatiques. *Zacutus Lusitanus* conseille les cauteres ; mais le remede est pire que le mal, vu qu'ils rendent une odeur ulcéreuse.

Voyez au sujet du danger qu'il y a à répercuter la sueur des pieds, la savante dissertation du Comte *Buchner*, Président de l'Académie des Curieux de la Nature.





THÉORIE
ET PRATIQUE
DES FLUX,

OU MALADIES ÉVACUATOIRES.

1. SYMPTOMATA *in excretis*, des Pathologistes; *Morbi laxi*, Prosper. Alpini, *Medic. Methodic. lib. 12.* & *Mixti, lib. 13.*

Les maladies que les Grecs appellent *rheumata, catarrhos*, rhumes, catarrhes; les Latins *fluxiones, destillationes, defluxiones*, fluxions, distillations, défluxions; & Cælius Aurelianus *rheumatismos*, rhumatismes, ne sont comme leurs noms l'expriment, que des écoulemens ou des flux; elles n'appartiennent cependant point à cette classe, & elles n'ont été ainsi appellées que par une raison hypothétique; mais la diarrhée, la périrrhée, la leucorrhée,

ſont auſſi appellées de *rheo*, je coule.

2. *Caractere.* Les maladies évacuatoires ſont celles dont le principal ſymptome eſt un écoulement de ſang, de ſérofité, d'urine, de ſueur, de pus, de ventre, de matrice, &c.

Le ſymptome principal, au rapport de *Platerus*, eſt celui dont les malades ſe plaignent le plus, qui ſe fait remarquer par ſon intenſité, par ſon étendue & ſa durée, & qui eſt ſouvent le principe des autres ſymptomes.

On les diviſe en flux de ſang, flux de ſérofité & flux de ventre.

Cette claſſe eſt très-évidente; & il eſt étonnant que tous les Auteurs l'ayent paſſée ſous ſilence, vu que les Méthodiques ont fait deux claſſes de ces maladies, & que les diſciples de *Stahl*, entr'autres *Juncker* & *Nenter* en ont fait une des flux de ſang; mais ils ont mêlé mal-à-propos le flux de ſang & le flux de ventre avec des maladies tout-à-fait hétérogenes; & la claſſe eût été plus homogene, ſi l'on pouvoit renvoyer à une autre l'avortement & la dyſtocie, ou la difficulté d'accoucher.

THÉORIE.

3. Les parties contenues qui doivent être évacuées, sont ou *fluides* comme l'urine, la sueur; ou *solides*, comme les excrémens, le fœtus, le placenta; les unes & les autres sont adhérentes entr'elles & avec les parties contenantes, suivant la définition qu'on a donnée de la partie dans la Physiologie; de sorte qu'elles ne peuvent être évacuées hors du corps que par une force supérieure à cette adhésion. Les Anciens qui ne connoissoient les mécaniques que par instinct, ont si bien senti cette vérité, qu'ils ont distingué les forces *expultrices* des *rétentrices*, & ils ont compris que dans quelque flux que ce soit la force *expultrice* doit l'emporter sur la *rétentrice*.

4. Les Modernes, sans faire attention à cette cohésion, ont attribué aux corps la faculté de se mouvoir d'un lieu dans un autre, & ont cru philosopher plus sainement en renversant cette théorie des Anciens, & en attribuant ces écoulemens à la seule ouverture des vaisseaux, à leur rupture, à leur érosion, à la diérese; d'où vient que rien

n'eſt plus commun dans les Ecoles que de regarder la ſolution des vaiſſeaux ſanguins comme la cauſe prochaine des flux de ſang, & le relâchement des ſphincters, comme celle des flux de ventre & d'urine.

5. Une autre erreur des Modernes eſt de conſidérer les molécules des fluides, les globules ſenſibles du ſang, par exemple, comme durs, & de regarder leur paſſage, comme impoſſible, parce que les orifices des vaiſſeaux lymphatiques ou ceux de la peau, ont un diametre plus petit que le leur; mais comme les ſolides deviennent fluides par la digeſtion, de même les molécules des fluides les plus groſſes & les plus dures s'exhalent par la réſolution, de même que l'eau que l'on fait chauffer, en une vapeur ou exhalaiſon extrêmement ſubtile. De même les humeurs qui s'exhalent de notre corps par la perſpiration, quelle que ſoit la viſcoſité & la cohéſion des globules, peuvent avec une force ſuffiſante s'inſinuer dans les orifices des plus petits vaiſſeaux.

6. C'eſt la ſeule cohéſion des fluides qui ne ſe ſont point encore élevés en vapeurs, ou qui n'ont point été chan-

gés en un fluide élastique & électrique, qui les empêche de sortir par les tubes & les pores de notre machine : la grosseur des molécules n'y fait rien, vu qu'elle diminue par le moyen de la compression, ainsi que chacun l'éprouve en allant à la selle. C'est donc à tort que les Modernes prétendent que le flux de sang suppose toujours la rupture ou la solution des vaisseaux, vu qu'il suffit pour le causer que les gouttes de sang, au cas que leur cohésion soit trop forte, s'allongent & se rétrécissent, ou que les orifices des vaisseaux, sans perdre leur intégrité ni leur élasticité, se dilatent. C'est ainsi que le fœtus étant comprimé par la matrice, sa tête s'allonge, l'orifice de la matrice se dilate, & il sort sans blesser ni déchirer la partie, & sans y causer aucun relâchement.

7. Les forces qui s'opposent à l'écoulement des matieres contenues, & celles qui l'excitent, sont de différent genre; les premieres sont; 1°. la cohésion mutuelle des parties qui doivent être évacuées; par exemple, les matieres recuites dont la dureté ne peut

être détruite par les forces des inteſtins, ont peine à être évacuées; de même les grumeaux de ſang que le froid, la débilité du cœur, les médicamens aſtringens ont conſolidés, peuvent réſiſter aux forces qui les pouſſent hors de la matrice, d'où s'enſuit la ſuppreſſion du flux menſtruel. 2°. Quand même la force qui agit ſur les fluides reſteroit la même, la contractilité des réſervoirs & des orifices, la contraction des ſphincters, la groſſeur, l'élaſticité ſuffiſent pour empêcher l'écoulement; mais il n'y a point d'obſtacle abſolu, ni de force rétentrice, quelque forte qu'elle ſoit, qui ne puiſſe être ſurmontée par ſon antagoniſte, je veux dire, par l'expultrice.

8. Les forces expultrices des réſervoirs ſont, 1°. les muſcles, & les membranes muſculeuſes qui compoſent ou qui environnent ces réſervoirs, entant qu'elles reçoivent leurs forces des efforts tant libres que naturels qui y envoient le fluide nerveux. Par exemple, la force expultrice du ventricule n'eſt autre que celle du fluide nerveux qui contracte les fibres de cet organe, de

même que les muſcles qui l'environnent dans l'ordre & dans la direction qu'il faut pour pouſſer les matieres dans l'œſophage & dans le pylore; & dans le cas où l'on choiſit une direction plutôt que l'autre, cette force dépend de la faculté qui ſent; par exemple, de la nature ou de la liberté. 2°. La peſanteur du fluide qui doit être évacué ſuffit pour en procurer l'écoulement, lorſque l'orifice s'ouvre en dehors, & qu'elle l'emporte ſur les réſiſtances; autrement, ſa peſanteur met obſtacle à ſa ſortie. Ceux-là donc ſe trompent qui attribuent la lienterie au peu de réſiſtance que font les inteſtins, comme ſi la peſanteur ſeule faiſoit deſcendre les excrémens dans le bas-ventre, vu qu'une partie des inteſtins eſt tournée en haut, & l'autre en bas.

9. Tout degré de force expultrice ne ſuffit pas pour procurer un écoulement; mais pour qu'il ait lieu, il faut néceſſairement que la force expultrice cede à la rétentrice, & c'eſt dans cet excès que conſiſte la cauſe de l'écoulement; d'où l'on comprend, 1°. que le ſang, quelque viſqueux, grumeleux & épais qu'il

ſoit, peut s'écouler lorſque la force comprimante & exprimante eſt conſidérable ; 2°. que quelque fluide & ténu qu'il ſoit, il peut s'arrêter, lorſque la force du fluide qui ſuccede, ou celle d'un vaiſſeau contenant diminue ; 3°. que quelque forte que ſoit la contraction du réſervoir, de la matrice, par exemple, du rectum, elle ne ſuffit pas pour procurer l'expulſion du fœtus ni des excrémens, à moins que la réſiſtance des orifices ne diminue ; 4°. que quelque foible que ſoit la force qui exprime le fluide, elle ſuffit pour en procurer l'écoulement, lorſqu'il rencontre une réſiſtance encore plus foible. Les Méthodiſtes ont donc eu raiſon de réduire les évacuations en deux claſſes, dont l'une comprend les maladies qui proviennent de relâchement, & l'autre celles qui proviennent de contraction ; car les flux ne ſont pas moins cauſés par la conſtriction des vaiſſeaux, que par le relâchement des orifices.

10. La fauſſeté de la théorie des Humoriſtes conſiſte en ce qu'elle attribue tous les écoulemens à la ténuité des fluides ; celle des Solidiſtes, qui

leur aſſigne pour cauſe le vice des ſolides, & l'Étiologie des Chimiſtes qui les attribue aux ſeuls élémens chimiques des parties, ne ſont pas mieux fondées l'une que l'autre. La ſeule théorie vraie & mécanique, eſt celle des Anciens, qui aſſigne pour cauſe des écoulemens l'excès de la force expultrice ſur la rétentrice; elle concilie toutes les ſectes, & elle favoriſe la pratique.

11. Il y a des flux de ſang qui ſe ſont immédiatement par les vaiſſeaux ſanguins, & qui ſortent immédiatement hors du corps, tels que ceux des mariſca, des plaies; il y en a d'autres qui ſe répandent dans les cavités du corps, dans les inteſtins, dans le ventricule, les poumons, la veſſie, d'où le ſang s'évacue enſuite: il ſuffit dans les premiers cas que les orifices des vaiſſeaux excrétoires, de l'utérus, des narines, ſe dilatent par anaſtomoſe, ſans qu'il ſoit beſoin qu'ils ſoient lacérés ou bleſſés, ce qui ne ſauroit arriver ſans une violence externe ou interne, ſans phlogoſe & ſans douleur, d'où s'enſuivroit une ſuppuration; &

comme on ne voit ſouvent aucun ſigne de rupture, d'éroſion ni de diéreſe, il y a lieu de croire que ces flux ſe font par anaſtomoſe, ou ſont occaſionnés par la dilatation des orifices excrétoires. De ce nombre ſont les flux de ſang cauſés par la pléthore ou par un ſimple orgaſme fébrile, & qui ceſſent d'eux-mêmes, & que j'appelle *flux de ſang par anaſtomoſe.*

12. La *diabroſe* occaſionne auſſi des flux de ſang, toutes les fois que les vaiſſeaux ſanguins ſont rongés, ulcérés ou fiſtuleux, de ſorte qu'au plus léger mouvement de ces organes, le pus devient ſanguinolent, ou le ſang coule de l'ulcere, tantôt goutte à goutte, & tantôt en abondance, & telle eſt l'emoptyſie des phthiſiques.

13. Il y a auſſi des *flux de ſang par diapédeſe*, ou qui ſont cauſés par la trop grande fluidité du ſang ; & ils ont lieu toutes les fois que le ſang eſt trop délayé & trop diſſous, de maniere qu'il ſort par les orifices naturels, lors mêmu qu'ils ne ſont point dilatés, & par les pores de la peau ſous la forme d'une liqueur rouge ou extrêmement jaune.

Telle est la sueur rouge qui sort des aisselles de plusieurs personnes en été, telles sont encore l'hématurie, l'hématydre, l'hémorragie qui sont si familieres aux scorbutiques.

14. Il y a aussi des *flux de sang traumatiques*, lesquels sont occasionnés par la rupture, la dierese, la section mécanique des vaisseaux par la violence qu'ils ont soufferte; par *rupture*, lorsque l'impulsion & la pression du sang détruisent l'intégrité des vaisseaux, & surmontent leur résistance qui est peut-être déjà affoiblie, ce qui arrive dans l'hémoptysie occasionnée par le criaillement, par des efforts outrés ou par les passions, de même que dans l'hémorragie fébrile critique.

Le *flux de sang par dierese* a lieu toutes les fois qu'un corps tranchant appliqué extérieurement, ou pris intérieurement déchire les vaisseaux, comme il arrive dans l'hémoptysie causée par des sangsues, des clous, des morceaux de verre, des arêtes de poissons qu'on a avalées.

15. Les flux de sang qui se font dans les réservoirs supposent un effort de la

part de la nature, autrement le sang ne pourroit s'évacuer; de sorte qu'il y a deux causes qui y concourent. Par exemple, la rupture ni l'érosion des vaisseaux des poumons ne suffisent point pour causer une hémoptysie. Il se fait à la vérité un épanchement de sang, mais qui ne cause souvent qu'une orthopnée, ou une syncope mortelle sans aucun crachat sanguinolent; il faut encore que la toux, ou l'expectoration du sang épanché concoure avec la premiere cause, ce qui a lieu dans l'hématémese, l'hématurie, &c. dans lesquelles l'extravasation du sang est le principe de la maladie à laquelle on donne le nom de *flux de sang*, & dont la cause est l'effort que fait la nature pour procurer l'évacuation de ce sang extravasé.

16. Il y a des flux de ventre qui se font par en haut, comme le vomissement; d'autres par en bas, comme la diarrhée; d'autres par haut & par bas tout ensemble, comme le cholera morbus. Les déjections par bas se font par les forces expultrices des intestins, du diaphragme & des muscles du bas-

ventre, avec lesquelles concourent les muscles releveurs de l'anus & le sphincter, qui se détendent & se lâchent par degrés ; car dans quelque mouvement que ce puisse être, il faut que le relâchement des antagonistes & des muscles associés, concoure avec la contraction du muscle directeur. On ne peut expliquer ce concours simultané de tant de muscles qui concourent par différentes voies à la même fin, qu'en supposant que leur principe mouvant est le même qui dirige leur contraction & leur relâchement, dans l'ordre & le temps qui convient & avec des forces proportionnées aux résistances ; autrement on ne voit point comment tant de différentes actions pourroient s'xécuter avec tant d'ordre & d'harmonie. Il y a donc tout lieu de croire que ce principe est le même qui sent la nécessité de cette action, savoir l'ame ; & l'on ne peut sans cela expliquer d'où vient qu'un aiguillon également répandu par-tout, occasionne plutôt un mouvement péristaltique, qu'antipéristaltique dans les intestins, ou qu'un mouvement du ventricule.

17. Ceux qui veulent expliquer par cet aiguillon, pourquoi les malades qui sont en danger, se servent de certaines paroles pour implorer le secours de la Divinité, doivent pareillement expliquer pourquoi certains muscles de la langue, du larynx, de la poitrine, se meuvent avec une certaine force, & avec une certaine combinaison, plutôt que de plusieurs autres manieres également possibles & infinies qui ne sauroient contribuer à l'articulation de ces paroles. Mais il est aisé de concevoir que ce concours déterminé des organes, n'est dû qu'à la faculté qui en fait le choix; & la même démonstration a lieu dans les autres actions de même espece; d'où vient que les anciens Médecins les ont attribuées à la faculté de l'ame, ainsi qu'on peut le voir dans la physiologie de *Riviere.*

18. Il s'ensuit donc que la force expultrice du ventricule, qui procure, par exemple, le vomissement, n'est point seulement, comme les Modernes se l'imaginent, cette force qui contracte les fibres musculaires du ventricule dans la digestion, dans la coli-

que flatueuſe, ſans aucune expulſion, & qui a pareillement lieu dans la lienterie qui n'eſt accompagnée d'aucun vomiſſement, mais celle encore qui ferme le pylore, qui arrête la cardialgie, qui cauſe le mouvement anti-périſtaltique du ventricule, & qui fait choix des organes qui concourent à la même fin; & l'on peut démontrer, en faiſant attention à ce qui ſe paſſe, que c'eſt elle qui agit dans le vomiſſement.

19. Une preuve encore que l'ame eſt cette faculté en qui réſide cette force, eſt qu'il n'y a ni flux de ventre, ni vomiſſement, qu'elle ne puiſſe exciter dans le corps le plus ſain, lorſqu'elle eſt affectée de quelque paſſion. Combien y a-t-il de Prédicateurs qui ont la diarrhée la premiere fois qu'ils montent en chaire? Combien y a-t-il de femmes qui ont des maux de cœur & qui vomiſſent à table, lorſqu'on leur fait la deſcription d'un ulcere, d'un chancre, d'un cadavre qui tombe en corruption? Combien y a-t-il de gens qui touſſent, qui rotent & qui vomiſſent quand il leur plaît? Combien y en a-

t-il qui retiennent leurs excrémens, & qui les lâchent quand bon leur ſemble, qui piſſent lorſqu'ils ſont en colere, qui ſuent de frayeur, à qui la ſalive vient à la bouche, lorſqu'on leur parle d'un fruit qu'ils aiment, qui pleurent par commiſération, ſans parler d'une infinité d'autres cas ſemblables ?

20. Dans l'état d'équilibre entre une puiſſance qui preſſe un cylindre à l'aide de la fibre circulaire, & la réſiſtance du même cylindre, l'eſpace parcouru par la puiſſance motrice eſt comme la circonférence, & l'eſpace parcouru par la réſiſtance, comme le rayon; d'où il ſuit que la force employée par la puiſſance motrice dans l'état d'équilibre, eſt à la force réſiſtante, comme 7 à 44, c'eſt-à-dire, environ ſix fois plus petite; car il y a équilibre, lorſque les forces ſont réciproques aux eſpaces parcourus dans le même temps.

21. Lorſque la contraction eſt forte, les fibres muſculaires peuvent ſe raccourcir du tiers, & par conſéquent les fibres circulaires qui reſſerrent la veſſie, la matrice, ou tel autre viſcere de figure ſphéroïde, peuvent en ſe contractant,

contractant, diminuer leur cavité dans le rapport de 27 à 8, ou en raison plus que sous-triple de ce qu'elles étoient auparavant; mais la cavité des cylindres peut diminuer par la contraction de ces mêmes fibres dans le rapport de 9 à 4, qui est environ sous double.

22. Si une vessie dont le diametre est dix fois plus grand que celui d'une autre, & qui a le même orifice, diminue de la même quantité par rapport au diametre, de sorte que le diametre de la plus grande ait dix pouces, & celui de la petite un; & que le diametre de l'une & de l'autre diminue dans un temps donné par la contraction des fibres musculaires d'un pouce, la quantité de fluide qui sortira de la premiere, sera à celle qui sortira de la médiocre comme 271 à 1; & comme les vîtesses des fluides qui s'écoulent par des orifices égaux, sont comme les quantités qui sortent dans le même espace de temps, la vîtesse de l'écoulement dans la premiere sera 271 fois plus grande que dans la seconde; de sorte que la plus légere contraction du grand réservoir suffit pour occasionner

un grand écoulement, & par conséquent on ne peut juger de la quantité des écoulemens qu'occasionne la contraction des réservoirs, qu'autant que l'on connoît leur capacité.

23. La quantité de l'écoulement par divers orifices, lorsque la vîtesse du fluide & les temps ne sont pas les mêmes, est en raison composée des orifices, des vîtesses & du temps; de maniere que, toutes choses étant égales d'ailleurs, les quantités du fluide qui s'écoulent, sont comme les nombres & les grandeurs des orifices ensemble. Lorsque les orifices & les temps sont égaux, les quantités augmentent ou diminuent à proportion des vîtesses; & enfin, lorsque les orifices & les vîtesses sont les mêmes, les quantités sont comme les temps pendant lesquels se fait l'évacuation.

24. La quantité des fluides dans différens sujets sains & semblables est proportionnelle à leur poids; & comme les poids sont en raison triplée de chacune de leurs dimensions, la quantité des fluides dans un adulte de six pieds de haut, est huit fois plus grande

que dans un enfant de dix ans qui n'en a ordinairement que trois.

25. L'évacuation morbifique eſt cenſée d'autant plus dangereuſe, que l'écoulement qui ſe fait dans un temps donné, eſt plus conſidérable, & la quantité naturelle du fluide plus petite dans le corps; d'où il ſuit que la perte d'une livre de ſang dans un enfant, eſt auſſi dangereuſe que celle de huit dans un homme deux fois plus grand.

26. Un flux de ſang eſt d'autant dangereux, qu'il eſt plus abondant, & qu'il s'achève en moins de temps; car il y a plus de danger lorſqu'on perd deux livres de ſang en un jour, que lorſqu'on les perd dans une ſemaine, parce que les forces ſont plus difficiles à réparer dans un auſſi court intervalle de temps, & au contraire.

27. Les maux que cauſent les flux de ſang immodérés, viennent moins de la diminution des fluides, que de l'altération de leurs qualités; car comme l'on prend environ ſix onces de bouillon & de boiſſon toutes les quatre heures, ce qui monte à 72 onces par jour, on répare plus de ſang qu'on

n'en a perdu. Mais comme ce n'est qu'avec le temps & par les forces, que le chyle se convertit en sang & acquiert ses qualités, qu'il devient rouge, savoureux, inflammable, & qu'il s'impregne de principes actifs, il est évident que le mal que causent les flux de sang, de même que les avantages que procure la saignée, viennent plutôt de la crase du sang qui est changée que de sa diminution.

28. Les phénomenes qu'occasionnent les flux de sang immodérés, varient selon la quantité & la durée de l'écoulement. Ecoutons là-dessus un illustre Médecin, qui a coutume de tirer vingt livres de sang en deux jours aux sujets sanguins qui ont un rhumatisme. Ayant été appellé auprès d'un matelot nommé *Coste* qui avoit un rhumatisme, & qui étoit d'un tempérament craintif, je lui fis faire en deux jours de temps dix saignées, qui alloient à deux livres de sang chacune; & lui en fis tirer en même temps deux livres le matin & le soir du bras & du pied. Les premieres saignées lui causerent une foiblesse dont je ne le fis revenir,

qu'en l'exhortant à prendre courage, en lui frottant le nez & les tempes avec de l'eau de la Reine d'Hongrie, en lui jetant de l'eau sur le visage & en lui donnant un coup de vin, pour que la saignée fût abondante. L'ayant fait resaigner le lendemain, il tomba dans une syncope accompagnée de convulsions, la couleur de son visage s'éteignit & devint plombée, son corps devint froid, & il tomba dans un assoupissement si profond, qu'il ne donnoit aucun signe de vie; il n'avoit point de pouls, ses yeux étoient fermés, il étoit couvert d'une sueur froide, ce qui épouvanta tellement le Chirurgien & les assistans, qu'ils s'enfuirent en jetant les hauts cris. Le Médecin lui donna des cordiaux; le pouls & la chaleur revinrent, il recouvra la vue; & lorsque son assoupissement eut cessé, il dit qu'il ne savoit d'où il venoit, & qu'il avoit joui d'un sommeil très-tranquille. Je le fis saigner du pied pour la derniere fois à quatre heures du soir, & lui fis tirer deux livres de sang, & vingt jours après le malade qu'on avoit cru mort, se promena à son ordinaire

dans la ville, en parfaite santé, *Observations intéressantes sur la goutte*, 1745. *pag.* 377.

29. Une fille de vingt-cinq ans à qui l'on avoit fait de pareilles saignées, tomba à la quatrieme dans des défaillances légeres, & ensuite dans une démence hystérique pendant laquelle elle rioit, elle pleuroit, elle s'affligeoit & avoit des terreurs paniques. Les mêmes symptomes succéderent à la syncope dans les saignées suivantes; elle fut enfin attaquée d'une fievre synoque putride, dont elle revint avec peine, & elle vécut avec le visage pâle & les pieds œdémateux. On voit tous les jours que les saignées trop fréquentes ou faites à contre-temps, de même que le flux de sang, causent des œdemes dans les pieds, dans les jambes, & qui plus est, l'anasarque & l'ascite.

30. On peut conclure de la premiere histoire, que la crainte plutôt que l'inanition des vaisseaux ont occasionné ces syncopes & ces convulsions qui survinrent après la quatrieme saignée, vu qu'elles ne revinrent plus à la dixieme qu'on lui fit le jour suivant, quoique

le malade eût perdu douze livres de ſang. La raiſon pour laquelle ceux qui ont perdu beaucoup de ſang reſtent long-temps pâles, froids, œdémateux, eſt que le chyle qui prend la place du ſang dans les vaiſſeaux conſerve long-temps ſa crudité, par le défaut du phlogiſtique que fournit le fluide nerveux, & qui convertit le chyle en ſang, ce qui abat les forces. On verra dans la claſſe des maladies cachectiques pourquoi lorſque la force du cœur diminue, les malades deviennent ſujets aux œdemes.

31. On voit par cette hiſtoire, auſſi-bien que par l'obſervation journaliere, que la circulation du ſang dépend tellement de la vigueur de l'ame, qu'il ſuffit que le malade craigne ou s'intimide, pour la ſuſpendre ſur le champ, ou la ralentir; & qu'après que la crainte & le flux de ſang ont ceſſé, les forces vitales n'agiſſent point, de peur que le réſervoir des forces ne s'épuiſe, & qu'après que le ſommeil les a réparées, la circulation recommence comme auparavant. C'eſt donc à tort que l'on prétend que les forces du cœur ne dépen-

dent point de l'ame, parce que la volonté n'a aucun empire sur elles; car il y a quantité de choses qui nous déplaisent, que nous ne laissons pas de faire lorsque nous y sommes forcés.

32. Lors, dit *Hippocrate*, que les évacuations sont salutaires, les malades les supportent aisément, & non-seulement elles soulagent leurs maux, mais elles rétablissent encore les forces qu'ils avoient perdues. Les évacuations salutaires ou critiques, sont celles qui débarrassent la nature des fluides inutiles ou nuisibles qui l'incommodoient, & elles sont salutaires, parce qu'elles sont proportionnées au besoin, & on les supporte aisément, parce qu'elles n'emportent que ce qui nuisoit par son abondance ou sa mauvaise qualité; d'où il suit que l'on doit juger de la bonne ou mauvaise qualité des évacuations, par le plus ou le moins de facilité avec laquelle les malades les supportent.

33. La diminution du volume des corps de dimensions inégales qu'occasionne la perte du même fluide, est aussi sensible dans les petits corps qu'elle l'est peu dans les grands, suivant le n°. 22.

Cela eſt ſi vrai, que ſi l'on ôte quelques livres de ſang à un homme, la peau ne paroît aucunement diminuée quant au volume & à la plénitude; mais juſqu'à ce que cette perte ſoit réparée, les vaiſſeaux perdent une partie de leur tenſion, & le fluide nerveux diminue; & ce ſont là les deux cauſes de la foibleſſe qu'on éprouve, à moins que les forces n'ayent été auparavant appeſanties par ces ſaburres.

34. La nature ne veille pas moins à la conſervation de ſes forces, qu'à l'évacuation de la matiere morbifique; mais comme elle court au plus preſſé, lorſque la néceſſité l'exige, elle procure un vomiſſement & une éjection abondante de la matiere putride & venimeuſe, comme dans le cholera morbus; après quoi, améliorant les humeurs, & laiſſant couler le temps, elle évacue la matiere la moins nuiſible par les ſelles ou le vomiſſement, comme cela arrive dans le vomiſſement & la diarrhée; & quoiqu'il y ait une grande quantité de matiere morbifique dans le ventricule & dans les inteſtins, elle ménage ſes efforts, & n'agit que par

intervalles, pour que les forces ayent le temps de ſe réparer.

35. C'eſt ce qu'on comprendra ſans peine, ſi l'on fait attention que c'eſt moins par ſa quantité que par ſa qualité que la matiere morbifique agit ſur les nerfs; & en effet, ſi l'on ſe frotte la ſurface de la main avec de la teinture ou de l'eſprit de nitre, elle en eſt auſſi affectée que ſi l'on en employoit trois fois davantage. Comme donc après le premier vomiſſement, il reſte encore dans le ventricule une teinture de la matiere âcre, il n'en faudroit pas davantage pour l'irriter, ſi ſa contraction ne demandoit le concours du fluide nerveux, dont l'origine n'eſt nullement mécanique.

36. L'activité, & ſi j'oſe le dire, la prévoyance de la nature, ne paroiſſent jamais mieux que dans l'accouchement. Dès que le fœtus a acquis ſa maturité, elle commence à agir pour dilater peu à peu l'orifice, & pour procurer la ſortie du fœtus; mais ſachant que les fibres des animaux ſe rompent, ou cauſent des douleurs inſupportables, lorſqu'on les allonge avec trop de préci-

pitation, & qu'elles cedent au contraire, lorſqu'on les allonge peu à peu, elle s'y prend de cette derniere façon. Rien ne fatigue davantage que des efforts trop long-temps continués, au lieu qu'on peut les ſupporter long-temps lorſqu'ils ſont entremêlés de quelque repos, *car tout ce qui eſt violent ne ſauroit être de longue durée.* Afin donc que ces fibres puiſſent s'allonger long-temps ſans ſe rompre, il faut s'y prendre à différentes repriſes ; mais lorſque l'accouchement eſt naturel, & que le fœtus eſt ſur le point de ſortir, alors les efforts libres & naturels ſe réuniſſent, & pour augmenter l'action du bas-ventre, la poitrine & les membres ſe roidiſſent, le diaphragme s'affaiſſe, la matrice ſe contracte, le chorion & l'amnios ſe rompent, les eaux ſe répandent & lubrifient le paſſage, & le fœtus ſort.

37. Voilà une image parfaite des criſes. Il faut dans celle-ci, de même que dans l'accouchement, que l'ame conſerve ſa force & ſoit exempte de crainte, & que toutes les facultés motrices agiſſent d'une maniere mâle & vigou-

reuse, & qu'ensuite le corps sente du soulagement, jouisse d'un parfait repos, & oublie les douleurs qu'il a souffertes, & c'est ainsi que les choses se passent lorsque l'accouchement est heureux & la crise salutaire.

38. Les femmes qui accouchent, reposent & s'endorment même dans les intervalles que leur laissent les premieres douleurs, afin que leurs forces soient plutôt réparées; elles s'éveillent ensuite tout-à-coup, & elles redoublent successivement leurs efforts. Ceux qui prétendent que ces efforts sont occasionnés par le poids du fœtus, qui distend & irrite la matrice, semblent ignorer que la même cause produit toujours les mêmes effets, & que le poids restant toujours le même, on ne voit pas la raison pour laquelle les douleurs doivent être entremêlées de repos, ni pourquoi durant tout le temps de la grossesse on ne remarque point de semblables efforts, au lieu qu'ils commencent les trois derniers jours; n'est-ce pas une preuve que la nature en est la cause, & qu'elle agit par d'autres lois que celles qu'on imagine?

39. Les évacuations d'humeurs dans les flux de sérosités & dans les flux de ventre, sont d'autant plus aisées à supporter, que ces humeurs sont moins utiles à la santé & plus nuisibles; aussi voyons-nous que les flux de ventre séreux, bilieux, muqueux, sont plus faciles à supporter, & épuisent infiniment moins que les flux de sang, parce que le sang est plus utile que ces humeurs, & que d'ailleurs on évacue souvent avec ces dernieres une plus grande quantité de matiere morbifique que de matiere saine, qu'avec le sang. A quoi l'on peut ajouter que la secrétion d'humeurs étant fort lente, elles sont long-temps à se séparer de la masse du sang, & que quand même elles s'évacueroient tout-à-coup, elles abattent infiniment moins les forces, que lorsque le sang & les humeurs s'évacuent ensemble; outre que dans les flux de ventre, de même que dans les flux de sérosité, les forces ne sont point énervées par l'affaissement des vaisseaux, ni par la dissipation du fluide nerveux, ainsi que cela arrive dans les flux de sang.

40. Plus la nature emploie de forces pour contracter les muscles qui procurent l'évacuation, plus les forces diminuent en raison de la grandeur, de l'intensité & de la durée de ces efforts. Par exemple, s'il faut un degré de force pour procurer un vomissement dans l'espace d'un jour, il en faut dix pour en procurer dix dans le même espace de temps. Si l'on suppose maintenant que ces vomissemens ne sont pas tous d'égale force, & que les uns sont deux fois plus considérables que les autres, il est évident qu'à nombre égal, ceux qui sont deux fois plus grands, exigent deux fois plus de forces, eu égard à celles qu'il faut employer pour procurer la contraction. Si le nombre des muscles qui agissent dans un vomissement, est double de ceux qui agissent dans un autre, il faudra deux fois plus de forces; & enfin si le vomissement dure deux fois plus qu'un autre, il faudra pour la même raison deux fois plus de forces.

41. Si l'on juge de la grandeur de ces efforts par le nombre & les efforts des muscles qui se contractent, de leur

intenſité par la force de la contraction, & de la durée de leur contraction par celle de la maladie, il eſt évident, quand même on n'auroit aucun égard à la différence qu'il peut y avoir dans la quantité & la qualité de la matiere évacuée, que le danger peut varier à l'infini, & que dans le cas ci-deſſus, un vomiſſement peut être ſeize fois plus dangereux qu'un autre de même eſpece; & que ſi la quantité & la qualité de l'humeur dont dépendent les forces augmentent dans la raiſon, le danger peut être trente ou ſoixante fois plus grand, &c.

42. La mort eſt d'autant plus à craindre dans une maladie, que la dépenſe des forces eſt plus grande, & la force vitale plus petite. Celle-ci eſt comme un réſevoir qu'on ne ſauroit épuiſer ſans cauſer la mort au ſujet; & comme il eſt d'autant plus aiſé à épuiſer qu'il eſt plus petit, & la dépenſe actuelle plus grande, il s'enſuit que ces ſortes d'écoulemens ſont très-dangereux pour ceux qu'une maladie a déjà épuiſés, ou qui ſont affoiblis par un mauvais régime, par l'abſtinence, par l'âge, & que

le danger de l'écoulement eſt proportionnel à l'infirmité habituelle de l'âge, de la conſtitution, &c.

PRATIQUE.

43. Comme le flux de ſang eſt cauſé par l'excès des forces expultrices ſur les rétentrices, il eſt évident que pour le guérir il faut détruire cet excès en augmentant les forces rétentrices, ou en diminuant les expultrices, de maniere que les premieres n'excedent pas les ſecondes; d'où l'on voit qu'il y a deux indications à remplir; car ſoit que l'on augmente les forces rétentrices, ſans toucher aux expultrices, ſoit que l'on diminue les expultrices ſans toucher aux autres, ſoit enfin que l'on augmente les rétentrices en plus grande raiſon que les expultrices, on fait également ceſſer le flux.

44. Mais il faut auparavant examiner ſi ce flux n'eſt point une maladie ſalutaire qui en prévient une plus dangereuſe, ou qui la guérit en détruiſant ſes principes. J'ai vu pluſieurs perſonnes qui ſont tombées dans l'aſcite,

après avoir été guéries d'une diarrhée séreuse ; d'autres qui sont retombées dans l'anasarque, après avoir été guéries d'un diabetès hystérique ; d'autres qui ont eu la vérole pour avoir arrêté une gonorrhée ; d'autres qui ont été attaquées de l'asthme pour avoir arrêté une expectoration ; d'autres enfin qui sont tombées dans diverses maladies, ensuite d'une suppression de menstrues. Un Médecin ne doit arrêter aucun flux actif, qu'il n'ait auparavant examiné s'il n'y a pas plus de danger à le guérir qu'à le laisser subsister ; car il arrive souvent, faute d'attention, que les Médecins nuisent aux malades en voulant les guérir.

45. Les flux actifs sont ceux dans lesquels les forces expultrices sont les mêmes que celles de la nature qui les procure, ou à cause de la quantité de la matiere morbifique, ou à cause de sa qualité, ou par erreur. Les flux passifs sont ceux qui dépendent de la diminution des résistances, plutôt que de l'augmentation des forces de la nature, & de ce nombre sont les flux de sang occasionnés par une plaie, un ul-

cere, la rupture d'une varice, d'un anévrisme; par une diapédese scorbutique, la sueur causée par la foiblesse; le flux de ventre, par le relâchement du sphincter de l'anus; l'*énurese*, par un même principe; le ptyalisme, par le relâchement des vaisseaux, &c. Il est évident dans ces cas que le flux n'est d'aucune utilité, & par conséquent il faut l'arrêter, au lieu qu'il n'en est pas toujours de même des flux actifs.

46. Les forces expultrices n'agissent plus fortement qu'à l'ordinaire, que parce qu'elles sont sollicitées à le faire, & il faut examiner avec soin si ce n'est point, 1°. par la quantité de la matiere morbifique; 2°. par son acrimonie; 3°. par la cause morbifique; 4°. par un effort erroné de la nature; 5°. si ces efforts ne sont point occasionnés par la sensibilité & la disposition hystérique du sujet; 6°. s'ils ne sont point à contre-temps.

47. Lorsque ces efforts sont proportionnels à la quantité de la matiere morbifique, le malade supporte aisément le flux, & il faut en commettre le soin à la nature, comme, par exem-

ple, ſi un pléthorique a un flux de ſang proportionnel à ſa pléthore ; un glouton, une diarrhée ſtercoreuſe proportionnée à la quantité d'alimens qu'il prend ; un aſthmatique, une expectoration copieuſe ; un crapuleux, un vomiſſement, &c. Si l'on juge le flux trop abondant, il faut le modérer ; s'il ſurvient mal à propos, il faut l'arrêter juſqu'à un temps plus convenable.

48. Si le flux eſt occaſionné par l'acrimonie de la matiere morbifique, il faut tirer les indications de la quantité du flux relative à la force, & de l'acrimonie de la matiere peccante. Il faut encore examiner ſi ce flux délivre le corps de cette acrimonie, ou non ; ſi c'eſt le ſang âcre & ſcorbutique qui s'écoule, la quantité du ſang diminue inutilement, & celui qui reſte conſerve ſon acrimonie ; c'eſt pourquoi il faut le modérer, & adoucir l'acrimonie du fluide. Mais ſi les ſaburres contenues dans le ventricule, ſortent par la bouche, on en délivre le corps par le vomiſſement ; il faut donc l'aider, ou le modérer, ou en commettre le ſoin à la nature ; il faut l'aider, ſi

les forces de la nature languissent ; il faut le modérer, si l'on craint qu'elles ne s'épuisent ; & il faut en laisser le soin à la nature, s'il est tel qu'il doit être.

49. Si le flux provient d'une cause mécanique, il faut la détruire. Par exemple, si le flux de sang est causé par des sangsues, celui de pus par le calcul, celui des menstrues par le placenta qui est resté dans la matrice après l'accouchement, il est évident qu'il faut faire mourir les sangsues, extraire le calcul, & retirer les lambeaux du placenta, si l'on veut que les efforts de la nature cessent, & que le flux s'arrête, ou si cela est impossible, il faut calmer les efforts de la nature avec des narcotiques & des anodins.

50. Si la nature se trompe dans ses efforts, ou qu'ils ne tendent point à détruire le principe de la maladie, comme dans les derniers exemples, ou lorsque l'hémorragie est causée par la toux, le flux menstruel, l'*énurese*, par le vomissement, celui-ci par la contusion du crâne, & l'avortement par l'éternument, &c. comme il est

évident que la nature se trompe dans ces efforts, & qu'ils ne sont point utiles, il faut avoir recours aux remedes, sur-tout à ceux qui sont propres à détruire la matiere morbifique qui occasionne ces efforts. Par exemple, le vomissement causé par une contusion à la tête, demande la saignée; l'énurese causée par la toux, les béchiques; le ptyalisme causé par les nausées, les vomitifs & autres remedes semblables.

51. Si le flux, comme les modernes le prétendent, est causé par le trop de sensibilité ou d'irritabilité, comme dans le vomissement hystérique, la gonorrhée, la pollution nocturne, l'épiphore ophtalmique, la diarrhée causée par la dentition, il faut le modérer; & s'il est inutile ou excessif, le supprimer entiérement avec des narcotiques qui appaisent la douleur physiquement ou mécaniquement.

52. Si le flux peche par rapport au lieu, ou par rapport au temps, il faut le rappeller au lieu & au temps qu'il convient. Par exemple, si le flux menstruel se fait par le nez, le fondement,

les doigts, les mamelles, il faut, si l'on peut, le rappeller dans la matrice; si la diarrhée revient la nuit, qu'elle tourmente la femme enceinte, ou qu'elle acheve de l'épuiser, il faut entiérement la supprimer.

53. Les forces expultrices n'augmentent que parce qu'elles y sont sollicitées; & quand même cela ne seroit point, il convient quelquefois de les diminuer, lorsqu'on a plus à craindre de la continuation du flux, que de la diminution des forces expultrices. On diminue ces forces, 1°. en diminuant le sang par la saignée, ou par telle autre voie que ce puisse être; 2°. par le flux même, soit séreux, soit de ventre ou de matrice; 3°. par une diete modique, liquide; 4°. par des potions laxatives, délayantes, rafraîchissantes; car toutes ces choses affoiblissent les personnes qui se portent bien, elles diminuent toutes leurs forces, à moins qu'il ne s'en fasse une distribution inégale, ou à cause du besoin de quelque partie, du cœur, par exemple, ou à cause de quelque irritation particuliere.

54. Par exemple, dans le cholera

morbus, la dyssenterie & les autres évacuations aiguës, on diminue le sang au commencement de la maladie, non-seulement à cause de la pléthore, & de l'engorgement inflammatoire que l'on craint, mais encore pour diminuer la contraction du cœur, du ventricule & des intestins. De même dans l'hémoptysie, les hémorragies & les autres écoulemens accompagnés d'une fievre aiguë ou d'une pléthore, on diminue le volume du sang, non-seulement pour diminuer la pléthore, mais encore pour diminuer les forces & ralentir la circulation du sang. Or, comme dans les flux séreux, & dans les flux de ventre chroniques, la force n'est pas plus grande qu'il ne faut, & que la maladie l'affoiblit de jour en jour, on omet la saignée, & l'on emploie simplement les bouillons & les potions délayantes pour diminuer l'acrimonie ou la sécheresse, & l'on ménage par ce moyen les forces du malade.

55. Il est encore utile de diminuer les forces expultrices par diversion, c'est-à-dire, en détournant le cours du fluide nerveux ailleurs, à quoi servent

les irritans appliqués loin de l'endroit par où se fait l'écoulement. Par exemple, les Anciens arrêtoient les saignemens de nez, en serrant étroitement les jambes du malade ; les flux menstruels, en appliquant des ventouses aux mamelles ; mais ces remedes ont cela d'incommode, que la douleur inséparable de ces irritations, abat les forces ; & ils nuisent autant de ce côté, qu'ils sont utiles par la révulsion qu'ils causent ; de sorte, si l'on en croit les Modernes, qu'il est plus sûr de s'abstenir de ces sortes de révulsions.

56. Il n'en est pas de même de la dérivation, ou des moyens dont on se sert pour attirer l'humeur des parties nobles, & qui ont le plus de sensibilité sur d'autres qui le sont moins, lors sur-tout que l'écoulement est médiocre ; & qu'il convient de le faire cesser. Par exemple, dans l'épiphore catarrheuse qui offense les yeux, on se sert utilement d'un séton d'écorce d'espurge, que l'on passe dans le lobe de l'oreille, ou d'un vésicatoire qu'on applique derriere l'oreille, pour attirer l'humeur âcre dans cet endroit. On arrête de

même

même la diarrhée séreuse avec des diurétiques & des sudorifiques, & les sueurs habituelles avec des cathartiques; mais on ne doit les employer que dans les flux séreux.

57. Il y a plusieurs moyens d'augmenter les forces rétentrices; ils se réduisent aux secours mécaniques, chirurgiques, gymnastiques, à ceux que fournit l'hygiene & la pharmacie.

58. Les secours chirurgiques propres à arrêter le flux de sang, sont le tourniquet dont on se sert dans les amputations, la pression manuelle, la charpie, le cautere actuel, les tentes qu'on introduit dans les narines, les bandages & les compresses dans les plaies. Les secours gymnastiques sont une posture commode, comme de tenir la tête droite dans les saignemens de nez, la situation horizontale & le repos dans les flux de ventre, la session qui comprime la partie par où se fait l'écoulement.

59. Les secours que fournit l'hygiene, sont un air froid, l'eau froide dans les sueurs légeres, dans les flux de sang accompagnés de chaleur & de

fievre; car le froid resserre les pores & les vaisseaux extérieurs, & diminue la fluidité du sang; les alimens incrassans, rafraîchissans & adoucissans, font aussi fort utiles, selon que la matiere morbifique est plus âcre, plus chaude, plus active & plus concentrée.

60. Enfin, les secours pharmaceutiques se réduisent aux astringens tant intérieurs qu'extérieurs.

Fin du huitieme Volume.

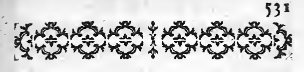


TABLE
DES ORDRES
ET GENRES DE MALADIES
Qui sont contenus dans ce huitieme Volume.

ORDRE SECOND.

Flux de ventre sanguinolens.

Flux de ventre non sanguinolens.

ORDRE TROISIEME.

ORDRE QUATRIEME.

Fin de la Table du huitieme Volume.